



The end was not quite yet : les apports d'une psychologie sociale culturelle dans l'appréhension d'évènements inachevés

Pauline Mercier

► To cite this version:

Pauline Mercier. The end was not quite yet : les apports d'une psychologie sociale culturelle dans l'appréhension d'évènements inachevés. Psychologie. Université Lumière - Lyon II, 2023. Français. NNT : 2023LYO20044 . tel-04318020

HAL Id: tel-04318020

<https://theses.hal.science/tel-04318020>

Submitted on 1 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



N° d'ordre NNT : 2023LYO20044

THÈSE de DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

École Doctorale : ED 485

Éducation Psychologie Information Communication

Discipline : Psychologie

Soutenue publiquement le 24 janvier 2023, par :

Pauline MERCIER

The end was not quite yet.

*Les apports d'une psychologie sociale culturelle dans
l'appréhension d'évènements inachevés.*

Devant le jury composé de :

Valérie HAAS, Professeure des Universités, Université Lumière Lyon 2, Présidente

Pascal MARCHAND, Professeur des Universités, Université Paul Sabatier - Toulouse, Rapporteur

Tania ZITTOUN, Professeure ordinaire, Université de Neuchâtel, Rapporteur

Brady WAGONER, Professeur des Universités, Aalborg University, Examineur

Nikos KALAMPALIKIS, Professeur des Universités, Université Lumière Lyon 2, Directeur de thèse

Contrat de diffusion

Ce document est diffusé sous le contrat *Creative Commons* « [Paternité – pas d'utilisation commerciale - pas de modification](#) » : vous êtes libre de le reproduire, de le distribuer et de le communiquer au public à condition d'en mentionner le nom de l'auteur et de ne pas le modifier, le transformer, l'adapter ni l'utiliser à des fins commerciales.

UNIVERSITE LUMIERE LYON 2
ECOLE DOCTORALE EPIC (ED 485)
UR GRePS

THE END WAS NOT QUITE YET

Les apports d'une psychologie sociale culturelle dans l'appréhension d'évènements inachevés

Pauline MERCIER

Thèse de doctorat en Psychologie sociale

Sous la direction de Nikos KALAMPALIKIS et de Brady WAGONER

Devant un jury composé de :

Valérie HAAS, Professeure de Psychologie Sociale, Université Lumière Lyon 2

Nikos KALAMPALIKIS, Professeur de Psychologie Sociale, Université Lumière Lyon 2

Pascal MARCHAND, Professeur de Sciences de l'information et de la communication,
Université Toulouse 3 Paul Sabatier

Brady WAGONER, Professor of Psychology, Aalborg University

Tania ZITTOUN, Professeure ordinaire, Université de Neuchâtel



GROUPE DE RECHERCHE
EN PSYCHOLOGIE
SOCIALE

RÉSUMÉ

Réaffirmer les attaches conceptuelles entre représentations sociales, mémoires collectives et récits, et les appréhender dans le contexte d'interconnexion et de polyphonie qui nous est actuel, nous a emmené à questionner la narration collective d'événements récents. Les patterns connus d'histoires ont souvent été décrits comme devant comporter un début – un milieu – une fin. Autrement dit, raconter inclut une situation initiale – une complication – un dénouement. Pourtant, partant du constat que nos conversations quotidiennes se composent de narrations d'événements dont les péripéties ne sont pas toujours achevées, il semble donc autorisé de se demander comment un groupe procède pour les raconter. Qu'est-ce que cela implique d'un point de vue représentationnel et mémoriel ?

Pour étudier cette question, nous avons choisi deux exemples d'événements pour lesquels *the end was not quite yet* : le mouvement des Gilets Jaunes en 2018 ainsi que le Covid-19 (et la situation du premier confinement) en 2020. Ces deux événements sont des objets sociaux symboliquement chargés. Ils demeurent en négociation avec des souvenirs et représentations qui nous permettent de les ancrer dans un autre univers de connaissance. Nous avons cherché la méthode qui s'approcherait au plus près d'une conversation naturelle. Ainsi, dans le cadre de cette thèse la méthode des focus groups (FG) s'est imposée comme étant la plus à même pour faire *jaillir la lumière* des dimensions constituées et constituantes des représentations sociales. La tâche principale était l'écriture collective de l'événement récent inachevé. Nous avons mené deux campagnes de FG, l'une entre mars et avril 2019, l'autre au mois de juin 2020. Au total, 16 focus groups pour un échantillon de 68 participant.es. Nous proposons une analyse de notre corpus à travers une grille offrant une combinaison de quelques-uns des travaux instruisant sur les *manières* et les *matières* du souvenir.

Notre analyse des corpus fait apparaître que ce qui est utile à *dire*, n'est pas forcément utile à *écrire*. Les récits représentent soit une réduction, soit un élargissement des expériences invoquées par les participant.es lors des discussions. Parfois paradoxales, les représentations du temps, de la mémoire, de l'histoire et des Autres ont permis aux participant.es d'éclairer ces événements face à la contrainte de devoir les écrire. Les contextes (sociohistoriques, représentationnels et relatifs à la situation d'entretien) ont agi comme des faisceaux traversant l'objet qui a été pensé *par* et *pour* le groupe. Dans ce cadre, les participant.es ont dû faire preuve de flexibilité représentationnelle et mémorielle afin de répondre aux besoins du présent.

Mots-clefs: représentations sociales, mémoires, narrations, inachèvement, événement

ABSTRACT

Reaffirming the conceptual links between social representations, collective memories and narratives, and apprehending them in the context of interconnectedness and polyphony that we are currently experiencing, has led us to question the collective narration of recent events. Common story patterns have often been described as having a beginning - a middle - an end. In other words, to tell a story includes an initial situation - a complication - a denouement. However, starting from the statement that our daily conversations are composed of narrations of events whose twists and turns are not always completed, it seems authorized to ask ourselves how a group proceeds to narrate them. What does this imply from the point of view of social representation and memory?

To study this question, we have chosen two examples of events for which *the end was not quite yet*: the Yellow Vests movement in 2018 as well as Covid-19 (and the situation of the first containment) in 2020. Both events are symbolically charged social objects. They are in negotiation with memories and representations that allow us to anchor them in another universe of knowledge. We looked for the method that would most closely mimic a natural conversation. Thus, within the framework of this thesis, the focus group method (FG) has imposed itself as being the most suitable to *bring to light* the constituted and constitutive dimensions of social representations. The main task of the FG was the collective writing of the recent and unfinished event. We conducted two FG campaigns, one between March and April 2019, the other in June 2020. In total, there were 16 focus groups with 68 participants. We propose an analysis of our corpus through a grid offering a combination of some of the works instructing on the manners and matters of the memory.

Our analysis of the corpus shows that what is useful to *say* is not necessarily useful to *write*. The narratives represent either a reduction or an expansion of the experiences invoked by the participants in the discussions. Sometimes paradoxical, the representations of time, memory, history, and the Others allowed the participants to shed light on these events regarding the constraint of having to write them. The contexts (socio-historical, representational, and relative to the interview situation) acted as beams running through the object that was thought *by* and *for* the group. In this setting, the participants had to demonstrate representational and memory flexibility to answer the needs of the present.

Keywords: social representations, memories, narrations, in the making, event

Remerciements

Quand on veut, on peut ?

Voici une occasion pour les souvenirs de se mettre au service des remerciements. De la même façon que pour la thèse, on souhaiterait *tout dire*, cet exercice de synthèse ne s'arrête donc jamais. Les pages qui composent ce manuscrit concrétisent les interactions humaines que j'ai pu avoir avec vous au fil des années. La page de remerciements semble être l'espace privilégié pour la mise en lumière de ce qui sera (peut-être) moins manifeste par la suite. Quand on veut, on peut ? Rien ne me semble plus erroné que ces quelques mots repris sous des centaines de formes différentes. Quand on veut, on peut, si tenté que l'on ait le support et les ressources matérielles, psychologiques et sociales. Justement, ce préambule à la thèse de doctorat vise à rendre visibles les multiples visages qui ont permis que ce travail de thèse puisse d'abord être entrepris, puis se dérouler et enfin se terminer. Ces trois étapes, qui demandent des ressources bien différentes. Remercier, c'est se souvenir de ce, et surtout de celles et ceux qui ont fait que nous sommes parvenus à un objectif. Ici, j'entends rappeler quelques-uns de mes souvenirs qui sont liés aux vôtres. Vous les aurez peut-être oubliés, et si tel est le cas, alors cela constituera une amusante introduction à cette thèse.

À mes deux directeurs de thèse, Nikos Kalampalikis et Brady Wagoner, merci pour la fusion entre liberté et encadrement. Nikos, depuis le master, vous avez dirigé et soutenu ces thématiques qui ont fini par prendre forme dans cette thèse. Je ne peux entreprendre l'énumération de toutes ces fois où vous m'avez soutenue, conseillée, aidée, relue, corrigée et mis en avant ce travail que nous avons co-construit. Merci pour la confiance et pour le sentiment de compétence qui en a résulté. Je ne peux que vous remercier pour les conseils de lectures qui auront incontestablement changé beaucoup de choses. Oui, je pense notamment à... Bartlett. Je sais que vous cherchez toujours le bon remède qui fera passer l'obsession. Pourtant, vous m'avez aussi conseillé la lecture de l'un spécialiste de son œuvre, Brady Wagoner. Brady, at the 2016 CIRS, I remember asking you about the details of your calculations in one of your publications... but right in the middle of tasting appetizers. My apologies, because in addition to broken English (I'm afraid it still is), I didn't have the codes for scientific meetings yet. Your approach full of benevolence and a rare positivity will have allowed me to find sources of inspiration in other disciplines. Your own creativity is motivating, and the diversity of the objects you study remind us that *we are not trapped in our schemas*. Nikos et Brady, vous avez su m'accompagner lors de la pandémie du Covid-19. Vous le savez mieux que personne, de nombreux facteurs ont fait que nous avons dû repenser cette thèse. Et, comme à vos habitudes, ce qui était contrainte et difficulté est devenu une opportunité à la créativité. Vous avez été enthousiastes et présents, et pour cela aussi, un grand merci.

Valérie Haas, Pascal Marchand et Tania Zittoun, merci de me faire l'honneur de vos lectures, commentaires, expertises, et de prendre part à la défense de cette thèse.

Je tiens à remercier l'ensemble du laboratoire GREPS pour ce que le dynamisme des échanges permet d'apprendre et de se former. Pour l'accueil, l'intégration et toutes les occasions qui font découvrir d'autres objets que les nôtres. Un remerciement spécial pour Sabine Caillaud. Merci pour ces petites phrases qui avec peu de mots permettent de se remotiver et pour l'opportunité que tu m'as offerte en m'intégrant dans l'équipe de la revue *Papers on Social Representations*. Cela m'ouvre vers d'autres champs de compétences (et je ne parle pas que de l'informatique...) et cela compte. Valérie Haas, je vous remercie ici en tant que visage déterminant dans toutes les étapes de cette thèse, et manifestement jusqu'à sa défense. Merci d'avoir rendu la complexité un peu plus accessible. Lors de ma soutenance de master 1, vous me questionniez sur les implicites que l'on pouvait trouver derrière ces récits du quotidien, puisse cette thèse y répondre partiellement. Je vous remercie sincèrement pour votre soutien et vos encouragements. Muryel Guicherd, merci pour votre soutien depuis le premier jour. Vous jouez un rôle particulier dans le vécu de la thèse des doctorant.es. Vous savez l'alléger avec vos gâteaux nuages, vous savez le réveiller avec votre café. Merci pour ce que vous nous avez apporté. À l'ensemble des doctorant.es, et à Pierre (oui tu es ATER...), merci pour tous les moments formels où l'on partage nos compétences, et ceux qui le sont un peu moins, où l'on partage surtout nos préférences en matière de pizza.

Des remerciements particuliers pour les participant.es des focus groups. En offrant votre temps, vous avez permis à cette thèse de se faire. Vous vous êtes prêtés au jeu d'une conversation collective, qui aura été plus longue que prévue, parfois dans des contextes qui préconisaient que vous vous recentriez sur vos priorités. Alors, merci d'avoir accepté que ma priorité devienne la vôtre pendant quelques heures.

À *mes collègues de bureau*. Je ne sais pas vraiment si j'avais d'autres choix que de mentionner à mon tour cette terminologie amicale, dénonçons-le une bonne fois pour toutes, choisie par Brice (c'est toujours plus amusant quand c'est lui le coupable). À Julie, j'espère ne pas avoir inséré par inadvertance de doubles espaces dans ces remerciements, je sais alors que tu n'en finiras pas la lecture. Tu m'as permis de tenir le coup, et permis de comprendre que 'ce coup' n'en était pas un. Une chance, une opportunité, c'est un travail. C'était ta réponse à ma question pleine d'idées reçues sur le travail doctoral 'tu as une vie quand tu fais une thèse ?'. Je ne m'adressais pas à la bonne personne pour exprimer mes inquiétudes stéréotypées. Tu m'as alors conseillé d'en parler aussi avec Brice Douffet, un être pas très sympathique, mais plein de bons conseils. À croire que je n'avais pas de second degré à cette époque, j'ai pris peur, je l'ai fui. En parlant de toi, Bri(u)ce, j'ai compris que l'on allait pouvoir s'entendre quand les deux mots magiques 'Die Hard' ont été prononcés, et que tes yeux se sont illuminés. Aussitôt, j'ai cru que cette amitié naissante allait se rompre lorsque je t'ai vu ajouter de la Chicorée dans ton café. Maintenant que l'association Die Hard – Chicorée est faite, je peux te remercier pour les nombreux lieux de soutiens et pour les discussions sur ces thématiques qui nous passionnent tous les deux. Au Suicide Squad, merci.

Cependant, non, je n'aimerais jamais *Friends*, mais je promets de continuer à rire à vos citations sans même comprendre ce à quoi vous faites référence.

À mes ami.es, merci pour vos mots d'encouragements, pour ce que vos parcours m'inspirent et d'avoir accepté que les cafés de ma dernière ligne droite soient parfois chronométrés. Clara, merci pour les indigestions de chocolat et viennoiseries, les photos de Poupie, ton soutien et surtout pour les rendez-vous manqués que l'on rattrapera. Marisa, tu sais que Siggy doit apparaître, alors merci de me laisser le serrer dans mes bras quand la mienne me manque. Merci à toi pour ton appui, pour nos discussions, pour les bêtises et les rires. Pour mes nîmois.es avec qui je ne parle finalement que très peu de ce travail qui m'occupe, mais que je tiens à remercier pour tout ce qu'ils et elles apportent ailleurs. Pablo, à nos 27 ans d'amitiés, qui énerveront certainement Marie-Leïla qui ripostera : 'la durée de l'amitié ne compte pas'. Mon MLD, mon acolyte, les liens qui nous unissent ne se qualifient pas. Camille, à notre parcours scolaire semé d'embuches, de chûtes et de poignées de porte mal fixées. Léa, merci pour ta patience, ton amitié et pour toujours avoir porté de l'intérêt à ce que je faisais.

Un immense merci à ma famille, votre place a été centrale dans ce travail de thèse. Et parce que chacun.e d'entre vous à une manière spécifique de raconter les histoires, bien souvent, vous avez été les sources d'inspirations premières de cette thèse.

À mon frère Thomas, pour tes histoires sans chutes. Quelque part, je pense que cette thèse est inspirée de tes histoires et que tu es responsable de mon besoin de travailler tant d'années sur ce sujet. Une (petite) vie à y réfléchir, plus de cinq années intensives à ne travailler que sur cela ... En ne sachant pas ordonner tes histoires, tu permets aux gens qui t'entourent de rire. Alors, tout compte fait, la performance est réussie. Grâce à toi, très tôt, j'ai pu comprendre que les meilleures histoires ne sont pas forcément celles que l'on raconte dans l'ordre. Je ne pourrais jamais assez te remercier pour ton aide. Une aide concrète, par tes relectures, nos conversations, et parce que ce que tu racontes est inspirant. Une aide plus tacite, pour la façon que tu as de toujours me soutenir, me mettre en valeur, me rassurer et me comprendre. Merci Topi.

À mes parents. À ma mère Sylvie, pour tes histoires ponctuées de 'enfin bref'. Maman, ton soutien contre vents et marées m'a permis d'avancer dans des climats parfois tempétueux. Merci de toujours accorder de l'importance à ce que j'aime *vraiment*. Des révisions dans mon studio toulousain, à la recherche de la bonne métaphore culinaire pour la thèse, tu as été là à chaque étape. Merci d'être toujours à l'affut, par ta curiosité, de choses qui pourraient m'intéresser, à la radio, dans un livre, à la télévision, sur un prospectus ou une publicité. À mon père Patrick, pour tes histoires courtes. Papa, je pense que l'on partage cet amour des histoires bien racontées et puissantes qui finissent par inspirer nos propres vies. Merci de me montrer chaque jour que lorsque l'on aime ce que l'on fait, on finit par ne jamais travailler de sa vie. Merci d'avoir toujours cherché à alléger les contraintes qu'impose la vie, sans jamais le dire. Et nous savons tous les deux que cela ne passe pas par la dégustation d'un nouveau

vin que tu as trouvé. Non, cela passe par la dégustation d'un nouveau vin que tu as trouvé *face aux bateaux du port de Cadaquès*.

À vous trois, merci. Sans l'ombre d'un doute, en votre absence, cette thèse n'aurait pu se commencer, se poursuivre et se terminer. Et parce que vous étiez là, elle a pu se faire dans les meilleures conditions.

À mes grands-parents. Ma grand-mère Anny, pour tes histoires labyrinthe. Nous partageons les mêmes rêves, le même attachement aux souvenirs, aux photos et l'obsession de la cuisine. Tu as toujours su me rappeler à quel point tout cela importe, même sorti du cadre scientifique. À tes histoires dites et tues, qui se clôturent souvent par des 'si j'avais su', à tes 100 métiers et à ta curiosité qui n'a aucune limite, merci pour tout ce que tu inspires. À mon grand-père Lucien, pour tes histoires philosophiques et tes calembours. Parce que personne ne sait mieux que toi que les jeux de mollets font rire les jambettes. Bien souvent en écrivant cette thèse, j'écoutais celui que nous adorons, peut-être dans l'espoir qu'en écoutant une symphonie, je puisse rendre ce travail cohérent. Merci d'être en alerte sur les thématiques qui me sont chères, en arrachant des articles du 'Canard' et de Philo Magazine, tu m'as montré que j'étais, quelque part, toujours un peu avec vous. À ma grand-mère Jocelyne, pour tes histoires historiques. Merci pour tous les souvenirs que tu nous transmets, aussi riches que complexes et pour toutes les kémias qui accompagnent ces histoires.

Il m'importe de remercier mon cousin Théo, avec qui je partage ces sourires justiciers lorsque nous racontons nos petites réussites dans le parcours universitaire ; Michel, mon oncle, pour m'avoir permis de me dégourdir les jambes une fois par an, pour le plus grand bonheur des picholines et des bouteillans ; Claude, merci pour les rires, les chansons et pour les rouleaux de scotch ; Enfin, mes marseillaises Mylène et Manon, merci pour vos encouragements lors de la rédaction finale de cette thèse, pour les apéros et les histoires drôles.

À vos histoires scientifiques, encourageantes, inspirées de films, sans chûtes, ponctuées de 'enfin bref', courtes, labyrinthes, tues, philosophiques, historiques ou drôles, merci de présenter tant de diversité dans les manières de raconter ce qui compose nos quotidiens.

The stories we tell help us wrestle with the chaos around us, helping us make sense of the world
when things go wrong.

Les histoires que nous racontons nous aident à lutter contre le chaos qui nous entoure et à
donner un sens au monde lorsque les choses vont mal.

Denzin, 2015, p. xiii

SOMMAIRE

EMBAUMER LE TEMPS ?	1
PARTIE I. DE MÉCHANT FONDEMENT JAMAIS BON BÂTIMENT	6
CHAPITRE 1. SE REPRESENTER	7
1. Se représenter le social.....	7
2. Représentations sociales.....	11
3. Entre terre d'accueil et eau-de-vie.....	15
4. Usages de l'implicite.....	16
<i>Résumé du chapitre 1.....</i>	<i>24</i>
CHAPITRE 2. ... ET SE SOUVENIR	26
1. Se représenter la mémoire.....	26
2. La mémoire infallible est un faux-souvenir	27
3. L'endroit le plus sombre est sous la lampe.....	30
4. Un clair-obscur scientifique éclairant.....	33
<i>Résumé du chapitre 2.....</i>	<i>43</i>
CHAPITRE 3. ... POUR RACONTER.	45
1. Récit, déclinez votre identité !.....	45
2. Du récit de l'action, à l'action de réciter.....	54
3. Vertus narratives.....	59
<i>Résumé du chapitre 3.....</i>	<i>61</i>
CHAPITRE 4. SE REPRESENTER ET SE SOUVENIR POUR RACONTER ... AUJOURD'HUI	63
<i>Résumé chapitre 4.....</i>	<i>71</i>
SYNTHESE DE LA PARTIE I ET PROBLEMATISATION.....	72
PARTIE II. DE LA DISCUSSION JAILLIT LA LUMIÈRE	75
CHAPITRE 1. LES METHODES SONT FAITES POUR LES PROBLEMES	76
CHAPITRE 2. LES FOCUS GROUPS.....	80
CHAPITRE 3. NOTRE METHODE.....	83
1. Contextes des cas 1 et 2.....	84
2. Notre rôle.....	86
3. Déroulement.....	88
SYNTHESE DE LA PARTIE II.....	90
PARTIE III. MATIÈRE DE LA MANIÈRE, MANIÈRE DE LA MATIÈRE	91
CHAPITRE 1. LA GRILLE D'ANALYSE	92
CHAPITRE 2. MANIERES.....	94
1. Les processus sociocognitifs, évaluatifs et gouvernant les autres processus.....	95
2. Les médiateurs socioculturels.....	96
3. Dynamique conversationnelle.....	99
CHAPITRE 3. MATIERES	102
1. Altérité	102
2. Objets.....	103
3. Lieu.....	103
4. Temps	104
5. Évènements, activités et expériences (EAE).....	105
6. Représentation-produit et contextes.....	105

SYNTHESE DE LA PARTIE III	107
PARTIE IV. EN CUEILLANT GRAIN A GRAIN, TU EMPLIRAS TON PANIER	108
CHAPITRE 1. DESCRIPTION GENERALE DES PARTICIPANT.ES ET DES FOCUS GROUPS	109
1. La population	109
2. Durées et nombre de mots	110
3. Température informationnelle	111
CHAPITRE 2. LE MOUVEMENT DES GILETS JAUNES (MGJ)	112
1. Polylogue.....	113
2. Représentation-produit.....	130
3. Dire et écrire : points communs et différences.....	139
<i>Résumé chapitre 2</i>	141
CHAPITRE 3. LE CONFINEMENT ET LE COVID-19 (COV)	142
1. Polylogue.....	142
2. Représentation-produit.....	157
3. Dire et écrire : points communs et différences.....	165
<i>Résumé chapitre 3</i>	167
CHAPITRE 4. REGARDS CROISES ENTRE MGJ ET COV.....	168
1. Polylogue.....	168
2. Représentation-produit.....	174
<i>Résumé chapitre 4</i>	178
SYNTHESE PARTIE IV	180
PARTIE V. DU COMMENCEMENT ON PEUT AUGURER LA FIN.....	182
CHAPITRE 1. DE LA CHRONOGRAPHIE AU KAIROS	183
1. Le premier jour du reste de ta vie.....	185
2. Toute heure n'est pas égale par ailleurs	187
3. L'Odyssée de l'espace	189
4. Kaïros provoqué.....	191
CHAPITRE 2. 'HOW TO WRITE ABOUT MY EXPERIENCES I DON'T REALLY KNOW'	195
1. Admettre qu'en fait ... on ne sait pas.	195
2. Déclarer ses accords et ses désaccords.....	197
3. S'inspirer du sketch des Nuls 'Retour vers le futur du subjonctif'.....	201
CHAPITRE 3. IN PRAESENTIA.....	205
1. Voix narratives	205
2. Parler de l'Autre et ventriloque.....	208
SYNTHESE PARTIE V	214
QUAND LA POIRE EST MURE, IL FAUT QU'ELLE TOMBE	219
BIBLIOGRAPHIE	222
ANNEXES.....	241
1. GUIDE DES FG SUR LE MGJ ET COV.....	242
2. ARBRE DECISIONNEL DE L'ALTERITE.....	246
3. LA GRILLE D'ANALYSE COMPLETE.....	247
4. LES RECITS DU MGJ	249
5. LES RECITS DU COV	253

INDEX DES FIGURES

Figure 1. Récapitulatif des extensions et adaptations de la méthode de la reproduction répétée	37
Figure 2. Trajet d'un objet en train d'être conventionnalisé	40
Figure 3. Les deux pôles principaux de la grille: les processus et les contenus	91
Figure 4. Rappel des trois niveaux de codage : Pôle, catégorie, sous-catégorie (1 exemple par sous-catégorie)	112
Figure 5. Les points communs (couleurs) et les différences (gris) dans les Top des pôles contenu discussion/récit	141
Figure 6. Les points communs (couleurs) et les différences (gris) dans les Top des pôles contenu discussions/récits	167
Figure 7. Mise en 'forme' des spécificités thématiques sur les dynamiques discussions – récits	214

INDEX DES GRAPHIQUES

Graphique 1. Lieux de résidences des participant.es	109
Graphique 2. Nombre de mots et durées des 16 FG	110
Graphique 3. Répartition des durées et nombre de mots des 16 FG à chaque étape	110
Graphique 4. Différences entre formes distinctes, nombre d'occurrences et hapax, inspiré de Kalampalikis & Moscovici (2005)	111
Graphique 5. Répartition des références encodées dans les pôles 'Contenu' et 'Processus'	113
Graphique 6. Répartition des références encodées dans le pôle 'processus'	113
Graphique 7. Répartition des références encodées dans les différents médiateurs socioculturels et leur coefficient de variation (en %)	114
Graphique 8. Répartition des références encodées dans les différents processus sociocognitifs et leur coefficient de variation (en %)	115
Graphique 9. Répartition des références encodées dans les différents indicateurs de la dynamique conversationnelle et leur coefficient de variation (en %)	117
Graphique 10. Top 6 (+50% des références encodées) du pôle 'processus'	118
Graphique 11. Répartition des références encodées dans le pôle 'contenu'	120
Graphique 12. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'Altérité sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)	121
Graphique 13. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'EAE sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)	122
Graphique 14. Répartition des références encodées dans les sous- catégories d'objet sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)	123
Graphique 15. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de lieu sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)	125
Graphique 16. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de temps sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)	126
Graphique 17. Top 8 (+50% des références encodées) du pôle 'contenu'	128
Graphique 18. Répartition des références encodées dans la partie 'contenu'	130
Graphique 19. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'Altérité sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)	131
Graphique 20. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'EAE sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)	132
Graphique 21. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de temps sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)	133
Graphique 22. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de lieu sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)	134
Graphique 23. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'objets sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)	136
Graphique 24. Top 5 (+50% des références encodées) des contenus des récits	138
Graphique 25. Répartition des références encodées dans les pôles 'Contenu' et 'Processus'	142

Graphique 26. Répartition des références encodées dans le pôle 'processus'	142
Graphique 27. Répartition des références encodées dans les différents médiateurs socioculturels et leur coefficient de variation (en %).....	143
Graphique 28. Répartition des références encodées dans les différents processus sociocognitifs et leur coefficient de variation (en %).....	144
Graphique 29. Répartition des références encodées dans les différents indicateurs de la dynamique conversationnelle et leur coefficient de variation (en %)	145
Graphique 30. Top 5 (+50% des références encodées) du pôle 'processus'.....	147
Graphique 31. Répartition des références encodées dans le pôle 'contenu'	148
Graphique 32. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'Altérité sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)	149
Graphique 33. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'EAE sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)	150
Graphique 34. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'objet sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)	151
Graphique 35. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de lieu sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)	152
Graphique 36. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de temps sur l'ensemble des FG (%) leur coefficient de variation	153
Graphique 37. Top 10 (+50% des références encodées) du pôle 'contenu'	155
Graphique 38. Répartition des références encodées dans le pôle 'contenu'	157
Graphique 39. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'Altérité sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %).....	158
Graphique 40. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'EAE sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %).....	159
Graphique 41. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de temps sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %).....	160
Graphique 42. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de lieu sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)	161
Graphique 43. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'objets sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)	163
Graphique 44. Top 9 (+50% des références encodées) des contenus des récits	164
Graphique 45. Répartition des catégories et sous-catégories en fonction de leur coefficient de variation inter-thématique.	168
Graphique 46. Zoom sur les catégories faisant état de la plus forte hétérogénéité inter-thématique dans les discussions	169
Graphique 47. Répartition des catégories et sous-catégories en fonction de leur coefficient de variation inter-thématique	174
Graphique 48. Zoom sur les catégories faisant état de la plus forte hétérogénéité inter-thématique dans les récits	175

INDEX DES TABLEAUX

Tableau 1. Récapitulatif des principaux résultats de la comparaison inter-thématique.....	179
---	-----

LISTE DES ABRÉVIATIONS ET ACRONYMES

Mouvement des Gilets Jaunes	MGJ
Covid-19 et 1 ^{er} confinement 2020	COV
Focus Group	FG
Coefficient de variation	CV
Évènements, activités, expériences	EAE

EMBAUMER LE TEMPS ?

Une psychanalyse des arts plastiques pourrait considérer la pratique de l'embaumement comme un fait fondamental de leur genèse. À l'origine de la peinture et de la sculpture, elle trouverait le « complexe » de la momie. La religion égyptienne, dirigée tout entière contre la mort, faisait dépendre la survie de la pérennité matérielle du corps. Elle satisfaisait par là à un besoin fondamental de la psychologie humaine : la défense contre le temps. [...] Il est entendu que l'évolution parallèle de l'art et de la civilisation a dégagé les arts plastiques de ces fonctions magiques. Mais elle ne pouvait que sublimer à l'usage d'une pensée logique ce besoin incoercible d'exorciser le temps (Bazin, 1976, p. 10).

André Bazin, critique français de cinéma, nous semble parfaitement introduire l'idée d'un temps socialement et culturellement représenté. Son expertise cinématographique, bien qu'il discute ici des arts dans leur globalité, nous permet d'avancer que même si elle est en lien étroit avec la technique, la filmographie est une œuvre culturelle et mémorielle, une trace du temps. Elle ouvre la voie à la mise en scène d'une autre époque, et deviendra témoin de l'histoire perçue par l'équipe réalisatrice socialement et culturellement située. Les productions cinématographiques peuvent avoir comme sujet central la mémoire en tant que telle. En cela, nous souhaiterions ouvrir cette thèse sur un film en particulier, *Memento*, deuxième film de Christopher Nolan (2000). Alors moins connu qu'aujourd'hui, il prend le risque de présenter un film antéchronologique. Utilisé dans la cinématographie depuis sa création, cet agencement n'est pas excessivement courant. Ce film raconte l'histoire de Léonard Shelby qui cherche à venger sa femme, scénario classique jusque-là, mais il est atteint d'amnésie antérograde, incapacitante dans la création de nouveaux souvenirs. Comme son titre l'indique, *Memento*, 'souviens-toi', parle des souvenirs et de ses traces, mais il « exhibe des preuves vides, des traces dont le sens s'est perdu » (Gunthert, 2017). Le défi scénaristique réside dans le fait de faire tenir une histoire alors que le protagoniste lui-même l'oublie. L'esprit vengeur de Léonard sera très souvent mis à l'épreuve par sa mémoire altérée. Afin d'atteindre son objectif, il prend la décision d'utiliser une mémoire qui lui est externe (polaroïd, tatouages, notes) supposée assurer l'immuabilité de ses souvenirs. La trace devient garante de la permanence du souvenir. *Sauf que*. Sauf qu'il est difficile de former un tout à partir d'objets éparpillés, les souvenirs sont connectés entre eux et sont rattachés à des significations. Antéchronologique, alternant noir et blanc (début vers la fin) et couleur (fin vers le début), ce film remonte le temps autant que ce qu'il nous propose un développement linéaire. Le but ultime de la narration est de proposer une explication à la scène finale, que l'on a vue au début. Comme l'explique Gunthert (2017), ce procédé narratif permet au public de vivre la même aventure mémorielle que le héros, qui tente de créer un lien entre les différentes pièces d'un puzzle. En effet, en nous exposant le présent qui se mêle au passé, le scénario des frères Nolan nous place sur un pied d'égalité avec Léonard, nous permettant de découvrir des indices de son passé en même temps

que lui. Au regard de nos propres intérêts en psychologie sociale, nous estimons qu'il s'agit d'un exemple prototypique de l'inefficacité d'une mémoire décontextualisée. Le film propose de repenser l'idée selon laquelle ce qui est tracé (e.g. prendre une photo, écrire un post-it) ne peut pas être oublié. Et par déduction ce qui est oublié ne possède pas de trace. En les opposant, la mémoire et l'oubli se retrouvent ennemis et ne servent pas la même cause. Or, « les concevoir comme les deux faces d'un même processus, un processus dans lequel nous donnons forme à notre expérience, notre pensée et notre imagination en termes de passé, de présent et de futur » (Brockmeier, 2002, p. 21, notre traduction) semble essentiel si l'on veut en saisir les caractéristiques. Ainsi, une trace dépend ainsi de sa contextualisation dans le présent, de *qui* observe cette trace, *quand*, *avec qui*, *où* et *pourquoi*. Elle est donc reliée à un autre que nous, aux temporalités, aux espaces, et aux raisons mêmes de sa transmission.

Pendant quelques lignes, laissons de côté les représentations des traces traduites dans les œuvres de fiction, et prenons l'exemple d'un fait divers récent qui se fait témoins d'enjeux analogues. Belgique, juillet 2021, des inondations frappent soudainement Liège, et plus largement la Wallonie. Cette soudaineté a impliqué le départ précipité, ou la mise en sécurité des habitant.es de leurs lieux de vies, et dans un même temps de laisser ce lieu de vie chargé de souvenirs aux forces de l'eau. Dans un souhait de réparer l'humain, *Canon* et *Happiness Brussels* proposent d'en restaurer les traces et créent le projet Re-Story¹. L'équipe propose de récupérer des photos endommagées par les inondations, et de les transmettre à des professionnel.les de la restauration (dans ce cas, ObjectCare). C'est ensuite au tour des graphistes de retoucher les photos précédemment digitalisées afin de corriger les défauts résiduels, c'est la reconstruction. Ce projet ambitieux met autant en avant la symbolique poétique autour de la photographie, que l'importance de la trace pour pallier la tenace peur de l'oubli, ou comme l'exprime Bazin, de lutter contre le temps en l'embaumant.

Les souvenirs, en tant que traces et contenus représentationnels tiennent une place particulière pour les individus, les groupes et les cultures, et ce d'autant plus que « la culture met à notre disposition beaucoup d'autres moyens susceptibles de faciliter ce travail de restauration du temps » (Zittoun, 2013, p. 227). Donnée à voir dans la cinématographie ou dans la catastrophe, la ligne rouge est de ne pas perdre les traces pour ne pas perdre les souvenirs. Pourtant, si cette trace se décontextualise, elle égare sa signification. Raconter un événement, c'est transiter vers un mode de pensée narratif culturellement ancré, qui viendra dire quelque chose de l'autre, en parlant de nous, et dire quelque chose de nous, en parlant de l'autre. Dès lors, la *matière*, ce qui est dit, et la *manière*, comment c'est dit, des narrations nous ouvrent des portes sur les aspects sociaux et culturels de la

¹ <https://restory.photo/>

mémoire. Les récits sont bien souvent envisagés et décrits sous une forme canonique, généralement un début, un milieu et une fin. Pourtant, cette construction des récits ne s'applique pas uniformément à l'ensemble des narrations existantes, notamment en ce qui concerne la fin. La production cinématographique a elle-même fracturé ces codes en actes, de l'antéchronologie (e.g. *Memento*) aux fins ouvertes (e.g. *Inception*), en passant par le principe de sérialité (Esquenazi, 2015) : « on peut dire que les séries sont globalement des histoires sans fin(s) » (p. 93). Mais cette division « provient des conventions du théâtre traditionnel, où l'on ferme le rideau pour signaler la fin d'un acte » (Truby, 2017, p. 12), et sa raison d'être est délayée dans les productions culturelles contemporaines (*ibid.*).

Ces remarques sont aussi valables dans nos vies sociales. Imaginez-vous raconter uniquement des histoires qui sont révolues, présenter des produits finis, stables et parfaitement cohérents lors de vos conversations... vous ne parleriez pas beaucoup. Au quotidien, nous racontons des événements alors que certaines de ses péripéties ne sont pas achevées. Ces histoires, dynamiques et dépendantes du contexte d'énonciation, sont un exemple de mise en forme d'une pensée sociale, mais aussi de l'intérêt interactionnel qu'elles offrent. Il semble donc légitime de se demander comment un groupe fait-il pour se souvenir d'un événement inachevé, bouleversant de fait un schéma communément admis : début-milieu-fin ? Considérés comme une mise en forme de la vie sociale en train de se faire, les récits, « (...) traités comme des produits et non plus seulement comme des « sources » [...] ne *disent* plus simplement l'histoire, ils *sont* eux-mêmes une histoire sédimentée » (Bazin, 1979, p. 436). La mémoire est un objet présent dans de nombreuses sphères de nos vies, on se la représente socialement, on la transforme par la communication et les symboles qui nous sont disponibles, et on adapte ces symboles et schémas en fonction du contexte socioculturel. Ce sont ces histoires, ces représentations et ces souvenirs collectifs que nous souhaitons interroger. Cette *sédimentation* quotidienne, sous-tendue par des contenus et processus qui nous servent à interpréter les événements récents où l'incertitude peut parfois dominer. Pour étudier ces questions, nous avons choisi deux exemples d'événements inédits et inachevés : le mouvement des Gilets Jaunes (MGJ) en 2018 et le Covid-19 (et la situation du premier confinement, COV) en 2020.

Depuis le 17 novembre 2018, le MGJ a pris place en France. Ce mouvement, porteur de différentes revendications fiscales et politiques (Noiriel, 2019), se caractérise physiquement par des blocages des autoroutes, routes et ronds-points, et s'est vite institué par des manifestations hebdomadaires le samedi. Des milliers de personnes ont porté le gilet de haute visibilité, qui, dès le début a été le l'empreinte manifeste du mouvement². Une des plus vieilles couleurs maîtrisées par la technique,

² Ce gilet est aussi obligatoire dans les véhicules de nombreux pays européens, il est donc un objet partagé au-delà des frontières françaises.

le jaune a une symbolique équivoque et porte en elle une histoire tumultueuse (Pastoureau, 2019). Cette couleur s'est nourrie de nouvelles significations en France et est devenue une forme de « marquage de proximité » (Collectif, 2019), rendant visible un groupe social invisibilisé (Morin, 2018). Phénomène de haute visibilité médiatique, la définition du mouvement est oscillante et ce dernier a été comparé à d'autres événements historiques (e.g. Jacquerie, Révolution Française, Mai 68). S'il est devenu plus diffus, nous ne pouvons affirmer aujourd'hui qu'il est terminé.

Deux ans plus tard, après une flambée épidémique en Chine à la mi-janvier 2020 en raison du Covid-19, la situation évolue pour devenir une pandémie dès février 2020 avec l'intensification des foyers. Le 10 mars, tous les pays de l'Union européenne sont touchés, et le 11 mars, l'OMS annonce que le Covid-19 peut être qualifié de pandémie, la première déclenchée par un coronavirus. Sur le territoire français, c'est le 14 mars 2020 que le stade 3 de l'épidémie est activé (les mesures de distanciation sociale sont renforcées). Faisant suite à cela, et en plus de cette situation déjà suffisamment inhabituelle, le 16 mars 2020, des mesures sont prises pour réduire à leur plus strict minimum les contacts et déplacements. Le premier confinement national durera du 16 mars au 11 mai 2020, suivi d'un déconfinement progressif. Qu'il s'agisse de nos télévisions, d'internet, de nos conversations téléphoniques, la place omniprésente du Covid-19 dans notre quotidien est devenue indiscutable. Plus encore, nous avons dû faire face à une situation qui cette fois est tout à fait inédite, l'obligation de se confiner, avec pour seules sorties les achats qualifiés de 'première nécessité', réduisant à néant nos contacts sociaux physiques. Depuis, institutions, groupes, ou associations se donnent du mal à répertorier, et étudier, tous les effets sociaux, individuels, culturels, mais aussi sur les droits humains, qu'aura causés le Covid-19.

Cette thèse s'inscrit dans un courant de psychologie sociale sociétale, et s'inspire des éléments phares de l'œuvre de Bartlett : la connaissance, la mémoire, les représentations et la narration. Nous espérons que, suffisamment nourri.es des auteur.es qui ont longuement œuvré pour prolonger, approfondir et propulser dans d'autres terrains le caractère social de la mentalité et de la mémoire, nous pourrions proposer à notre tour d'étudier des récits et leurs constructions. Les étudier dans l'ici et le maintenant, dans la complexité qu'impose l'inédit, et dans des quotidiens aux temporalités bouleversées. Dans ces situations que nous savons mouvantes, et dont l'étude ici présente n'en constituera qu'un grain de sable. Dans un premier temps, nous proposerons d'explicitier l'environnement théorique qui nous a permis de construire notre question, car de *mauvais fondement jamais bon bâtiment* (Partie I). Ensuite, nous dévoilerons la méthode d'enquête qui permettrait de mimer ces interactions quotidiennes dans lesquelles nous racontons des histoires, parce que *de la discussion jaillit la lumière* (Partie II). Dans un troisième temps, nous reprendrons les fondements théoriques afin de les condenser et les articuler pour créer une grille d'analyse du corpus permettant

la prise en compte de la *matière de la manière et la manière de la matière* (Partie III). Suivant le proverbe *en cueillant grain à grain tu empliras ton panier*, nous présenterons les résultats pour les discussions et les récits à propos du MGJ, puis ceux à propos du COV, avant de les mettre en lien (Partie IV). Enfin, dans une cinquième partie, nous cherchons à mettre en lien les enseignements théoriques avec les résultats, en supposant que *du commencement on puisse augurer la fin* (Partie V).

PARTIE I. DE MÉCHANT FONDEMENT JAMAIS BON BÂTIMENT

Non, nous ne proposons pas une thèse sur l'architecture, mais nous concédons au proverbe *De méchant fondement jamais bon bâtiment* la qualité de s'appliquer dans le cadre de la démarche scientifique. Ainsi, cette première partie a pour objectif de poser les fondements théoriques qui nous ont poussé.es à penser notre sujet. Pour raconter les événements, il nous faut d'abord nous les représenter et nous souvenir : voici la colonne vertébrale qui introduira la question des narrations d'événements inachevés. Cette absence de fin, forçant la prise de court des mémoires et représentations, nous permet d'étudier les dynamiques de la narration et les liens étroits qui sont entretenus entre mémoires, représentations sociales et récits. Nous avancerons que l'étude de la pensée sociale est dépendante des représentations du social (Chapitre 1). Cela nous mènera vers une première idée qui va s'avérer centrale pour la suite : les représentations sociales sont à la fois constituées et constituantes. Cette pensée sociale, qui s'exprime dans notre langage quotidien et est sous-tendue par des présuppositions, évolue dans le temps, s'actualise, s'ancre dans le passé, et est projetée dans le futur. En ce sens, ces divers mouvements du temps font référence aux trajectoires mémorielles, inhérentes aux processus représentationnels (Chapitre 2). Cette imbrication de mémoires et représentations nous conduira à réfléchir sur les représentations de la mémoire. Nous verrons que la focale dirigée sur la performance conduit à taire l'oubli, et laisser un pan de la mémoire à l'écart. Ce que nous soulignerons, c'est qu'en rebattant les cartes des études mémorielles, nombre d'auteur.es sont parvenu.es à réinterpréter des conclusions scientifiques parfois laissées de côté, et à les inscrire dans une psychologie sociale sociétale. Jusque-là, nous avons eu l'occasion de discuter du rôle de la mémoire et des représentations dans la formation de nos connaissances sociales. Nous poursuivrons en nous centrant sur l'un de leurs produits : les récits (Chapitre 3). Nous essayerons de comprendre *ce qui fait récit* en dévoilant ses ingrédients et ses liants. Ces derniers n'échapperont pas au double mouvement culturel d'objet constituant/constitué. La présence de ces narrations dans nos conversations quotidiennes et leurs formes qui peuvent venir trancher avec des schémas classiques viendront connecter la pragmatique conversationnelle avec la narration. La question de la vérité sera discutée, et ce d'autant plus que l'aperçu du contexte informationnel actuel décrit des bouleversements significatifs dans nos rapports à l'information (Chapitre 4).

Chapitre 1. Se représenter ...

1. Se représenter le social

Thinking is some sort of process that is not fully controlled by environmental stimulation and yet co-operates closely with that stimulation (Bartlett, 1958, p. 73).

La pensée est le résultat d'années de processus biologique qui ont évolué (Bartlett, 1958, p. 11) et le problème de la connaissance est étudié depuis 2500 ans (Jovchelovitch, 2007). Imaginer, en quelques pages, pouvoir en faire le tour est dérisoire, nous proposerons donc la lecture d'auteur.es qui ont établi que pensée et connaissance étaient aussi sociales, et faisaient état d'une construction. Ainsi, nous nous concentrerons sur ce premier plot-twist scientifique identifié dans la littérature. De nombreuses années ont été consacrées à la comparaison, via des principes d'opposition, des connaissances sociales (irrationnelles et collectives) et des connaissances scientifiques (rationnelles et individuelles). Cette dichotomie n'est pas sans engendrer une attitude affective envers les mots les caractérisant. Le savoir commun a ainsi souvent été positionné comme un savoir inférieur au scientifique, et il est « inutile de dire qu'un tel fonctionnement mental qui confine carrément à l'irrationalité a suscité de nombreuses recherches » (Moscovici, 2013, p. 66). L'individuel est opposé au social, le rationnel à l'irrationnel, et scientifique au commun, en effet, « tout serait simple si l'on pouvait dire sans hésiter : il y a l'individu et il y a la société » (Moscovici, 1984/2014, p. 5). Ainsi, plusieurs problèmes préalables se posent : cela reviendrait à dire que seule une minorité de personnes a la capacité de penser de façon rationnelle ; ainsi cela signifierait que l'individu lorsqu'il est seul est capable d'agir sur son monde, sans que celui-ci agisse sur lui : « Des facultés individuelles de perception et d'observation du monde extérieur produisent des connaissances vraies, tandis que les facteurs sociaux provoquent des distorsions et des déviations de nos croyances et de notre connaissance du monde » (Moscovici, 2013, p. 68).

Nombre d'auteur.es ont contribué à flouter et redéfinir les contours trop rigides de ces oppositions qui semblent converger vers des thématas inhérents à la science. Il est intéressant d'observer qu'en hiérarchisant les pensées et sous-estimant celle par opposition, les auteur.es eux-mêmes ont utilisé l'opposition pour parvenir à cette évaluation. Selon Tarde (1897, cité par Marková, 2007), l'opposition est l'un des principes fondamentaux au changement, c'est la manière dont nous parvenons à lutter en faveur d'une évolution ou d'une continuité de notre existence, et ce « depuis l'action des neurones jusqu'aux conflits entre les groupes et les sociétés » (Marková, 2007, p. 85). Une autre figure de ce floutage pourrait être Mead (1934/1972), qui considérerait justement qu'une interdépendance existait entre l'individu et la société. Selon lui, ce n'est ni le social qui exercerait une influence totale sur l'individu, ni l'individu qui exercerait une influence totale sur le social. C'est

précisément dans l'interaction entre les deux que se forment la conscience de soi et l'identité. Percevoir le monde qui nous entoure de façon totalement 'rationnelle' semble être un mythe dont le dénouement n'a toujours pas été écrit (Goffman, 1974), et les interactions entre les différentes sphères de connaissances sont en conversation. Par exemple, « Les modèles religieux de construction du monde infiltrent si puissamment chaque aspect de la pensée que, même après qu'on les a abandonnés, leurs traces continuent de déterminer notre manière de concevoir le monde » (Goody, 2015, p. 191). Si les humains mettent du sens sur ce qui les entoure, alors il semble essentiel d'étudier comment et pourquoi ils le font en essayant de ne plus les penser en opposition stricte (Moscovici, 2013).

Il est inadmissible que des systèmes d'idées comme la religion, qui ont tenu dans l'histoire une place considérable, où les peuples sont venus, de tout temps, puiser l'énergie qui leur était nécessaire pour vivre, ne soient que des tissus d'illusions. On s'entend aujourd'hui pour reconnaître que le droit, la morale, la pensée scientifique elle-même, sont nés dans la religion, se sont pendant longtemps confondus avec elle, et sont restés pénétrés de son esprit. Comment une vaine fantasmagorie aurait-elle pu façonner aussi fortement et d'une manière aussi durable, la conscience humaine ? (...) Mais si les peuples eux-mêmes ont été les artisans de ces systèmes d'idées erronées en même temps qu'ils en étaient dupes, comment cette duperie extraordinaire a-t-elle pu se perpétuer dans toute la suite de l'histoire ? (Durkheim, 1968, cité par Moscovici, 2013, p. 73).

Cette orientation antipositiviste se retrouve amplement dans la psychologie populaire, aussi appelée la *folk-psychology*, souvent discutée par le courant cognitiviste (Skinner, 1972 ; Stich, 1985 ; cité par Bruner, 1997/2015). La pensée du sens commun peut avoir des représentations qui trouvent leurs sources dans la science, comme en témoigne la thèse de Moscovici (1961/1976). Ce type de savoir apparaît alors comme étant une forme rationnelle de la connaissance (Moscovici, 2014), mais qui serait vêtu d'une autre apparence. La théorie des représentations sociales, comme l'a très récemment noté Jodelet (2022) : « sheds light on the processes by which the image of an object is constructed with regard to, and/or by borrowing from, science and in relation to it » (p. 7). Envisager cette différence sans hiérarchie, permet de lever le voile sur la compréhension, comme a pu le signifier Piaget (1972) sur la logique des enfants, non plus considérée comme insuffisante et naïve, mais adaptative à ses besoins. Les différentes connaissances répondent à différents besoins et fonctions sociales (Jovchelovitch, 2007). Ils peuvent dépendre du type de situation rencontrée, dans lesquelles plusieurs formes de pensée peuvent entrer en conflit (voir Marková, 2007). Ce lieu de négociation de pensées est nommé en psychologie sociale la *polyphasie cognitive*, et est défini comme un « mode de pensée divers et souvent opposé » (Moscovici & Marková, 2000, p. 245). C'est la façon que l'on a d'interpréter (polyphasie) et d'exprimer (hétéroglossie) des événements de manières différentes :

Chacun peut penser à ces choses de différentes façons et les exprimer d'une manière langagière particulière, selon les circonstances, son expérience, ses motifs et ses intentions. Ainsi, la pensée n'est jamais homogène ou monologique, mais bel et bien antinomique et dialogique. Nous sommes capables d'utiliser et de combiner nos capacités intellectuelles de multiples manières et nous pouvons exprimer nos idées de différentes façons, en utilisant des mots, des gestes et des symboles spécifiques. (Marková, 2007, p. 234).

Le rêve serait le seul lieu où l'esprit peut procéder sans tenir compte des contradictions. C'est en cela la difficulté de le comprendre, au réveil beaucoup de choses se révèlent contradictoires. Parmi les 'choses' qui révèlent le plus d'amplitude entre nos réalités éveillées et endormies, on trouve les temporalités, qui « sont discontinues, arbitraires, quelquefois fausses » (Halbwachs, 1950/1997, p. 52). Ces contradictions peuvent aussi se retrouver dans la langue. Un mot peut signifier à la fois une chose et son contraire, ou exprimer des polarités (Marková, 2007), c'est-à-dire rassembler les deux mots en un. Cette construction langagière amplement attribuée, et quasi exclusivement, à des peuples primitifs faisait référence à une pensée illogique. Toutefois, c'est notamment dans l'opposition que la signification se construirait. Un mot ne pourrait être compris que lorsqu'il est mis face à son contraire (Abel, 1966, cité par Marková, 2007), et avant tout, un mot ne peut être compris sans son contexte. Bruner (2015) qui accordait une importance toute particulière à l'éducation (voir Barth, 2015), expliquait que sa fonction principale devait non seulement permettre à l'individu de réfléchir à l'acte de réflexion, mais aussi lui donner les systèmes symboliques nécessaires à cette activité de penser. De cette façon, le savoir devient un processus dynamique qui permet à l'apprenant.e de se familiariser avec (Barth, 2015). En réalité, si « ceux qui y recourent [à la pensée de sens commun] ne sont pas les inadaptés sociaux des couches incultes, comme on voudrait nous le faire croire, mais des savants, des ingénieurs, voire des médecins » (Moscovici, 2013, p. 66), alors cette pensée est dépendante du contexte. La prise en compte de l'environnement social, matériel et symbolique dans la compréhension de l'individu et du groupe, et l'idée que les fonctions mentales interagissent entre elles, aura entraîné un mauvais jugement de la construction adaptative, qui devint une déformation, qualifiée d'incorrecte (Wagoner, 2017). Ce savoir commun est ainsi une forme de connaissance spécifique avec comme première caractéristique le fait qu'aucune société, et plus largement culture, n'existe sans cette forme de pensée et qu'il y a autant de sens commun que de sociétés. C'est une pensée pratique que tout le monde est capable de produire et qui s'élabore et se partage socialement. Cette production de sens, de représentations, a plusieurs objectifs dont le principal est la résolution de problèmes fréquents et familiers. Pour cette raison, nous avons de nombreuses connaissances dans beaucoup de domaines sans qu'elles ne soient approfondies, juste suffisantes pour penser et agir en société.

La psychologie sociale expérimente les mêmes choses que l'un de ses objets favoris : les conflits.

Ainsi la voit-on comme une psychologie pour sociologues qui introduirait la dimension subjective dans l'étude des phénomènes sociaux. Du côté des psychologues, la situation n'est guère plus favorable : la psychologie sociale ne représente pour eux, le plus souvent, que l'adjonction à l'étude du comportement individuel de variables « sociales » considérées en fait comme très secondaires (Moscovici, 1971, p. 9).

En s'autonomisant, la psychologie sociale s'est saisie d'un objet qu'elle seule pouvait étudier décentement : les interactions sociales. Non plus à travers la relation Ego-Objet, mais celle Ego-*Alter*-Objet.

Ces trois composantes du symbole – sujet/objet/autrui – démontrent que les représentations symboliques peuvent exprimer à la fois les sujets sociaux qui les construisent, les objets auxquels ils se réfèrent et les échanges sociaux entre personnes qui les produisent et celles qui les décodent (Jovchelovitch, 2005, p. 53).

L'objet, producteur d'une signification socialement et historiquement située permet notamment d'agir en société, et entraîne parfois des conflits entre différents groupes. L'approche de la psychologie sociale n'est pas à la recherche d'une dé-complexification des phénomènes, mais plutôt d'une compréhension des phénomènes comme étant multidéterminés : elle cherche à *affronter la complexité* des représentations et croyances comme l'exprime Kalampalikis (2006).

Les apports de la psychologie sociale et notamment ceux issus des études sur les représentations sociales permettent d'apprécier les différentes formes que peut prendre la pensée : « 'pensée informative' vs 'pensée représentative' [...] 'la nouvelle pensée magique' [...] 'la pensée stigmatisante et la pensée symbolique' » (Jodelet, 2015, p. 87). Apostolidis et Dany (2012) rappellent que Bruner proposait une différenciation entre la pensée paradigmatique et la pensée narrative, ce dernier étant le mode de pensée qui s'alimente dans la culture et comprend l'idée de présupposition : création d'une signification implicite qui va servir de cadre dans l'interprétation. Ce sens commun constitue un type de savoir qui est considéré comme « certain » pour celui qui y croit (Heider 1958, cité par Apostolidis, Duveen & Kalampalikis, 2002). Pour cause, il repose sur la confiance et donner sa confiance permet de réduire l'incertitude face aux événements (Jodelet, 2002). Parce que la croyance peut parfois souffrir d'une association exclusive à la religion, il nous faudra préciser que sont comprises l'ensemble des croyances dans leurs dimensions symboliques (*ibid.*).

Cette confiance me semble d'autant plus indispensable que le *taken for granted* de nos savoirs quotidiens, du sens que nous donnons aux mots que nous prononçons ou entendons, de notre capacité à déchiffrer les intentions d'autrui, de la valeur des symboles que nous partageons, supposent une sorte de foi en l'autre, fondée sur la communauté des liens et la familiarité des choses. (Moscovici, 2012, p. 69).

Bartlett (1958) notait que « to think » et « to believe » pouvaient être considérés comme synonymes, et que cela nous guidait doucement vers la notion du doute. Moscovici (1998), quant à lui, proposait

une distinction entre « belief » et « knowledge », deux termes représentant des formes différentes de connaissances qui influencent et sont influencés par les rapports sociaux (Apostolidis, Duveen, & Kalampalikis, 2002). Enfin, Jodelet (2002) montre que dans la littérature anglo-saxonne le terme « belief » est associé aux représentations. Or, en langue française, les représentations sociales sont définies comme une forme de savoir et cela s'approcherait donc des « knowledge ». La définition du « belief » dans la littérature anglo-saxonne est plus individualisante, elle résulterait d'une construction personnelle (Jodelet, 2002) et c'est ce en quoi elle se différencie de la théorie des représentations sociales. Pourtant, la croyance aurait de commun avec les représentations sociales la propriété d'être constituée et constituante (Kalampalikis & Apostolidis, 2016) et d'être liée à un autre que soi.

2. Représentations sociales

En ce sens, le terme 'culture', écrit Gellner, « ensemble partagé d'idées, considéré valable simplement parce qu'il constitue des bases conceptuelles des coutumes d'une communauté en mouvement, est rejeté. Il est rejeté parce que c'est la culture. Son origine sociale et coutumière est sa trace fatale (Gellner, 1992, cité par Moscovici, 2013, p. 68).

La psychologie culturelle ré-émerge dans les années 1990 à travers la *Völkerpsychologie* (Wagoner, 2017). Ses apports permettent de saisir ce en quoi la culture influence l'individu et le groupe, en même temps que l'individu et le groupe l'influencent. Elle se fonde sur les « interactions sociales auxquelles prennent part les personnes, mais aussi aux objets (du marteau à l'ordinateur) et aux systèmes de signes (le langage, ainsi que les représentations sociales, les croyances) qui médient leur rapport au réel et à autrui » (Zittoun, 2012, p. 265) Si la psychologie sociale n'a pas été très touchée dans son ensemble par les questions traitant du rapprochement entre culture et psychologie, ce n'est pas le cas de la théorie des représentations sociales qui s'intéresse aux « fondements, au fonctionnement et aux fonctions psychologiques et sociales de la pensée de sens commun » (Jodelet, 2002, p. 113). Les intérêts se rejoignent, mais il s'agit de niveaux d'analyse différents, « la culture, alors, peut être considérée comme se référant à un réseau plus large de représentations tenues ensemble comme un tout organisé par la communauté » (Duveen, 2007, p. 545, NT). En effet, le premier mouvement d'influence dévoile la manière dont on va construire notre réalité et nos affiliations dans des groupes en fonction de nos croyances. Tout comme Moscovici décrivait le prisme sous lequel on regarde et comprend notre monde, les croyances nous donnent des champs de possibles dans l'appréhension de nos mondes sociaux. Apostolidis, Duveen & Kalampalikis (2002) la qualifient de « *champs constitutants* pour les représentations » fournissant « un arrière-fond culturel des significations partagées » (p. 10). En effet, la culture est un univers de significations qui permet aux individus d'expliquer les événements et expériences faites en relation à l'environnement (Bruner, 2015). Cet univers repose sur le fait de croire et de

vouloir telles ou telles choses et ce en fonction de notre vie aujourd'hui, celle d'hier et celle que l'on projette pour demain (*ibid.*). La culture est structurée, cette structure joue un rôle fonctionnel dans la communauté qui la porte, et cette même communauté a un effet sur cette structure. La culture considérée comme un objet dynamique permet de saisir ce en quoi elle est aussi un lieu où ses protagonistes jouent un rôle actif. Nos cultures, et les représentations qu'elles contiennent s'inscrivent dans différentes formes dynamiques de temporalité et elle « ne fournit pas seulement une image stable du présent et de sa relation au passé, mais projette aussi le groupe dans un futur » (Duveen, 2007, p. 552, NT).

Nous influençons nos mondes par nos croyances et ils nous influencent : on adopte autant que ce que l'on construit : « Les idées et les croyances qui font vivre les hommes sont incarnées dans les structures spécifiques (clans, églises, mouvements sociaux, familles, clubs, etc.) et adoptées par les individus qui en font partie » (Moscovici, 2013, p. 75). Les raisons pour lesquelles nous décidons de croire ou non, de désirer ou non une chose, dépendent du contexte dans lequel nous nous trouvons ainsi que ce que le monde nous fournit à croire et à désirer (Bruner, 2015). À travers l'exemple de la culture américaine du Self, et des travaux de Markus et Nurius (1986), Bruner souligne l'importance qu'elle accorde au fait de « garder toutes ses options ouvertes [...] Les selfs possibles représentent ce que les individus pensent qu'ils pourraient devenir, qu'ils aimeraient devenir, qu'ils craignent de devenir » (Markus & Nurius, 1986, cité par Bruner, 1997). Cet exemple témoigne de l'inscription socioculturelle des croyances et de la rationalité propre à chaque culture et groupe (Moscovici, 2012). C'est le principe de l'influence sociale : « Celles-ci soumettraient l'appareil psychique à des puissances extérieures ; elles inciteraient les individus à se plier aux habitudes ou à se détourner des stimulations du monde extérieur pour succomber à des illusions, ou satisfaire à un besoin d'imaginer ». (Moscovici, 2013, p. 68). Les cultures et ses représentations constituent des marqueurs, des cadres de références, les cultures se définiraient elles-mêmes, définiraient les autres, et les autres la définiraient à travers certains comportements conformes ou injonctions. « Plutôt que de renvoyer à une réplique du monde qui attendrait d'être cognitivement intégré, les représentations renvoient à des actes d'engagement, un mode de relation au monde extérieur » (Jovchelovitch, 2005, p. 53). Penser que la cognition est une construction fracture l'idée d'une cognition pure. Le social n'est plus le vilain de l'histoire, et l'individuel n'est plus le gentil. Le social devient celui qui permet à l'individuel de se construire, et inversement. L'individu ne peut être compris dans une forme de construction autosuffisante. Il s'agit de la différence entre un constructivisme que l'on pourrait qualifier de 'total' et un constructivisme social, dans lequel les individus construisent leurs mondes sociaux en qualité de brocanteur.ses.

La construction m'apparaît comme la construction d'une maison. On la bâtit en prenant les briques dans une briqueterie, les outils à la quincaillerie chez divers fabricants, et le plan, la représentation anticipatrice chez un architecte ou dans la culture. D'autres la voient comme la construction d'une maison où, à la fois, on bâtit, on fait ses briques, prépare ses outils et dessine le plan au fur et à mesure. Dans cette optique, les échanges et la coopération sociaux sont contingents, et un seul individu pourrait construire sa maison aussi bien que plusieurs (Moscovici, 1994/2019, p. 42³).

Si Durkheim et Moscovici faisaient une partie de Pyramide⁴, et que le mot premier était 'représentation', les mots associés seraient certainement 'collectives' pour l'un, et 'sociales' pour l'autre. Mais selon Farr (1998), d'autres joueurs pourraient, et devraient, entrer en jeu. Pour Durkheim (1898), la société, qui est régie par une âme collective, constitue l'unité de base en sociologie. Cette conscience collective est aux fondements de la communauté. Elle est à l'origine des représentations et s'impose à l'individu à travers un guide à penser et à agir. Ces formes mentales socialement partagées comprenant des mythes, traditions, savoirs, opinions, visions du temps et de l'espace sont à l'origine des pratiques et des comportements individuels comme collectifs. Elles ont le pouvoir de transiter d'une génération à l'autre, et ce caractère durable est un point fondamental dans l'intérêt accordé aux représentations collectives aux dépens des représentations individuelles (Durkheim, 1898). Elles seraient ainsi figées et statiques. Mais entre la France de la fin du XIXe siècle et celle du XXe, des métamorphoses sociétales nécessitent d'opérer des actualisations de la notion. La dépendance à la parole d'autrui était dominante jusqu'à la fin XIXe, matérialisée à travers des guides d'opinions (voir Moscovici, 1976). Mais début XXe, le développement de la presse et de la radio font gommer la pensée monolithique au profit d'une diversité de représentations devenues sociales.

C'est la première raison pour laquelle Moscovici pensait que la théorie des représentations collectives devait être modernisée, connectée à la nouvelle aire de communication : « La révolution provoquée par les communications de masse, la diffusion des savoirs scientifiques et techniques transforment les modes de pensée et créent des contenus nouveaux » (Moscovici, 2003, p. 81). C'est entre autres parce qu'elles sont mouvantes, dynamiques et créées dans l'interaction et la communication continue entre les individus que les représentations sont *sociales* et non plus *collectives*. Une autre des raisons a été énoncée par Farr (1998) et se place davantage du côté de l'intérêt thématique. Si peu de représentations collectives semblent pouvoir exister dans cette nouvelle aire, c'est peut-être moins le cas de la représentation collective de l'individuel (Farr, 1998). L'objectif premier de Durkheim n'était pas la façon dont la société était représentée dans l'esprit

³ Cette citation est extraite du recueil de textes édité par Kalampalikis en 2019 (Kalampalikis, N. (Ed.) (2019). *Serge Moscovici : Psychologie des représentations sociales*. Paris, Éditions des Archives contemporaines.). Cette réflexion est issue d'une conférence prononcée en 1994.

⁴ Le jeu Pyramide consiste à faire deviner un mot à son ou sa partenaire de jeu en utilisant des synonymes.

des individus, car cela aurait été de l'ordre des représentations individuelles. En posant des briques entre l'individuel et le collectif, Durkheim aurait gommé que l'individualisme était aussi un objet culturel et représentationnel. Si une tendance existe à glorifier quelqu'un qui 'réussit' et à blâmer quelqu'un qui ne 'réussit pas', c'est parce qu'il est culturellement considéré que l'individu est responsable de ces actes (Farr, 1998). En laissant passer de la lumière entre ces briques opposant l'individuel et le collectif, la théorie de l'attribution causale devient une théorie culturellement située, puisqu'influencée par des représentations sociales à propos de l'individualité. Par exemple, Ngueutsa & Kouabenan (2014) nous montrent que l'attribution causale est culturellement située. Plus on pense qu'un Dieu contrôle la situation, plus on attribue des causes externes aux événements et moins on étudie la possibilité de changer son comportement. Plus on a de croyances fatalistes, plus on aura des comportements dangereux et ce en raison d'une perception diminuée du risque : *Mes ancêtres et Dieu me protègent du danger, je peux prendre des risques*. C'est ainsi que Farr (1998) lie Moscovici avec d'autres auteurs qui selon lui pourraient être de bien meilleurs ancêtres de sa théorie. Weber (1904, cité par Farr, 1998), avec son étude sur l'esprit du capitalisme, pourrait l'être pour l'étude de l'influence des minorités. Ichheiser (1949, cité par Farr, 1998), quant à lui, a permis de lier culture et psychologie sociale. Il ouvra la voie sur ce en quoi une représentation pouvait influencer la façon de percevoir l'individu. Moscovici a lui-même exprimé que Bartlett avait eu son importance dans sa propre compréhension et formulation de l'ancrage et de l'objectivation, et nous aurons l'occasion d'y revenir. Ce moment fondateur de la théorie des représentations sociales, s'étalant des années 1960 à 1980, va être suivi d'un moment fédérateur (1980-2000) au cours duquel la théorie va s'institutionnaliser via les réseaux de chercheur.euses, les travaux et leurs publications (Kalampalikis, 2013 ; Kalampalikis & Apostolidis, 2016). Des années 2000 à nos jours, il s'agit de la consécration de la théorie, l'œuvre d'un collectif, et la réorientation des SHS amènent des chercheur.euses du monde entier à s'inspirer et à prolonger l'œuvre de Moscovici comme un cadre compréhensif qui permet de développer un regard sur nos mondes sociaux (voir De Rosa, 2016).

L'approche des représentations sociales s'appuie sur l'étude du savoir de ce sens commun, qui est lui-même inscrit dans l'expérience quotidienne (Jodelet, 2015). La représentation est un phénomène psychologique et non une entité que l'on peut désigner comme un objet matériel ayant pour caractéristique d'être fini (Marková, 2007), elle est dynamique et en perpétuel changement, mais elle n'est pas instable. La théorie des représentations sociales donnent « un sens à ce geste de reconnaissance et de lien » (Moscovici, 1995, p. 61). Ce lien est la relation maintenue entre le présent et le passé incarnée par la pensée symbolique, en opposition avec la pensée stigmatisante qui mettra en avant la modernité aux dépens des traditions (*ibid.*). Elles sont des « programmes de perception, des constructs à statut de théorie naïve, servant de guide d'action et de grille de lecture de la réalité

» (Jodelet, 2015, p. 38). Le but des représentations sociales est la réduction de l'incertitude par la familiarisation avec l'étrange.

3. Entre terre d'accueil et eau-de-vie

Face à un objet ou un phénomène nouveau, nous allons chercher à lui assigner du sens, d'une part pour notre cognition, mais aussi pour pouvoir discuter de cette signification avec autrui. Et c'est en parlant avec l'autre que nous allons réduire l'incertitude. En effet, les représentations sociales se forment dans l'interaction (Jodelet, 2015) et elles s'adressent toujours à un autre que nous (Moscovici, 1976). Néanmoins, toute conversation n'implique pas la construction ou l'actualisation des représentations sociales : il faut qu'il y ait une pertinence sociale, un intérêt pour l'individu. La condition première est donc de se sentir concerné.es.

Si nous trouvons un intérêt social ou pratique dans l'activité représentationnelle, les phénomènes de *percolation* et d'ancrage décrits dans la littérature vont pouvoir se mettre en fonction. La réalité est filtrée et est mise en lien avec du déjà connu. Pour comprendre cette nouveauté, nous procédons à une sélection des informations en fonction de critères culturels et normatifs. C'est-à-dire que dans un premier temps, on ne retient que ce qui est en accord avec le système de valeur de notre groupe « [...] les gens acceptent surtout les faits ou perçoivent notamment les comportements qui confirment leurs croyances habituelles » (Moscovici, 2013, p. 67). Puis, nous pourrions lier ces informations entre elles pour que cela forme un ensemble cohérent, un « noyau figuratif » (*ibid.*). Enfin, le phénomène de naturalisation nous permettra d'associer des caractéristiques de notre réalité à cette nouveauté. Ces trois 'étapes' constituent l'objectivation. C'est le voyage *aller*, lorsque nous appliquons nos cadres de pensées sur le réel, mouvement de l'extérieur vers l'intérieur. Puis vient le mouvement de l'intérieur vers l'extérieur, le voyage *retour*. Pour offrir des significations à cette nouveauté, nous allons fouiller parmi les éléments qui ont déjà été réorganisés de quoi lui donner une valeur, une qualité, un nom, une classification et par conséquent une signification : c'est l'ancrage (Kalampalikis & Haas, 2008). Cette *offrande* du passé au présent ne sera pas sans effet, l'ancien et le nouveau vont se retrouver impactés par la nouvelle relation qu'ils entretiennent. Lorsque la nouveauté se sera *nourrie* de l'ancien pour en établir une forme hybride, ce même ancien se retrouvera alors actualisé. Au travers de la métaphore de la nourriture, ne voyons pas l'ancien comme un fruit sec, décharné par le temps qui passe, mais plutôt comme un fruit plongé dans de l'eau-de-vie, toujours vivant, en pleine transformation. La nourriture nourrie autant que ce qu'elle signifie, et cette eau-de-vie caractérise la vivacité et l'inédit du présent. Moscovici (1961) écrit qu'une fois que la représentation sociale est ancrée, elle servira de filtre cognitif tout nouvellement actualisé. Les nouvelles informations et expériences se verront interprétées à travers

lui. La réalité est ainsi percolée, au sens du cafetier, par nos représentations sociales. Elles seront *le résultat* du monde qui nous entoure, en même temps que ce qu'elles *constitueront* notre réel (Jodelet, 2015 ; Kalampalikis & Apostolidis, 2016 ; Kalampalikis et al., 2019), elles sont à la fois constituées et constituantes, à la fois *grain de café* et *machine à expresso*. Elles permettent d'interpréter, communiquer et digérer nos mondes, mais aussi des objets structurés.

En tant que pensée constituée les représentations ainsi élaborées se transforment en produits qui opèrent dans la vie sociale, sur le plan intellectuel et pratique, comme des réalités préformées, des cadres d'interprétation du réel, de repérage pour l'action, des systèmes d'accueil de réalités nouvelles (Jodelet, 1984, p. 26).

Mais cela n'annonce pas pour autant une caractéristique d'immobilisme représentationnel. Processus et contenus sont interdépendants. Les processus représentationnels permettent d'aller chercher un déjà-là-contenu, d'acquérir et de modifier le nouveau contenu, qui lui-même va orienter le processus, et ceci formant une boucle infiniment adaptative et créatrice : « les représentations constituées en produits sociaux travaillent activement sur la pensée constituante autant que sur le réel qu'elles servent à organiser, auquel elles donnent sens, et sur les conduites et relations sociales qu'elles régissent » (*ibid.*, p. 30).

Néanmoins, le passé n'est pas nécessairement une terre d'accueil. Des échecs de familiarisation (comme les discriminations) pousseraient à conclure à deux types d'ancrage (Kalampalikis & Haas, 2008), celui qui a pour objectif de nous familiariser avec l'étrange, et celui qui veut nous familiariser avec l'idée que certaines choses doivent être maintenues non-familières. En le liant à la distinction que Moscovici avait faite entre la pensée symbolique et la pensée stigmatique, Kalampalikis & Haas (2008 ; Kalampalikis, 2009) proposent une compréhension analogue de l'ancrage. La pensée symbolique serait mobilisée dans le cas où il y a une volonté de se familiariser avec ce qui est étrange pour l'incorporer, tandis que la pensée stigmatique apparaîtrait quand le processus inverse est lancé, c'est la volonté que l'étrange le reste. L'étrange et la nouveauté ne doivent pas venir *abîmer* ce qui est déjà-là, comme si le passé avait été glorifié et embellit. Plus encore, la pensée stigmatique « cette différence est pensée à partir du principe de comparaison et verse vers l'infériorité » (Kalampalikis, 2003, p. 227).

4. Usages de l'implicite

Les croyances que nous partageons, au sein d'une culture et de nos groupes sociaux sont productrices de pratiques sociales instituées par des rôles (Abric, 1994), ou comme l'exprime Bruner (2015) :

Lorsque nous entrons dans la vie, c'est comme si nous pénétrions sur une scène de théâtre où la représentation a déjà commencé : l'intrigue est nouée ; elle détermine le rôle que nous pouvons y

jouer et le dénouement vers lequel nous pouvons nous diriger. Ceux qui étaient déjà en scène ont une idée de la pièce qui se joue, une idée suffisante pour rendre possible la négociation avec le nouvel arrivant (p. 80).

Cette théâtralisation de nos mondes et rôles sociaux n'est pas sans rappeler Goffman (1974) qui écrivait que nous comportons en société comme des acteurs et actrices, nous réalisons des performances au quotidien et le répertoire de rôles est existant bien avant que l'on décide d'en jouer un (ibid.). Nous savons comment se comporter, comment interpréter des rôles parce que nous avons vu les autres les jouer, et parce que l'on sait ce que les autres attendent de nous (Mead, 1934). L'interaction sociale est donc génératrice de significations que les individus comprennent suffisamment pour communiquer et agir. Mais cette interaction est aussi le lieu de création de nouveaux contenus.

Nous sommes parfois (pour ne pas dire souvent) confrontés dans notre quotidien à des matières qui nous paraissent étranges ou mystérieuses, mais si nous le souhaitons, nous pouvons leur donner un sens. Cette pensée naturelle et sociale, dont nous avons discuté en premier lieu de ce chapitre, se retrouve dans la communication. Elle s'exprime dans un langage qualifié de quotidien (Haas & Jodelet, 2007 ; Jodelet & Haas, 2019) qui permet cette (re)construction de notre réalité. La pensée va venir exprimer l'identité sociale d'un groupe, qui affecte en retour le contenu et les modes de communications, elle a ainsi une pertinence pratique (Haas & Jodelet, 2007 ; Jodelet & Haas, 2019). Communiquer c'est aussi participer à l'élaboration des univers représentationnels (Meyer, 2001). Les communications dépendent de plusieurs facteurs : la dispersion (niveau de connaissance du sujet), le niveau d'implication (attachement préférentiel sur certaines réalités) et la pression à l'inférence (prise de position) (Moscovici, 1976). Ces facteurs vont colorer le langage utilisé et vont exercer des rectifications, formes et contenus vont être modifiés au travers de ces processus (Haas & Jodelet, 2007). Le langage verbal, forme de communication parmi d'autres (i.e. non verbale, iconique, artistique, voir Vico, cité par Marková, 2007), détient une place importante dans le savoir de sens commun et dans la formation des représentations sociales. En effet, « les hommes pensent en commun par le moyen du langage » (Halbwachs, 1925/1994, p. 53), il permet aux individus de communiquer, d'interagir, de (parfois) se comprendre, mais il est surtout complexe, malléable et dépendant d'un cadre sociohistorique et du contexte d'énonciation.

4.1 La coopération de la pensée et de la langue

Les propositions qui consistent à envisager le langage comme une addition de constituants, vision strictement mécaniste (Marková, 2007, elle donne l'exemple de Descartes), mettent à part l'influence culturelle et s'opposent à une vision qui permettrait d'êtreindre le langage en tant que procédé dynamique, reflétant des habitudes, coutumes et opinion. La vivacité du langage lui permet

de s'adapter lorsque les idées, opinions et représentations changent. Langage et représentations entament ainsi un tango, mêlent improvisation et adaptation, de façon à ce que les groupes puissent parler des choses nouvelles qu'ils expérimentent. Par exemple, les couleurs sont des objets modérés par les relations que les époques entretiennent avec elles, et deviennent des témoins historiques et culturels (voir l'œuvre de Pastoureau, pour la dernière couleur, le jaune, 2019). La langue exprime « l'expérience collective d'une nation, elle représente les actes, l'histoire et les émotions d'une nation » (Marková, 2007, p. 102). Cela met sur le devant de la scène le contexte dans le langage et sur sa qualité d'être partagé. Autrement dit, il faut pouvoir interpréter 'correctement' ce qui est dit, et il faut pouvoir faire 'comprendre' ce que l'on veut dire en fonction des codes de communications partagés par le groupe.

'The Bororo are arara' comporte plusieurs significations, littérales et figurées, et Moscovici (1994) propose de se concentrer sur le fait que le son produit par ces quelques mots fixe l'attention, et qu'aussi peu de mots peuvent tout de même « transmettre un certain nombre de représentations, émotions et poésie qui débordent de ses frontières » (p. 163). La langue « capture, conserve et reflète » (H.A. Haas, 2002, p. 596, notre traduction⁵) les conceptions et points de vue qu'une culture a sur ses objets, certaines nouveautés suscitent des résistances, des doutes et des craintes. Leur introduction dans les cadres de pensée et dans les habitudes quotidiennes peut être complexe. Mais le *simple* usage de termes, qu'ils soient nouveaux, ou nouvellement employés, peut mettre en lumière et en conflit des représentations différenciées de l'objet. La langue transite entre les époques sociohistoriques, et le social influençant la langue, Lafaye & Brochard (2016) montrent comment le terme de radicalisation s'est peu à peu spécialisé et a changé de nature pour décrire le terrorisme. Parfois, le renouveau peut se situer imbriqué dans des décisions politiques. Le contexte politique et social conflictuel en Grèce à propos du nom de la Macédoine a mis en avant les liens entre la nomination, les représentations et l'identité nationale. Parce que le nom porte une histoire, les Grecs ont refusé le nom de la République de Macédoine pour nommer un pays indépendant, alors même qu'en Grèce orientale, ce nom appartient déjà à une région. Par refus, il faut entendre, entre autres, qu'un nouveau champ lexical s'est constitué dans la presse pour nommer ce « pseudo-état », avec une « pseudo-histoire », « histoire volée et falsifiée », nommant les habitant.es de la Macédoine du Nord comme les « Gitans des Balkans » (voir Kalampalikis, 2002). La thèse de Kalampalikis (2007), et les travaux qui l'ont suivi sur la symbolique du nom de la Macédoine du Nord (accord de Prespes), a fait l'objet pendant plus de 20 ans de discussions diplomatiques qui viennent appuyer que le nom signifie plus que ce qu'il n'y paraît, il porte les représentations et leurs conflits sociaux

⁵ Lorsque nous proposerons des traductions de citations dans la suite du document, nous y ajouterons l'abréviation NT.

(Kalampalikis, 2002). Sur ces points, l'étude menée par Aigouy-Campoy, Marchand & Ratinaud (2019) sur le nouveau toponyme 'Occitanie-Pyrénées-Méditerranée' « confirme les conceptions selon lesquelles le nom du territoire, vecteur de croyances, mobilise de puissants leviers identitaires, et de par sa dimension politique, émerge par la controverse » (*ibid.*, p. 86). Puisque la langue influence nos représentations, et que nos représentations influencent la langue, il y aurait donc la possibilité de volontairement changer la langue dans l'objectif qu'elle change nos représentations.

4.2 *Espaces d'implicites et pragmatique*

Lorsque la communication échoue, elle permet de lever le voile sur l'implicite. Ce 'problème' de communication peut provenir d'un langage inadapté, ou, dans l'exemple qui va suivre, d'une représentation linéaire de la communication. Marková (2007) donne à ce sujet l'exemple de l'inefficacité d'un langage neutre dans le milieu médical dans une étude datant de 1984. Dans les années 70-80, apparaît une volonté de proposer une explication *neutre* à un diagnostic médical de façon à laisser libre pensée aux patient.es. Il n'est pas pris en compte en ce moment-là que les individus jouent un rôle actif dans l'écoute et que les mots s'habillent de significations. Plus encore, Marková montre que les médecins ne parvenaient finalement pas à délivrer un message *neutre*, si les mots semblaient l'être, leurs comportements non verbaux ne l'étaient pas (et 60% des patient.es pensaient avoir reçu un conseil de la part de leur médecin). Mais dans ce désir d'objectivité, Orwell (1949) et Thom (1987) mettent en évidence l'appauvrissement des réalités sociales engendré par la pratique d'un langage *neutre* et que cela est remplacé par des « réalités inventées » (voir Marková, 2007, p. 147). Orwell (1949) aborde ce sujet par rapport au totalitarisme en exprimant l'idée selon laquelle le langage et la pensée varient en même temps. En somme, appauvrir le langage revient à appauvrir l'esprit. En cela, les régimes totalitaires se seraient emparés de cette réduction de mots contradictoires, de manière à diminuer les oppositions dans l'esprit et imposer une forme de pensée particulière, monochrome. Ceci montre à quel point la compréhension d'un message se fait aussi par les inférences : « des éléments verbaux (le langage), acoustique (l'intonation de la voix, par exemple), physiques (l'organisation de l'espace), visuels (les gestes et mimiques), voire olfactifs » (Abric, 2019, p. 59) sont pris en compte. Il y a ce qui est factuellement dit, mais il y a aussi ce qui est compris par l'interlocuteur.trice, et l'influence de ce qui est compris sur ce qui est dit, d'où la déjà bien connue citation qui entre en conflit avec les modèles émetteur-récepteur de Werber. Des éléments explicatifs se trouvent dans les représentations sociales. Elles ont la qualité d'être des présuppositions où l'explicitation semble superflue dans nos conversations quotidiennes. Les travaux de Marková mettent en exergue que ce qui est une qualité peut devenir le lieu d'un vide significatif ne permettant pas que les interlocuteur.trices se comprennent, montré par l'exemple du patient-médecin.

Les mots et les phrases ne constituent ensemble que ‘la face visible de l’iceberg’ (Marková, 2007) et peuvent masquer la polémique. Cette manière de montrer une part de sa pensée peut aussi faire référence à quelque chose qui n’est pas de l’ordre de la conversation ou encore montrer par différents moyens autres que verbaux l’intention et la dimension cachée de la phrase. Nous le disions, des éléments paraverbaux vont venir jouer dans la communication. Plus encore, le type de langage que nous utilisons, soutenu ou non, nos accents, témoins d’un lieu ou région de naissance par exemple, la tonalité de la voix, le vocabulaire, sont autant de choses qui vont exercer une influence sur les interlocuteur.trices. Le langage peut être utilisé comme un instrument. Les mots ont des significations littérales, mais ils dépendent surtout des représentations qui lui sont associées, et si l’on parle les langues c’est pour communiquer des représentations avec autrui. Le mur qui sépare la communication sémantique et la communication pragmatique devrait être détruit, car les représentations se forment avec les deux niveaux (Moscovici, 1994), et ce d’autant plus que « la communication d’un message ne coïncide pas exactement – ni uniquement – avec son expression linguistique » (Kalampalikis & Moscovici, 2005, p. 16 ; voir aussi Moscovici, 1994). Cet aspect pragmatique de la communication, pourtant nécessaire dans les recherches sur les représentations sociales (Kalampalikis & Moscovici, 2005), a été relativement mis de côté (Moscovici, 1994) :

Par exemple, l’idée « cet homme est un allemand » implique de disposer de l’idée d’« homme », et de l’idée « Allemand », et par conséquent de celle d’« espèce », et de « français », etc. Par suite, la croyance que cet homme est un « Allemand » suppose des croyances sur la nation, implique la croyance que « cet homme n’est pas un Turc ». L’holisme d’une représentation signifie que le contenu sémantique de chaque idée et de chaque croyance dépend de ses connexions avec les autres croyances ou idées (Moscovici, 2013, p. 83).

Il y aurait donc la signification, et ce qui est plus largement communiqué. Néanmoins, dans la théorie des représentations sociales, la question de la signification a été privilégiée pour deux raisons selon Moscovici (1994). Combattre la tendance des psychologues à chercher l’architecture de la pensée (i), et parce que la question du partage social des significations était l’aspect le plus captivant pour théoriser l’ancrage (ii). Le problème se pose dès lors que l’on attribue aux fonctions du langage, le seul but d’agir *avec* l’autre *sur* l’autre. Et si c’est au travers de ces communications que l’on construit notre réalité, on ne peut ignorer les phénomènes d’influences qui s’y jouent.

Si l’on accepte ce préalable on peut considérer que tout discours a une visée d’influence, servie – entre autres – par les outils langagiers qui permettent d’indiquer à l’autre, l’interlocuteur, ce que le locuteur considère comme réel, comme vrai, comme possible, comme étant la conclusion de, la justification de, la façon dont le locuteur conçoit, ses attitudes, ses opinions, ses accords et désaccords avec l’interlocuteur (Ghiglione, 1995, p. 231).

Pour ‘remédier’ à cela, Moscovici (1994) propose trois axes de réflexion sur la pragmatique de la communication. Nous prendrons le temps de les développer ici, en essayant d’y ajouter d’autres lectures.

Le premier serait de faire un inventaire des « déclencheurs » dans les conversations quotidiennes, en répertoriant ce qui est permis ou non selon le sujet ou le contexte de conversation. Sur cet axe, la perspective psycho-socio-pragmatique pensée et fournie par Ghiglione (2014) propose de prendre en compte la dimension pragmatique de la psychologie sociale, et plus précisément dans les représentations sociales. Le langage permet aux interlocuteur.trices de faire des suppositions sur ce qui est énoncé, et pensé (Ghiglione, 2014). Lors d'une discussion, l'activation « d'un principe à double face : coopérative et compétitive » (Ghiglione, 1995, p. 227) fait référence au jeu social soutenu par des négociations permanentes afin de conserver notre réalité, afin de l'imposer comme un réel, ou pour éviter des dissensus. Le système verbal, plus restreint que le non verbal, fait apparaître des régularités dans ces tentatives. Dans cette visée, de nombreux auteur.es ont lancé une recherche systématique de ces catégories de langues qui servaient à des fins argumentatives : les verbes, les adjectifs, les connecteurs ou encore les déterminants (voir Ghiglione, 1995). En effet, dans la « réalité extra-langagière » (Ghiglione, 2014, p. 489), nous pouvons trouver des indicateurs caractéristiques de l'attitude à l'égard d'un objet dépendamment d'un contexte. Lors des débats présidentiels, Chirac et Jospin ont utilisé à parts égales trois types de visées se présentant comme des hommes qui pensent, définissent et agissent, « donc des hommes avisés ? » (Ghiglione, 2014, p. 492). À l'Assemblée nationale, ce sont les verbes factifs qui prennent le plus d'espace (50%) laissant sous-entendre qu'ils sont des hommes d'action, « et donc des bons représentants politiques ? » (*ibid.*, p. 492). Il propose la classification des opérateurs argumentatifs en métacatégories qui suivent les grandes fonctions du langage : dénoter, exprimer une logique, une attitude ou produire des effets sur l'interlocuteur.trice (voir aussi Ghiglione, 1995). Une autre ouverture se trouvera dans l'étude pragmatique de la communication à travers la température informationnelle (Kalampalikis & Moscovici, 2005). Deux hypothèses sont proposées, et corroborées par plusieurs tests statistiques (voir Kalampalikis & Moscovici, 2005). La première hypothèse est que la connaissance est caractérisée par une grande variabilité et une grande richesse du vocabulaire, et une redondance faible. La deuxième hypothèse est que la communication et la transmission se caractériseraient par une variété et une richesse faible, et une redondance forte. Redondance faible – hétérogénéité étant plus spécifique à la transmission de connaissances, et redondance forte – homogénéité étant plus propices à des situations de communication dans lesquelles s'expriment et agissent les représentations sociales. Cette étude permet de souligner que les univers lexicaux peuvent raconter les besoins et intentions des locuteur.trices (voir aussi Doumergue & Kalampalikis, 2020).

La deuxième proposition est qu'il faudrait considérer les représentations sociales comme des présuppositions cachées derrière les mots et les images. Cela permettrait de comprendre

différemment le principe d'ancrage en tant que pratique sociale. En effet, la surprise est souvent créée par la découverte des locuteurs et locutrices que le sens de sa phrase n'a pas été compris. C'est-à-dire que les images et les mots anticipés n'étaient pas les mêmes que ceux de l'interlocuteur.trice, et que la représentation n'est pas entièrement partagée par celles et ceux qui participent à la discussion. Dans nos conversations quotidiennes, chacun.e sait que certaines de nos représentations seront partagées, ou proches des nôtres, quand d'autres le seront moins. Cela n'est pas un problème en soi. En fait, quand l'ancrage ne parvient pas à s'effectuer, c'est que l'on a affaire à une représentation fausement sociale, et on peut trouver de nombreux faux-consensus, c'est notamment pour cette raison que la pragmatique devrait être bien plus étudiée (Moscovici, 1994). Ceci n'est pas sans rappeler la proposition de Kalampalikis & Haas (2008) à propos de la pensée stigmatisante et des conflits de l'ancrage. Si nous souhaitons rendre concrètes certaines représentations, donc connaître les présuppositions des représentations, nous pourrions le faire en demandant ce que la personne voulait dire *par là*. Dans l'interaction, l'individu et les groupes ont aussi la possibilité de « tolérer » la représentation en la laissant flotter vaguement pour éviter un conflit et choisissent « a false consensus to a real dissensus » (Moscovici, 1994, p. 169). Ces situations particulières (ancrage ou refus d'ancrage) permettent de continuer l'interaction « normalement », mais elles doivent être comprises en fonction du *contexte* dans lequel ce discours a été produit. Le consensus peut être faible, ou peu impliquant et peut être un effet de contexte avant tout. Il peut amener des décisions volontairement erronées, comme on peut le voir dans les travaux de Asch (1951), qui observait expérimentalement l'effet du conformisme *en mot*, ou l'effet d'une majorité sur une minorité (numériques). Quelques années plus tard, Milgram (1964) observera à son tour un conformisme, *en acte* cette fois-ci, produit par l'influence des pairs sur le choix de l'intensité de voltage électrique à attribuer à quelqu'un. Dans un cas les participant.es avaient la bonne réponse, le stimulus était non-ambigu, ils et elles s'abstenaient de contredire le groupe, dans l'autre cas les participant.es ont eu des comportements contraires à ceux qu'ils et elles avaient individuellement, mais ont choisi de maintenir un consensus (attention, des différences interindividuelles et de conditions nuancent les résultats des deux études). Ces deux études stars de la psychologie sociale nous informent sur le souhait, et la pression, de maintenir un équilibre dans le groupe et d'y éviter le dissensus.

Cela nous mène à la troisième proposition de Moscovici, qui concerne le contexte d'énonciation et le contexte représentationnel dans lequel la signification intervient. Il définit ce dernier comme « the conditions of communication, its linguistic features and the knowledge and beliefs of the participants. Therefore all that concerns their binding of social and psychological reality at a given moment » (1994, p. 171). Cela signifie que nous devons orienter notre discours en fonction des

contraintes à la fois institutionnelles, pour qu'il soit approprié au contexte, et conventionnelles, pour qu'il soit compréhensible et reconnu. En effet, comme l'écrivait Ghiglione (2014), le sujet, ou l'interlocuteur.trice peut faire appel à deux mécaniques : une mécanique cognitive et une mécanique sociale. La première est un processus de traitement de l'information discursive plus ou moins indépendante du contexte interlocutif. La deuxième consiste à la mise en œuvre de processus de co-construction de la référence et renvoi à un traitement de l'information lié aux savoirs antérieurs et aux représentations des sujets sociaux qui structurent ces savoirs de façon évaluative. Ce sujet social est « un stratège doté de compétences pragmatiques et de buts » (Ghiglione, 2014, p. 494). Dans une étude sur les ajustements du langage en fonction des représentations que l'on se fait de l'auditoire (i.e. juriste qui s'adresse soit à des juristes, soit à des étudiant.es soit au grand public), Ghiglione nous montre que si ce dernier est pensé comme expert, le discours sera plus complexe, moins redondant, et se fondera sur l'appel au jugement de la vérité : il vise à convaincre. Inversement, si l'auditoire est le grand public, le discours sera moins complexe, plus redondant, s'axera sur la crédibilité de la source et l'énoncé sera pris en charge par l'énonciateur.trice : ce discours narratif vise à intéresser. Si l'étude de Ghiglione qui précède montre des points communs avec l'hypothèse d'une température informationnelle proposée par Kalampalikis & Moscovici, c'est que les trois propositions que Moscovici a proposées interagissent. Il est ardu de strictement différencier les divers processus pragmatiques en jeu dans la communication sociale. Rappelons l'une des propositions faites par l'auteur, le contexte peut être un contexte représentationnel. Lorsqu'une représentation publique est largement diffusée dans une culture, elle peut devenir à son tour un contexte dans lequel les phrases sont interprétées et déchiffrées (Moscovici, 1994). La représentation sociale, si suffisamment partagée, peut devenir le contexte de l'énonciation. Comme nous l'avons vu dans ce chapitre, les interlocuteur.trices ont des savoirs partagés, des buts communs, des enjeux partagés, donc « ils peuvent concevoir la communication comme un contrat qui comporte des règles, de la coopération » (Ghiglione, 2014). La redondance observée dans les discours à visées communicatives dans l'étude de Kalampalikis & Moscovici (2005) « exprime le collectif, le lien social » (p. 24) et elle pourrait permettre la construction, à force d'usage, « de répertoires lexicaux communs, des formules admises et socialement élaborées » (Kalampalikis & Moscovici, 2005, p. 22).

Résumé du chapitre 1

Ce premier chapitre a essayé de répondre aux questions suivantes : comment fait-on pour se représenter une nouvelle expérience vécue (comme le MGJ ou le COV) ? Comment nommer ce dont il s'agit ? Comment en parler et avec qui ?

En se représentant le social comme produit de l'irrationalité des humains lorsqu'ils sont ensemble, il aura fallu beaucoup de travaux pour introduire l'idée d'une pensée sociale dont la rationalité est avérée. Cette pensée de sens commun, décrite par la théorie des représentations sociales, ouvre des portes sur la compréhension des phénomènes sociaux pluriels, et s'inscrit dans une double dynamique : la pensée sociale est constituante et constituée. La psychologie sociale, et plus particulièrement la théorie des représentations sociales, cherche à entrer dans la complexité des phénomènes sociaux construits par la relation entre soi, l'objet et l'alter. De cette relation ornée de conflictualités, dissensus, consensus et faux-consensus, apparaissent des outils qui nous permettent d'agir en société et de communiquer. Cette psychologie sociale permet en outre de ne pas enfermer l'humain dans un schéma de pensée unique et propose d'envisager la pensée comme polyphasique et hétéroglotte. Nos représentations s'incarnent dans des produits constitués et dans un même temps, elles peuvent agir en processus pour ancrer la nouveauté dans les réseaux de nos connaissances, elles sont constituantes. Une terre d'accueil pour la nouveauté, dans laquelle se trouvent nos représentations passées conservées dans une eau-de-vie, plutôt que dans une boîte hermétique. Transformées et vivantes plutôt qu'intactes et poussiéreuses, les représentations sont ainsi le résultat du monde qui nous entoure sur notre pensée sociale, en même temps qu'elles constituent notre réel. Agissantes, dynamiques, contextualisées, ces représentations devenues sociales par la communication de masse se retrouvent dans le langage et la pragmatique conversationnelle. Elles réaffirment leurs utilités dans nos conversations quotidiennes. En agissant en présuppositions, elles permettent de ne pas ouvrir les tiroirs de l'implicite, et nous font gagner du temps et de la cohésion.

Parce qu'ils ont été collectivement vécus sur une échelle nationale, voire internationale, le MGJ et le COV offrent la possibilité d'étudier des représentations en train de se faire, à propos d'un objet nouveau. Par *en train de se faire*, nous faisons allusion aux co-constructions que ces nouveaux contextes et expériences vécues vont réaliser avec le passé, avec la terre d'accueil. Mais aussi avec le futur, en terre promise. On peut d'ores et déjà observer que des objets ont été investis de nouvelles significations : l'Arc de Triomphe ou le gilet jaune, les distances, les masques, le terme de « gouttelette » (des belles gouttes de pluie au danger) ou encore celui de confinement (sa signification en santé publique qui ne représentait qu'une extension de son sens premier, est devenue son sens ultime). Traiter ces temporalités sera un des objectifs du chapitre qui va suivre,

qui concerne les dynamiques mémorielles, inhérentes aux processus représentationnels. Comme souligné par Cole et Cole (2004) : « thinking is intimately bound up with remembering. This is especially prominent in the case of everyday thinking, where instances of past experience are selected to fill the existing gaps in » (p. 161).

Chapitre 2. ... et se souvenir ...

1. Se représenter la mémoire

Any theoretical consideration of thinking must deal with problems of the storage of information and its recall (Bartlett, 1958, p. 87).

La mémoire est un objet social, sujet de tensions, controverses et discussions, qu'elles soient scientifiques, politiques, professionnelles, ou encore familiales. En tant qu'objet social, il est lui-même soumis à des représentations qui le rendent signifiant. Le *souvenir* pour la face lumineuse de la pièce, ce que l'on doit précieusement conserver, se souvenir possède des caractéristiques positives. L'oubli pour le revers assombri, le méchant de l'histoire qui ne cesse d'attaquer la préciosité du souvenir, il le transforme et l'endommage. Pire encore, l'oubli vient importuner le processus du souvenir qui essaie pourtant d'aimablement effectuer son travail de traçabilité : « In this way, the conflict about the treasure of the past takes on still another dramatic dimension: it becomes a struggle for truth » (Brockmeier, 2002, p. 15). De l'une des plus hautes capacités humaines selon Platon à l'ultime objectif de l'Intelligence Artificielle où l'on recherche la mémoire parfaite (voir Brockmeier, 2002), les souvenirs sont aussi l'un des objets favoris de la psychologie clinique. Une grande partie du travail réside dans la recherche de l'oublié, objet faussement taciturne. La pratique de la psychologie clinique permet l'interprétation de ces symptômes afin de les faire transiter, en voyage retour, vers la *re*-connaissance d'un événement. Quoiqu'il advienne, on peut déceler une injonction à se souvenir, jusque dans les discours publics où la célébration des souvenirs est un fait banal.

In fact, today's public memory discourse is all about the celebration of the struggling hero Remembering. Countless symbolic and material practices of commemoration, remembrance and historical self-reflection have taken on the forms of societal rituals, carried out by specialized professions and institutions (Brockmeier, 2002, p. 17).

La mémoire peut s'exprimer dans des espaces commémoratifs multiformes qui se font témoins d'un passé pensé dans le présent, ou dit autrement « the past might be objectified by 'capturing' it through photos and videos or it may be represented through other media such as commemorations and memorials » (Beckstead, 2017, p. 124). En cela, et parce que peu de passés ne peuvent être décrits qu'exclusivement en des termes glorieux, le groupe peut agir sur ses espaces matériels et symboliques au travers desquels les significations honteuses ont pu resurgir (voir Haas, 2002). Néanmoins, comme l'indiquent Brescó & Wagoner (2019) dans une étude sur les mémoriaux modernes et sur ce que ces derniers créent d'un point de vue des unions entre mémoires individuelles et collectives :

We set out to explore the intertwined relation between collective grief and collective memory by studying how people experience modern memorials which, *unlike classic ones*, do not deliver a straightforward message with regards to how one *should* remember a collective loss (p. 230, nous soulignons).

Cela fait apparaître le devoir de se souvenir ensemble, mais dont les injonctions de certains monuments sont moins claires quant à la manière de le faire, et laissent ainsi la possibilité d'exprimer différemment la perte collective.

2. La mémoire infallible est un faux-souvenir

Nous venons de survoler le fait que la mémoire et son acolyte l'oubli sont des objets sociaux, qui sont donc soumis à des représentations portées par le sens commun et la science. En effet, on observe des centrations sur des approches mémorielles particulières, très certainement parce que le contexte sociohistorique le nécessitait.

Fin XIXe, début XXe siècle, on reconnaît un intérêt pour le fonctionnement *normal* de la mémoire. La démence ou les traumatismes font défaut à la mémoire et la font sombrer d'une stabilité pour aller vers de l'instable (loi Ribot, référence). Dans un même temps d'Ebbinghaus tente d'approcher expérimentalement la mémoire *pure* en utilisant des syllabes dénuées de significations (Saito, 2003). Il souhaitait réduire la complexité des matériaux pour ensuite généraliser ce résultat à des formes plus complexes (Brewer, 2003). Il aura permis, avec Binet, la quantification de l'empan mnésique (± 7 mots), toujours utilisé aujourd'hui, comme dans des productions télévisées (i.e. jeu TV Burger Quiz), ou encore à travers la courbe de l'oubli d'Ebbinghaus, proposée à toute personne souhaitant 'mieux' se souvenir⁶. Si Binet est souvent cité pour ses travaux sur les empan, ou pour les tests d'intelligence, il a aussi œuvré pour une connaissance plus large sur la mémoire. Il a travaillé sur l'influence de l'expertise sur les *capacités* mémorielles, de la suggestion sur le souvenir en lui-même, de la *vérité* d'un témoignage effectué seul ou en groupe, et aussi de la transformation temporelle d'un souvenir (images) (voir Nicolas, 2014). Ainsi, au XXe siècle, même si cela persiste toujours partiellement aujourd'hui, la mémoire était abordée sous l'angle de la faille ou de l'inexactitude (voir Wagoner, 2017). Le behaviorisme a partiellement engendré une vision mécanique de la mémoire et de l'apprentissage, et cela rend la production de modélisations cognitives de la mémoire prospères.

The memory researchers Elizabeth and Geoffrey Loftus (1980) asked psychologists to choose between two theories of remembering and forgetting. One theory claims that everything that happens is permanently stored in the mind; in consequence, all details of past experience can eventually be recovered with the right technique. The other theory (while sharing with the first

⁶ Il suffit de taper Ebbinghaus sur un moteur de recherche pour tomber sur des vidéos/blogs proposant d'aider à faire performer la mémoire.

one the same basic assumption of memory as a warehouse of the past) states that there are experiences that may be permanently and irrecoverably lost from this warehouse of memories. (Brockmeier, 2002, p. 17).

Puisque l'oubli est parfois pensé comme l'aberration de la mémoire, ou comme son absence, c'est que la mémoire *pure* est considérée comme stock, ou comme Jodelet (1992 ; 2015) propose de le nommer, comme un *grenier*. Tel un réservoir d'informations et de souvenirs, où les informations seraient figées, en attente de récupération. L'analogie avec l'objet technologique du disque dur externe est suffisamment explicite ici. Comme si nos souvenirs étaient enfermés dans des boîtes de conserve, prêtes à l'emploi, disponibles et à l'abri du temps. Remarquons que la mémoire se prête plutôt bien à l'usage de la métaphore pour la qualifier, témoignant d'un objet représenté dans nos mondes sociaux. Quoiqu'il en soit, enregistré une bonne fois pour toutes, il n'y aurait que très peu d'interaction entre le souvenir, les individus qui le portent et le monde qui l'entoure. En cas d'oubli, dans le meilleur des cas et avec la bonne méthode, nous pouvons récupérer des souvenirs, comme s'ils étaient rangés dans une boîte de conserve mal étiquetée, ceci nous empêchant d'y accéder. Selon Brockmeier (2002), la plupart des psychologues auraient choisi la première option de la citation proposée ci-dessus et cela aura entraîné que l'oubli soit considéré comme un problème neurologique, à combattre, un objet de lutte. En effet, cette vision, qui est la plus dominante, a tendance à comparer l'esprit humain à un ordinateur, et la mémoire est considérée comme un outil performatif (Wagoner, 2017). Ce que nous cherchons à dire ici, c'est que les manières d'envisager l'oubli dépendent de la façon dont on envisage la mémoire et inversement.

En étant plus sympathique avec l'oubli, en levant le voile sur l'obscurité qui le définit, on observe qu'il s'agit d'un objet pluriel. Ce nouveau regard, qui n'est pas le nôtre, mais le fruit d'années de lutte scientifique pour que l'oubli collectif ne soit plus tu (voir Haas, 2014 ; Haas & Levasseur, 2013), n'est pas sans influencer celui que l'on porte à la mémoire. La mémoire et l'oubli deviennent indissociables, ils sont la béquille de l'autre, ils sont les deux acolytes qui œuvrent pour que l'humain qui les emprunte puisse s'adapter au monde qui l'entoure. Ceci nous oriente vers la deuxième métaphore de la mémoire proposée par Jodelet (2015), celle du *générateur*, désormais considérée comme étant en interaction avec l'expérience présente. La mémoire assimile de nouvelles choses et ce faisant, elle organise, et plutôt réorganise le passé pour nos besoins du présent et anticipations. Ce sont ces interactions entre le présent, le passé et le futur qui mettent en lumière des conflits, des compromis ou encore des zones d'oubli (Haas, 2002). Et puisque nous avons montré que les représentations sociales étaient dépendantes des contextes et des besoins présents, les oublis d'hier peuvent devenir les souvenirs de demain : « On ne sait jamais de quoi hier sera fait » (Klein & al., 2004). L'oubli permet parfois aux groupes d'aller mieux dans le cas d'une histoire difficile, en reconstruisant son passé, parfois pour mieux vivre (Haas, 2002). Les premières préoccupations de

cette seconde approche de la mémoire datent de quelques années avant la Seconde Guerre mondiale (Haas & Jodelet, 2007). Deuxième *plot-twist* scientifique, dans lequel le Vilain peut devenir le héros, si l'oubli permet de mieux vivre, alors le souvenir peut devenir le Vilain de l'histoire. Les groupes sociaux peuvent ainsi intervenir physiquement sur la mémoire collective (destruction de bâtiment, présence sur des lieux communs) afin d'opérer des changements dans l'espace social. Sans tomber dans une conclusion trop directe, le MGJ confirme l'importance de la symbolique des monuments, en tant que trace mémorielle signifiante, et de la volonté d'agir dessus (i.e. Arc de Triomphe), parce que « démolir un espace revient parfois à anéantir matériellement et symboliquement ce qui appartient au groupe et à son histoire » (Haas, 2002, p. 36). Parce que l'ordre sémiotique (Brockmeier, 2002) des narrations se trouve dans les monuments, ou sculptures, et parce qu'ils disent des choses sur le groupe et la culture, faut-il que les violons soient accordés sur la mélodie à jouer à propos d'un passé. La psychologie sociale propose de prendre en compte les aspects culturels et sociaux de cette forme de pensée, se différenciant ainsi du modèle behavioriste qui a dominé le siècle précédent. Cette flexibilité qui permet de s'adapter à son environnement permet de rendre ses lettres de noblesse aux reconstructions mémorielles, qui comportent à la fois des souvenirs et des oublis (Bartlett, 1932/1995 ; Wagoner, 2017). L'oubli peut se manifester dans l'inexprimé, parce qu'on ne *veut* pas, qu'on ne *peut* pas, ou que l'on ne *sait* pas comment dire : « Dans l'acte de parole, certains sujets choisissent de ne pas dire, préférant 'garder le silence' » (Haas & Masson, 2006, p. 83). L'oubli peut aussi être involontaire⁷ ou inconscient, lorsque l'on a « un trou » et ce pour une multiplicité de raisons (dénis, problèmes cognitifs, dégénérescences, traumatismes, désintérêts).

Si le terme de collectif s'est transformé en social concernant les représentations (Farr, 1998), c'est celui de collectif qui a été majoritairement conservé pour parler de la mémoire des groupes. En effet, en ce qui concerne la mémoire, cette question, bien que discutée (Namer, 1987), n'a pas connu la même abondance de publication. La mémoire sociale est la mémoire de la société dans son ensemble (Haas & Jodelet, 2007) portée par les médias, institutions ou à travers l'éducation ; et la mémoire collective correspond quant à elle à un ensemble de personnes qui se souviennent ensemble, comme membre d'un groupe. Cette mémoire collective est socialement construite dans les interactions sociales, l'expérience et les communications quotidiennes (Haas & Levasseur, 2013 ; Jodelet, 2015). La distinction entre ces deux termes est un héritage que l'on tient d'Halbwachs

⁷ À titre anecdotique, un logiciel de correction orthographique nous signalait ici : « Pléonasme. Le sens de l'adjectif *involontaire* est implicite dans celui de *oubli*, ce qui rend cette formulation redondante. Supprimez l'adjectif involontaire, ou remplacez oubli par un autre mot ». Pourtant, le fait que l'oubli soit involontaire ne qualifie que l'une de ses facettes. Peut-être que cette correction orthographique est moins anecdotique qu'elle n'y paraît.

(1925/1950) qui « nous obligent, par méthode, à séparer le social [...] du collectif [...] » (Namer, 1987, p. 23). Pour reprendre l'exemple de la bibliothèque de Namer (1987), les nombreux livres représenteraient les mémoires collectives et, la bibliothèque, la mémoire sociale. Mais nous savons bien qu'une culture ne se limite pas aux bibliothèques et qu'elle peut aller jusqu'à ses formes les plus cachées, et qu'elle n'est pas équivalente à la somme des livres qui la compose.

3. L'endroit le plus sombre est sous la lampe

Remembering my first visit to the sea when I was a little boy is both past and present, and it easily can become fused with the anticipation of my next trip to the sea. (...) In order to understand such multi-temporal configuration of experience, as well as its emotional and evaluative matrix, it seems to be more productive to conceive of memory as a movement within a cultural discourse that continuously combines and fuses the now and then, and the here and there. In the process, this movement traverses various modes of knowledge, awareness and consciousness. (Brockmeier, 2002, p. 21).

Les enjeux de contrastes, parfois mis en scène dans l'art (e.g. noir & blanc), sont aussi discutés dans la littérature scientifique, notamment par Halbwachs, à travers la notion de clair-obscur. Précédemment, nous avons montré qu'au sein d'un groupe, nous partageons des représentations sociales, des souvenirs d'événements vécus ou transmis. Nous pouvons raconter un même phénomène de différentes manières selon le groupe dans lequel nous nous situons. C'est ce qu'Halbwachs nomme le clair-obscur. Le groupe va éclairer sous un certain angle un phénomène en fonction de l'époque et des circonstances, il peut se focaliser uniquement sur une partie de son histoire et en omettre une autre. De cette façon, le même passé peut conduire à des résultats dans le présent différents selon l'interprétation que l'on en fait (Todorov, 2001). Notre identité personnelle est forcément liée à l'identité collective par l'appropriation du passé avec les valeurs du groupe. Cette vision dynamique (cf. générateur) de la mémoire implique notamment deux processus liés aux représentations sociales, l'objectivation et l'ancrage. De cette façon, le passé du groupe est transmis au travers d'histoires, d'images, de rituels et de monuments. Cette représentation du passé devient un cadre pour interpréter le présent et imaginer le futur (Brescò, 2017 ; Brockmeier, 2002). L'articulation entre mémoire collective et sociale dans la théorie des représentations sociales se retrouve dans le fait de représenter quelque chose qui est absent et dans la mise à jour de ces représentations selon le passé (Jodelet & Haas, 2019 ; Páez, Bobowik, De Guissme, Liu & Licata, 2016). Des éléments idéologiques et historiques participent à la reconstruction de la mémoire : nous arrivons par l'échange, à une version suffisamment complétée pour agir. Le groupe, le temps ou les circonstances dans lesquelles nous sommes insérés façonnent le souvenir de telle manière qu'un même événement peut contenir différentes significations (Halbwachs, 1997). Parce que se souvenir n'est pas une extraction minière, cette activité implique une *reconstruction* et non une *reproduction* du passé (Bartlett, 1995; Wagoner, 2017 ; Haas & Jodelet,

2019). De plus, ce qui est retenu n'est pas le résultat d'une attitude passive face aux événements : c'est le résultat d'une réalité filtrée par les représentations sociales, percolateurs interprétatifs à travers lesquels le sens d'un objet va être assigné en l'ancrant dans un système de pensée existant (Moscovici, 2013). Notre mémoire dépend d'un groupe social et de son cadre associé (Halbwachs, 1994) et si la culture a un effet sur les souvenirs de groupe, le même groupe a à son tour un effet sur cette culture (Duveen, 2007). Si ce double mouvement d'influence devient récurrent dans cet écrit, c'est qu'il est symptomatique d'une psychologie sociale sociétale

Les souvenirs sont enregistrés et rappelés selon un « étayage social » (Pétard, 2007). C'est-à-dire par la communication et un arrière-fond culturel partagé. Nous mémorisons sélectivement les informations et lorsque l'on va se souvenir on en sélectionnera des portions en fonction des besoins présents, c'est-à-dire selon l'utilité qu'ils auront dans le contexte. Mais cette ponction n'est pas sans effet sur la portion et sur ce qui n'a pas été sélectionné. Contrairement aux ambitions de l'IA, on ne peut pas tout retenir, certains événements peuvent prendre le pas sur d'autres, comme ce qui nous fait rire (Bartlett, 1995), ou encore sur ce qui a provoqué des émotions fortes. Comme Marcel Pagnol propose de l'expliquer, « Telle est la vie des hommes. Quelques joies très vite effacées par d'inoubliables chagrins » (1957, chapitre 36). Nous sommes en mesure de nous souvenir d'une émotion ressentie à un moment précis, mais il sera plus aléatoire de ressentir la même chose en dehors du cadre spatiotemporel. Ici, ce n'est pas sans rappeler le film proposé en introduction dans lequel on observe l'inefficacité d'une mémoire décontextualisée. Certaines choses qui avaient provoqué chez nous de la surprise peuvent nous sembler aujourd'hui tout à fait banales (Halbwachs, 1994). C'est ainsi que la première gorgée de bière bue par Delerm (1997) restera unique, les deuxièmes n'ayant plus les mêmes saveurs. Cela peut traduire d'une recherche de revivre un moment passé, alors même que l'on sait que cette quête sera vaine.

Nous nous trouvons dans un paradoxe en essayant de définir la mémoire selon sa justesse (Ricoeur, 2000), alors qu'elle est le processus qui permet de se représenter un contenu absent. Elle ne peut que rendre compte d'un aspect imaginaire de l'information 'rappelée'. Si la mémoire n'est pas l'Histoire et que chaque groupe construit ses propres souvenirs, les représentations sociales de l'histoire « contiennent des composants descriptifs. [...] En général, il semble y avoir un large consensus entre les groupes ethniques et régionaux quant aux événements et aux chiffres qui sont importants pour constituer l'histoire de leur nation » (Liu & Hilton, 2005, p. 3, NT). On se souviendrait ainsi pour maintenir une continuité longitudinale, donc temporelle ; et une interaction entre groupes, latérale donc interactionnelle (Brockmeier, 2002). Ces deux aspects ont été longuement étudiés notamment chez Bartlett, lorsqu'il étudia la transmission verbale et picturale *dans le temps et dans les groupes* pour mettre en évidence les aspects socioculturels et historiques de la

pensée (1920 ; 1995). De cette façon, la mémoire a la fonction de permettre aux individus de partager, discuter et de négocier des significations (Bruner, 2002), nécessaires dans la construction de l'identité (Todorov, 2001). Mais l'individu et le groupe ont aussi besoin d'oublier afin de laisser de la place à ces multiples reconstructions mémorielles. C'est le cadre qui fait émerger la mémoire, ce n'est pas la mémoire qui était préexistante, dans un déjà-là, à sortir de sa niche.

Que l'oubli soit pathologique, ou commandé par les devoirs de mémoire et les commémorations (Ricœur, 2000), ce dont nous souhaitons aussi parler ici est la reconstruction abusive et instrumentalisée de la mémoire pour servir des fins en particulier. En effet, la reconstruction des souvenirs peut être au service de mouvements extrêmes de la mémoire. Puisqu'objet social, le souvenir est chargé de questions morales et éthiques. Des abus mémoriels peuvent provenir de la sacralisation et de la banalisation des événements (Todorov, 2002). Le sacraliser, c'est refuser de le mettre en lien avec un autre en mettant en relief exclusivement ses spécificités. Ce procédé bloque la liaison passé – présent, hôte le pouvoir de l'expérience passée et fracture la transmission, les lieux et espaces de mémoires ne peuvent plus communiquer. Ici, encore, cela nous rappelle le refus d'ancrage proposé par Kalampalikis & Haas (2008). La banalisation a l'effet inverse : on plaque le présent sur le passé au papier transfert et on ne fait aucune différenciation entre deux événements. Cette liaison dangereuse entre les deux événements, qui n'ont pas un rapport aussi intense que décrit, peut entraîner une méconnaissance tant de l'un que de l'autre. Todorov (2001) montre à quel point la mémoire peut être un sujet source de conflit, et un objet dans lequel on peut venir piocher des éléments à sa guise pour justifier n'importe quel acte. Quand le passé ne peut plus instruire le présent (en le banalisant ou en le sacralisant) on risque : soit de répéter des erreurs parce que la transmission et la compréhension d'un événement face à un autre n'aura pas été faite, soit on risque de laisser perdurer des choses dont les significations n'ont pas eu la chance d'être renégociées. D'autres procédés que la sacralisation et la banalisation ont été décrits, pour n'en citer qu'un autre, le négationnisme, nier qu'un événement se soit produit. Sans ancrer, sans cette liaison entre les temps et leurs significations, en refusant que quelque chose d'inconnu change d'état, le lien entre l'événement et celui ou celle qui le reconstruit est sous-tendu par des fonctions identitaires de la mémoire. Dans ce cadre, des entrepreneurs identitaires (Meyran, 2018), qui ont un intérêt à instrumentaliser les faits de façon à imposer leurs visions du monde, peuvent ainsi développer un récit particulier mettant en scène une identité menacée par les 'étrangers', que l'on pourrait qualifier de mise en altérité radicale (Jodelet, 2004).

Les usages extrêmes de la mémoire peuvent être plus camouflés. L'efficacité et la puissance des appels à la mémoire sociale, à travers certaines de ses traces, comme les proverbes ne sont plus à démontrer. Mais faisons-le quand même. Pendant la Seconde Guerre mondiale, des productions

narratives populaires, donc parfaitement connues de tous et toutes, étaient utilisées à des fins de propagande nazie (Mieder, 1982), et *quand le renard se met à prêcher, gare aux poules*.

Verbal folklore forms especially, such as fairy tales, tall tales, legends, jokes, wellerisms and proverbs, were analyzed and quoted to prove that the 'healthy' folk mind had long recognized the negative qualities of Jews who threatened the racial purity of the Aryans as well as the National Socialist regime (p. 436).

Utiliser un matériel que tout le monde connaît, et lui faire opérer un glissement de signification, quasi imperceptible, est une méthode très efficace pour rendre la mémoire sociale plus perméable aux divers manèges servant des idées politiques ou ici, pour servir l'idéologie raciste à son paroxysme. L'idéologie nazie a tiré profits que l'usage de la langue offre, et dans des formes de perversion et domination linguistique. Elle se réservait par exemple l'emploi des superlatifs (Esquerre, 2018). Dans un autre contexte de guerre, l'appel à la mémoire sociale peut se trouver dans la puissance des patterns connus, comme l'explique Todorov (2002) à propos de la torture pendant la guerre d'Algérie. La mise en situation, en faisant appel à des procédés narratifs forts et à des dilemmes philosophiques classiques, donc connus (i.e. *préfèreriez-vous qu'un homme soit torturé, mais qu'on en sauve plusieurs grâce aux informations que nous aurons obtenues ? Ou laisseriez-vous toutes ces innocentes mourir pour que l'on respecte les droits humains ?*) permet la justification dans le présent d'actions passées.

4. Un clair-obscur scientifique éclairant

Nous écrivions que la mémoire avait été bien souvent envisagée sous l'angle de la performance dans laquelle l'oubli tenait une place négative. Cette prépondérance de travaux sur les processus individuels de la mémoire a engendré une méconnaissance de l'œuvre globale de certains auteur.es, comme le psychologue britannique Bartlett, qui avait pourtant ouvert des portes dès 1920 pour cerner le caractère social et culturel de la pensée et de la mémoire. Certaines de ses conclusions ont été très utilisées en psychologie cognitive avec la notion de schéma. Mais au fil du temps, son influence sur la mémoire collective et sociale est devenue importante, tant sur le contenu que sur les processus à l'œuvre dans la reconstruction du souvenir. De 1914 à 1939, il s'est concentré sur l'observation de la perception et de la mémoire sous des conditions contrôlées tout en essayant de se détacher des conditions expérimentales pures. Dans son livre phare, voire totémique, *Remembering*, trois concepts sont mis en avant : le schéma, l'image et l'attitude. C'est surtout, quasi-exclusivement, le schéma qui trouva un écho en psychologie (Larsen & Berntsen, 2003). Cet ouvrage dans lequel se trouvent ces recherches pionnières, a été très critiqué probablement parce qu'il était trop en avance sur son temps (Welford, 2003), ou plutôt qu'il ne permettait pas de s'adapter aux besoins immédiats du contexte historique. De 1939 à 1952, il étudia, pour l'armée,

les compétences opérationnelles des militaires et il développa de nouvelles méthodes d'analyse. Cette fois-ci, ses études s'adaptaient au contexte de guerre et de communication des armées. Après sa retraite (1952), il publie le livre *Thinking* (1958) pour revenir sur ses expériences sur la pensée. Dans la même période historique, œuvrant en France, Halbwachs développe l'idée selon laquelle nos mémoires individuelles et sociales seraient sous-tendues par des conditions sociales assurant leurs fonctionnements. Les souvenirs seraient toujours liés à un cadre social, groupal ou spatial inscrit dans le langage, le temps et l'espace (voir Halbwachs, 1925/1950). Ceci n'est pas sans rappeler la pensée sociale dont nous discutons qui trouve une illustration dans le courant de recherche autour de l'approche des représentations sociales, puisqu'elles dépendent du contexte social, spatial et temporel dans lesquelles elles sont élaborées et retravaillées (Moscovici, 2012, 2013 ; Jodelet, 2015).

Se différenciant d'Ebbinghaus (2010) et de son concept de trace (sans vie), en mettant l'accent sur le rôle actif des attitudes, intérêts, valeurs dans le souvenir, et en se souciant davantage des modifications *dans* les rappels que du *nombre* de rappels corrects (Saito, 2003), Bartlett marque un tournant sur l'étude de la mémoire (Johnston, 2001) : la mémoire se reconstruirait.

I had received abundant information about the brilliant work of Herman Ebbinghaus and his successors. (...) Apart from certain formal rules which had to be observed, there was no reason why any syllable in any list should not change place with any other syllable. These were not the sorts of sequence which my perceiving experiments had been using, and for that and various other reasons I decided to avoid any such approach. (Bartlett, 1958, p. 142).

Il fallait, selon lui, étudier la mémoire d'une façon plus écologique et plus socialement ancrée. En réduisant la complexité qui caractérise la mémoire, cela revient à ne pas l'étudier pour ce qu'elle est, ni pour ce qu'elle sert, ou pour ce qu'elle représente. Si les lois quantitatives de la mémoire (Wagoner, 2017) peuvent avoir une validité interne, elles ne peuvent pas être appliquées, et donc généralisées, aux objets et situations du quotidien. On peut s'accorder à dire que nous ne répétons pas, et ne cherchons pas à nous souvenir, fréquemment des syllabes dénuées de sens dans nos conversations quotidiennes. L'idée qu'il exposa selon laquelle la mémoire serait entièrement reconstructive est une version « officielle » de son œuvre, pourtant « in practice, he also held a partially reconstructive account of recall » (Brewer & Nakamura, 1984, p. 15). Lorsque cet auteur évoquait une mémoire partiellement reconstructive, ironiquement, c'est le souvenir que l'on se fait de son œuvre qui n'a été que partielle. Ainsi, pendant de longues années, Bartlett semble avoir été surtout investi par la psychologie cognitive, un peu à l'image d'une catachrèse. En effet, il propose cette idée de schéma en 1920, quand le cadre intellectuel qui dominait la psychologie était le behaviourisme et ce courant s'efforçait de retirer toute entité mentale de la psychologie scientifique (Brewer, 2003). Des liens qui ont été effectués entre la théorie des représentations sociales et son

œuvre (Saito, 2003) montrent l'étroite relation qu'entretiennent mémoire et représentations sociales. Bartlett lui-même avait établi des liens avec la mémoire collective proposée par Halbwachs (à la page 294 de *Remembering*). Moscovici a exprimé très nettement le lien existant entre la théorie des représentations sociales et la conventionnalisation :

J'ai beaucoup apprécié les travaux de Frederic Bartlett [...] Il avait une approche plus « sociale » vis-à-vis de la pensée, comparativement à bon nombre de psychologues sociaux actuels. [...] j'estimais qu'il était en phase avec ma propre méthode scientifique. Cette rencontre m'a incité à lire son livre *Remembering* (Bartlett, 1932). Je travaillais à cette époque sur la théorie des représentations sociales et son analyse de la conventionnalisation m'a aidé à mieux cerner le processus d'objectivation. (2013, p. 260).

Mais ces attaches avec la théorie des représentations sociales nous montrent aussi les liens entre la conventionnalisation et la nomination (Kalampalikis, 2002 ; 2007 ; Saito, 2003), ou encore entre ancrage et *effort after meaning* (Wagoner, 2017). Et force est de reconnaître que les mots de Bartlett font appel, indirectement, à ce que Moscovici observera.

In several of the perception sequences it seemed that there came a stage when something like a stored pattern or standard representation took charge of the observer's response and principally settled what he was to allege that he had perceived. Moreover, observers from much the same social group were very likely to use the same stored standard representations. (Bartlett, 1958, p. 143).

Les travaux de Bartlett ont eu un impact sur une psychologie sociale qui œuvre pour une prise en compte de la culture et ils ont été réinvestis par de nombreux auteur.es qui s'intéressent aux liens qu'entretiennent la culture et la psychologie⁸. Bartlett (1995) constitue un souffle nouveau sur l'étude de la mémoire, elle permettrait justement de s'adapter à son environnement. Se souvenir devient un processus actif, qui nécessite un effort de réflexion, les informations et les souvenirs sont interprétés selon les tendances sociales du groupe (Brewer, 2003). Cet *effort après la signification* est la tendance des individus à relier l'ancien avec le nouveau (Wagoner, 2017).

4.1 Des méthodes inspirées du quotidien

Bartlett a développé deux méthodes phares pour étudier la mémoire. S'il voulait se rapprocher au mieux de conditions réelles, il reconnaît que ces travaux ne peuvent pas refléter à l'identique les conditions du souvenir dans la vie de tous les jours (Cole & Cole, 2003). Le terme d'expérimentation est utilisé, non pas parce qu'il manipulait des variables, mais parce que ces études se déroulaient en laboratoire. Ces deux méthodes sont la reproduction sérielle et la reproduction répétée.

⁸ Bruner, 2000, 2002, 2015 ; Bangerter & Lehmann, 1997 ; Saito, 2003 ; Jodelet & Haas, 2019 ; Kashima, 2000 ; Johnston, 2001 ; Wertsch, 2002 ; Roediger III, Bergman, & Meade, 2003 ; Kalampalikis, 2019 ; Moscovici, 2012, 2013 ; Wagoner, 2017a ; 2017b

La reproduction sérielle reflète plutôt les processus sociaux de la transmission d'informations *entre* les individus, très utilisée pour étudier les processus de la rumeur, il fonctionne comme le bouche-à-oreille. Bartlett proposa cette méthode à la suite d'une conversation avec son ami Norbert Wiener qui lui demanda « 'Couldn't you do something with 'Russian Scandal', as we used to call it?' » (Bartlett, 1958, p. 144). La reproduction sérielle est le fait de proposer un matériel à un.e participant.e, retirer ce matériel de la vue, et lui demander de le reproduire. Cette reproduction servira de matériel initial pour une deuxième personne qui le reproduira à son tour, et ainsi de suite. La plus connue de ses adaptations se trouve dans l'expérience d'Allport & Postman (1947), et aura permis d'initier d'importants travaux sur les rumeurs. Puisque je reconstruis, je transforme, je colporte ? Dans son ouvrage *Thinking* (1958), Bartlett décrit l'acte de penser comme un processus qui commence dès qu'il nous manque des informations. Les lacunes sont complétées par l'individu ou le groupe (i.e. *filling the gaps*), et cette pensée du quotidien est souvent réalisée par des gens qui rappellent une expérience passée pour combler le « vide » posé par un problème présent. La rumeur est une reconstruction mémorielle, mais la reconstruction mémorielle ne signifie pas la rumeur.

La reproduction répétée, quant à elle, avait pour objectif majeur d'observer les processus de rappel individuel d'un même événement dans le temps, il fonctionne plutôt comme un souvenir de famille. Elle consiste à proposer un matériel à un.e participant.e et, après une tâche distractive, de lui demander de le reproduire à différents intervalles de temps (15 minutes ; 8 jours ; 6 mois ; 6 ans ; 6 ans et 6 mois). Elle était en partie composée de l'histoire « The Story of Ghosts », mais il a aussi utilisé « The son who tried to outfit his father » (voir Roediger, Bergman, & Meade, 2003). Il n'a pas choisi des contes par hasard, ils étaient intéressants puisqu'ils permettaient une communication entre individus présents ou imaginaires (Rosa, 1996). Mais aussi parce que ces histoires étaient éloignées de la culture des participant.es. Les conventions d'écriture étaient inhabituelles, les éléments semblaient ne pas avoir de rapport entre eux. Elles comportaient un aspect dramatique et des éléments surnaturels. Mandler & Johnson (1977) critiquent l'aspect énigmatique de l'histoire choisie par Bartlett, qui était en réalité l'effet recherché. En effet, il voulait présenter un matériel étrange, d'une autre culture que le groupe sélectionné. Il admettra plus de vingt ans plus tard

When I look back over many volumes of old note-books, I am surprised to find how widely I wandered into comparative studies in a search for material that might be suitable for experiment, and for those dimensions of transformation which might be most worst studying for their part in conventionalizing processes (Bartlett, 1958, p. 143).

Différents auteur.es ont reproduit la méthode de la reproduction répétée au fil des années. Ces études ont proposé des variations dans la méthode d'enquête et d'analyse, et apportent de nombreuses informations à propos des processus mémoriels. Ces études sont répertoriées, révisées et analysées dans les écrits de Wagoner (2017, 2017b). Certains de ces auteur.es ont voulu

comprendre si la transmission dépendait de certaines caractéristiques des groupes qui se souviennent, comme l'âge et les niveaux économiques (Northway, 1936), la situation ou la catégorie socioprofessionnelle (Maxwell, 1938), les spécificités culturelles du groupe (Nadel, 1974) ou le lieu de résidence (Talland, 1959). D'autres se sont attachés à l'influence de la forme du matériel (la présence d'un titre, forme géométrique vs forme écrite) sur le souvenir que l'on s'en fait, Wulf (1949), Ward (1950) et Hall (1956). Puisque Bartlett avait exprimé que l'opposition entre la cognition et le social faisait prendre le risque de perdre une partie des informations relatives aux souvenirs, on voit apparaître des approches plus mixtes. En ce sens, les études ont montré que le premier souvenir conditionne les suivants (Kay, 1955) ou encore que les mots correctement rappelés sont ceux qui sont mieux retenus dans le temps (Johnson, 1967). Erdelyi & Becker (1977) montrent que le souvenir (d'un matériel pictural) pourrait se consolider et rester intact au cours du temps, ce à quoi Wheeler & Roediger (1999) répondent que tout dépend le temps écoulé entre la présentation de la matière et la première reproduction. Bartlett était resté très vague sur les consignes qu'il avait proposées aux participants, ainsi Gauld & Stephenson (1973) ont réalisé une expérimentation et conclurent qu'elles devaient être « lâches ». Enfin, Mandler & Johnson (1977) ont mis en lumière que les incohérences (perçues) du conte et l'absence de lien direct entre les propositions étaient une des raisons des modifications dans les rappels.

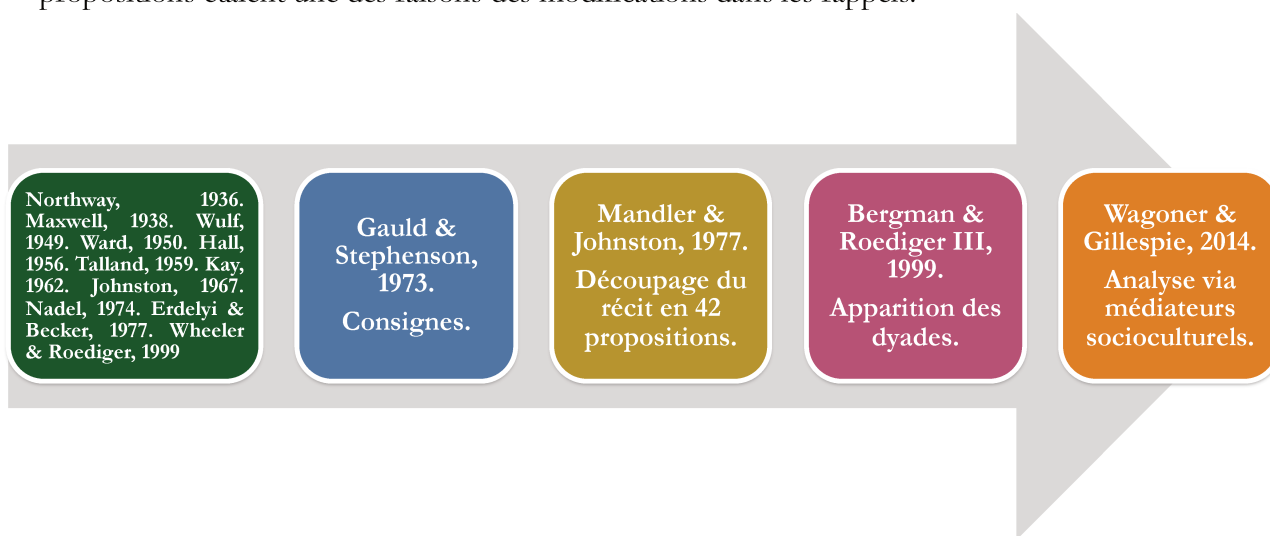


Figure 1. Récapitulatif des extensions et adaptations de la méthode de la reproduction répétée

Ce schéma propose de positionner les différentes études par ordre chronologique (à l'exception de Ballard et Brown, qui se situent avant ces dates). L'une des reproductions les plus récentes est celle de Wagoner et Gillespie (2014), développant une approche cognitive, sociale et culturelle pour analyser le processus de reconstruction des souvenirs en termes de médiateurs socioculturels. Ils ont décidé de faire passer l'expérience en dyade, comme avaient pu le faire Bergman & Roediger (1999). Être à deux pour se souvenir facilitait une conversation naturelle et donnait un aperçu de cette boîte noire située entre l'entrée et la sortie de l'esprit (Wagoner & Gillespie, 2014). Dans ce

protocole, dix dyades d'anglais basées sur une amitié préexistante (18-32 ans) de l'université de Cambridge se sont portées volontaires pour participer. Deux reproductions du matériel étaient demandées aux participant.es, une après 15 minutes et une autre une semaine après. Les auteurs ont choisi de donner des instructions intermédiaires entre le stricte et le lâche (Bergman et Roediger, 1999). Pour coder les reproductions écrites, ils ont utilisé les 42 propositions de Mandler et Johnson (1977) reprises par Bergman & Roediger (1999) en codant si cela était « correct » ou « déformé ». Même si cela permet de comparer les données et d'avoir une première idée de la matière reproduite, Edwards et Potter (1992) mentionnent qu'une analyse exclusivement basée sur cette classification n'est pas suffisante. Pour cette raison, ils décident d'utiliser les médiateurs socioculturels : l'image, la cohérence du discours, la déduction, la répétition, la gestuelle et se référer à l'autre (autrui). Nous aurons l'occasion de revenir sur ces médiateurs dans la troisième partie de cette thèse.

4.2 *Bartlett et la conventionnalisation sociale*

Au cours de ses expérimentations dès 1920, Bartlett (1995) a remarqué que l'histoire était raccourcie, les détails stéréotypés, le style et le rythme très rarement reproduits avec fidélité, les noms, les phrases et les événements immédiatement modifiés de manière à paraître plus familiers au groupe social auquel le sujet appartenait (Bartlett, 1995). En effet, au fil du temps, les étudiants de Cambridge ont transformé un conte amérindien en une histoire qui semblait provenir d'Angleterre. Bartlett utilise un terme provenant de l'anthropologie emprunté à Haddon (1894 ; voir Wagoner, 2017) pour définir ce procédé : la conventionnalisation sociale. Il la définit comme suit : « rocess by which cultural materials coming into a group from outside are gradually worked into a pattern of a relatively stable kind distinctive of that group » (Bartlett, 1995, p. 280). Elle est considérée comme un processus de changement culturel (Duveen, 2007) et est composée de quatre étapes : l'assimilation, la simplification-élaboration, la rétention des détails et la construction sociale.

- 1) Assimilation. N'est retenu, dans l'assimilation, que le matériel qui avait déjà un background approprié dans la culture du groupe récepteur (Bartlett, 1995, p. 268). À l'inverse, celui qui n'avait pas de fond culturel approprié ne sera pas adopté. Après cette présélection, le groupe récepteur va nommer le matériel et il sera ainsi « classé » dans un schéma. Grâce à la nomination, notion toujours travaillée 70 ans plus tard (Kalampalikis, 2002, 2007; Saito, 2003), le matériel obtiendra une identité et fera l'objet de représentations avec des caractéristiques propres à l'étiquette que le groupe lui aura donnée : « le processus de dénomination est associé au système langagier, à l'environnement et à la culture des groupes sociaux. De la sorte, il obéit aux règles de la grammaire, aussi bien qu'aux conditions sociales, historiques et idéologiques de

sa production » (Kalampalikis, 2002). En étant classé, le matériel recevra encore plus de significations et il sera plus incarné par le groupe récepteur. Ces nouvelles associations entraîneront une attitude affective envers la signification (pas le matériel en tant que tel).

- 2) Détails et simplification/élaboration. Un détail pourra devenir central et le groupe associera d'autres détails (tendances persistantes), c'est de cette manière que le matériel est transformé en quelque chose de plus familier, qu'il est conventionnalisé. Après cette étape, le matériel va être simplifié et élaboré. La simplification a pour objectif de changer l'étrangeté en quelque chose d'équivalent, mais familier (Bartlett, 1995). L'élaboration revêt plusieurs formes : interpolation et concrétisation. L'interpolation rendra le matériel plus cohérent et logique par des processus d'inférence ou de rationalisation (*ibid.*). La concrétisation, lorsqu'elle est possible, rend les choses plus concrètes en adoptant, par exemple, un type de formulation particulier (*ibid.*).
- 3) Rétentions des détails. Ce qui a été retenu après les tendances persistantes (mais qui avait quand même été sélectionné à l'origine) va gérer les autres détails : ceux qui ne seront pas/ne permettront pas de mieux comprendre le matériel seront retravaillés ou alors oubliés (Saito, 2003). Ces détails peuvent être en apparence, peu importants, mais ils vont devenir centraux pour le groupe concerné. Par exemple, ils peuvent concerner une marque claire de l'origine extérieure du matériel au groupe. On le retient pendant que le reste est conventionnalisé (Saito, 2003). Ces détails, qui refont surface dans la mémoire comme point central du souvenir, peuvent prendre la forme d'images, de mots ou de phrases (Bartlett, 1995 ; Larsen & Berntsen, 2003).
- 4) Construit social. Le groupe va transformer un élément, et en retour cet élément va modifier le schéma social dans lequel il est classé ainsi que les pratiques du groupe dans lequel cet élément était incarné.

Nous saurons reconnaître dans la métaphore d'une réalité emporte-piécée permise par les représentations sociales des points communs avec le schéma. Imaginons que nous soyons en période de fêtes de fin d'année, en pleine préparation de petits gâteaux de voyage (vos préférés). Vous constituez la pâte, et une fois faite, vous la disposez sur votre plan de travail. Est venu le moment de l'emporte-piècer avant de la faire cuire, de parsemer de sucre glace et de cannelle. Ce sont les fêtes de fin d'année, dont vous utilisez les emporte-pièce sapins, clochettes, ou flocons de neige. Deux mois plus tard, il se peut que vous n'utilisiez pas les mêmes emporte-pièces, et peut-être même que vous n'aurez plus envie de cannelle. Le contexte est différent. Cet emporte-pièce pourrait être la métaphore de nos schémas, tout comme les représentations sociales nous

permettent d'avoir une grille de lecture, ils nous permettraient de saisir le présent en orientant nos connaissances passées. Imaginons une situation un peu différente, un.e de vos invité.es est allergique aux œufs (c'est l'évènement récent et inédit, comme le MGJ ou le COV). Quelle solution s'offre à vous ? Utiliser un ingrédient connu, mais non associé à cette recette (utiliser des RS associées à un autre évènement pour comprendre ce nouvel élément, comme la Révolution française ou la Peste). Cet ingrédient, qui pourrait être l'eau de conservation des pois-chiches, *l'aquafaba*, remplacera vos blancs d'œufs, et ce nouvel usage modifiera en retour ses fonctions passées (Souvenirs de la Révolution française et la Peste sont réactualisés et reconstruits)

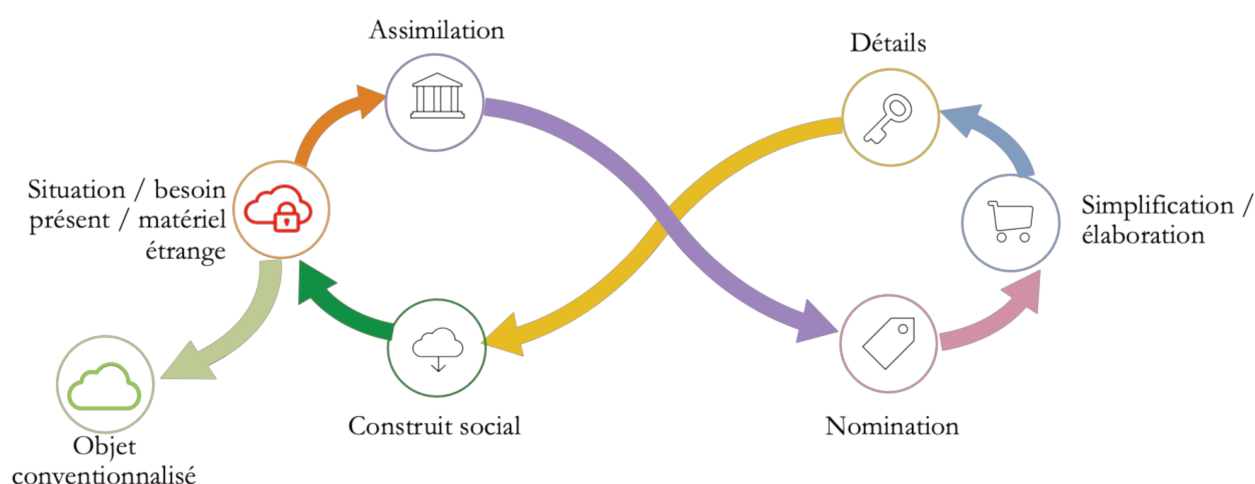


Figure 2. Trajet d'un objet en train d'être conventionnalisé

Ces différentes étapes (assimilation, simplification-élaboration, rétention des détails et construction sociale) ne se produisent pas dans un ordre chronologique, elles sont simultanées (bien que l'assimilation ait tendance à être au début). La conventionnalisation est liée à la mémoire et au schéma puisqu'ils représentent l'influence des connaissances passées dans le présent. La conventionnalisation et les formations de schémas permettent de comprendre les transformations culturelles. Si deux groupes sont en contact, et que ces derniers le souhaitent, les pratiques ou les matériaux seront conventionnalisés. Cette nouvelle forme proviendra du façonnage par les groupes sur la base de tendances persistantes (Cole & Cole, 2003). Mais ! Vous allez vous dire que ce rappel devient presque obsessionnel. Comme l'ont montré Kalampalikis & Haas (2008), si l'ancrage peut échouer, ou en tout cas que la familiarisation avec l'étrange soit refusée, alors en mettant des groupes en contact, l'automatisme d'une telle conclusion ne peut tenir. Nous le disions, certaines des propositions du conte ont pu être 'oubliées'. L'absence de rappel d'une proposition de ce conte peut provenir de plusieurs raisons. La première est la redondance, parce qu'elles répétaient une idée déjà formulée il n'y avait pas la nécessité de la ré-écrire (Mandler & Johnson, 1977). Les

participant.es devaient ainsi faire un choix entre répéter la même chose, ou bien remplacer cela par une nouvelle proposition combinée. La deuxième raison provient du fait que certaines propositions étaient désagréables ou affectivement connotées. Bartlett (1995) expliquait que l'aspect affectif jouait un rôle dans la rétention de l'information, lorsque les propositions faisaient l'objet de quelque chose d'agréable, elles étaient développées lors de la reproduction. À l'inverse, si l'effet d'une proposition était déplaisant, elle aurait plus tendance à être transformée. Une troisième raison pourrait provenir de ce que l'on choisit d'appeler le fantôme de la trace. L'absence d'une proposition ne signifie pas forcément un oubli (Mercier & Kalampalikis, 2019), l'oubli n'est pas l'absence.

Il a été plusieurs fois montré que les propositions les plus 'oubliées' étaient situées à deux endroits stratégiques du conte (*The War of Ghosts*) : au début et à la fin. Ce sont celles qui viennent ouvrir et clôturer temporellement l'histoire, la 1^{ère} explique que nous nous trouvons dans la nuit, la 38^{ème} quant à elle se fonde sur le soleil qui se lève. La nuit et le jour sont culturellement associés à des événements en particulier. La nuit le serait pour la tragédie, le drame, la complication, et le jour pour une fin, une résolution heureuse, mais dans ce conte, l'inverse se produit. Bartlett (1995) écrivait que les participants organisaient leurs souvenirs autour d'un schéma lié au temps. La représentation du temps lors d'une tragédie est souvent orageuse, or dans « La guerre des fantômes », le temps est décrit comme brumeux et calme. Cette proposition fait partie des propositions les plus « oubliées ». L'association entre le temps et l'humeur crée une interférence avec les attentes des participants. Les tendances persistantes auraient ici influencé la reconstruction du souvenir pour le rendre plus conventionnel et en accord avec nos représentations inspirées des narrations qui nous entourent (Bartlett, 1995). Dans notre réplique (Mercier & Kalampalikis, 2019), et en accord avec l'étude de Wagoner et Gillespie (2014), les participant.es ont mis en avant que le jeune homme était allé dormir, ce type de situation se produisant généralement après que le soleil soit couché. Cela pourrait être une transformation de « il s'effondra », puisque cette proposition est totalement absente de l'écrit. Le problème est que ce sentiment conduit à trois mouvements potentiels haut/bas qui s'emmêlent, à savoir, le lever/coucher du soleil, se lever/tomber et se lever/se coucher (Wagoner & Gillespie, 2014). Ainsi, à partir de l'expression « le soleil se levait, il tomba », les participants ne se souviennent pas des détails, mais juste d'une « vaste métaphore d'orientation » (*ibid.*). Les participant.es luttent parce que l'élément contrarie l'attente culturelle qui est que lorsque le soleil se couche les gens vont également vers le bas (pour dormir), et quand le soleil se lève alors les gens se lèvent aussi. Comme Moscovici (2012) l'expliquait, notre culture constitue une maison, un domus, dans laquelle nous nous sentons à l'aise et qui « opère dans notre affectivité, nos souvenirs, nos pensées et nos actes » (p. 69). Ces deux propositions perturbatrices

mettent en avant le besoin d'inscrire un souvenir dans un lieu et un temps (Halbwachs, 1950), car sans ces repères, ou si ces repères ne s'accordent pas avec nos attentes, tout semble se mélanger.

Lorsque nous faisons une recette de cuisine, un gâteau par exemple, nous allons mélanger les ingrédients pour qu'une fois assemblés et transformés, ils deviennent quelque chose de nouveau, en adéquation avec leur raison d'être, être mangé, et dans le meilleur des cas, se régaler et partager un moment. Mais si personne ne sent la farine dans le gâteau, c'est parce qu'elle s'est transformée et à la dégustation, impossible de dire qu'elle était là. Les souvenirs pourraient être d'un même ordre, ils subissent une multitude de changements, reconstructions et appropriations de façon à servir un objectif premier, communiquer, transmettre, comprendre, s'adapter. La reconstruction mémorielle fait donc forcément état d'une part d'oubli et ce dernier pourrait être si transformé qu'il ne pourrait être reconnu. Si la mémoire parvenait aux ambitions de l'intelligence artificielle, elle ne nous servirait plus : « Le savoir est un champ, mais s'il n'est ni labouré, ni surveillé, il ne sera pas récolté » (Proverbe Peul). C'est parce que les souvenirs se modifient, se reconstruisent et sont réanimés qu'ils sont là. L'œuvre de Bartlett nous guide vers le fait que se souvenir est un acte connoté, représenté. Se souvenir est une liaison entre schéma and « specific traces, and the latter are usually represented by images » (Larsen & Berntsen, 2003, p. 92). Ces images sélectionnent un morceau du schéma (Bartlett, 1995), et ces traces spécifiques sont elles-mêmes sélectionnées par l'attitude (Larsen & Berntsen, 2003). Elle va guider le souvenir et cela va influencer le processus de reconstruction. Elle influence ainsi mutuellement l'encodage et le rappel des informations. Il s'agit de l'attitude envers la performance de rappel (i.e. hésitation, certitude) et envers le matériel (i.e. dégoût, peur). Inutile de rappeler que la volonté frénétique de positionner le souvenir sur le curseur de l'exactitude ne peut qu'influencer la *matière*, et la *manière* du souvenir. Comme l'expliquent Larsen et Berntsen (2003), le rôle de l'attitude dans la mémorisation a été quelque peu mis de côté, même si elle est présente du début à la fin de ces processus. Ce n'est pas sans nous rappeler les représentations sociales de la mémoire qui guident autant nos représentations de l'oubli que les souvenirs eux-mêmes. Le souvenir ne peut pas être socialement neutre dans l'interaction avec l'autre (Brockmeier, 2002). De l'examen sur table aux rappels d'événements familiaux, l'attitude et la représentation que l'on se fait du souvenir influencent ce même souvenir.

Résumé du chapitre 2

Les questions qui dominaient le chapitre précédent ont été les suivantes : Comment se souvenir d'un événement en cours ? De quoi se souvenir ? Comment allons-nous le mettre en lien à d'autres souvenirs ? Quels effets cela aura-t-il ?

Dans ce chapitre 2, nous avons essayé de retracer ce en quoi la mémoire sociale est dépendante des contextes socioculturels dans lesquels elle s'insère. Plus encore, nous avons vu qu'envisager l'oubli et la reconstruction comme des caractéristiques utiles permet de saisir les colorations culturelles dont la mémoire peut se teinter. En effet, la mémoire fait l'objet des représentations sociales qui la rendent signifiante, et nous avons vu que ces dernières ont influencé en retour la science (ou l'inverse ?). La centration sur des approches mémorielles particulières a entraîné que l'oubli soit jugé comme négatif. Une fois encore, la lutte pour la reconnaissance du couple mémoire imparfaite – mémoire performante aura porté ses fruits en permettant la compréhension de phénomènes clairs-obscurs dépendants du contexte, de l'histoire et des groupes. Celui ou celle qui se souvient n'est pas en pleine extraction minière des souvenirs, intacts, mais en pleine reconstruction plénière, en lien avec l'Autre, afin de les rendre cohérents avec les besoins présents. Les recherches de Bartlett continuent d'inspirer des chercheur.euses, comme en témoigne la récente étude sur la reconstruction des symboles populaires dans la société égyptienne moderne (Awad, 2016 ; voir Wagoner, 2017), celle sur le souvenir des matériaux odorants (Cerisier & al., 2017), ou encore notre tentative de réplique de la méthode de la reproduction répétée dans un contexte français (Mercier & Kalampalikis, 2019).

Les deux exemples qui nous préoccupent ont en rapport avec l'espace public et entretiennent une relation paradoxale avec l'espace privé. Ils ont modifié nos quotidiens dans ses temporalités (passé, présent et futur), nous avons dû faire preuve d'adaptation, parfois en mettant en place des stratégies spécifiques (e.g. ne pas sortir le samedi à 14h pour le MGJ, les rencontres entre voisin.es pour maintenir le lien avec nos proches pendant le confinement). Les événements passés associés à ces deux phénomènes nouveaux ont oscillé entre la Jacquerie, la Révolution française, Mai 68 (pour le MGJ) et la peste noire, grippe espagnole, ou encore le VIH (pour le COV). Tous ces événements passés chargés, voire saturés, de significations nouvellement associées au mouvement social ou à la pandémie peuvent avoir des effets mémoriels tant sur les phénomènes nouveaux que les anciens. Plus encore, il est arrivé que des liens directs entre ces deux événements soient faits. D'une part parce que les Gilets Jaunes ne pouvaient plus se rassembler à cause du confinement⁹, et des

⁹ Aussi, Priscillia Ludosky, qui avait lancé en 2018 la pétition pour la baisse du prix du carburant (ce qui donna naissance au mouvement des Gilets Jaunes), propose une nouvelle pétition, mêlant les problèmes évoqués par les Gilets Jaunes et provoqués par la pandémie actuelle

personnalités publiques ont mis en lien les Gilets Jaunes, avec celles et ceux qui tenaient « le pays à bout de bras » pendant le confinement¹⁰.

Si dans le chapitre 1, nous avons eu l'occasion de discuter de l'inscription du langage et de la langue dans la formation de nos connaissances, nous nous concentrerons dans le chapitre suivant sur ces systèmes symboliques qui mettent en avant l'espace entre l'individu et son environnement (Wagoner, 2009), sur l'aspect constitué des représentations. Cet espace permet notamment d'observer le caractère intentionnel des représentations (Laszlo, 1997) et leur qualité narrative qui organisent et mettent du sens sur nos mondes sociaux. Les façons de mettre en lien, et de raconter les événements vont orienter ces mêmes événements, sur le souvenir que l'on s'en fait et les représentations qui y sont associées. C'est ce dont nous allons discuter dans le chapitre 3 puisque comme l'affirmait Moscovici : « En toute justice, il faut reconnaître que presque tout ce que sait une personne, elle l'a appris des autres, soit par des récits, soit par le langage qui est acquis, soit encore par les objets utilisés » (2013, p. 75).

(https://www.change.org/p/emmanuel-macron-apres-covid-19-un-pacte-international-contre-les-inegalite-sociales?utm_source=grow_fr&utm_medium=media)

¹⁰ « Ce sont ces Français, ceux qui nous ont alertés il y a quelques mois sur les ronds-points, qui tiennent aujourd'hui le pays à bout de bras » (Rachida Dati, 5 avril 2020).

Chapitre 3. ... pour raconter.

No philosophy, no analysis, no aphorism, however deep they are, can compare in intensity, in plenitude of sense, with a well told story (Arendt, 1986)

1. Récit, déclinez votre identité !

La mémoire sociale peut se convertir dans des normes, et être institutionnalisée (loi, politique, religion), mais elle peut aussi se muer dans les récits. Cela signifie qu'il n'y a pas d'un côté les récits et de l'autre les objets normatifs et institutionnels. Dans un premier mouvement, les normes s'emparent des récits « just consider the crucial role of narrative in law (Amsterdam & Bruner, 2000) » (Brockmeier, 2002, p. 27) et dans un mouvement réciproque, les récits donnent naissance à des normes « for example, in the plot forms and genres of canonical 'master narratives' and in 'moral stories' often used in a seemingly peripheral fashion in everyday conversation » (*ibid.*). Mais avant d'aborder la question des fonctions sociales et culturelles du récit et de leur relation de réciprocité, la question de « qu'est-ce qu'un récit ? De quoi *doit*-il se composer ? » doit être traitée. La recherche de régularités inhérentes aux récits aura fait couler beaucoup d'encre.

Sous-tendues par des principes, devant comporter des traits reconnaissables, devant faire un tel usage du temps ... Les narrations sont des objets étudiés, disséqués depuis très longtemps et ils connaissent une multitude de classifications et définitions. À la fois vastes, culturelles ou sociales dans leurs formes et usages, de nombreux auteur.es ont fait le pari d'en déceler la structure commune et invariable. Simplifier la complexité pour comprendre les enjeux généraux qui les animent. Fait bien connu, impossible de parler de récits sans agiter le totem d'Aristote. En effet, dans son livre *La poétique* (1980), il décrit les récits (et la poésie) comme des imitations et développe son idée autour de la mimésis. Discutant de la tragédie, il mettait l'action au cœur de la mimésis : « la tragédie est l'imitation d'une action et c'est avant tout en raison de l'action qu'elle imite les hommes agissants » (p. 39). Cette idée d'imitation s'est maintenue jusqu'aujourd'hui, en tout cas partiellement. En effet, le récit pouvant se définir par une parole rapportée, les personnages qui étaient au service de l'action se sont peu à peu imposés au premier plan dans le théâtre. Le personnage devint :

Médiateur entre texte et représentation, entre écrivain et spectateur, entre sens préalable et sens ultime, il porte en lui-même la contradiction fondamentale, l'insoluble question posée, sans laquelle il n'y aurait pas de théâtre : la parole du personnage – parole derrière laquelle il n'y a aucune « personne », aucun sujet – contraint, par ce vide même, par l'aspiration qu'il crée, le spectateur à y investir sa propre parole (Ubersfeld, 1977, p. 112).

Mais c'est certainement la définition canonique de la tragédie, et plus globalement du récit, qu'Aristote proposa qui laisse une empreinte durable. Elle doit être composée d'un début d'un milieu et d'une fin. Le début est quelque chose qui ne succède pas à quelque chose, c'est le

commencement presque pur d'une chose. La fin c'est au contraire quelque chose qui succède à une autre, mais qui annonce qu'après elle, il n'y a plus rien. Le milieu est quant à lui à la fois précédé et quelque chose se succédera à lui. Les événements et les temporalités comprises dans la tragédie ne peuvent pas être placés au hasard, il faut une conformité structurale. Et si ces définitions peuvent concerner l'univers théâtral, en acte, elles ne peuvent pas s'appliquer à l'ensemble des récits. De plus, à elle seule, la structure seule ne peut expliquer leur impact sur nos vies sociales et culturelles. En ne les comprenant que par leurs structures, il se peut qu'on le ponctionne du contexte duquel il est issu, et donc des raisons de son existence.

1.1 *Le roux du récit*

Nous appelons roux du récit le temps, afin de poursuivre une obsession monothématique de la métaphore culinaire. Le roux en cuisine sert à deux choses : intensifier le goût, et que tous les ingrédients et leurs sucs soient maintenus plutôt qu'ils ne se délayent. Cette métaphore nous semble pertinente pour discuter du temps du récit, car en fixant le temps, le récit évite d'égarer ses personnages, ses actions, ou ses péripéties, il permet que tous les éléments forment un tout. En effet, la signature du récit est son rapport au temps, dans lequel plusieurs temporalités se croisent : le moment de l'écrit, le moment de publication, le moment où la personne le lit, le moment décrit dans l'histoire et celui décrit dans l'énoncé (Adam & Revaz, 1996). La temporalité particulière du récit permet de trouver des termes tels qu' 'ici' et 'maintenant' alors même que l'action ne se déroule ni ici ni maintenant. La dimension chronologique relative à la forme du récit est acquise dès le plus jeune âge, c'est le schéma formel et conventionnel que l'on apprend au fil des années (Labov & Waletzky, 1967). Pour que l'on puisse parler d'un récit il faut les événements se succèdent entre un temps t et un temps $t + n$. Surtout, il faut que la temporalité tende à sa fin, que notre esprit cherche le dénouement de la tension en se situant par rapport au temps (Adam & Revaz, 1996), « Narrative trajectories are purposive ; they move towards endings, they aim for closure » (Andrews & al. 2015, p. 7).

Ceci n'est pas sans rappeler les besoins de clôture cognitive décrite en psychologie et c'est notamment ce qu'expliquait Bruner (2015) avec la séquentialité : le récit met en action un ou plusieurs individus et les événements du récit ne prennent du sens que par la suite de séquences. Il faut néanmoins qu'il y ait une causalité narrative (Adam & Revaz, 1996), une logique chronologique entre les événements et qu'il ne s'agisse pas simplement d'une addition de composants ordonnés. Kintsch & Van Dijk (1975) expliquent dans d'autres termes qu'un texte ne peut se résumer qu'à la juxtaposition de séquence de propositions. Pour cause, si les microstructures (propositions) permettent de comprendre une phrase, c'est par le biais des macrostructures que l'on comprend

un texte. Selon les auteurs, le discours narratif décrit une action à travers un changement d'état provoqué de façon volontaire ou involontaire, ou bien l'absence de changement d'état. Quoiqu'il arrive dans le récit, il faut qu'un mouvement s'effectue entre les différentes temporalités pour qu'un avant/après s'accomplisse (Adam & Revaz, 1996).

Quand le temps est venu de raconter à quelqu'un une histoire plusieurs étapes de la narration vont intégrer les diverses dimensions temporelles (Brockmeier, 2002). Description de la *scène*, du *fond*, de *l'agent* du récit, de *l'action*, et ses *intentions* et *objectifs*. Mais il y a aussi l'intégration des classiques de la narration : un *problème* ou une *complication* ou encore d'une *solution*. Tous ces éléments sont les constituants complexes du récit. Brockmeier (2002) nous donne un exemple à propos du mémorial de Berlin dédié aux autodafés des livres de 1933 :

Just consider how many diverse levels of historical and narrative time are integrated: the 18th century, the year 1933, the period from 1933 to 1945, the time after the end of the 'Third Reich', the time of the memorial's construction, and 'today'—referring to, first, 'in these years', second, a hypothetical today when we cross the square, and, third, the present in which we reflect on all this. (Brockmeier, 2002, p. 34).

Le temps et l'espace ne seraient pas que des données imposées, mais aussi une expérience vécue et les récits deviennent ainsi la seule forme de nos vies sociales dans laquelle peuvent être communiquées les diverses couches temporelles et cette complexité (Brockmeier, 2002). En effet, les temps de la narration et le temps d'un récit écrit comprennent l'ordre des événements, la vitesse narrative, et la fréquence événementielle qui sont autant de temps entremêlés (Genette, 1972). Le temps dans les récits est un vaste terrain de jeu qui diffère selon leurs types (historique, réaliste, contes, ...). Le temps dans l'énoncé peut se rythmer d'ellipses, de flashbacks ou de flashforwards. Le temps n'est ainsi pas inévitablement figé dans sa forme, du passé au futur.

1.2 Les ingrédients de la recette

Suivre une histoire, c'est avancer au milieu de contingences et de péripéties sous la conduite d'une attente qui trouve son accomplissement dans la conclusion (Ricoeur, 1983, p. 130).

Pour que le temps puisse exister, et évoluer, il lui faut des objets qu'il va pouvoir habiter. Qu'il s'agisse d'un humain, d'un objet, animé ou non, d'un lieu, il faut que quelque chose lie les éléments entre eux et dans les différents temps de l'histoire, il s'agit des éléments organisationnels des récits. Ces derniers ont fait l'objet de nombreuses recherches qui visaient à déterminer les invariants. En 1928 (réed. 1970) Propp propose un livre qui n'aura d'influence que trente ans plus tard (Adam, 1999), il propose les personnages et les actions en constantes des récits.

La question du *qui* a été largement travaillée, en faire la revue serait illusoire, mais quelques auteur.es semblent incontournables. Selon Propp, il y aurait sept types de personnages : l'agresseur (le méchant), le donateur (le pourvoyeur), l'auxiliaire, la princesse (personnage recherché) et son père (n'est pas un personnage à lui seul), le mandateur (celui qui envoie le héros en mission), le héros et enfin le faux-héros. Greimas (1966/2002) retravaille les personnages de Propp et propose une nouvelle classification. Selon lui, un personnage peut être nommé (Jean), abstraitement désigné (le prince), désigné par son rôle (voiturier) ou/et par des qualifications qui lui sont attribuées (méchant). Hamon (1972), propose à son tour un autre type de classification, il hiérarchise les personnages en fonction de leurs qualification, fonctionnalité, distribution, autonomie et prédispositions conventionnelles. Ce modèle permet de prendre de la distance avec les personnages en les traitant avec la même importance *a priori*, et de pouvoir déterminer après coup qui était, ou sont, les héros et héroïnes du récit.

L'autre ingrédient caractéristique du récit est son intrigue. Les 31 actions de Propp (1970), que nous ne détaillerons pas ici, ont été réduites à 20 par Greimas (2002). Todorov (1969) propose quant à lui la simplification des actions de Propp en catégorisant le récit en 5 grandes étapes : la mise en place ; la perturbation ; la reconnaissance de la perturbation ; la tentative de résolution et l'équilibre final. Labov (2008), toujours dans une approche structurelle, considère la narration comme une façon de raconter les événements passés dans lequel l'ordre des clauses (i.e. propositions) narratives suit l'ordre des événements tels qu'ils se sont produits. Labov et Walestky (1967) proposent une trame d'analyse des récits : l'abstract (résumé du sujet du récit) ; l'orientation (mise en place du récit : quand, où, situation, qui) ; la complication dans l'action ; l'évaluation (aperçu sur ce que les événements racontés signifient pour les narrateur.trices) ; la résolution ; et une coda (retour au présent et question du futur). Selon Adam (1999) pour que l'on puisse parler d'un récit il faut que les 6 constituants suivants soient réunis : une succession d'événements (mais surtout que toute la temporalité tende à sa fin) ; une unité thématique (il faut qu'une unité se promène entre les temporalités) ; des prédicats transformés (l'objet doit subir des changements entre les temporalités) ; un procès début/fin (intrigue) ; une causalité narrative (causalité entre les événements pas une addition) et une évaluation finale (morale). En effet, l'intrigue narrative nécessite un lien de causalité entre les événements :

A frequently cited example here is E.M. Forster's argument that 'The king died and then the queen died' is merely a 'chronicle', whereas 'The king died and then the queen died of grief' is a plot because it includes an explicit causal link between the two events in the sequence (Elliott, 2005, p. 7).

Néanmoins ce lien n'a pas besoin d'être si clairement explicité, les lecteur.trices feront les liens de causalité entre les événements, et si cette causalité implicite n'a pas été reconnue à l'unisson comme

une caractéristique du récit, mais elle garde une importance fondamentale. En effet, l'implicite ne peut être saisi que si un arrière-fond culturel est partagé, et nous renvoi à la notion de présupposé de Moscovici. Elliott nous met néanmoins en garde, ce n'est pas parce que le récit met en avant des relations de causalité que récit et relations causales sont synonymes « In other words, while a causal explanation suggests that a particular event will invariably be followed by a necessary outcome, a narrative provides an account of how one event followed another under a specific set of circumstances » (*ibid.*, p. 8).

Si des nuances, et changements ont été opérés selon les auteur.es, époques et contextes pour définir la structure du récit, dans la plupart des modèles, nous retrouvons l'idée d'un début-milieu-fin, c'est-à-dire d'une évolution temporelle des événements racontés. Et surtout, il faut que quelque chose aille de « travers », sinon quel intérêt de le raconter ? Le récit est particulier dans le sens où il doit capter l'attention par la surprise, il n'est pas censé raconter pas la banalité (Kintsch & Van Dijk, 1975). C'est l'aspect dramatique, longuement décrit par Burke (1945, cité par Bruner, 2015) au travers de cinq éléments (qui interagissent entre eux) qui permettent une reconnaissance immédiate d'un récit : l'acteur, l'action, le but, la scène, et un instrument. Mais cette histoire ne peut être réussie que si un déséquilibre apparaît entre les différents éléments énoncés ci-dessus. En cela, il semble difficile de se positionner sur ce qu'est une banalité. Cette difficulté, ou la *peripeteia* d'Aristote (1980), représente l'écart à la norme de l'histoire, « raconter une histoire, c'est inévitablement prendre une attitude morale, même si cette attitude morale consiste à se dresser contre les attitudes morales » (Bruner, 2015, p. 73). C'est quand un événement perturbe et contrarie nos attentes culturelles qu'un texte devient un récit. En effet, au-delà de son aspect vraisemblable, le récit a « le pouvoir de bousculer nos habitudes à l'égard de ce que nous tenons pour réel, de ce que nous considérons comme étant la norme » (*ibid.*, p. 83). Tout commence quand il y a un problème, car c'est à ce moment-là que nous cherchons à résoudre un désordre (Berut, 2011). À la fin du récit, il faut pouvoir comprendre ce qu'il signifiait, la dimension chronologique ne suffisant pas à comprendre la signification générale de l'histoire, il faut que la dimension configurationnelle soit opérante (Adam, 1999). Si vous racontez une histoire à quelqu'un et qu'à la fin cette personne face à vous vous répond « Et alors ?! ». Premièrement, nous compatissons. Ensuite, c'est certainement parce que la dimension configurationnelle que vous avez proposée s'est avérée inefficace. Finalement, le lien effectué entre ces différents éléments permet de faire transiter une *histoire* en un *récit*. Car si une *histoire* (*story*) est une séquence d'événements, un *récit* (*narrative*) est l'organisation des événements, mis en intrigue et interprétés.

1.3 *Le récit, fabulation d'une mythomane ?*

Au contraire, en faire un objet de croyance, énoncer celle-ci, c'est ouvrir la possibilité du doute [...] Ainsi, c'est l'incroyant qui croit que le croyant croit (Pouillon, 1979, p. 47).

Une autre des caractéristiques du récit serait la mise en scène des contradictions de pensée des protagonistes, des conflits entre leurs représentations : « sous cet angle au moins, la vie a peut-être imité l'art » (Bruner, 2015, p. 74). Et inversement. Si de nombreux théoricien.nes de la littérature indiquent que la fiction n'a rien à voir avec la réalité, pour raconter notre expérience quotidienne nous nous basons pourtant sur ces modèles narratifs. La relation entretenue par le récit avec sa référence, par l'imaginaire avec le réel, fait que la question de la vérité n'intervient finalement que très peu pour sa compréhension. Il s'agit là d'une relation unique entre réalité et fiction qui pousse Bruner (2000) à user du terme de *vraisemblable*, le récit tente de montrer que ce qu'il raconte est « semblable à la vie » (p. 27). Dans les récits non fictionnels la mise en place de l'intrigue paraît plus facilement vraisemblable, car la sélection et la présentation d'évènement et d'acteurs sont supportées par une infrastructure (Alleyne, 2015). Selon le type de récit des figures légitimes externes peuvent être nommées. C'est le cas de la tragédie, dans laquelle des noms de personnalités existantes en dehors du récit sont présents (Aristote, 1980). C'est dans les récits de fictions que la valeur de vraisemblance, si non moins recevable, semble plus discutable.

Les mondes possibles créés par la fiction proviennent de nos mondes réels (Bruner, 2002). Nous ajouterons – par les représentations socialement inscrites dans une époque et un groupe donnés. Autrement dit, les mondes possibles créés par la fiction proviennent de nos représentations issues d'une réalité filtrée. Plus encore, ce monde possible peut provenir d'un évènement qui n'acquerrait son existence qu'à travers le récit : « Narratives create the very events they reflect upon. In this sense, narratives are reflections on – not of – the world as it is known » (Denzin, 2015, p. xii). De cette façon, l'éternel débat du vrai/faux nous guide vers des enjeux représentationnels dont nous avons discuté plus tôt :

What has followed from the cultural turn is a recognition that the forms in which experience is encoded, accounted for and represented help constitute that experience. This recognition displaces the idea that there are realities of nature, society and individuals wholly independent of the languages and cultural patterns through which there are represented. It makes problematic what was formerly taken for granted and thus invisible, namely the way in which representations construct and form part of realities. (Andrews & al. 2015, p. 5)

Le choix de la forme, dans laquelle l'expérience peut se muer afin d'être transmise, dépendra des représentations que l'on a de ces mêmes formes. Ainsi, cela dépend des attitudes affectives à propos de la manière de transformer ses représentations en une matière visible. En effet, les différents genres de récits ne sont pas tous égaux par ailleurs dans la valeur qui leur a été accordée. Un exemple

typique se trouve dans les relations souvent polarisées entretenues par l'histoire avec les proverbes. Et si nous décrivions qu'ils ont été utilisés par le régime nazi à des fins de propagande, leur histoire nous servira à nouveau dans l'exemplification des phénomènes socioculturels. Le Moyen-Âge était une époque qui les affectionnait particulièrement (Zouogbo, 2008). Durant la Renaissance, ils étaient utilisés en littérature pour donner un air 'vrai' à ce qui est raconté, pour augmenter la vraisemblance de l'écrit. En 1518, Érasme (cité par Soriano, *Encyclopaedia Universalis*) définit les proverbes comme « d'anciens témoins connus de tous, reste de l'ancienne philosophie, langage que le peuple partage avec les lettrés ». Molière l'utilisait pour rendre comiques des situations d'affrontement entre les personnes d'une classe élevée et le 'peuple' usager d'un langage grossier ponctué de proverbe. Au XVII^e siècle, un soulèvement populaire éclate et les proverbes sont montrés du doigt comme étant le langage des personnes bornées et ridicules (dans *Les plaideurs* de Racine), ou en les réduisant à des « truismes » stupides (dans *L'Oublieux* de Perrault). De la même façon, ces proverbes subissent une classification dans *Les curiosités françaises* d'Oudin en 1640 : familiers, vulgaires, bas et triviaux. Malgré cela, certains auteur.es, comme La Fontaine (1668-1694), marchent à contre-courant et mettent en valeur ces contestations tant contestées pour paraphraser Rey (2015). Quand la littérature plus longue apparue, le proverbe n'y trouva pas sa place (Zouogbo, 2008), le propre d'un langage oral, il ne répondait pas aux principes de l'écrit. Lui qui fut un objet si savant est devenu l'objet du rire, employé pour montrer la bêtise des personnages. Au regard des titres proposés dans cette thèse, nous espérons que le lectorat admettra volontiers que le proverbe est une phrase qui généralise une scène de la nature ou de la culture et qui « porte le poids de l'expérience humaine sous une forme condensée » (Penfield & Duru, 1988, p. 120).

Ces navettes d'influence entre réalité perçue et sa transfiguration par le récit nous invitent à considérer les récits comme « not the 'objective' accounts of events occuring across time that they seem to be; rather they are, like fictions, creative means of exploring and describing realities » (Andrews & al. 2015, p. 6). Mais sa constante restera l'organisation en séquences temporelles mettant en scène une multiplicité d'événements, tout comme l'est l'expérience humaine (Ricoeur, 1984). Les histoires seront ainsi composées « à la fois, de manière ambiguë, des éléments 'rapportés de l'expérience réelle' et des aspects relevant d'une imagination façonnée par la culture » (Bruner, 2015, p. 77). Le récit a besoin de pouvoir aller du côté des possibles et pas uniquement de rester retranché dans ce que l'on connaît. Ainsi, quand nous lisons, voyons ou entendons des œuvres narratives nous sommes toujours dans le vrai, mais dans une forme analogique (Veyne, 1992/2014). Quand Veyne s'est demandé si les Grecs croyaient en leurs mythes, il parvient à expliquer que s'ils y croyaient c'était parce qu'à l'époque dans laquelle ils se situaient, il y avait une dépendance de la parole d'autrui. En effet, la mythologie grecque était un genre littéraire oral rapporté par un discours

indirect (« on dit que ... ») et la croyance était dépendante de la confiance en ce discours et en ceux qui le rapportaient. Dans cette période historique, les récits avaient une importance vitale et les connaître était un privilège. Le domaine du surnaturel était alors composé d'évènements et de faits précis. Les cartes de la vérité narrative ont été rebattues lorsque de nouvelles formes d'affirmation sont venues la concurrencer en proposant expressément l'alternative du vrai et du faux (Veyne, 2014). Les critères du 'vrai' et du 'faux' dépendent de notre culture et de l'époque dans laquelle nous évoluons, comme le micro-historique des proverbes l'a montré. Parce qu'ils s'adaptent aux réalités, nous pourrions nous questionner quant à la transmission et à la pérennité des proverbes sur la nature et les saisons, qui d'année en année peinent à se vérifier.

Finalement, les oppositions entre réalité et fiction peuvent être partiellement abandonnées, puisque si nous pleurons, rions, avons peur, au cinéma, c'est qu'une interaction entre nous et le récit s'est produite, et c'est ici que se trouve l'enjeu, et nous en discuterons bientôt.

Comment, et selon quelles modalités le texte parvient-il à toucher le lecteur ? Qu'est-ce qui produit sur lui de tels effets ? Qu'est-ce qu'il fait que les grands récits éveillent un écho aussi vivace dans nos esprits d'ordinaire si quelconques ? Qu'est-ce qui confère une telle puissance aux grandes fictions ? Qu'est-ce qui relève du texte et qu'est-ce qui relève du lecteur ? » (Bruner, 2000, p. 18)

En effet, « on peut très bien imaginer qu'une scène est fictive, cela ne l'empêchera pas de marquer notre esprit » (Marchand, 2004, p. 93). Nous prenons en compte ces œuvres dans nos vies et s'ils ne correspondent pas à nos représentations actuelles et contextuelles du monde, nous l'ajustons avec les moyens dont nous disposons, nous sommes des bricoleurs (Lévi-Strauss, 1962/1990). Nous allons chercher dans le vaste stock d'histoires que nous avons acquis pour expliquer ce qu'il nous arrive. Bruner (2000) utilise le principe de la présupposition qui est un « mécanisme de récursion, par lequel l'esprit revient sur le produit d'une computation antérieure et le traite comme une donnée pouvant servir d'input à une nouvelle opération » (p. 121). Ce que cette citation n'éclaire pas, ce sont les effets produits par ces allers-retours mémoriels et représentationnels. La reconstruction implique des changements et adaptations dans ces produits culturels et sociaux.

1.4 Les récits en représentations-produits

If we are constructed by stories, or are storytellers by nature, or perhaps both, then narrative must, surely, be a prime concern of social science (Andrews et al., 2015, p. 1).

La mémoire sociale axée sur les dimensions sociales et temporelles construit un terrain qui permet une cohérence et une continuité dans les échanges entre individus dans lequel les expériences individuelles et collectives sont interconnectées (Brockmeier, 2002). Ces mêmes dimensions sociales et temporelles ouvrent un autre espace : le symbolique. Au sein de cet espace symbolique, un réseau de circulation fait apparaître des récits, des images, des textes, qui permettent aux

générations de converser symboliquement entre elles, de transmettre « that is, a worldview rooted in a set of social rules and values as well as in the shared memory of a commonly inhabited and similarly experienced past » (*ibid.*, p. 18). Parce que les interactions et le fait que le récit est aussi là pour être communiqué, les pratiques changent, les représentations se discutent, se construisent et se reconstruisent. En retour, les formes narratives et leurs structures ont changé :

The term “narrative” now also extends to cover phenomena beyond verbal, visual or acted ‘texts’ [...] This book, by paying attention to the variety of narrative forms at stake in the social sciences, aims to disestablish conventions that make stories of human lives, or – in the psychological, literary and cultural-studies tradition – narratives with idealized linguistic, fiction or filmic forms, the canonical centre of narrative analysis (Andrews & al., 2015, p. 3).

En effet, les récits ne sont pas forcément rédigés noir sur blanc, ineffaçables et immobiles. Ils peuvent être d’un tout autre ordre. Les modèles que nous avons décrits sont inspirés notamment du théâtre (Truby, 2017) ou de la littérature classique, mais les narrations sont diverses, allant de l’oralité à l’architecture (Brockmeier, 2002), en passant par les images fixes et les vidéos, et par la musique.

Dans le mythe, la légende, la fable, le conte, la nouvelle, l’épopée, l’histoire, la tragédie, le drame, la comédie, la pantomime, le tableau peint (que l’on pense à Sainte Ursule de Carpaccio), le vitrail, le cinéma, les comics, le fait divers, la conversation. De plus, sous ces formes presque infinies, le récit est présent dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les sociétés [...] toutes les classes, tous les groupes humains ont leurs récits, et bien souvent ces récits sont goûtés en commun par des hommes de culture différente, voire opposée (Barthes, 1966, cité par Vultur, 2021, p. 1).

Le récit n’est pas qu’une expression linguistique, bien au contraire, et raconter est autre que produire du sens par les mots. Il bénéficie, et non souffre, d’une multitude de définitions. Ceci ne vient pas certifier qu’il est décousu, mais qu’il est multiforme, plurimodal et multi-usage. Une définition large et inclusive propose de le décrire comme suit

all a set of signs, which may involve writing, verbal or other sounds, or visual, acted, built or made elements that similarly convey meaning. (...) there needs to be a movement between signs. (...) because a narrative progress in this way, it does not only expound, but explains; it is therefore distinct from description (Square & al., 2014, p. 5).

En effet, le récit peut être vu comme un ordre sémiotique (Brockmeier, 2002). Il peut être monument, ou sculpture dans la mesure où il raconte des choses sur le passé comprises dans le présent au prisme d’un futur imaginé. De cette façon, tous les systèmes d’organisation significatifs de signes peuvent être compris comme des textes narratifs, à l’inverse des textes non narratifs (manuels ou plan maps). Les récits peuvent être appréciés comme quelque chose de particulier « because narratives build up human meanings (...) there are going to be social and historical limitations on where and when they can be understood, and by whom » (Square & al., 2014, p. 6). Finalement, « narratives come in many kinds; they are contradictory and fragmented; there is not a

such thing as a coherent story» (Andrews & al. 2015, p. 8). Les récits ont une dimension chronologique, ils ont des significations circonscrites par le contexte, et sont spécifiquement sociaux puisque produits pour une audience particulière (Elliott, 2005). Le récit pourrait être une production sociale faite par des non-expert.es (Moscovici, 1984), que nous pourrions considérer comme une trace mémorielle révélant des ‘représentations-produits’ pour reprendre les termes de Jodelet (1984).

Des tensions entre la forme du *récit* et la forme de la *narration*, ou entre les dimensions séquentielles et configurationnelles (Labov et Waletzky, 1967), introduisent les enjeux du récit en tant qu’acte de communication. Quand l’une est acquise dès le plus jeune âge – les schémas formels et conventionnels – l’autre est relative à l’acte du discours. Le récit, et sa narration seraient ainsi un ‘comportement’ linguistique. Si je dois raconter comment j’en suis arrivée à faire une thèse, je ne raconterais pas cette histoire de la même manière et dans le même ordre si je suis attablée avec des ami.es, avec ma famille, dans un cadre professionnel, ou dans mon journal personnel. « Les gens tendent à adopter le principe structuraliste qui consiste à voir le discours et le texte comme des entités formées par les règles et les rapports au système linguistique lui-même » (Moscovici, 1994/2019, p. 39). La narratologie contemporaine a replacé le discours narratif dans une stratégie de communication, il n’est plus question de la simple structure du récit. C’est notamment le cas Ricœur, au travers de la triple étape de mimésis. Pour imiter, il faut savoir ce qu’est l’humain, son rapport au temps et à l’Autre. Le lien qu’entretient le récit avec l’Autre est donc montré dès la première étape de mimésis, la préfiguration. Sur le plan de la succession et de la configuration, des événements singuliers et hétérogènes sont transformés en histoire en passant par une étape indispensable : la mise en intrigue. Enfin, le plan de la refiguration propose la reconfiguration de l’expérience après la lecture, il s’agit du point de rencontre entre le monde du récit et le monde des lecteur.trices. En cela, la structure peut être au service de la communication avec autrui.

2. Du récit de l’action, à l’action de réciter

2.1 Be relevant !

Stories always have a ‘cultural locus’ (...) without reference to which they cannot be understood (Andrews & al., 2015, p. 5).

La structure et les conventions langagières ne sont pas suffisantes pour expliquer les enjeux, notamment psychosociaux, autour des récits. Mais nous admettons volontiers qu’ils sont en lien. Par exemple, nous ne pourrions pas proposer un proverbe à l’imparfait, afin d’appuyer l’un de nos propos dans une conversation : « tout venait à point à celui qui savait attendre ». L’expression « be relevant » (i.e. ne parle pas en dehors du contexte) proposée par Moscovici (1994) permet de

souligner le fait que le contexte prend part à l'interaction qui a lieu. Soit une personne qui nous exprime qu'elle est « unmarried », s'il s'agit d'une femme ou d'un homme sans affiliation particulière, nous comprendrons quelque chose de sa situation matrimoniale, mais si le contexte de la discussion est associé à l'église, nous comprendrons qu'il s'agit d'un moine ou un prêtre (pour le développement de l'exemple sus-cité, voir Moscovici, 1994). Il s'agit là des interconnexions entre la communication et les représentations sociales en jeu dans un contexte donné :

En vérité, les aspects doubles, conceptuels et iconiques des représentations sociales sur lesquels nous avons insisté sont trop souvent négligés. Mais comme l'un ou l'autre prédomine, le contexte est plus suggestif, quoiqu'opaque, ou plus restrictif, bien que transparent. Autrement dit, la plupart du temps, il déborde le littéral vers le métaphorique ou l'imaginaire du simple fait de l'association contagieuse (Moscovici, 1994, p. 175).

Avant de raconter, il faut signer le contrat et que le contexte se prête au jeu : « Le langage n'a pas la vertu de lier les gens [...] Il faut une relation sociale préalable qui les incite à y participer, que ce soit par des disciplines ou des rituels, et une représentation anticipatrice qui les assure qu'ils pourront se comprendre et agir » (Moscovici, 1994/2019, p. 42). Dans une conversation, avant de raconter une histoire, il nous faut bien souvent annoncer l'intention qui nous anime. En effet, il s'agit d'opérer une transition de la conversation à la narration (Adam, 1999 ; Labov & Waletzky, 1967) qui impliquera des conventions interactionnelles particulières. La personne qui écoute devra maintenir son attention, et parfois, selon les conversations, la réanimer. Des phrases introductives communément admises permettront d'indiquer à l'interlocuteur.trice que l'on entre dans un mode narratif : « tu ne connais pas la dernière ? » ; « A : Tu sais que l'on avait rendez-vous à 9h ? B : Oui, désolé, mais attends, tu ne vas pas y croire ... ». Ces contrats énonciatifs permettent à une ou plusieurs personnes de reconnaître l'intention du narrateur ou de la narratrice, et d'avoir en tête les diverses modifications interactionnelles, comme les tours de parole, moins distribuées tant que dure le récit. Une fois cette histoire racontée, il faut pouvoir retourner à un mode conversationnel, pour cela, des phrases de clôture viendront indiquer la chute, et parfois une coda (Adam, 1999). Ces dernières peuvent être évaluatives (*'Enfin, ça m'avait vraiment sidérée ce jour-là'*), morales (*'moralité, ne jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué'*), ou brèves (*'enfin bref, voilà'*). Ensuite, il n'y a plus qu'à espérer que l'histoire racontée eût été utile pour la conversation qui la précédait, quelle que fût son intention, récréative, explicative, ou argumentative. De cette façon, l'action de raconter s'inspire des patterns des histoires « it is not the *narrated* event but the *narrative* event that makes a plot » (Brockmeier, 2002, p. 35). Ainsi, le contrat narratif se base sur un savoir partagé, et sur évaluation du contexte et des représentations que l'on peut avoir construites à propos des groupes de personnes en présence. C'est dans l'interaction, et seulement à travers elle, qu'une version du récit que nous avons pensé va se créer. Par interaction il faudra entendre que la prise de parole

narrative qui est contractuelle, *en théorie*, ne signifie pas que la communication sera réussie, *en pratique*, le contrat peut vivre des ruptures. Demande de raccourcissement du récit, jugé trop long ou sinueux, ‘*abrège !*’, demande de ré-évaluation de la direction que peut prendre le récit, ‘*je ne vois pas là où tu veux en venir*’, et autant de coupures dans ce système qui semble si parfaitement maîtrisé que les contextes interactionnels l’exigeront.

2.2 *Teindre l’histoire*

Raconter l’histoire d’un événement implique ainsi toujours un.e narrateur.trice et un contexte qui vont à eux deux venir teindre l’histoire racontée. Il ou elle pourra tenir le rôle de témoin de l’histoire relatée (Genette, 1972). En effet, cette idée a aussi été proposée par Bruner (2002) : nous ferions l’emprunt de la voix de quelqu’un en particulier lorsque nous racontons une histoire. Ces récits représenteront une mise en scène dans laquelle certains éléments seront mis en valeur et d’autres seront écartés : « La façon dont se constituent les textes narratifs dépend de l’utilisation qu’on veut en faire, et donc de leur situation dans le contexte verbal ou extralinguistique qui les enserme » (Stierle, 1972, p. 178). En effet, nous avons à notre disposition plusieurs manières d’exprimer les choses, nommées hétéroglossie par Bakhtine (1958, cité par Marková, 2007) impliquant le clair-obscur d’Halbwachs. Rappelons que le récit permet entre autres de raconter les choses qui ne se sont pas déroulées comme prévu, il permet de se familiariser avec ce qui a créé une surprise. La narration nous permet donc dans un premier temps de classer l’événement en lui donnant une couleur, nous allons raconter l’histoire sous certains termes (tragique, comique). Malléable, il est caractéristique des relations sociales et de la culture (Bruner, 2002) et il peut être utilisé comme un messenger de l’implicite, transmettre à l’autre quelque chose autrement qu’à travers la signification littérale des mots et phrases : « Les histoires ne sont effectivement pas innocentes : elles sont toujours porteuses d’un message, si bien dissimulé parfois que même celui qui les raconte ne sait pas sur quel pied danser » (Bruner, 2002, p. 9). Plusieurs visées ont été décrites, notamment par Adam & Revaz (1996), et par visée il faut entendre que le narrateur ou la narratrice a un objectif déterminé. La narration peut intervenir dans une visée récréative, pour passer le temps, c’est certainement dans ces situations que l’on trouve les histoires amusantes, ou esthétiques, faussement dénuées d’une tout autre visée. Elle peut avoir comme objectif l’explication (*ibid.*), et si tout récit manifeste plus ou moins cette visée, certains tentent de donner une réponse aux énigmes de l’existence. On les nomme récits étiologiques, et ils s’attachent à répondre au *Pourquoi*. Dans ces récits, souvent associés aux mythes, contes et légendes, l’intrigue repose sur la résolution d’une question existante dans le monde *réel* (« Pourquoi pleurons-nous au cinéma ? ») au travers d’un monde *factif*. Le récit peut aussi être argumentatif, l’illustration ou la démonstration d’une idée, morale, ou loi sociale. L’objectif est de faire adhérer à la thèse proposée celui ou celle qui l’écoute,

la lit, la voit. Un exemple peut se trouver dans les fables de la Fontaine, où le récit reste en tension jusqu'au moment où une maxime propose la résolution morale. Mais le récit peut aussi être une incitation à l'action, il veut *faire faire*, ou avoir une valeur préventive. Par exemple, on trouve au sein des proverbes des croyances, attitudes et des conseils qui sont généralement employés pour montrer les différentes manières de réagir lorsqu'une personne est confrontée à une situation (H.A. Haas, 2002). Il existe de nombreuses utilités conversationnelles du récit, et en mettant en forme nos expériences, il se charge de réduire les incertitudes à propos des objets racontés.

Aucune de ces visées n'est exclusive à l'autre. L'objectif implicite de la narration dépend du contexte dans lequel il intervient, c'est aussi pour ça que les patterns narratifs sus décrits ne peuvent être que modulables et dynamiques. Le contexte dans lequel l'histoire est racontée va ainsi venir la colorer en lui donnant des significations. Cet effet a été montré à travers l'étude de productions culturelles. Deux groupes voisins en Afrique ont développé des cultures artistiques différentes (Nadel, 1937). Les Yoruba, avaient un art caractérisé par une image d'une figure humaine, plus centré sur la rationalisation, alors que les Nupe avaient un art plus décoratif, concentré sur les détails (cf. Haddon ; voir Wagoner, 2017). Il peut aussi s'agir d'un contexte formalisé avec des conventions artistiques particulières, comme lors de l'écriture d'un article scientifique (Brockmeier, 2002), dans lequel une ligne directrice d'écriture s'est imposée¹¹. Mais cela peut provenir des divers contextes sociaux ou historiques dans lequel nous évoluons.

2.3 Usages de l'existant

On peut aussi jouer sur de l'existant : « les usages que les personnes font d'éléments culturels à leur disposition [...] peuvent plus ou moins coïncider avec ceux prescrits pour ces éléments et leurs significations communément admises » (Zittoun, 2008, p. 46). C'est-à-dire, si les narrateur.trices jugent qu'un fond culturel est suffisamment partagé, ils et elles peuvent narrer une variante d'un récit existant. Plutôt que de travailler à la construction d'un récit, on emprunte celui d'un.e autre. Se jouant de nos connaissances partagées, ce procédé peut être utilisé pour produire du comique et est très efficace lorsque le matériel utilisé est court, comme les proverbes. Ce procédé, nommé détournement (Wosniak, 2009) permettra à un récit de ressembler à une parémie mais sans en être une : « le détournement n'est en soi qu'un jeu de mots, une modification ponctuelle d'une forme connue qui n'a pas pour but de perdurer ni de se diffuser largement » (*ibid.*, p. 188), ou encore « un énoncé possédant les marques linguistiques d'un proverbe, mais qui n'appartient pas au stock de proverbes reconnus » (Grésillon & Maingueneau, 1984, p. 115). Il peut simplement vouloir créer

¹¹ En effet, l'écriture scientifique, si elle est basée sur la rationalité, se doit d'avoir une situation initiale (introduction-théorie), une complication (question de recherche), et une résolution (discussion-conclusion).

l'étonnement et l'amusement, parce que nos conversations ne sont pas toujours sérieuses : *Neige en novembre, Noël en décembre* (plutôt que *Noël au balcon, Pâques au tison*). Les proverbes détournés existent depuis bien longtemps. L'objectif est de désolidariser ce qui semble ne former qu'un : « Les détournements de proverbes sont quelquefois une provocation de l'intelligence (encore plus que le commun des proverbes) : ils nécessitent et la connaissance des proverbes et la révision de leur message » (Barta, 2005, p. 63). Ils peuvent aussi être un moyen pour manipuler (Mieder, 1982), pour réduire la dissonance (Stalder, 2010) et pour diffuser des rumeurs (Gavillet, 2003). Suivant cela, de nombreuses études ont éclairé les liens entre narration et d'autres fonctions sociocognitives. Par exemple, les liens entre proverbes et conseil (Gergen, 1990), sur le locus of contrôle (Friedman & Manaster, 1973) sur l'inférence de compétence (Pelechano, 1994). De cette façon, ces microrécits deviendront les compagnons utiles de récits plus grands qu'eux, ils jouent « le rôle d'un stéréotype dont la situation spécifique serait une illustration » (Bruner, 2000, p. 105). Celui ou celle qui s'exprime par les proverbes acquiert une autorité (Amey, 2002) et jouissant d'une autorité indiscutable bien souvent à travers le pronom 'on' exprimant ainsi le partage social des narrations, le proverbe est un vaste terrain de jeu narratif.

Dans son étude sur les représentations sociales du corps, Jodelet (2000) note que le proverbe trouve son assise dans conception ancienne du sujet dont il parle. *Le visage est le miroir du cœur* se base sur une vision « unitaire des éléments de l'univers » (Jodelet, 2000, p. 11) reposant sur le système des « humeurs » (médecine ancienne) qui influençaient le caractère. Le proverbe provient du social et le discours est ainsi marqué par les appartenances groupales et culturelles. En effet, nous ne connaissons pas l'intégralité des récits existants, mais bien ceux qui peuvent servir nos groupes, appartenances et représentations. À titre d'exemple, Penfield et Duru (1988) ont montré l'importance des proverbes chez les Igbo (Nigéria), sacrés, une personne qui les utilise est quelqu'un de respecté, cela prouve son intelligence et sa maturité. Les enfants, quant à eux, n'ont pas le droit *de dire* des proverbes devant les adultes, mais ils doivent néanmoins les apprendre et les connaître (Penfield & Duru, 1988). Les récits peuvent ainsi avoir des visées éducatives sous-tendues par des règles d'usages.

Les conventions du récit permettent de convertir une expérience individuelle en une expérience collective. Dans cette conversion, l'individualité se propulse en se transformant en quelque chose de transmissible pour l'Autre. Nos vies collectives reposent notamment sur cette capacité d'organiser et de transmettre les expériences sous forme narrative et cette transition se fait dans la négociation « entre une situation et un modèle d'histoire » (Caillaud, 2009, p. 2). Une fois convertie, ce qui était histoire, devenue récit, servira de chambre d'écho, et nous avons proposé que les proverbes pouvaient tenir le rôle du paroxysme de la résonance. Le récit est donc un produit

social puisque servant des besoins de transmission, et donc du lien à l'autre. En plus de cela, les narrations communiquent des informations qui auraient été écartées dans le cas d'une prise de parole a-narrative.

3. Vertus narratives

Le récit nous permet de construire et de reconstruire le présent, le futur et le passé. Il a une force étonnante puisqu'il peut désigner, à travers le langage, un objet ou quelque chose ou quelqu'un qui n'est pas ici et maintenant, ce qui lui permet de voyager dans le temps et dans l'espace pendant que son conteur.se est assis.e sur sa chaise. Cette capacité de construction et de mise en forme de nos expériences, c'est-à-dire cette capacité à transmettre par le récit, est une des fonctions primordiales pour l'être humain, sinon « nous serions noyés dans un chaos d'expériences et nous n'aurions probablement pas pu survivre en tant qu'espèce » (Bruner, 2015, p. 78). Cette construction fondamentale permet la mise en mémoire, elle-même déterminée par les conditions sociales de l'acte de se souvenir (Bartlett, 1995, Moscovici, 2019 ; Jodelet & Haas, 2019). La place du récit en tant que pratique mémorielle est cruciale, car elle cumule les rôles – sociaux, cognitifs et émotionnels – et il met en mot plusieurs formes de vie :

Consider that cultural memory comprises not only knowledge and practical experience but also moral and aesthetic values. It is shot through with moral evaluations, as they are situated within concrete contexts of discourse, and with the narrator's perspectival self-positionings as well as the positioning of others (Brockmeier, 2002, p. 27).

Les récits ont la capacité à donner une forme temporelle à nos expériences et de penser nos vies individuelles et collectives dans leurs complexités (ibid.).

Pour comprendre un récit, il faut partager un savoir commun qui nous permet de combler les zones d'ombres, tolérer l'implicite, et comprendre le sens global : « On ne mémorise guère ce que l'on comprend et on l'on comprend surtout ce que l'on reconnaît » (Adam, 1999, p. 98). Cet auteur précise que les macrostructures sémantiques nous permettent d'avoir une saisie globale d'un texte. Ces macrostructures lient les compétences narratives avec des compétences plus cognitives. Selon Kintsch & Van Dijk (1975) ce qu'il reste en mémoire ce sont les macrostructures et quand nous rappelons un texte nous allons de la macro à la microstructure (détails). Selon ces auteurs, nous avons des schémas d'histoire préexistants qui vont nous servir de bases : « la compréhension d'une histoire peut ainsi être comparée au remplissage des cases vides dans un schéma d'histoire préexistant » (Kintsch & Van Dijk, 1975, p. 107). Ils ont réalisé une étude qui montre que face à un texte relativement court (70 mots) les participant.es rappelaient surtout la microstructure. À l'inverse, quand les textes étaient longs (850 mots) les participants cherchaient à reconstruire le texte et cela était davantage déterminé par la macrostructure. Kintsch et Van Dijk (1975) ont aussi

fait la comparaison entre les rappels d'un récit avec une construction narrative familière (Décameron) et ceux d'un récit avec une construction narrative étrangère (mythe amérindien). Le rappel était « meilleur » dans le cas de Décameron que dans le mythe. Remplissage des cases vides, schémas d'histoires ... Ces mots résonnent avec Bartlett qui proposait justement le *filling the gaps*. Comme il le remarquait (1995), on se souvient et on reconstruit d'abord le global, et plus largement, on entre dans le récit avec un schéma global préconstruit qui reste néanmoins flexible (Kintsch & van Dijk, 1975).

Plus largement, les récits puisqu'ils imitent la vie, doivent alors mettre en scène les multiples modes de pensées. Et c'est effectivement le cas. Le fait que quelque chose déroge à la règle d'un proverbe n'enlève en rien sa valeur de vérité (Anscombe, 1994), ils supportent les contradictions : « Qui se ressemble s'assemble/Les extrêmes s'attirent, Abondance de biens ne nuit pas/L'argent ne fait pas le bonheur, Qui ne risque rien n'a rien/Prudence est mère de sûreté, Une hirondelle ne fait pas le printemps/Il n'y a pas de fumée sans feu » en sont des exemples. Ces proverbes sont complémentaires, bien qu'ils se contredisent quand posés l'un à côté de l'autre. Il s'agit donc d'une matière particulièrement résistante et qui fait admettre la faculté de l'esprit de se contredire. Ici, cela nous rappelle ce que Moscovici et Marková (2000) écrivaient à propos de la polyphasie cognitive qu'elle représentait des « modes de pensée divers et souvent opposés » (p. 245). L'aspect antonymique des récits pourrait être considéré comme une preuve de sa non-cohérence avec une vision du monde unifiée et cohérente. Pourtant c'est justement en cela qu'ils caractérisent une représentation du monde (d'une époque donnée), car par ses antinomies il met en mot les contradictions de l'humain dans l'explication de ses expériences (Gibbs & Beitel, 1995). En effet, « les ressources narratives d'une culture ont cette fonction : donner aux injustices qu'elle engendre un caractère conventionnel, contenir ses désordres et ses incompatibilités » (Bruner, 2002, p. 82).

Les narrations sont déterminantes dans l'acculturation, dans la connaissance et dans la relation à l'autre, des vertus socialisantes donc. Étudier cela permet de comprendre comment les individus construisent leurs mondes et réalités main à main avec des ressources symboliques, c'est-à-dire « lorsque les personnes mettent en lien des éléments culturels comme des films, des chansons, des romans et des situations de la vie quotidienne pour mieux les comprendre ou les vivre » (Zittoun, 2012, p. 275). Ces recherches font tantôt usage d'une stratégie étique, qui vise à faire l'usage de catégorie scientifique propre à la discipline des chercheurs, tantôt d'une stratégie émique, qui cherche à comprendre ce que les individus pensent et vivent en tant qu'expérience spécifique. Émique et Étique sont souvent opposés et exclus l'un de l'autre (voir Alleyne, 2015). Pourtant si nous pouvons nous accorder sur la dimension culturellement partagée du temps du récit, la façon de le manifester (rythme, chronologie ...) dépendra d'un contexte social et culturel spécifique.

Résumé du chapitre 3

Les questions principales de ce chapitre étaient : qu'est-ce que cela signifie pour nous de raconter, est-ce la simple mise en lumière et en forme de quelque chose qui était déjà prêt ? Ou bien est-ce un produit créé par l'interaction et le contexte ?

La recherche d'une structure commune, invariable, inhérente au récit, a mis de côté son inscription et la relation réciproque qu'il entretient avec la culture et les groupes. La structure et les conventions langagières ne sont pas suffisantes pour expliquer les enjeux, notamment psychosociaux, autour des récits. Les péripéties, les personnes, et l'intrigue semblent être les ingrédients essentiels à la réalisation d'un récit, mais s'ils ne sont pas liés par un roux, le temps, alors le récit s'avère incomplet. Le temps et l'espace, positionnés à l'intersection des données culturellement acquises et de l'expérience vécue permettent aux récits d'être la seule forme de nos vies sociales dans laquelle peuvent être communiquées les multiples couches temporelles (Brockmeier, 2002). L'idée d'un début-milieu-fin se maintient ; l'ordre, lui, peut être amené à être modifié. Les récits en tant que ressources pour la mise en forme de nos expériences sont propulsés dans le débat du « vrai » et du « faux ». Ce débat a trouvé une première conclusion dans le fait que les mondes possibles créés par la fiction proviennent de nos représentations issues d'une réalité filtrée, et que ce critère de vérité dépendait de notre culture et de l'époque dans laquelle nous évoluions. Ainsi, le fait que les récits soient une production sociale souvent faite par des non-expertes, nous permet de les considérer comme une trace mémorielle révélant des 'représentations-produits' (Jodelet, 1984). Qui dit récit, dit aussi scène énonciative régie par un contrat narratif dans lequel les savoirs partagés vont se mettre en action. Si les représentations sociales induisent que « there is something beyond the text » (Moscovici, 1994, p. 163), il en va de même avec les récits « stories 'mean' more than they say » (Andrews, 2015, p. 4). Les récits se situent à l'une des jonctions des représentations et mémoires sociales :

narrative is a telling, a performance event, the process of making or telling a story. A story is an account involving the narration of a series of events in a plotted sequence which unfolds in time. (...) Experience, if it is to be remembered, and represented, must be contained in a story which is narrated. We have no direct access to experience as such. We can only study experience through its representations, through the ways stories are told (Denzin, 2015 p. xi.).

Mais alors, comment narrer un événement alors même qu'il n'est pas possible d'en raconter la fin ? Comment opérer la transformation de l'évènement à sa narration quand on doit collectivement se mettre d'accord ? Lorsque le MGJ et le COV ont débuté, nous ne savions pas quand, et s'ils allaient s'arrêter. Lors d'une des phases de rédaction de cette thèse, nous écrivions en juillet 2020 : « si cette étrange situation de confinement a pris fin, nous ne savons pas si, dans un futur proche et/ou lointain, nous n'allons pas devoir nous re-confiner ». Nous connaissons la suite de cette histoire,

mais nous n'en trouvons toujours pas la fin. De la même façon, lorsque nous pensions que le Covid-19 avait étouffé le MGJ, le mouvement réapparaissait aux fenêtres pendant le confinement, s'est ponctué par les retours sur les ronds-points, pour enfin reprendre de la visibilité dans les manifestations. La fin n'est pas écrite. Justement, l'absence de fin de ces deux événements plonge les individus dans des incertitudes à propos de l'avenir, imprévisible. Dans de nombreux cas, le récit commence, et trouve son utilité, lorsqu'il y a un bouleversement, ou une brèche dans la vie de celles et ceux qui le racontent : « it is premised upon the assumption that humans are storytelling creatures that make sense of their ever- changing world through those stories » (Murray, 2018, p. 264). Ce mode de pensée narratif peut être utilisé dans le cadre d'une thérapie qui accompagne et aide les individus dans la création d'un récit d'un événement traumatique impliquant parfois une incapacité à narrer son propre vécu (*ibid.*). Nous avons proposé que nous nous représentions et nous nous souvenions pour raconter, mais le sens de cette proposition peut être inversé. Nous pouvons raconter pour nous représenter et nous souvenir de *nos mondes de vies* (Jodelet, 2015). En effet, raconter des événements nous permet de nous les représenter, de les insérer dans d'autres univers de connaissances et de souvenirs. Comme si tous les voyages possédaient à la fois un aller et un retour, et que finalement *il fallait partir pour mieux revenir*. Ces deux événements se situent ainsi en plein bouleversement de récits de vie individuels, sociaux et aussi collectifs. Ils sont d'autant plus bouleversants qu'ils se situent dans un contexte de polyphonie médiatique, politique et sociale. Et il s'agit ici des derniers points qui vont nous occuper dans le prochain chapitre.

Chapitre 4. Se représenter et se souvenir pour raconter ... aujourd'hui

Un bref aperçu du contexte informationnel actuel nous semble essentiel parce que nos sociétés modernes sont concernées par un pluralisme d'idées disponibles issues de divers groupes sociaux et par une consommation massive d'informations diversifiées. Nous assistons à une « globalization and the increasing interconnectedness of people and ideas » (Wagoner, 2018, p. 94) dans laquelle « l'immédiateté relationnelle, la dynamique d'échange et une liberté possible vis-à-vis des contraintes morphosyntaxiques renverraient plutôt à un contexte relevant de l'oral » (Ratinaud & Marchand, 2012, p. 94). Mais lorsque ces messages deviennent publics, donc disponibles par tous.tes, cela conduit à des nouvelles façons de lire et de co-écrire sur Internet, mettant en jeu plutôt les contraintes de l'écrit (*ibid.*) Cet effet donne aussi lieu à de nouvelles pratiques journalistiques dans la façon d'écrire et médiatiser les événements :

L'utilisateur se trouve devant un récit infini, sans début ni fin, dans lequel il circule sans hiérarchisation ni progression construite (...) il y a en même temps ressassement (la même information saisie sur plusieurs chaînes), hétérogénéité (des bribes d'information diverses non coordonnées), ruptures (passage d'un thème à un autre), télescopages (mise ensemble, parce qu'ils sont consommés successivement, d'événements sans lien entre eux) (Lits, 2012, p. 6)

À en croire la plupart des écrits sur son histoire, Internet a été créé pour défendre la sécurité nationale d'une potentielle attaque nucléaire. D'abord pour venir en aide aux personnes qui réalisaient des calculs à la main dans les années 40 (Ceruzzi, 2012), ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard que ce dernier s'est transformé pour ressembler à ce que nous connaissons aujourd'hui. À Cambridge, Licklider commence à repenser son utilisation en tant que moyen de communication : « it seems evident, that the cooperative interaction would greatly improve the thinking process » (1960, p. 6). Par la suite, le travail de Baran sur la communication par paquets, comme étant le meilleur moyen de communication d'informations entre ordinateurs, participa à la fondation du mythe d'Internet. Ce mythe raconte que la création d'Internet serait due à la volonté de pouvoir communiquer lors d'une guerre nucléaire. « Des années plus tard, lorsqu'on lui demanda si c'était vrai, il répondit que son but avait été d'empêcher l'éclatement d'une guerre nucléaire, en permettant de maintenir les canaux de communication ouverts en cas de crise diplomatique » (Ceruzzi, 2012, p. 3). Plutôt que de communiquer pendant une guerre, il permettrait de l'éviter en communiquant. S'en sont suivies des années de modifications et complexification des réseaux, mais ce que les pionniers de l'ARPANET n'avaient pas prévu, c'est son évolution vers des composantes sociales et culturelles. D'abord réservé à un domaine d'expertise (i.e. l'armée), Internet s'est démocratisé dans nos quotidiens en prenant vie dans cet objet nouveau, l'ordinateur. À la fin des années 1990, 30 millions de personnes étaient connectées grâce à l'AOL, et parallèlement, le modèle commercial du World Wide Web se dessinait, basé sur le placement de publicité. Le développement des réseaux

pour permettre *plus* de connexions entre *plus* d'utilisateur.trices, et la proposition de services attrayants, nous écartent des raisons premières de sa création.

L'utilisateur.trice peut simplement *consulter* des sites, des mails, de la musique, mais ils et elles peuvent également *envoyer* des mails, *créer* des sites ou des pages, être *pro-actif.ves* sur les réseaux, nous pouvons utiliser, commenter et produire. Cette participation peut être multiple, nous pouvons créer notre fil d'actualité (Netvibes), nous pouvons commenter des articles sur les sites des journaux d'information, nous pouvons être des journalistes citoyen.es (Agoravox) ou encore donner des conseils, des modes d'emploi (blogs, Youtube). Cumulant les supports et outils, nous pouvons regarder ce que nous voulons (TV), quand nous le voulons (Replay), où nous le voulons (smartphone/tablettes/ordinateurs), comme nous le voulons (via interactions réseaux sociaux pendant le programme). Et si nous avons mentionné quelques sites, bien que déjà collaboratifs, « ni les plateformes de blogs, ni les forums de discussion ou plateformes de chat, pas même les communautés virtuelles n'ont eu le privilège d'être qualifiés de 'social' » (Coutant & Stenger, 2012, p. 15). C'est (surtout) quand Facebook a été créé que ce terme de média social est apparu, car largement dominé par la présence du terme « ami ». Facebook, à l'origine, proposait un moyen innovant pour regrouper les trombinoscopes. Cela est peu à peu devenu un moyen

de connecter le profil de chacun de ses membres à celui de personnes proches – mais aussi de collègues, de vieilles connaissances perdues de vue – et, par leur intermédiaire, de former de nouveaux liens avec des inconnus. Dans ce contexte, un « ami » n'est qu'un usager auquel on accorde l'accès à des contenus spéciaux (textes, liens internet, musiques, vidéos) et à des renseignements réservés (Casilli, 2012, p. 21)

Le contenu est pratiquement entièrement créé par les utilisateur.trices de ce média qui repose essentiellement sur cette participation. Sur cette interface, qui fonctionne sur une « exposition antéchronologique » (Julliard & Georges, 2018, p. 92) de nos vies. Les moyens sont divers : publier sur son propre journal (texte, photo, vidéo, lien), ou commenter (texte, photo, vidéo), *liker* du contenu, exprimer l'humeur (smileys) et partager des contenus publiés par ses ami.es. Stenger (2011) nous montre comment Facebook est devenu un gigantesque outil de prescriptions sociales, liker, partager, rappel des anniversaires, etc. Parmi ces prescriptions, nous souhaiterions nous attarder sur l'une d'elles : l'importance du souvenir sur Facebook, et plus encore, l'injonction d'un Memento, un devoir de mémoire. En effet, dès lors que nous interagissons avec l'interface, le site l'enregistre et chaque jour, il nous rappelle ce que nous faisons, par exemple, il y a un an jour pour jour. De cette façon, lors de grandes dates historiques, nous serons ramenés à nos expériences individuelles, le 8 mai sera associé à notre voyage en Espagne. Facebook nous rappelle ainsi ce dont nous *devons* nous souvenir, ce dont notre mémoire *devrait* être composée et au paroxysme de l'injonction, cela nous rappelle que l'on *doit* se souvenir. Par ces processus automatiques, ce site est

capable de mettre sur le même plan la mort d'un de nos amis et un commentaire sur un chat qui a peur d'un concombre. La banalité de notre quotidien devient objet d'une nostalgie forcée, associant parfois des choses que nous n'aurions en aucun cas associées ni seuls, ni collectivement. En effet, toutes ces choses qui composent Facebook sont à la fois prescriptives, mais conditionnent aussi la manière et la matière du matériel (Julliard & Georges, 2018). Dans leur étude sur les pratiques d'écriture et du travail émotionnel des deuilés et des deuilées sur Facebook, Julliard & Georges (2018) expliquent comment l'interface, et les actions qui y sont permises vont venir conditionner le message que la personne endeuillée délivre. L'emoji triste risque de ne pas être tout à fait représentatif de l'émotion ressentie. Et c'est en ce sens que le matériel privilégié pour exprimer ces émotions, dans ce cas précis, reste le texte plutôt que l'emoji (Papi, 2017, cité par Julliard & Georges, 2018). À travers cet outil, des nouvelles pratiques de deuil, « ce système de relations particulièrement dynamique, que ces pratiques d'écriture révèlent, invite à prendre au sérieux la vivacité de ces morts et de ces mortes en ligne et à reconsidérer le dualisme vie/mort » (*ibid.*, p. 94). Facebook, très prévoyant, a pensé la mort de ses internautes, et propose plusieurs solutions : accepter l'inactivité du compte, le supprimer, ou faire l'objet d'une transformation en un compte de commémoration. Au travers de cela, la communauté qui semble se recueillir sur un site numérique peut retourner sur la page du défunt ou de la défunte pour se souvenir des publications qu'ils ou elles postaient de leurs vivants, très certainement en reconstruisant l'histoire qui lui est associée. Par ce biais, les deuilés et deuilées se transforment en une « communauté émotionnelle » (*ibid.*, p. 100) qui continue de faire vivre le défunt (voir Julliard & Georges, 2018 pour les différents procédés).

Cela nous guide vers le bouleversement dans notre rapport à l'information provoqué par la pratique des réseaux. En effet, il offre la possibilité de diffuser et d'avoir accès à plus d'informations pour quiconque le souhaite. Mais les bénéfices de cette interconnexion ne doit pas masquer les difficultés qu'elle engendre. Et c'est bien là où un bouleversement se déroule, de nouveaux médias « parallèles » se développent et diffusent des informations sans passer par des autorités médiatiques. La dépendance aux vidéos amateurs et aux informations de la Maison Blanche pendant le 11/09 aurait entraîné une baisse de la crédibilité du travail journalistique, n'étant plus en mesure de vérifier leurs sources (Rodriguez Galvis, 2013). L'inversion de la trajectoire de l'information bouleverse tant le travail journalistique que l'information elle-même. Tétu (2004) parle de soupçons depuis Timisoara et la guerre du Golfe envers les médias, en faveur d'internet. Sur ce principe, une émission extrêmement populaire, *The Daily Show* (EU), a saisi cette opportunité et propose une émission qui met en évidence les incohérences de certaines pratiques journalistiques. Celui qui critique semble avoir pris la place de celui qui dit 'la vérité'. On entre ainsi dans une problématique difficile.

D'une part nous pouvons avoir accès via internet à la divulgation de complots qui n'aurait pas vu le jour si des utilisateur.trices n'avaient pas contourné les autorités médiatiques (i.e. WikiLeaks). D'autre part, au sein de cette multitude d'informations qui nous sont proposées, un terrain fertile à la théorie du complot, aux Fake News, aux semi-vérités se construit. L'information reprend ses fonctions d'arme. Utilisée en politique pour déstabiliser l'adversaire, couplé avec une « chasse au secret honteux dont la révélation résoudrait tout » (Bourgault, 2017, p. 26), où les grands groupes ont influencé la manière de proposer des faits. L'internet n'a pas initié l'apparition ni des théories du complot ni la révélation de documents confidentiels, mais à travers lui il est possible de diffuser cela sans frontières.

De fait, les réseaux sociaux remettent en jeu la place des journalistes, pourtant, le travail journalistique exige le croisement des sources, et la proposition, bien qu'orientée, tendra vers un point de vue général. Ce procédé est plus complexe à réaliser par les citoyen.nes non-expert.es des pratiques journalistiques, et l'obtention d'un point de vue général est difficilement accessible au regard de la multiplicité des informations. Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est la transition dans le récit médiatique. Les modalités d'énonciation numérique sont particulières

dans la mesure où elle implique plusieurs registres sémiotiques, elle est *multimédia*. Dans la mesure où écrire dans un dispositif numérique implique d'interagir avec un programme, elle est réputée *interactive*. Dans la mesure où les textes qu'elle permet de produire s'écrivent à plusieurs, elle peut être qualifiée de *collaborative* (Bouchardon, 2014, p. 215 cité par Julliard & Georges, 2018, p. 92).

Dans ce cadre-là, la sémiotique s'intéresse à l'interprétation de communications en questionnant « en particulier les phénomènes d'énonciation (interdiscursivité, polyphonie, ironie, implicite) tels qu'ils s'expriment dans les systèmes sémiotiques (textes, images, sons) auxquels il est possible de recourir dans le dispositif techno-éditorial considéré » (Julliard, 2015, p. 191). L'interdiscursivité sur les réseaux sociaux numériques est centrale dans lesquels l'image vient « prendre en charge une partie de l'énoncé » (*ibid.*, p. 197). En particulier sur Twitter (via le tweet, le retweet, en sortant le tweet de Twitter pour un autre site, ou en tweetant quelque chose provenant d'ailleurs) les différentes façons de communiquer « intensifient la polyphonie » (*ibid.*, p. 195). Si internet permet le libre-échange des informations et des idées (en tout cas, en France) cette co-construction de l'information et cette polyphonie doivent être questionnées (Lits, 2012). Les vidéos « snacking » (- de 5 min) deviennent les témoins de nouveaux modes de consommation de l'information, et les raisons sous-jacentes d'informer et de transmettre s'éloignent parfois de nouvelles volontés de persuader ou de faire sensation. Le rapport au temps dans le récit médiatique est modifié par les nouvelles pratiques, et ces dernières questionnent la période de reconfiguration, troisième mimésis proposée par Ricœur (1984, voir Lits, 2012). Le temps se compresse et nous sommes passé.es d'une volonté d'être informé.e, à celle de pouvoir suivre l'évènement pendant qu'il se déroule (Lits, 2002).

La frontière entre communication et journalisme s'amincit, c'est aux spectateurs.trices d'effectuer le travail de réinterprétation. Ainsi, Lits (2012) se questionne quant aux mimésis de Ricœur. La deuxième mimésis (transformation des événements singuliers et hétérogènes soient par la mise en intrigue) a d'ores et déjà été mise à mal lors du 11/09, ou lors du Tsunami de 2004, lorsque les médias ne faisaient que relayer des micro-récits, successions de vidéos d'amateurs sans aucune cohérence temporelle (Lits, 2012). La troisième mimésis est peut-être celle qui se trouve en plus grande difficulté, le récit est censé venir après l'évènement, or, de plus en plus, il intervient (via images, commentaires, témoignages) en même temps que le déroulement de l'Histoire. « [La] Priorité est donnée à l'énonciation, à la relation, plutôt qu'à la construction de l'information » (Lits, 2012, p. 4).

Nous remarquerons que depuis quelques années, le terme de post-vérité a fait une avancée fulgurante dans nos univers lexicaux. Pendant la présidentielle aux États-Unis, l'inflation des Fake News aurait provoqué le surgissement de ce terme pour qualifier ce qu'il était en train de se passer (Rebillard, 2017). Ces Fake News ont été qualifiées d'Alternative Fact par la Maison-Blanche, pour justifier les différentes versions concernant un événement (i.e. le nombre de personnes présentes pour l'investiture de Donald Trump). Souvent associée à la présidentielle de Trump, l'atmosphère générale de post-vérité avait déjà commencé avec le Truth Movement en 2001 (faisant suite aux attentats, suspicion de mensonge d'État à l'encontre des citoyen.nes). Pourtant, l'usage volontaire du faux n'est pas un phénomène récent. L'exemple du livre « Les protocoles de Sages de Sion », ouvrage antisémite décrivant un complot juif pour exterminer le reste du monde a été utilisé (entre autres) par Hitler et plus récemment, par des suprématistes blanc.hes aux États-Unis. Cet ouvrage n'est autre qu'un plagiat de « Dialogue aux enfers entre Machiavel et Montesquieu » où des détails, noms et faits changent de façon à transformer l'histoire de ce livre en une thèse antisémite (Arfi, 2017). D'ailleurs d'autres existaient bien avant ce plagiat, comme les mazarinades (Lavenir, 2017). Internet permet une propagation plus rapide et sans frontières (Tétu, 2004). Néanmoins, la relation entre les Fake News et l'Internet est bien plus étroite que la seule propagation plus large. En effet, ce que les faits alternatifs ont de nouveau est qu'ils entretiennent une relation ancrée dans le présent, un événement et son fait alternatif s'y trouvent tous les deux (Esquerre, 2018). Il ne s'agit plus d'une remise en cause d'une histoire passée, mais d'une remise en cause de l'histoire présente, en train de se faire.

Nous avons donc beaucoup d'informations à notre disposition, il y a de plus en plus de sources médiatiques, certains d'entre nous décident de produire eux-mêmes de l'information, nous avons parfois conscience, et parfois pas, que certaines d'entre elles sont erronées, fausses, à moitié vraies, mais nous ne savons pas nécessairement où placer notre confiance. Il y a une saturation

informationnelle, tous ces paramètres provoquent une confusion générale et c'est cette saturation que les fausses vérités vont s'implanter :

En secouant dans le même sac théories scientifiques, doctrines ésotériques et positions obscurantistes, la fachosphère plaide de manière rusée le pluralisme pour forcer les esprits à se persuader que puisque tout se vaut, les thèses islamophobes et les exemples qui les accompagnent ne valent pas moins et ne sont pas moins vrais que d'autres visions de la société (Schmelck, 2017, p. 18).

À ce problème, l'ONG Reporter Sans Frontières propose la création d'un label « true journalism ». Mais cette vérification du vrai est un travail chronophage. Le temps de montrer qu'une information est fausse, de nouvelles informations non fondées apparaissent (Bourgault, 2017). Les faits et la vérité sont soumis à la concurrence, et le constat dressé par Esquerre (2018) laisse entendre que le fait le plus important sera celui qui aura eu le plus d'audience, qu'importe la façon dont il y est parvenu. En effet, l'information est, sur Internet aussi, liée à la réputation. Un individu avec une réputation importante aura plus de visibilité dans ses communications.

Fake News, rumeurs, théories de complots. Le terme de Fake News est récent, ainsi, on remarque que dans la littérature il existe des confusions entre les appellations de Fake News, rumeur et théorie du complot. Nos lectures nous permettent de proposer que ce qui les rend différents provienne de l'intention sous-jacente de leurs communications¹². Ni vraie, ni fausse, la rumeur est la version non-officielle d'un événement et elle met en scène les inquiétudes morales d'une société. Elle est différente d'un message erroné (Shibutani, 1966), il s'agit plutôt une 'transaction collective' où acteurs sociaux mutualisent des connaissances pour obtenir une interprétation acceptable à une situation inhabituelle, c'est ce bouche-à-oreille dont nous avons parlé avec Bartlett. Les rumeurs peuvent, sur internet et au travers du numérique, devenir plus crédibles, notamment en s'étayant (Bronner, 2013), et si la parole s'étayait bien souvent à de l'écrit (Rebillard, 2017), internet aurait permis aux rumeurs de se nourrir de la dimension picturale et iconique. Selon Froissard (2002), la dimension imagée de la rumeur intensifierait sa narrativité. La théorie du complot est directement dirigée vers une puissance, qui cacherait la vérité aux citoyen.nes. Rebillard (2017) parle d'une dynamique conspirationniste en ligne qui serait particulière. Internet regorge d'espaces de publications, et parmi eux, il existe des sites qui se disent à contre-courant des informations Mainstream, publiant ainsi des documents sur des sujets qu'eux seuls seraient chevronnés d'aborder

¹² Une Fake news est facilement vérifiable. La théorie du complot, elle, semble l'opposé des Fake News, étant donné que la théorie du complot remet en cause le pouvoir qui est en place et que les Fake News sont des fausses informations diffusées par ce même pouvoir en place (Esquerre, 2018). Les Fake News semblent être volontairement fausses pour déstabiliser l'adversaire en politique, ou pour semer un doute dans l'esprit : « le but n'est plus tant d'asséner de fausses nouvelles, repérables par les médias chargés de les débusquer, que de créer dans la société une atmosphère de confusion généralisée » (Schmelck, 2017, p. 199).

ou bien des articles qui permettraient de sortir de la pensée unique. Certains sites se réclamant d'informations traitent des affaires politiques (p. ex. dreuz.info) sous un même axiome « es médias cachent aux Français le péril islamique » (Schmelck, 2017, p. 199) : c'est le principe de la réinformation. La deuxième stratégie est le jeu entre l'officiel et l'officieux en tirant la légitimité des thèses proposées par des noms ou organisations reconnues (CNRS, Inserm, université). Enfin, une troisième stratégie est le fait de déclarer vouloir lutter contre les Fake News, comme les médias mainstream le font. Ces sites s'inspirent finalement des mêmes codes/schémas que les articles des autres médias. Une fois encore, la rhétorique se nourrit de la dimension picturale que permet Internet : « la mise à disposition de documents numériques, et en particulier la profusion d'images sur l'Internet, rencontre précisément les besoins du régime argumentatif des discours conspirationnistes » (Rebillard, 2017, p. 285). Dans la rhétorique conspirationniste, la surinterprétation des signes montre les indices d'une réalité construite. Faire parler les images plus qu'elles ne le montrent, car *les images ne mentent pas*, mettre en lien ces vérités révélées par les images avec une série de faits, comme un assemblage de pièces de puzzle, afin qu'une fois assemblées, l'unité apparaisse (Bronner, 2013). Mais cet assemblage d'éléments épars pour parvenir à une idée de la totalité ne semble pas propre aux théories conspirationnistes, car les Fake News sont différentes à la fois de la rumeur et de la théorie du complot. Et si la libre concurrence des idées et opinions offerte par Internet permet une visibilité et une polyphonie plus large, l'ère du *tout est relatif* est délicat parce que totalisant, comme l'exprime Girel (2017), en relativisant « toute forme actuelle de savoir » cela « ouvre une forme de scepticisme radical » (p. 13).

Thus, we need to recognize that not every story can be accepted as history and not every representation is accurate towards its object. Conceptions that defend the "everything goes" deny the arduous and painful struggle of so many human groups to reach a precise knowledge and to overcome the various distortions which entangle it. To say that truth and falsity are socially constructed does not mean to say that we can just throwaway the idea of truth, and even less, the idea of falsity. For centuries, to go back to the example I used above, humans have constructed representations of others which are a clear expression of the necessity of truth. Although the consequences of these representations are extremely real to all those involved in the set of practices they originate, it is only the notion of truth which can put them where they belong, which is the realm of falsity (Jovchelovitch, 2001)

Les faits alternatifs, des joueurs professionnels du Doute, s'inscrivent dans le registre de la polémique, notamment politique, qui n'a pas comme intention de convaincre mais d'affirmer sa position. En affirmant et en maintenant la différence, elle produit un contexte qui détruit l'espace et les possibilités de changer l'autre et d'être changé par lui ou elle. La période du covid-19 a été marquée par

a real 'culture of ignorance' has developed according to a double contradictory movement: the demand for scientific explanations and the acceptance of 'fanciful explanations' (Girel, 2020). At the beginning of the Covid-19 epidemic, there was a juxtaposition of real cases of apophatic

message, positing its unknowable character, and cataphatic message, asserting its cognitively controllable character (Jodelet, 2022, p. 6)

Cette culture de l'ignorance décrite par Jodelet semble répondre aux injonctions d'une culture scientifique (Girel, 2017), tout en conservant la force de la pensée du quotidien, permettant d'agir et de maîtriser son environnement. De cette façon, peuvent cohabiter des faits alternatifs parfois reconstruits dans le sens commun avec des savoirs scientifiques.

Résumé chapitre 4

Les questions dominantes de ce chapitre étaient à propos des nouveaux modes de consommations de l'information, de ses retentissements sur l'information et sur le récit médiatiques, et de l'atmosphère que cela pouvait créer : nouvelles pratiques de deuil, confusions, communication élargie et libre-échange des informations où la culture de l'ignorance est main à main avec culture scientifique.

Ces différents points contextuels ne sont pas directement nos objets de recherche, mais leur prise en compte est essentielle. Le contexte informationnel que nous avons tenté de décrire est un cadre global dans lequel nous sommes amené.es à penser. La multiplicité d'idées, la polyphonie, les interconnexions entre les individus, la co-production de contenu et l'accès à diverses formes et fonds narratifs sont autant de jonctions sociales qui nous poussent à leurs prises en compte dans cette thèse. En effet, notre objet, pensé sous le prisme d'une psychologie sociale culturelle et s'intéressant à la narration collective d'un événement inachevé, impliquera des représentations et des souvenirs découlant aussi d'un vécu par procuration. Par procuration nous entendons la possibilité d'assister aux vécus de l'autre et de parfois le confondre avec le nôtre, parce que les stratégies de captation de l'attention sont désormais bien acclimatées à la virtualisation.

Nos deux cas d'études ont été traversés par de nombreuses controverses, théories alternatives, complots ou rumeurs, et dans ce contexte, ils ont été associés et parfois résumés à ces dernières. C'est la raison pour laquelle nous avons essayé de brièvement les différencier sur le principe de leurs intentions sous-jacentes. Souvenons-nous du documentaire *Hold Up* qui se proposait en 2020 de 'révéler' au monde qu'il était sur le point d'être réinitialisé comme on le ferait avec nos ordinateurs. Mais cette coda établie au préalable qui use des témoignages pour venir la confirmer ne doit pas être appliquée à cette thèse. Il s'agit plutôt de considérer le climat d'incertitude et d'interconnexion dans lequel de nombreux individus ont été plongés.

Synthèse de la Partie I et problématisation

Dans cette première partie, nous avons cherché à réaffirmer les liens existants entre représentations sociales, mémoires sociales et les récits. Une partie de l'œuvre de Bartlett, que l'on a située à la croisée de ces chemins psychosociaux, est déterminante en ce qu'elle a influencé et inspiré d'autres chercheur.euses et courants de recherches. En effet, après la Deuxième Guerre mondiale, de nombreux psychologues commencent à douter de l'efficacité du behaviorisme (Greenwood, 2015). C'est ainsi qu'aux côtés des avancées technologiques qui allaient ouvrir des portes méthodologiques et théoriques pour étudier les activités psychologiques humaines, la 'révolution cognitive' a eu lieu. Inspiré par Bartlett (voir Greenwood, 2015), Bruner bouscule les théories behavioristes dominantes et propulse cette révolution cognitive à travers la publication *Study of Thinking* en 1956.

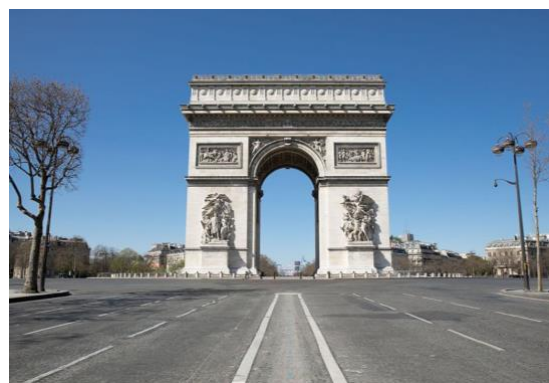
Au sein de ses quasi-expérimentations de 1932, Bartlett avait notamment pour condition que le matériel proposé au groupe lui soit culturellement étranger. Mais comme il l'a lui-même souligné, l'étrange ne provient pas *de fait* d'une culture étrangère, et de l'inédit peut se retrouver dans nos quotidiens, en témoignent les événements de ces dernières années. Les processus de conventionnalisation sociale ont été décrits et expliqués par Bartlett (1995) à partir de récits mythiques sortis de leur contexte culturel de production. Mais cette question se pose aussi pour des événements inconnus et inédits qui apparaissent au sein d'une même culture, « il est, en effet, tout à fait inutile d'aller dans des régions éloignées pour obtenir des illusions sur les conditions sociales du souvenir » (Bartlett, 1995, p. 252). Les représentations socialement construites nous servent de filtres interprétatifs dès lors qu'elles sont ancrées (Moscovici, 2013). Une fois que nous aurons mis du sens sur le nouveau à l'aide de l'ancien, cet « ancien » se retrouvera alors actualisé. Les représentations sociales sont ainsi constituantes et constituées. Au sein d'un groupe, nous partageons des représentations sociales, des souvenirs d'événements vécus, ou transmis. Cet effet étant d'autant plus renforcé avec l'apparition des médias de masse puisqu'ils offrent la possibilité de diffuser, d'avoir accès et de produire des informations plus massivement. L'accès aux données et aux informations dépasse ainsi sa culture et ses groupes d'appartenances. Ces différentes transitions placent celui qui s'informe dans un récit infini, où les modalités d'énonciation via les multimédias et les réseaux en ligne, sont interactives et collaboratives (Julliard & Georges, 2018).

Le contexte d'interdiscursivité, d'intersémiotité, et de polyphonie dans la narration des événements, nous questionne quant à la *re*-construction commune du souvenir d'un événement. Plus encore, ils sont formés selon des normes narratives (début, milieu, fin) qui permettent de saisir sa signification. Mais nous assistons aujourd'hui à des formes de récits toutes particulières où

« l'usager se trouve devant un récit infini, sans début ni fin, dans lequel il circule sans hiérarchisation ni progression construite » (Lits, 2012, p. 6). Ainsi, ces codes culturels peuvent être rompus et changés, et cela entre en partielle contradiction avec les définitions du récit énoncées par de nombreux.ses auteur.es (Adam, Revaz, Metz, Marion, voir Dubied, 2000). La narration d'un évènement est censée ne se situer « ni trop loin, ni trop près » (Levasseur & Haas, 2013, p. 48) de la date de l'évènement en question, « une 'distance psychologique' est nécessaire » (*ibid.*) pour que les expériences et vécus passés soient en mesure de créer du lien avec le présent afin d'en réduire l'incertitude (Zittoun, 2012). Pourtant, si nous sommes amenés à raconter notre quotidien alors même que certains évènements ne sont pas terminés, comment procédons-nous ? Dans le temps vécu, c'est-à-dire dans l'expérience humaine *du temps*, le début, le milieu et la fin ne sont pas aussi fixement révolus. En cela, raconter son histoire, la reconfigurer selon les normes narratives culturellement partagées, trouve une utilité aussi individuelle que sociale : « la synthèse de l'hétérogène rassemble et donne une signification à des éléments qui sont à l'origine épars, insensés et indistincts » (Dubied, 2000, p. 46).

Au fil des chapitres, nous avons pu dévoiler quelques observations relatives aux deux exemples sur lesquels nous avons porté notre attention. Le MGJ et le COV marquent les années 2018 et 2020 en France. Si nous discuterons de leurs différences, rappelons quelques-uns de leurs points communs précédemment énoncés. Ils ont été collectivement vécus sur une échelle nationale, mais également internationale notamment pour le second. Pour les deux évènements, nous ne sommes pas en mesure de donner une fin du point de vue temporel. Et cette absence de fin plonge les individus dans des incertitudes à propos de l'avenir. À ce jour, si le MGJ est devenu plus diffus, nous ne pouvons affirmer qu'il est terminé. Ce mouvement, décrit comme affaibli, affirma sa présence quand sonna le glas du confinement le 17 mars 2020. Ce mouvement, qui est à propos d'un collectif dont les membres doivent se rejoindre physiquement, dehors, se mua à la suite de la crise sanitaire pour devenir un mouvement aux fenêtres. Ce qui rend singuliers le MGJ et le COV, c'est qu'ils sont inédits et inachevés, lorsque qu'ils ont débuté, nous ne savions pas *quand, comment, et si*, ils allaient s'arrêter.

Malgré cela, les deux évènements se distinguent. Il s'agit pour l'un de revendications sociales et politiques ; et pour l'autre d'une situation de crise sanitaire mondiale. L'actualité de ces trois dernières années, et les images répandues ces années durant font état d'une asymétrie frappante. Les mêmes lieux publics ont été représentés tantôt avec une foule remplissant l'espace, tantôt par l'absence de la présence humaine, comme en témoignent les deux photos comparatives de l'Arc de Triomphe (2018 – 2020).



En effet, le MGJ est à propos d'un groupe/collectif/nation dont les membres qui le composent doivent se rejoindre physiquement pour lutter contre une entité (loi, réforme, État). Le COV, lui, est à propos d'un groupe/collectif/nation dont les membres qui le composent doivent se tenir éloignés pour lutter contre une entité (virus, maladie, pandémie). Dans un cas, « being in solidarity with others becomes synonymous with becoming distanced from others » (Apostolidis et al., 2022, p. 4) quand c'est spécifiquement l'inverse qui est en jeu dans le MGJ. Le lieu de 'lutte' est tantôt tourné vers l'extérieur (MGJ), tantôt tourné vers l'intérieur.

Pour toutes ces raisons, le MGJ et le COV constituent des objets sociaux, symboliquement chargés. Ils sont en négociation avec à des processus mémoriels et représentationnels qui permettent leurs compréhension, interprétation et ancrage dans d'autres univers de connaissances. Et puisque nous sommes amené.es à raconter notre quotidien alors même que certaines de ses intrigues ne sont pas résolues, questionner les *matières* et la *manières* du souvenir collectif d'un événement en train de se faire nous paraît pertinent. En effet, notre lecture de la psychologie sociale culturelle a autorisé la question de la narration de l'inachevé. Cette question impliquera de saisir les dynamiques et conflits des processus et des contenus des représentations sociales, en prenant le soin de les remplacer en contexte. Le MGJ et le COV deviennent ainsi des exemples pour l'étude d'un phénomène représentationnel plus global et s'inscrira dans une perspective sociogénétique. Cette dernière « oriente forcément ces choix méthodologiques, afin d'être en phase avec l'exigence de l'objet posé sous l'angle de l'inscription et participation sociales » (Kalampalikis & Apostolidis, 2016, p. 70). Notre question portant sur ces situations quotidiennes où l'on raconte des événements inachevés, nous devons développer une méthode qui allait permettre la discussion. Si nous espérons avoir été suffisamment explicites sur le lien entre la dialogicité et la reconstruction des représentations, la partie II y sera pleinement consacrée, parce que *de la discussion jaillit la lumière*.

PARTIE II. DE LA DISCUSSION JAILLIT LA LUMIÈRE

Les premières lignes du chapitre qui va suivre essayeront de retracer sans exhaustivité les agitations et secousses que les méthodes qualitatives et quantitatives ont pu connaître. Les méthodes étant faites pour les problèmes, l'approche qualitative trouvera sa place en tant que munition pour l'étude des phénomènes dynamiques, sur ces 'réalités instables'. Sur ces points, la psychologie sociale tient une place toute particulière. Nous retrouverons les idées clefs de la partie I, notamment celles permettant d'établir que les corpus sont plus *construits* que *cueillis*.

Notre problème était relatif à la narration collective d'événements inachevés, et donc aux mémoires et représentations sociales qui permettent à la fois de penser l'événement et de construire son récit. Il nous fallait donc une méthode qui réponde à plusieurs volets de ces questionnements : le récit, le collectif et la reconstruction des significations. En cela, parce qu'ils ouvrent des espaces de discussion, de narration, et de co-construction des représentations, les focus groups se sont imposés, et nous en justifierons le choix. Pour chacun de nos deux cas d'étude (MGJ & COV), nous avons appliqué la même méthode d'enquête, et la même méthode d'analyse, mais, *l'arroseur arrosé*, intéressé.es par les dynamiques socioculturelles et historiques, nous avons nous-mêmes été amené.es à 'bricoler' cette méthode pour répondre aux contraintes sanitaires de 2020.

En définitive, cette partie II trace la méthode, et sa justification, qui n'est pas sectionnée de son lien à l'orientation de la psychologie sociale culturelle, et se propose d'expliquer ce en quoi la *discussion* des focus groups est la plus à même de faire *jaillir la lumière* des dimensions constituées et constituantes des représentations sociales d'événements inachevés.

Chapitre 1. Les méthodes sont faites pour les problèmes

En se différenciant de la philosophie, la psychologie qui était préoccupée par sa définition tentait de trouver sa place parmi les sciences de la nature et de la vie. Elle a parfois privilégié des termes plus positivistes, cherché à éliminer la conscience et traité les faits psychologiques comme des choses. Cette psychologie naturaliste, discernable dans le béhaviorisme, entrera en dispute avec la psychologie humaniste, centrée sur l'existence vécue et ses représentations, plutôt que sur la conduite observée et les relations causales. Les psychologies répondent à des problématiques différentes dans lesquelles les méthodes doivent servir les objets, autrement mieux dit : « les problèmes ne sont pas faits pour les méthodes, mais les méthodes pour les problèmes » (Lagache, 2004, p. 17). Les méthodes quantitatives, qualitatives, ou expérimentales, ont fait l'objet de classifications selon ce qui devrait, ou ne devrait pas, faire science. À travers une « rigidification des postures » (Santiago-Delefosse & del Rio Carral, 2017, p. 1), l'objectivité et la scientificité semblent s'être cristallisées dans les méthodes quantitatives et expérimentales, conformément aux pratiques des sciences de la vie. En effet, la psychologie était (est ?) agitée par une situation particulière : étudier l'humain et ses cultures tout en conservant sa validité scientifique. Cette quête de *vérité* et ce besoin de légitimer cette discipline par rapport aux autres sciences, pourrait être aussi essentielle pour la discipline que pour les chercheur.euses immergé.es dans la complexité de ce qu'est la pensée humaine. Pourtant, cette recherche d'objectivité absolue s'avère vaine, la proximité entre l'objet d'étude et son instrument de recherche ne le permettant pas. Un plan expérimental pourra artificiellement limiter l'influence du ou de la chercheur.euse afin d'étudier des éléments spécifiques à l'objet, mais ne l'effacera pas. Plus encore, en phase d'analyse, les données brutes ne pourront prendre du sens qu'à travers la démarche interprétative proposée. De nombreuses disciplines (i.e. anthropologie, psychologie, sociologie) sensibilisées aux relations interindividuelles et aux variables contextuelles choisiront de prendre en compte l'impact du ou de la chercheur.euse et du contexte (voir Haas & Masson, 2008), de la conception méthodologique jusqu'à l'interprétation des résultats. Par ailleurs, les choix des objets et des méthodes sont influencés par le fort ancrage politique de la psychologie. Divers facteurs culturels et institutionnels participent à la dictée des prescriptions des objets et méthodes devant être étudiés, et publiés, et les pratiques scientifiques ne sont pas exemptées de l'influence des valeurs sociétales sur les recherches elles-mêmes. Cette agitation que nous venons de très brièvement décrire est d'autant plus vive pour l'une des psychologies : « the tensions characterizing psychology are all the more accentuated - and therefore best observed - in social psychology, a discipline situated at the intersection between the individual and the social » (Caillaud & al., 2019, p. 375).

Simultanément à ces questions, les travaux sur les méthodes qualitatives se sont diversifiés et se sont institutionnalisés, jusqu'à une pleine visibilité à la fin du 21^{ème} siècle (cf. Jodelet, 2014 ; Santiago-Delefosse & del Rio Carral, 2017). Se basant sur le contrat qu'une méthode donne un résultat particulier, c'est notamment la pluridisciplinarité, la pluralité des objets et des réalités sociales d'intérêts qui a permis leur essor (voir Jodelet, 2014). 'Essor', 'pleine visibilité', les méthodes qualitatives sont apparues très tôt dans les sciences humaines et sociales, ainsi « il est [...] plus approprié de parler d'un regain d'intérêt que d'une conquête ou une révolution épistémologique » (*ibid.*, p. 140). Plutôt que d'ombrager et, paradoxalement, contrôler l'influence du ou de la chercheur.euse, il est possible de la prendre en compte et de l'analyser, au même titre qu'un autre phénomène social. Le défi se situe notamment sur un changement de perspective, le point de départ étant d'éviter d'appliquer un système de pensée sur un autre, d'éviter d'appliquer les critères de validité scientifique des méthodes quantitatives et expérimentales sur les méthodes qualitatives. Mettre de la lumière sur cette influence peut signifier, par exemple, l'explication de la pratique de la recherche en tant que telle, prendre en compte l'interviewer.euse en tant qu'acteur.trice de la situation interpersonnelle en jeu. Mais cela peut aussi signifier de développer la méthode, afin que le ou la chercheur.euse évite de trop s'ériger entre l'Objet, l'Ego et l'Alter. Utiliser les méthodes qualitatives peut permettre de saisir un monde en transformation de façon dynamique : « le chercheur [...] ne peut plus se contenter des procédures traditionnelles de recherche où l'on part de théories à tester et d'hypothèses à vérifier sur une réalité supposée stable » (Jodelet, 2014, p. 147). Dans le cadre de cette thèse, et au regard des objets étudiés, bouleversants dans une plus ou moins grande mesure, nous avons affaire à une réalité qui pouvait être de nombreux ordres, mais aucunement d'un ordre stable. C'est notamment ce en quoi l'usage des méthodes qualitatives s'est imposé, et ce bien que « le temps *soit* passé où l'on opposait quantitatif et qualitatif comme le nombre au moxst » (*ibid.*, p. 159).

Les participant.es qui acceptent volontairement de se prêter au jeu d'un entretien ou d'un focus group ne réalisent pas l'arrivage d'un discours préconstruit, et ce dernier ne représentera pas leurs relations totales à l'objet. En conséquence, l'interviewer ne recueille pas un déjà-là, un prêt-à-cueillir, il crée une relation entre un sujet, un objet et un alter, dans laquelle le type de méthode employée donnera une couleur aux données recueillies :

Tout se passe comme si on pensait, ou faisait mine de croire d'une part, que n'importe quel chercheur obtiendrait les mêmes informations et d'autre part, que le sujet posséderait un savoir circonscrit et déjà organisé sur l'objet à livrer au chercheur dont la seule tâche consisterait à « recueillir » le plus précautionneusement possible ce savoir afin de ne pas l'altérer (Haas & Masson, 2008, p. 77).

En effet, n'importe quel ou quelle chercheur.euse n'obtiendra pas le même résultat qu'un.e autre, et n'importe quelle méthode ne permettra pas d'accéder à n'importe quel niveau de signification pour le sujet qui s'exprime. Concrètement, la représentation d'un objet est conditionnée par l'outil et les personnes en présence, comme le précisent Kalampalikis et Moscovici (2005) à propos de l'entretien : « l'interview est une forme de communication entre l'interviewer et l'interviewé qui peut être pleine de contrastes et de heurts (...) chaque entretien est un processus de communication qui façonne nécessairement ce qui est communiqué » (p. 16). Il serait ainsi absurde d'affirmer *qu'un.e* chercheur.euse, au travers *d'une* méthode, pourrait parvenir à mettre en sens les *pluralités* de réalités qui sont comprises dans nos mondes sociaux.

[...] durant un entretien, le sujet s'adresse beaucoup à lui-même, il essaie de formaliser sa pensée, de donner corps et mots à des choses sur lesquelles il ne s'était souvent jamais, jusque-là, posé de question, qui relevaient pour lui d'évidences ou au contraire ne le questionnaient pas, et qui pourtant, maintenant qu'on l'invite à en parler, maintenant qu'il s'interroge à leur propos, apparaissent comme autant de choses le concernant véritablement. Il se livre, pour reprendre l'expression de Bourdieu, à une « autoanalyse provoquée et accompagnée » profitant de l'occasion qui lui est offerte pour entamer un « travail d'explicitation » (op. cit., p. 915), voire même pour s'expliquer (Haas & Masson, 2008, p. 78).

Il faut commencer par abandonner l'idée d'une vérité unique et se diriger vers la pluralité des sources de connaissances et la coexistence de plusieurs systèmes de représentations. Nous pourrions dire que *la souris revient toujours à son trou*, car nous faisons évidemment référence à la polyphasie cognitive décrite par Moscovici & Marková (2000). La psychologie sociale, et notamment l'approche des représentations sociales, en a d'ailleurs fait un des points centraux de ses objets d'études. Ses méthodes ou « ces instruments tiennent leur puissance du cadre théorique qui en oriente l'usage » (Jodelet, 2007, p. 12). La psychologie sociale enseigne notamment que si nous avons des représentations paradoxales, c'est parce que nous devons nous adapter dans des contextes sociaux différents, ces représentations aux apparences contradictoires nous donnent en fait le pouvoir d'agir et de penser en contexte.

D'autre part, pour approcher les pluri-vérités des individus, la méthode de la triangulation s'est montrée efficace. Historiquement, l'usage des pluri-méthodologies dans les recherches sur les représentations sociales et la méthode de la triangulation ont longtemps ignoré leurs existences respectives, tout en suivant la même route, presque en même temps (voir Caillaud & al., 2019). En effet, lorsque la théorie des représentations sociales et le concept de triangulation dans la recherche qualitative coopèrent, ils se renforcent l'un avec l'autre (op. cit.). Pourtant, l'objectif n'est pas de bannir une méthode au profit d'une autre, mais bien que « each research study should combine different methods, in order that the limitations of one method be counter-balanced by the strengths of another. Scientific validity is situated at the intersection between the two sets of principles » (op.

cit., p. 380). Triangler n'est pas juxtaposer. En effet, il ne suffit pas de proposer plusieurs méthodes pour étudier un objet pour que cela soit de la triangulation, il faut faire un bon usage de la méthode et des perspectives épistémologiques sous-jacentes, pour comprendre un objet dans son ensemble. Compréhension qui demeurera malgré tout non exhaustive puisque les objets sociaux sont soumis à des transformations. Ainsi, dans l'histoire la triangulation (dans la collecte ou l'analyse) s'est vêtue de plusieurs définitions et raisons d'être, explicitées dans l'article transhistorique de Caillaud et al. (2019) – stratégie de validation, usage pragmatique des méthodes et triangulation des perspectives – et sa rencontre avec la théorie des représentations sociales aura permis de repenser le clivage entre le qualitatif et le quantitatif.

Chapitre 2. Les focus groups

Nos idées, nos images et nos réalités sociales sont plus marquées lorsque la société subit une crise ou une évolution due à un bouleversement politique, économique ou autre. En de telles circonstances, la communication s'enrichit notablement parce que les gens sont perturbés et qu'ils sont incités à 'penser par la bouche' (Marková, 2014, p. 224).

La psychologie sociale regorge de munitions pour approcher des thématiques, des objets et des individus en contexte. Nous avons choisi d'utiliser la méthode des focus groups (Kalampalikis, 2019) et dans les prochains paragraphes, nous allons justifier les raisons de ce choix. Avant tout, précisons ici que notre intérêt se porte sur le souvenir, collectif, et la construction narrative, aussi collective, d'événements qui sont en train de se passer, à savoir le MGJ (cas 1) et le COV (cas 2). En étudiant deux cas particuliers, nous proposons de fixer nos questionnements sur le souvenir qu'un groupe parvient à construire à propos d'un événement inédit, récent et en cours au travers de la conversation, et sur les manières de dire et de faire qui aideront à en écrire les histoires. Les cas sont alors pensés comme des exemples pour l'étude des souvenirs, des représentations et des narrations *in the making*. Chaque thématique de focus group sera considérée comme un cas, ils seront analysés dans leur particularité avant d'être confrontés. Ce faisant, les cas 1 et 2 se nourriront mutuellement, afin de comprendre ce qui les rend singuliers et communs (Jodelet, 2004).

Il nous reste à justifier l'usage des focus groups. La première raison tient dans le fait que cette méthode est « fondée sur la communication » (Marková, 2004, p. 233). En effet, elle permet aux participant.es d'être en groupe et de plonger dans une dynamique de conversation et d'interaction. Ils et elles pourront échanger à propos des significations attribuées à la thématique du focus, partager leurs expériences et accéder aux expériences et pensées des autres en présence :

Que ce soit entre deux personnes ou davantage, les conversations nous fournissent les données essentielles à la recherche. La parole n'est jamais neutre. Non seulement elle exprime nos pensées à propos de notre réalité sociale, mais elle exprime des pensées chargées d'affectivité. En conséquence, nous apprenons par la communication à comprendre pour quoi les gens se passionnent, ce qui les inquiète, comment ils expriment leurs préoccupations et ainsi de suite (*op. cit.*, p. 224).

Consensus et diversités peuvent ainsi être au cœur de la discussion, cette négociation des significations est fondamentale pour l'écriture collective à propos d'un événement vécu. Comment réussir à se mettre d'accord pour écrire collectivement l'histoire d'un événement dont les vécus de chacun.e s'inscrivent dans un cadre spatiotemporel similaire, mais dont les représentations, opinions et attitudes ne sont pas forcément toutes partagées ? Aussi, comment les individus construisent, déconstruisent et passent sous silence les consensus et dissensus à propos d'un événement en train de se dérouler ? Ce lieu de discussion permet de porter un regard sur l'attitude dans les processus mémoriels. Cette méthode, mise au point par Merton et Lazarsfeld pendant la

Seconde Guerre mondiale, répondait à un besoin d'étudier l'influence de la communication de masse et diffère d'autres méthodes aux nominations analogues, comme les conversations de groupe (cf. Marková, 2004). Elle fait parfois parler d'elle au titre de société pensante en miniature, et c'est à ce titre que nous avons souhaité réunir un groupe afin d'analyser les processus et contenus représentationnels et mémoriels pouvant être révélés de façon plus ou moins explicite dans les processus communicationnels :

Les focus groups ne donnent pas lieu à des discussions spontanées, mais à des échanges que suscite le chercheur avec un objectif de recherche en tête. Cela dit [...] les focus groups possèdent, à bien des égards, des traits comparables aux conversations spontanées et à bâtons rompus qui se tiennent au café, au pub, dans la rue et partout où les conditions sont réunies. [...] les focus groups, eux, sont plus 'sociaux' que toute autre méthode en sciences sociales. Ils nous ouvrent une fenêtre sur la formation et l'évolution des représentations sociales, des croyances, des savoirs et des idéologies qui circulent dans les sociétés. [...] Pour reprendre l'expression de Farr et Tafoya (1992), un groupe de discussion ou un focus group ont quelque chose d'« une société pensante en miniature » (*op. cit.*, pp. 221-223).

Dans les focus groups que nous avons construits et menés jusqu'alors, en plus d'être un lieu d'interaction, nous avons confié la tâche aux participant.es d'écrire les événements dont il était question. Nous l'avons abordé, ces patterns ont souvent été décrits comme devant comporter un début (situation initiale), un milieu (une complication) et une fin (un dénouement) mais que ces schémas classiques peuvent être remaniés. En communiquant, nous faisons toujours appel à la mémoire et à des souvenirs, qui se matérialisent au travers de la conversation (Jodelet, 2015) : nous arrivons, à force d'échange entre individus, à un souvenir plus ou moins complet. C'est aussi ce en quoi la méthode des focus groups semble la plus adaptée pour s'approcher de ces questions, puisque ces histoires du quotidien font appel à des conventions narratives issues de notre culture – des schémas culturels (Bartlett, 1995) – confirmant l'existence d'un fond-commun. La pensée liée au processus du souvenir (Cole & Cole, 2004) permet dans un double sens de saisir la mise en sens de l'événement, et l'identité des individus : « In telling stories, the person or collective is not only making sense of past events but also asserting to others and to themselves who they are » (Murray, 2018, p. 265). Cela peut laisser la place à la création d'un contre-récit, mais aussi laisser une place à de 'petites histoires'.

While the former are more concerned with extensive narrative accounts of our lives, short stories are the, often incidental, details that pattern our everyday conversation. It is the exchange of these small stories that provides the means of maintaining our relationships with others. Their very openness provides an opportunity for the other to develop the conversation and affirm or challenge a shared identity » (Murray, 2018, p. 265).¹³

¹³ Néanmoins, les FG qui proposaient d'écrire l'histoire d'un événement qui avait touché de près ou de loin les individus et le groupe, ne consistait pas en un récit de vie, ainsi, « The concern was not with the detailed

Le cas 1, comme le cas 2, étaient à propos d'un bouleversement impliquant l'humain, de prime abord plutôt politique et national d'un côté, plutôt sanitaire et international de l'autre. Comme nous l'expliquerons plus tard, les participant.es étaient sélectionné.es à partir du moment où ils et elles manifestaient leurs intérêts pour participer. Nous ne souhaitons pas pré-questionner les volontaires sur leur implication ou lien à l'évènement (e.g., vécu traumatique, politiquement engagé)

They may contrast the accounts given by different narrators about the same set of events. To some narrators an event may be tragic but to others it may open up new opportunities. The researcher explores these potential different interpretations, not to seek the ultimate truth behind the accounts but, rather, to understand the varied nature of human experience (Murray, 2018, p. 272)

Nous avons souhaité mettre ces variétés expérientielles en conversations directes, afin que les significations, vécus et interprétations soient négociés pour former une histoire collective. Histoire qui modifierait la leur dans un mouvement retour. En effet, nous avons choisi cette méthode puisque « (...) le focus group est un espace de communication permettant d'engager, d'observer et d'analyser des interactions, des souvenirs et des représentations *in the making* » (Kalampalikis, 2004, p. 282). Une autre raison théorique qui nous a guidées dans le choix de la méthode des focus groups était l'espace de communication qu'ils offrent, dans lequel « les connaissances, les croyances et l'idéologie se manifestent » (Marková, 2004, p. 224) au travers du langage.

Il nous faut être clairvoyants sur le type de résultat qu'il est possible d'obtenir : nous n'aurons pas affaire à une pensée sociale parfaitement établie, finie et stable, et il en va de même pour le récit que les participant.es produiront. Nous aurons des focus groups qui prennent en quelque sorte une température mémorielle à un temps t . Mais comme en témoignent les nombreuses études sur la mémoire, à un temps $t+1$, les souvenirs se seront encore reconstruits, et ce d'autant plus que les évènements en question connaîtront de nombreux changements.

life stories of individual participants but rather with the short stories of individuals' experiences. » (Murray, 2018, p. 271).

Chapitre 3. Notre méthode

Dans ce troisième chapitre, nous allons décrire le déroulement et le guide que nous avons proposé aux participant.es. Le contact initial était le suivant (pouvant être formulé à l'oral ou à l'écrit selon le contexte) : « Dans le cadre de ma thèse de doctorat, je suis à la recherche de volontaires pour prendre part à une discussion de groupe (4-5 personnes) :

... à propos d'un sujet d'actualité récent. Cette discussion comprendra plusieurs étapes, toutes collectives, et durera environ 1h30. Cet entretien collectif se déroulera à l'université (le lieu exact sera discuté avec les différents membres de l'entretien) et il sera confidentiel et enregistré afin de faciliter sa retranscription.

... sur la situation de confinement. Cette discussion comprendra plusieurs étapes, toutes collectives, et durera environ 1h30. Puisque le contexte ne nous permet pas de nous rencontrer physiquement, je vous propose de réaliser cet entretien collectif en ligne (Skype). Cet entretien sera enregistré afin de faciliter sa retranscription»

En raison des objets thématiques des focus groups : plutôt accès sur un mouvement politique et social actuel pouvant mettre en lumière des controverses pour l'un ; plutôt accès sur le vécu d'un bouleversement mondial pouvant intégrer des expériences intimes et douloureuses pour l'autre ; mais aussi parce que la proposition de tâche d'écriture se serait réalisée avec davantage de difficultés avec de grands groupes, nous avons préféré des groupes de petite taille (5 personnes en moyenne).

Si une certaine homogénéité interne des focus groups peut parfois être remarquée (âges, ville d'habitation, situation socioprofessionnelle, etc.), les raisons tiennent plus du hasard et de contraintes contextuelles que d'un souhait. En effet, dans la démarche initiale, nous souhaitions autant d'hétérogénéité que le hasard du volontariat pouvait permettre afin « d'augmenter la dynamique de la discussion, susciter des perspectives différentes et aboutir à la confrontation de ces perspectives » (Marková, 2004, p. 229). Nous souhaitions une population « tout-venant » sans exercer un contrôle d'inclusion/exclusion. Cette sélection qui quelque part n'en était pas une, a été source d'étonnement pour les participant.es, surpris.es d'avoir été choisi.es pour leur seule qualité d'être. Néanmoins, dans la réalité de terrain, force est de constater qu'il est difficile de trouver des volontaires en faisant appel au seul bouche-à-oreille, diverses diffusions et demandes fortuites. Ainsi, seuls deux critères, assez simples permettait d'inclure des volontaires. Le premier : le souhait des individus à participer. Le deuxième : le fait d'avoir connu un même événement, au même moment. Dans les deux cas, cela impliquait d'avoir résidé en France quelques mois avant le focus group. Une fois la base des volontaires recueillie, et autant que les contraintes d'agendas le

permettaient, nous répartissions les individus dans divers groupes afin que les focus groups soient composés de personnes ne se connaissant pas au préalable.

1. Contextes des cas 1 et 2

Dans le premier cas, les participant.es étaient invité.es à se réunir ensemble dans un même lieu. Les focus groups (FG) pouvaient se dérouler soit à l'Université Lyon 2 à Bron, soit à la Maison des Sciences de l'Homme, sur les quais. C'était une forme de 'vote' à la majorité, ils avaient le choix. Une fois dans la salle, le placement était semi-libre, libre parce qu'ils et elles se mettaient sur l'une des chaises disponibles, semi parce qu'ils et elles ne pouvaient pas s'asseoir n'importe où, table et chaises étaient déjà installées.

Le contexte sanitaire forçant une adaptation de la méthode, nous avons réalisé les focus groups sur le COV en ligne. La réalisation de focus groups à distance peut se faire de façon synchrone ou asynchrone (Morgan & Hoffman, 2018). Dans notre cas, il était plus pertinent de réaliser ces focus groups de façon synchrone, en raison de la tâche proposée (l'écriture collective de l'évènement). Il était plus facile pour des personnes de dialoguer en direct, et de se voir, pour pouvoir converser et collaborer sur une tâche :

Of the online methods, synchronous video-conferencing is closest to the 'look and feel' of a face-to-face focus group. Within the limits of the Internet connection quality, participants are able to see facial expressions, add nuance and variability to their tone of voice, laugh, etc. in a way that they are unable to in text-based mediums (Morgan & Hoffman, 2018, p. 260).

Réaliser des focus groups en ligne est tout à fait envisageable (pour une population ayant accès à internet et maîtrisant un minimum les technologies), cela offre une alternative pour pouvoir interviewer des personnes en temps de distanciation sociale, mais cette modalité n'a rien de neutre. Quelques adaptations étaient nécessaires afin de conserver la même trame que pour le cas 1. Nous devions ainsi : créer la fiche sociodémographique en ligne, trouver une plateforme de visioconférence, adapter les matériaux pour qu'ils soient envoyés en ligne ou encore se servir des outils partagés (Google doc) afin que tous et toutes puissent écrire le récit. Comme proposé par Morgan & Hoffman (2018), il peut être utile de réaliser un guide d'utilisation de l'interface choisie et de proposer un échauffement pour que les participant.es apprivoisent l'outil s'il n'était pas déjà maîtrisé. Nous avons parfois pris le temps pour cette familiarisation, tout le monde ne maîtrisant pas l'ensemble des outils de visioconférence début 2020. Si dans le cas 1, des difficultés apparaissaient quant aux préférences du lieu de l'entretien, il en va de même avec les préférences des logiciels. En effet, certain.es participant.es préféraient une plateforme plutôt qu'une autre, provoquant des contraintes organisationnelles. Malgré une bonne préparation, les entretiens en ligne font que plusieurs choses échappent au contrôle du ou de la chercheur.euse. La première

chose, désormais d'une banalité déconcertante : les problèmes de connexion. Ne pouvant pas être maîtrisé, ce problème a pu être perturbateur dans la dynamique conversationnelle. Ensuite, la confidentialité et l'anonymat des données. Nous ne pouvions garantir la confidentialité et l'anonymat sur une interface d'internet. En effet,

While confidentiality means accessing and sharing personal information only as authorized by the person concerned (and typically includes assuring participants their data will not be accessed by anyone but the researchers), anonymity is about ensuring that the person cannot be identified from the research data. (Tiindenberg, 2018, p. 472).

Afin d'essayer de réduire les risques d'une fuite dans l'anonymat et dans la confidentialité, nous avons proposé, et non imposé, aux participant.es de choisir un pseudo pour la conversation, et pour la création de leurs comptes. Mais nous n'étions pas en mesure d'*assurer* les deux promesses clefs de la plupart des recherches en sciences humaines et sociales, confidentialité et anonymat. Nous ne pouvions pas contrôler ce que chacun.e enregistrerait, ou non, sur son propre ordinateur. Nous avons pris le soin d'explicitier cela aux participant.es avant l'entretien (au moment où ils et elles manifestaient leur intérêt).

Temporalité du cas 1. Entre mars et avril 2019, plus de six mois après le début du mouvement, nous avons réalisé 8 focus groups composés de 4/5 personnes (21 femmes et 18 hommes, d'une moyenne d'âge de 20 ans). Les participant.es étaient amenés à se souvenir du mouvement entre les actes XIX et XXII. Juste avant le début des focus groups, des manifestations avaient eu lieu sur les Champs-Élysées, qualifiées par la presse de résurgence de la violence. Pendant ce temps, la police recevait l'ordre de fouiller les personnes qui se rendaient sur le lieu de la manifestation, le mouvement avait connu l'acte le moins mobilisateur et le Grand Débat avait été mis en place. Les groupes de discussion se sont arrêtés la veille de l'annonce des conclusions du Grand Débat lancé par le gouvernement.

Temporalité du cas 2. Au mois de juin 2020, trois mois après les débuts du Covid-19 et du confinement en France, nous avons réalisé 8 focus groups de 3/4 personnes (20 femmes et 6 hommes, d'une moyenne d'âge de 24 ans). Le virus du Covid-19 s'est déclaré en Chine fin 2019, mi-février, les premiers foyers de contamination apparaissent en France. Le 17 mars 2020, le président de la République annonce le confinement en France (les crèches, écoles, collèges, lycées et universités étaient fermés depuis le 12 mars 2020). Le 11 mai 2020, la population française est déconfinée, avec toujours l'interdiction de se déplacer à plus de 100 kilomètres, mesure qui se terminera le 2 juin. Les focus groups se sont ainsi déroulés pendant cette période, où les résident.es français.es sortaient de deux mois de confinement, s'apprêtaient à ressortir de chez eux et elles, mais où l'incertitude quant à l'évolution de l'épidémie restait présente.

2. Notre rôle

Il nous faut dès à présent réfléchir à notre implication dans les focus groups. Dans le cas des FG sur le MGJ, il y avait beaucoup d'enjeux quant à la gestion des désaccords politiques vifs parfois révélés (avant, pendant, après le FG). Par exemple, nous ne nous attendions pas à ce qu'une personne sorte son gilet jaune de son sac, alors que nous avions proposé un entretien sur « un sujet d'actualité récent », et qu'une autre personne du même focus group témoigne immédiatement sa méfiance quant aux Gilets Jaunes et à la violence qu'ils « infligeaient » à la police. Ce fut formateur, dirons-nous. Dans ce type de situation, nous laissons la place à l'expression des désaccords, en restant vigilant.es à leurs évolutions.

Dans le cas des focus groups sur le COV les enjeux étaient d'un autre ordre. Les participant.es ont éprouvé du plaisir à parler entre elles et eux de ce qu'ils et elles venaient juste de vivre. Situation inédite, où l'absence de l'autre faisait loi, bouleversement et reconstruction des liens sociaux, l'imprévisible comme devant être maîtrisé au quotidien, les pertes, mais aussi le sentiment paradoxal d'un apaisement, une dé-rigidification du temps, etc. Une fois encore, il ne nous semblerait pas raisonnable de taire les difficultés éprouvées pendant le FG. Pendant quelques lignes, le *nous* deviendra *je*, quand le lien à l'autre dans les FG en allait de *ma* responsabilité. Ces étonnements étaient vécus, certes différemment et avec une intensité variable, aussi par moi, aussi confinée et devant faire-face aux menaces multiples. Mais alors, que dire de la neutralité devant être de mise concernant le ou la chercheur.euse pendant cette « aventure » (Willing, 2001, cité par Jodelet, 2004, p. 159) qualitative ? Nous ne nous attendions parfois pas à entrer dans un tel niveau d'intimité, alors qu'il s'agissait d'un entretien entre inconnu.es avec un aspect de confidentialité moins maîtrisable qu'en face-à-face. Les entretiens en ligne auront peut-être pu masquer un manque d'expérience dans la gestion des entretiens invoquant des parcours douloureux ou traumatiques. Dans ce dernier cas, la caméra ne prenant qu'une partie du corps en compte, j'ai pu tenter de maîtriser les zones visibles, lorsque le reste du corps s'est fait témoin des difficultés à gérer la pression induite par la situation. De cette façon, nous pouvons nous questionner sur la rencontre de l'empathie et de la sympathie (voir Jodelet, 2004, p. 149), au cours de laquelle, par des processus fusionnant les notions, mon récit a pu s'emmêler avec celui des participant.es, et autant l'admettre à cet instant, peut être que cela témoignait du besoin de communiquer avec l'autre à propos de ce qui était vécu. Quand bien même ce pas d'engagement n'a pas été franchi, d'un point de vue conversationnel, cela nous permet de questionner plusieurs points (impliquant un retour au *nous*). D'une part, cela nous renseigne sur la nécessité d'échanger avec l'autre pour donner du sens à ce qu'il nous arrive, mais ce point rime avec les fondations théoriques déjà proposées. D'autre part, cela peut poser question sur l'impact de l'interview sur les chercheur.euses, question parfois moins

abordée que l'impact de l'interview sur l'interviewé.e. Même si la psychologie clinique avertie et préconise des solutions pour faire-face, la psychologie sociale semble moins en alerte sur ces questions. Se dégager de son objet de recherche et de ses témoignages peut paraître un idéal, l'entretien étant avant tout une rencontre entre plusieurs humains aux statuts et connaissances posés comme différents, puisque processus de recherche. Néanmoins, il semble utopique de prétendre avoir la capacité de se fermer à la multiplicité des informations reçues parce que nous sommes dans une posture de recherche. Dans ce contexte, et dans bien d'autres, ignorer l'impact des récits, des histoires, des représentations et des souvenirs des autres, ne nous semble pas être pertinent. Dans un même mouvement, et suivant aussi les enseignements de la psychologie sociale, nous ne sommes pas non plus dans un breuvage passif des informations. Cela ne signifie pas que, puisque difficilement maîtrisable, il faut laisser de côté la neutralité, « cela n'empêche pas la rigueur » (Jodelet, 2004, p. 159). Alors, comment se trouver dans ce juste milieu, souvent préconisé ? Ainsi, « seule la vigilance permet de maîtriser les risques liés à l'engagement du chercheur, à son appréhension du monde vécu de l'autre, comme d'éviter les interprétations hâtives, les projections indues » (Jodelet, 2004, p. 150). En effet, les chercheur.euses doivent se dégager de ses présupposés lors des entretiens, et « s'armer de questions théoriques pour orienter son regard et dire quelque chose de valable sur ce qu'il observe » (Jodelet, 2004, p. 148). L'avant-entretien nécessite ainsi une préparation, théorique et de mise à distance de ses propres représentations de l'objet, afin que le sujet puisse s'exprimer, dans le meilleur des cas, à quelqu'un qu'il pense être compréhensif. C'est ainsi qu'un temps de digestion des informations des focus groups, et de l'actualité, s'est avérée nécessaire avant d'entamer l'analyse du corpus.

Le premier cas était à propos d'un mouvement social et politique, le deuxième à propos d'une pandémie mondiale qui a bouleversé le quotidien de milliard d'individus. Dans les deux cas, le risque de notre engagement dans l'objet était important. Notre positionnement variait au cours de l'entretien. Au début, il était plutôt actif dans la conversation, nous propositions de distribuer la parole si cela ne se faisait pas 'naturellement', puis lorsque la consigne du récit était donnée, il y avait un retrait de l'espace symbolique de la discussion et un retrait physique (reculer un petit peu sa chaise, et prendre quelques notes), l'espace appartenait aux membres du focus group. Pendant cette étape, nous n'intervenions que si une personne ne s'exprimait pas, alors qu'elle semblait vouloir le faire. Nous nous réinsérions dans l'espace de discussion du FG pendant le débriefing du travail d'écriture afin de poser quelques questions au groupe et lors du débriefing final.

3. Déroulement

Ces focus groups se déroulaient comme suit : i) une association verbale, ii) une invitation à écrire collectivement l'histoire du cas 1 ou 2, iii) un débriefing collectif sur la tâche précédente et un prolongement, iv) une fiche socio-démographique, et v) le débriefing final. Après avoir recueilli l'accord pour l'enregistrement audio et vidéo, et précisé la confidentialité et l'anonymat inhérents au travail de recherche (avec des nuances pour le cas 2), nous avons donné la possibilité aux participant.es de se présenter brièvement. Nous avons ensuite annoncé les diverses consignes et la thématique (cas 1 ou cas 2), et pour ne pas surcharger cognitivement les volontaires avec une multiplicité de consignes, nous avons proposé d'expliquer les consignes avant chaque étape. Cette méthodologie proposait une déclinaison de matériaux discursifs « spontané (associations verbales), exprimé dans des entretiens (individuels ou collectifs), induit par des questions ou cristallisé dans des corpus littéraires, documentaires, filmiques, iconographiques ou même épistolaires » afin de saisir plusieurs « dynamiques psychosociales des représentations » (Kalampalikis, 2005, p. 148).

i) Les associations verbales¹⁴

Ces focus groups débutaient par une tâche d'association verbale libre (MGJ, ou COV). Cette dernière était conjointe au reste de l'exercice et du groupe, mais il s'agissait dans un premier temps d'une tâche individuelle. Nous proposons aux volontaires d'écrire leurs mots sur un papier, ou lorsqu'ils et elles étaient en ligne, de l'écrire sur le fil de conversation. Une fois cela terminé, nous leur proposons de discuter des mots qu'ils et elles avaient écrits.

ii) La discussion

S'en suivait l'invitation à écrire collectivement l'histoire de ces événements récents et inachevés, tâche qui allait plonger les participant.es dans un polylogue leur permettant d'approfondir et d'exprimer les souvenirs qu'ils et elles avaient de l'évènement. En effet, après l'annonce de la consigne, nous avons donné quelques matériaux déjà cristallisés aux participant.es, à savoir, une vidéo résumant l'évènement, un article de presse qui dévoile la façon dont les pays étrangers le vivent, et dix photos liées à l'évènement (voir Bresco, 2016). Nous voulions observer comment ils s'appropriaient ces matériaux lors de cette reconstruction mémorielle de l'évènement. Les participant.es n'étaient à aucun moment forcés à les prendre en considération, c'était au groupe de choisir si oui, ou non, cela pouvait être utile. À partir du moment où les matériaux étaient mis à disposition et que la consigne était donnée, les participant.es étaient indépendant.es, nous étions en recul (au sens propre et au figuré). En effet, les groupes d'inconnu.es étaient de prime abord

¹⁴ Le guide du FG se trouve dans les annexes, page 242.

insérés dans un contexte institutionnel ou ligne, créant un groupe plutôt formel. Nous mettre en recul permettait de laisser la place à des conversations moins dirigées qui laissait la possibilité à un groupe informel de se créer. D'une certaine manière, nous invitions les participant.e.s à cristalliser et figer temporellement ces représentations lors de l'écriture collective de l'histoire des événements.

iii) Le débriefing collectif

Une fois l'histoire écrite et le stylo posé, l'interviewer réintervenait dans le focus group et posait des questions sur la difficulté (ou facilité) de la tâche, l'importance des matériaux dans ce travail, sur la façon dont ils et elles imaginaient l'avenir de l'évènement, et nous leur demandions de s'imaginer écrire cette histoire pour un pays étranger.

iv) La fiche socio-démographique

Cette fiche sociodémographique habituelle dans les recherches en sciences-humaines et sociales, allait nous permettre de recueillir quelques informations sur les participant.es.

v) Le débriefing final et la fin de l'entretien

Lors du débriefing final, nous répondions à l'ensemble des interrogations des participant.es et nous prenions le temps de les remercier pour le temps accordé. Parmi l'ensemble des questions, nombre d'entre elles portaient sur l'écriture du récit : *pour quoi faire ? Pour qui ? Est-ce que le rendu semblait qualitatif ? Suffisant ?* À ce moment-là, nous expliquions les raisons théoriques et contextuelles dans lesquelles nous nous étions posé ces questions. Il s'agissait aussi d'un moment évaluatif pour les participant.es, ce moment était-il appréciable ? Ennuyeux ? Drôle ? Salvateur ? Inutile ? Dans le cas des entretiens à propos du COV, thème plus sensible et éprouvant pour les participant.es que le MGJ, nous avons proposé les coordonnées de centres d'aides et d'écoutes psychologiques. Certain.es participant.es avaient vécu lors du confinement et du Covid-19 des événements douloureux et parfois décrits comme traumatiques. Cela était proposé à la fin de l'entretien et a été également envoyé dans un mail individuel¹⁵.

¹⁵ « Sachez par ailleurs que si, dans votre situation actuelle, vous ressentez le besoin d'une écoute ou d'un soutien, vous pouvez avoir recours aux dispositifs suivants : - La Croix-Rouge et le réseau national de l'urgence psychologique mettent en place un service ouvert à toute la population : prise en charge médico-psychologique - 0 800 130 000 (24h/24 et 7j/7). - Action Inpsy propose sur la plateforme BeMyPsy des consultations grand public et pour les professionnels de santé tenues notamment par des psychologues : <https://www.reseauspsychologues.eu/>, <https://bemypsy.com>. Je reste disponible pour toutes questions et remarques, même si des questions se posent à vous dans plusieurs mois. »

Synthèse de la partie II

Dans cette deuxième partie, nous y avons retracé la démarche méthodologique choisie, notamment en proposant de prendre en compte notre propre lien à l'Autre dans ce contexte. Nous avons utilisé la méthode des focus groups (Kalampalikis, 2019) pour investiguer le souvenir et la construction narrative collective du MGJ et du COV. Cette méthode permet notamment aux participant.es d'être dans une dynamique de conversation, d'interaction, d'échanger à propos des significations qu'ils et elles attribuent à la thématique concernée. Ce lieu de discussion permet aussi de porter un regard sur l'attitude dans les processus mémoriels, les deux événements aux contours flous et à la fin non-définie pouvant avoir pour effet de perturber tant le souvenir que l'acte de se souvenir. Notre questionnement se situe sur la forme et le fond que peuvent prendre les souvenirs et représentations sociales. Dans les focus groups que nous avons construits et menés, nous avons ainsi demandé aux participant.es d'écrire l'histoire de l'évènement. Cette co-construction permet de s'approcher des pratiques actuelles dans lesquelles les idées et les individus sont interconnectés entre eux (Wagoner, 2018). Par ailleurs, si les focus groups permettent de révéler les représentations d'un groupe sur une thématique, ils sont aussi des lieux d'ancrage (Kalampalikis, 2004) et « peuvent ressembler à une sorte de conscience qui émerge à travers les discussions et le ou la chercheur.euse peut être témoin de la manière dont les connaissances sociales peuvent se transformer à partir du partage et de l'analyse des expériences personnelles » (Kitzinger, 2004, p. 306). Nous avons en conséquence choisi les FG, une situation dans laquelle il y a plusieurs interlocuteur et interlocutrices.

The discussion highlights the importance of studying remembering as a social activity governed by the settings in which it occurs, serving a potentially large set of personal and interpersonal functions in which the significance of past experiences for current purposes is generally of greater importance than accuracy and completeness, the usual criteria in psychological studies (Edwards & Middleton, 1986, p. 430).

La partie qui va suivre s'efforcera de dévoiler la méthode d'analyse qui nous a permis de questionner les matières et manières du souvenir.

PARTIE III. MATIÈRE DE LA MANIÈRE, MANIÈRE DE LA MATIÈRE

Dans cette troisième partie, nous proposons une grille d'analyse qui prend appui sur les nombreux travaux qui ont établi l'implication de processus et de contenus dans la reconstruction des souvenirs. Nous faisons la tentative de les synthétiser, de les regrouper, et de les rendre opérants sur notre corpus, suivant une stratégie étique. Dans un mouvement retour, et s'approchant d'une stratégie émique, le corpus a parfois demandé une adaptation de la grille. Ainsi, notre grille est fondée sur deux grands pôles impliquant les dimensions constituantes et constituées des représentations sociales. De cette façon, la focale se placera sur les manières et matières des souvenirs. Parce qu'ils communiquent, processus et contenu créent à la fois une matière de la manière et une manière de la matière.

Nous proposons dès maintenant la visualisation des pôles et catégories. Nous laisserons découvrir les sous-catégories et les raisons de leurs compositions dans les chapitres qui vont suivre.

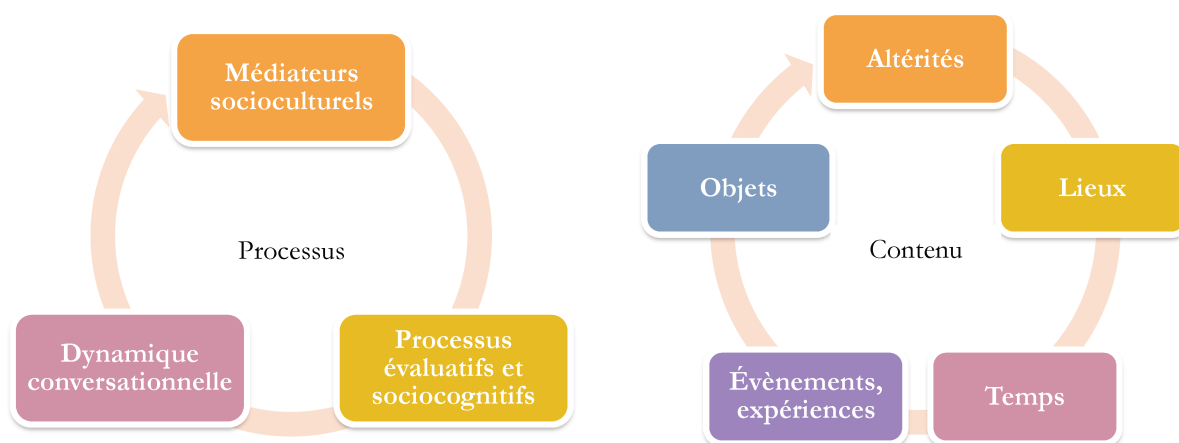


Figure 3. Les deux pôles principaux de la grille: les processus et les contenus

Chapitre 1. La grille d'analyse

Nous souhaitons ici proposer une grille d'analyse des processus et contenus mémoriels et représentationnels et de leurs contextes¹⁶. Elle engage des processus cognitifs, sociaux et culturels s'inspirant des nombreux travaux qui ont démontré leurs implications dans la reconstruction des souvenirs. Nous intéressant aux enjeux mémoriels et représentationnels de ce corpus, nous proposons une grille basée sur trois grands axes qui viendront s'inspirer de la nature constituante et constituée des représentations sociales : les processus, les contenus et le récit final. Cette grille n'a pas pour objectif la comparaison des souvenirs présents dans le corpus avec une autre forme de mémoire de l'évènement (officielle, institutionnelle ou médiatique) mais de considérer l'importance accordée à chacune des notions explicitées ci-dessous et d'observer les points communs et différences intergroupes et inter-thématiques.

Ainsi, nous avons appliqué strictement la même méthode d'enquête, avec comme seule adaptation contextuelle la passation en ligne des FG sur le COV. En ce sens, avoir une grille d'analyse identique pour ces deux recueils de données nous permettra de considérer les points de rencontres et divergences dans les processus et contenus. Ce travail se base sur le fait que *l'autre* aide à la remémoration, et que le souvenir est une activité profondément sociale, empreinte du passé, du présent, du contexte et des personnes en présence. En cela, étudier les conversations issues de focus groups est un point d'entrée aux processus psychologique :

The idea that speaking can provide a window on psychological processes is longstanding [...] Two conceptualizations are evident (...) First, is the idea that what is said is sometimes a direct expression of thought, as with a spontaneous expletive (...) Second, is the idea that speaking, and cognition sometimes form part of a 'thinking loop'. This idea is evident in Vygotsky and Luria's (1994) observation that young children are better able to solve some tasks when they can talk themselves through it (Wagoner & Gillespie, 2014, p. 4)

Bien que les conversations issues de ces focus groups ont modifié certaines des sous-catégories de cette grille (étique), elle pourrait servir pour un tout autre sujet que ceux que nous proposons ici. Comme indiqué précédemment, elle s'efforce de proposer une lecture de la mémoire en tant qu'objet socialement construit dépendant des caractéristiques et des contextes (sociaux, culturels et conversationnels). Cette grille est pensée en termes de *présence* et *d'absence*. Mais comme il est particulièrement difficile de mettre en lumière ce qui a été absent ou exclu d'une conversation (Kitzinger, 2004), elle ne peut pas prétendre à l'exhaustivité. La mémoire scientifique n'échappant pas aux processus dynamiques de reconstruction mémorielle, nous avons construit cet outil

¹⁶ La grille d'analyse complète se trouve en annexe page 248

d'analyse en fonction de nos intérêts et besoins du présent¹⁷. En effet, notre analyse de la mémoire s'axe sur les processus sociaux (les processus individuels étant considérés comme liés au social) :

« There are doubtless important differences between intra-psychological processes and what people say [...] and accordingly any analysis needs to proceed with caution. However, all methodologies for studying psychological processes have limitations. If social psychologists dare to push beyond an exclusively discursive interpretation of conversational data, they may find that they are in possession of a powerful methodology for studying the situated coupling of cognition, culture and social interaction » (Wagoner & Gillespie, 2014, p. 16).

Nous supposons ainsi que la conversation des participant.es fournit des indices sur les médiateurs sociaux, culturels et cognitifs de l'acte de se souvenir, le discours pouvant révéler des processus sociaux (Brown & Middleton, 2005) et que *se souvenir*, à la différence de reconnaître, permet d'exploiter « l'organisation, avec l'orientation ou l'attitude, du matériel psychologique » (Bartlett, 1995, p. 195).

¹⁷ Comment *un groupe* se souvient-il – *collectivement*, au travers de la *conversation* et de l'*écriture* – d'un évènement qui *n'est pas encore terminé*, bouleversant le *schéma* communément admis dans la *narratologie*, *début-milieu-fin* ?

Chapitre 2. Manières

Nous allons reprendre les idées principales de l'ancrage théorique, retravaillées et rethématisées en processus/contenu pour penser l'analyse.

Question principale : Comment fait-on pour se souvenir et se représenter collectivement ?

Postulat : Les espaces de conversations peuvent être privilégiés pour étudier les souvenirs et leurs reconstructions, ils permettent de tenir compte de la 'boîte noire'. En se souvenant, les individus vont laisser des traces de la façon dont ils s'y sont pris pour parvenir à un contenu. Ainsi, la *manière*, se réfère aux processus permettant de se souvenir, notamment en présence des autres (qui exercent une pression sur le ou la locutrice). Ces processus contribuent à la conventionnalisation du souvenir : « de façon générale [...] la *manière* de se souvenir est principalement une question de tempérament et de caractère » (Bartlett, 1995, p. 256). Ce que Bartlett entend par tempérament et caractère, c'est ce qui découle des tendances persistantes d'un groupe. Selon l'auteur, il faut différencier les tendances *dominantes* dans les activités des groupes, et les tendances *persistantes*. Si les tendances *dominantes* ne sont pas nécessairement représentatives d'une permanence, elles restent néanmoins fonctionnelles et importantes pour le groupe. Cela signifie que si l'on trouve une tendance entre plusieurs groupes, on pourrait conclure à une tendance *persistante* dans la *manière* du souvenir, mais on ne pourra pas certifier que cette tendance était déjà-là il y a des années, et qu'elle le sera dans l'avenir :

I hazard the conclusion that preferred, persistent, group tendencies can be most easily made out on a basis of a study of folk possessions – popular stories, art, newspapers, current jokes and proverbs, perhaps the cinema and the popular stage; but that, in whatever direction we first track them down, we must never claim for them any general application in the group unless we can find confirmatory evidence in other directions (*ibid.*, p. 261).

Il faut trouver un point d'équilibre et ne pas mal traduire ces tendances persistantes, elles peuvent être à vif lors de périodes de crise, mais d'autres, plus anciennes, peuvent ressurgir dans le présent et potentialiser leurs efficacités :

Times of social stress, threat from outside, insurrection from within, any state of high social tension, are often believed to bring out preferred persistent tendencies in a marked manner. A possible explanation is that these are times in which all normal social control factors disappear or become slack, leaving the few fundamental tendencies a freer scope for expression. Or it may be, not that normal group tendencies find a more ready expression in times of crisis, but that outgrown or outworn tendencies then suddenly surge up once more. Until the correct interpretation of this difficult matter is finally settled, it is safer to refuse to accept evidence from social crises, unless it is backed up by a study of normal social life within the group concerned (*ibid.*, p. 261).

L'étude des tendances persistantes exige une rigueur et une méthode particulières. Elles ne peuvent être visibles qu'à travers l'étude du groupe à différentes périodes historiques, dans différents

domaines et dans des conditions normales et critiques (Bartlett, 1995). Lorsqu'il propose les points de vigilance et d'attention pour saisir les tendances persistantes des groupes, il développe les fondements explicatifs sur la façon dont elles influencent la *manière* du rappel social.

I shall state briefly three principles. I do this with great hesitation [...] any tentative expression of laws can do no more than form a basis for a further exploration of the relevant facts. [...] What is beyond dispute is that remembering, in a group, is influenced, as to its manner, directly by the preferred persistent tendencies of that group. (1) In whatever field, where social organisation has no specifically directed organising tendencies, but only a group of interests, all about equally dominant, recall is apt to be of the rote recapitulatory type. This very often is the case over a wide field of daily happenings in the primitive group. (2) Whenever there are strong, preferred, persistent, specific, social tendencies, remembering is apt to appear direct, and as if it were a way of reading off from a copy, and there is a minimum of irrelevance. It may perhaps be that this is due to the adoption of a direct image type of recall, supplemented by the help of prevailing social 'schemata' which take the form of persistent customs. (3) Whenever strong, preferred, persistent, social tendencies are subjected to any form of forcible social control (e.g. are disapproved by an incoming superior people, or are opposed to the general immediate [...] social remembering is very apt to take on a constructive and inventive character, either wittingly or unwittingly. Its manner then tends to become assertive, rather dogmatic and confident, and recall will probably be accompanied by excitement and emotion (Bartlett, 1995, p. 265).

Dans cette rapide introduction aux manières du souvenir, nous avons commencé à noter certains des nombreux processus qui ont été identifiés comme étant aidants pour reconstruire le souvenir.

1. Les processus sociocognitifs, évaluatifs et gouvernant les autres processus

Par évaluatifs, nous entendons que l'individu peut s'autoévaluer et évaluer l'Autre. C'est ce que Bartlett nomme 'tourner autour de son schéma' et cela signifie changer de perspective à travers l'évaluation de son propre souvenir. Notion provenant de Mead (1934, cité ici par Wagoner & Gillespie, 2014), il s'agit d'une autoréflexion, une interaction avec soi-même. Parallèlement à la réaction qu'il est possible d'avoir à propos des énoncés des autres, l'autoréflexion est ici considérée comme un processus social puisque c'est dans un contexte conversationnel et avec l'autre qu'elle est produite et construite.

À l'instar de ce que proposait Halbwachs (1997), les attitudes et les représentations de la mémoire et de l'oubli sont ici considérées en tant que processus sociaux : « conversations act as significant environments in which thoughts are formulated, justified and socialised according to how other speakers talk about mental processes » (Middleton & Brown, 2005, p. 90). Dans notre cas, puisque la tâche était notamment centrée sur le souvenir, nous interroger sur l'attitude et les représentations sociales de la mémoire et de l'oubli (Haas, 2014) et le langage qui leurs sont associées nous aidera à comprendre comment ces dernières agissent sur le processus de remémoration lui-même. Ces « meta-mnemonic formulations of the process of remembering itself » (Middleton & Brown, 2005,

p. 89) sont des réflexions sociales dans la mesure où il s'agit d'une réflexion publique sur ses propres processus mentaux.

Saying something like, 'I don't remember' is a good way for speakers to leave options open in the conversation. This is an instance of meta-cognitive construction – acquiring a conventional vocabulary and discourse for mental life designed to serve the social pragmatics of conversation (Middleton & Brown, 2005, p. 90)

L'enjeu est double : étudier les souvenirs d'un évènement, mais aussi les représentations de la mémoire à travers le rappel de cet évènement.

Nous avons divisé cette catégorie des processus en 5 sous-catégories : l'incertitude, l'ignorance (dès que les participant.es expriment l'idée de ne pas savoir quelque chose), la certitude, la mémoire et l'oubli (dès que les participant.es font explicitement appel à ces processus) et les cognitions diverses (nombreuses catégories, mais peu fréquentes comme l'imagination, la réflexion, les idées, les mentalités, ...)

Exemples : « je ne suis pas sûr » ; « c'était en novembre non ?... Ou en octobre je ne sais plus » ; « je n'en sais rien, moi, de ça » ; « c'était sûr et certain que ce n'était pas eux » ; « 2018 ? ok, je n'ai pas une si bonne mémoire que ça » ; « tout le monde imagine que la planète va se soigner toute seule ».

2. Les médiateurs socioculturels

Pour nous souvenir, nous pouvons utiliser des médiateurs sociaux, culturels et cognitifs. Une fois opérationnalisés, ces derniers peuvent s'identifier dans les conversations, qui vont fournir des indices de leur présence. Nous devons l'opérationnalisation de ces indicateurs à Wagoner & Gillespie (2014). Nous reprendrons les 6 médiateurs qu'ils avaient identifiés, et nous y ajouterons l'imitation/prendre la voix d'un.e autre, ainsi que la métadonnée du rire.

A. L'image

L'image tisse l'expérience antérieure avec les impressions liées à l'objet du souvenir. Il s'agit de l'instant du discours où la reconstruction du souvenir est décrite par le sujet. Cette image peut être abstraite (Bartlett, 1995), mais elle peut aussi être « an embodied and action-oriented feeling » (Wagoner & Gillespie, 2014). Dans les processus de remémoration, il est précisé que l'apparition d'une image ne garantit pas que le lien avec le souvenir soit réalisé.

Exemples : « Je l'ai sur le bout de la langue » ; « A : Il était en train de se protéger le visage ou un truc comme ça ! (A imite l'évitement des balles) »

B. La cohérence narrative

La cohérence narrative fait partie des attentes culturelles familières. Il s'agit d'une dimension clé du souvenir, ce sont toutes les choses que les participant.es considèrent comme étant quelque chose qui « doit » être dites dans le texte, exprimé dans la littérature comme une « narrative expectation » (Bartlett, 1995) ou comme un « narrative template » (Wertsch, 2002) :

Exemples : « On ne peut pas dire 'ils' si on n'a pas précisé de qui on parlait ! » ; « Il faut qu'on précise que c'étaient les CRS avant les Gilets Jaunes, sinon ça fera d'eux deux parties violentes » ; « on commence par quoi ? » ; « marque la date du confinement en haut et en gras ! »

C. La déduction

La déduction fait également partie des attentes culturelles familières. Si elle semble similaire au médiateur précédent, celui-ci s'appuie davantage sur le sens commun et la logique et moins sur la cohérence du texte qui émerge.

Exemples : « On ne peut pas encore dire le mot révolution, ni l'écrire, il faudra attendre de voir les événements » ; « Ça ne peut pas être ça, ça n'existe pas » ;

D. La répétition

La répétition est un médiateur qui permet de s'interroger soi-même et les autres. Lorsqu'un mot ou une énonciation revient deux fois ou plus, elle montre un point clé dans le raisonnement de celles et ceux qui font le discours. De plus, « repetition seems to have the function of focusing attention, possibly by keeping the salient element in working memory or the auditory loop » (Wagoner & Gillespie, 2014, p. 6).

Exemples : "A : il y a eu le truc à l'Arc de Triomphe et ... B : le Grand débat A : oui, mais il s'est passé quoi à l'Arc de Triomphe parce qu'en soit ... C : ouais le grand débat c'était n'importe quoi ! A : il y a eu de la casse à l'intérieur ».

E. Les questionnements

La question est un médiateur qui permet de s'interroger soi-même et les autres. Dirigée vers soi ou l'autre, et profondément liée au fait de se souvenir ensemble (joint remembering), elle est ici prise en compte comme un résultat de la pensée dialogique (Linell, 2009, cité par Wagoner & Gillespie, 2014), comme moyen de se souvenir, « tags and overt requests for assistance that signal or invite ratification » (Middleton & Brown, 2005, p. 89) et plus largement pour suggérer quelque chose, déclencher un souvenir ou entamer doucement un désaccord (Wagoner & Gillespie, 2014).

Exemples : « A : c'étaient les poulets ça ! B : la police tu veux dire ? A : (rires) » ; « Au début, c'était pas que 15 jours ? ».

F. Se référer à l'autre

Se référer à l'autre inclut par définition les tensions provenant du fait de se souvenir ensemble (joint remembering). Il s'agit de l'instant où des concessions sont faites dans la relation entre plusieurs personnes pour déterminer sur quels souvenirs (de quelle personne) se baser, s'appuyer, en cas de litige mémoriel (Edwards & Middleton, 1987). Ce médiateur, particulièrement important dans les relations intergroupes, fait aussi apparaître la question de la confiance et de la fiabilité perçue dans les souvenirs de l'autre. Certains arguments peuvent avoir plus de poids que d'autres (Haas, 2002 ; Jodelet, 2012) selon le statut et la légitimité d'une personne dans un groupe. Ce médiateur montre que « sometimes accuracy is a second priority to the demands of social relations » (Wagoner & Gillespie, 2014, p. 3).

Exemples : « Non, mais tu as l'air sûr de toi, donc vas-y note le » ; « C'était le 17 novembre, non ? tu as manifesté donc tu dois être plus au courant ... »

G. Parole rapportée / imitation

Nous proposons d'intégrer ce médiateur socioculturel avec les précédents. Ce médiateur met en scène l'autre dans les processus de remémoration. L'imitation, ou l'usage de paroles rapportées, correspond à cette forme de discours particulier où quelqu'un peut : rendre vivante une histoire, prendre la place de quelqu'un d'autre que soi (imaginé ou réel), ou se mettre à la place d'autrui pour tenter d'en saisir ses états mentaux, activer un sentiment de familiarité plus important (Mercier & Kalampalikis, 2019). Comme indiqué par Halbwachs « nous portons toujours avec nous et en nous une quantité de personnes qui ne se confondent pas » (1997, p. 52). En intégrant cette caractéristique rhétorique à notre discours, cela peut permettre de constituer une réponse aux objections potentielles (Middleton & Brown, 2005), mais aussi permettre aux locuteurs et locutrices d'énoncer une prise de position différente à travers la parole d'un.e autre (*ibid.*). À travers de ce médiateur, il est possible de dramatiser et mettre en scène des contenus socioculturels (presse, TV, films, etc.) ou des personnalités publiques, en faisant parler des personnages. En réalité, en citant autrui, les individus apportent dans la conversation leurs propres connaissances et le souvenir qu'ils s'en sont fait. Opérer une transformation sur ce qui a été écrit/vu/entendu peut permettre aux participant.es de s'approprier le contenu, réduisant ainsi l'inconnu. Par appropriation, nous entendons que les individus semblent parfois vivre les événements par procuration. La conversation collective offre un espace où les arrière-fonds culturels

(Moscovici, 2013) ne se partagent parfois que partiellement, ainsi l'imitation peut avoir des effets sur l'entente du groupe (mécompréhension, désaccord). Parfois les histoires peuvent être « ventriloquées » plutôt que créées (Andrews & al., 2015).

Exemple : « [...], mais toujours dire 'il y a ceux qui veulent tout casser et rien faire avancer puis il y a nous, les raisonnables, on a mis un grand débat en place, nous on veut discuter et eux regardez ils ne veulent pas' c'est chiant en fait »

H. Le rire

Le deuxième médiateur que nous souhaitons ajouter est plutôt axé sur du paraverbal : le rire. Ce médiateur peut être analysé qu'en considérant le contexte du discours dans lequel il intervient. Il peut être signifiant et aidant pour le souvenir. Le rire peut être facilitant pour retrouver le souvenir ou pour le maintenir dans une conversation : « tout mot, toute combinaison de mots ou tout événement qui apparaît comique est presque certain d'être reproduit tant que la signification comique est conservée. Néanmoins, le comique est extrêmement susceptible de changer, car ce qui paraît comique varie dans de larges limites d'une personne à l'autre » (Bartlett, 1995, p. 89).

Exemple : « A : L'ennui total (Rires) ; B : (Rires) A : Moi, j'ai compté les jours. J'ai un cahier, là, à côté de moi, il y a quarantaine jour 2, jour 3, jour 4 où j'écrivais heu ... »

3. Dynamique conversationnelle

Question principale : Comment fait-on pour se mettre d'accord dans collectif d'inconnu.es ?

Postulat : Se basant sur le courant du Joint Remembering, se souvenir en groupe influence la reconstruction de ce même souvenir. Selon Moscovici, ou encore Bakhtine, *on ne peut pas ne pas communiquer* et que c'est au travers de ces communications que l'on construit nos réalités. Considérer les représentations sociales comme des présuppositions cachées, des inférences pragmatiques, derrière les mots et les images, permettrait de comprendre différemment le principe d'ancrage en tant que pratique sociale (Moscovici, 1994). Ces commentaires s'appliquent également lorsque l'on discute des processus mémoriels : « nos actes de mémoire s'inscrivent toujours dans un contexte argumentatif anticipé » (Middleton & Brown, 2005, p. 87).

A. Les consensus

Les accords manifestes et les « ratification by repeating the previous speaker's contribution » (Middleton & Brown, 2005, p. 89) viennent indiquer qu'un consensus est établi à propos d'un objet particulier. Il peut évidemment exister plusieurs degrés dans les consensus, du plus faible (« ouais, peut-être bien »), au plus fort (« mais oui ! c'est ça, tu as raison ! »). Un

consensus peut également être moins manifeste, lorsque les présuppositions sont partagées (Moscovici, 1994), un objet (au sens large) peut simplement ne pas être discuté et être tout de suite accepté par le groupe.

Exemples : « Oui, tout à fait » ; « A : C'était madame Pile ; Groupe : Madame Pile ! » ; « A : Ça a commencé avec le soulèvement des classes populaires ; B : et ensuite ça a tourné au vinaigre »

B. Les faux-consensus et les dissensus

Il est possible d'être confronté à un désaccord manifeste (« non, là, je suis désolé, mais non ») ou flottant (Moscovici, 1994). Les faux-consensus sont plus complexes à déterminer, et nous allons essayer d'en décrire deux majeurs. Tout d'abord, le faux-consensus déterminé par une mise en sens du monde qui n'ouvre pas la porte à une contradiction. Comme Ghiglione & Trognon (1993) l'expliquent, une phrase peu évaluative de type 'je pense que les Gilets Jaunes devraient arrêter de manifester' expose un monde *possible*, incertain, mais qui s'ouvre à la diversité des autres mondes, l'ouverture à un monde *alternatif* est admise. Alors que la phrase suivante, évaluative cette fois, « toute personne intelligente pense que les Gilets Jaunes devraient arrêter de manifester » construit un monde *avéré* qui ne laisse que peu la place à un monde alternatif. Ces dernières propositions, non sans faire penser au processus évaluatif 'tourner autour de son schéma' décrit précédemment, influencent la dynamique de la conversation. Jouant sur la désirabilité sociale, et sur le fait que dans les conversations ordinaires, nous avons plus d'expérience dans l'*accord* que dans le *désaccord*, la deuxième proposition ne laisse que peu de place à l'expression d'un désaccord. Ainsi, lorsque cette situation se produit, nous pouvons être dans un phénomène de faux-consensus. Un deuxième type de faux-consensus peut aussi être constaté lorsque les interlocuteurs sont surpris.es parce que leur phrase n'a pas été comprise. Ils et elles découvrent alors que les images et les mots anticipés comme socialement partagés (i.e. les présuppositions) ne le sont finalement pas. Face à cette situation, plusieurs choix conversationnels sont possibles : demander une explicitation (volonté d'ancrage, mobilisation de la pensée symbolique, Kalampalikis & Haas, 2008), ou ne pas le faire (refus d'ancrage, mobilisation de la pensée stigmatisante, *ibid.*). Lorsque quelqu'un souhaite connaître les présuppositions des représentations, en la rendant ainsi concrète (Moscovici, 1994), il peut user de locution telle que « qu'est-ce que tu veux dire ? ». À la suite de cela, les images et mots initialement prononcés peuvent être effectivement partagés. Mais quand cette pratique sociale de l'ancrage (Moscovici, 1994) ne parvient pas à s'effectuer, c'est que la représentation n'est peut-être pas si sociale que ça et qu'elle a la possibilité de créer du dissensus. Une personne peut aussi faire le choix de ne pas demander d'explicitation, nous

savons tous.tes que dans nos conversations quotidiennes, l'ensemble de nos représentations ne seront pas forcément entièrement partagées, sans que cela soit un problème en soi. Alors, l'individu peut choisir de « tolérer » certaines représentations, préférant éviter un conflit (Moscovici, 1994). Dans ce cas particulier, les interlocuteur.trices n'essayent pas d'ancrer la représentation, mais la laissent flotter vaguement, et ce faisant, il est plus facile de la tolérer. Ces situations particulières (ancrage, refus d'ancrage, flottement) permettent de continuer l'interaction et doivent d'être replacées en contexte dans lequel ce discours a été produit. Moscovici (1994) propose plusieurs indicateurs pouvant venir mettre en lumière un faux-consensus : plus d'ambiguïté, de polysémie et de paraphrase (nous retrouverons aussi ces trois notions dans notre grille à travers certaines sous-catégories des processus : incertitude, température informationnelle, répétition, parole rapportées).

Exemples : « ah non, pas du tout » ; « A : enfin pour moi c'est vraiment leur faute ! B : hum... » ; « A : tu veux dire quoi exactement ? B : Et bien, si tu analyses correctement les médias, tu vois bien qu'ils sont tous violents. A : hum, hum » ;

La température informationnelle

Nous avons explicité qu'une ouverture dans l'étude pragmatique de la communication se trouvait dans la température informationnelle (Kalampalikis & Moscovici, 2005). Redondance faible – hétérogénéité étant plus spécifique à la transmission de connaissances, et redondance forte – homogénéité étant plus propices à des situations de communication dans lesquelles s'expriment et agissent les représentations sociales. Les représentations sociales ne sont que partiellement distribuées et liées au contenu de leur expression sémantique, et elles ne sont que partiellement partagées. Comme indiqué précédemment, les représentations sociales ont pour qualité d'être des présuppositions dont l'explicitation est superflue dans nos conversations quotidiennes. Nous prendrons en compte les indicateurs permettant de calculer cette température.

Chapitre 3. Matières

Question principale : De quoi se souvient-on ? La matière de la mémoire (Bartlett, 1995) et enracinement matériel ou symbolique du souvenir dans un cadre (Halbwachs, 1994).

Postulat : « D'une manière générale, la matière du souvenir est principalement une question d'intérêt [...] » (Bartlett, 1995, p. 256). Le contenu, et son absence (Haas, 2012) vont permettre d'orienter le souvenir en même temps qu'il est construit. Nommer les objets impliqués dans la mémoire de l'événement et faire des connexions entre cet événement et d'autres contenus (e.g. événements, lieux, temps, altérité) va permettre d'obtenir un ensemble signifiant et cohérent. La matière, contenu du matériel remémoré, dépend de la culture, des représentations passées, présentes et anticipées par le groupe ainsi que de l'intérêt porté à l'objet :

Ce qui est d'abord exprimé et ce dont on se souvient ensuite sont, à tout âge, dans tous les groupes et pour presque tous les sujets, en grande partie le résultat de tendances, d'intérêts et de faits auxquels la société a donné une certaine valeur (Bartlett, 1995, p. 253).

En effet, Bartlett nous explique que les souvenirs que l'on se fait d'un objet sont motivés par les fonctions sociales de ce même objet dans une culture ou un groupe donné. Transversalement à l'ensemble de ces contenus, l'oubli collectif (Haas, 2002, 2014 ; Haas & Levasseur, 2013 ; Todorov, 2001) devra être interrogé en tant que fondation invisible du souvenir. De la sacralisation, à la banalisation (Todorov, 2001/2002) ou l'analogie entre passé et présent est décrite par Kitzinger (2000) :

It was these fears, empathies, memories, and associations around Cleveland which informed reactions to subsequent reporting of events in Orkney. Indeed, people not only confused details of the two cases but explicitly used Cleveland to help them recall and reconstruct what happened in Orkney (p. 69).

1. Altérité

Qui sont les *autres* ? La nomination des autres et de soi (Kalampalikis, 2002/2007) révèle les enjeux d'identités du groupe, la façon dont il se positionne par rapport aux autres. Dans cette sous-catégorie à propos de l'altérité, nous cherchons à identifier à la fois *qui* est présent dans le souvenir, mais *comment* cette personne est nommée. « Le principe de différenciation sociale qui renvoie à une dimension identitaire passe par le processus de nomination [...] C'est-à-dire que le nom fait partie du processus de distinction entre soi et l'autre (ou l'objet) » (Douffet, 2021, p. 186). À la lecture de l'ensemble des Autres mentionnés dans le corpus, nous avons pu recréer 10 catégories (stratégie étique et émique)¹⁸.

¹⁸ Afin d'avoir un codage régulier, nous avons créé un arbre décisionnel qui a permis d'insérer un autre dans une catégorie plutôt qu'une autre, voir annexe page 242

Noms des sous-catégories	Quand les interviewé.es font mention à ...	Exemples
L'Autre absent	... un Autre qui n'est pas là (ou ne l'était pas). Symboliquement comme physiquement.	Seule, j'étais seule, il n'était pas là, il n'y avait personne dans la rue
L'Autre abstrait	... un Autre sans en délimiter réellement les contours.	Un homme, une femme, un individu, des gens qui, des patients, quelqu'un
L'Autre côtoyé	... un proche, mais sans précisions supplémentaires (ni caractérisé comme absent, fonctionnel, nommé ou virtuel).	Mon copain, mon voisin, ma famille
L'Autre fonctionnel	... une ou des personnes au travers de sa/leur fonction.	Les soignants, les médecins, les enseignant.es, le gouvernement
L'Autre groupal	... un groupe social.	Les Gilets Jaunes, les personnes âgées, les étudiant.es, les écolos
L'Autre infiniment petit	... un micro-organisme, souvent le virus ici.	Le virus du Covid-19
L'Autre nommé	... un individu en particulier, identifiable, nommé par son prénom et/ou nom.	Emmanuel Macron, Raoult, Benalla
L'Autre total	... un groupe élargi représenté comme une totalité.	Tout le monde, les gens, l'humanité
L'Autre virtuel	... un Autre vu/entendu/lu au travers d'un écran.	Facebook, les réseaux sociaux
L'Autre vivant	... un être vivant extrahumain (non côtoyé)	Les oiseaux, les chiens

2. Objets

Dans cette catégorie, nous chercherons les objets (souvent culturels) qui sont reliés au souvenir et qui permettent en retour de se souvenir, des objets quotidiens, aux abstraits, en passant par « les possessions populaires - histoires populaires, art, journaux, blagues et proverbes courants, peut-être le cinéma et la scène populaire » (Bartlett, 1995, p. 261).

Une fois tous les objets encodés, avec la même démarche que l'Altérité, nous avons recréé 12 catégories :

Abstrait/général (quelque chose, ce truc) ; Alimentaires (pain, farine) ; Arts (films, musiques, séries) ; Collectifs/Génériques (e.g. un système, une marque) ; Écriture et narration (phrases, mots, paragraphes) ; Informations et médias (TF1, Le Monde) ; Naturels (l'air, le feu, le ciel) ; Quotidien (papier, fourchette) ; Règlementé (attestation de sortie, carte d'identité) ; Sanitaire (masques, gel hydroalcoolique) ; Technologique (ordinateur, téléphone) ; Transports ; Métaphores/proverbes/expressions.

3. Lieu

Des conditions sociales sous-tendraient le fonctionnement de la mémoire individuelle et du groupe et nos souvenirs seraient toujours liés à un cadre social, groupal ou spatial inscrit dans le langage, le temps et l'espace (Halbwachs, 1925/1950 ; Pétard, 2007 ; Haas & Jodelet, 2007). Cette pensée

trouve une illustration dans le courant de recherche autour de l'approche des représentations sociales, car elles dépendent du contexte social, spatial et temporel dans lesquelles elles sont élaborées et retravaillées (Moscovici, 2012, 2013 ; Jodelet, 2015). Nous avons pris en compte la distance entre l'individu et le lieu qu'il nomme (Jacquart & Haas, 2006) en nous inspirant notamment de la grille de lecture de l'espace de Fischer (2011), en y ajoutant les espaces abstraits et virtuels.

Noms des sous-catégories	Quand les interviewé.es font mention à ...	Exemples
Espaces résidentiels	... un espace qui leur appartient	Intérieur, chez moi, ma maison, mon immeuble, mon couloir
Espaces publics et nationaux	... un espace qui est commun à tous les groupes	Ce quartier X, la supérette, le métro, la ville, la France, l'Arc de Triomphe
Espaces institutionnels	... un espace dans lequel un grand les individus travaillent	Hôpitaux, prisons, universités, péages d'autoroutes
Espaces lointains	... un espace en dehors de la France <u>si</u> pas de lien d'appartenance déclaré	Régions, villes, pays, monuments
Espaces sociaux parallèles	... un espace qui change de signification par rapport aux usages initialement prévus (Fischer, 2011)	Balcons, ronds-points
Espaces abstraits	... un espace sans permettre son identification concrète	Là-bas, ici, quelque part
Espaces virtuels/cyber géographique	... un espace qui permet d'être dans plusieurs lieux à la fois	Réseaux sociaux, Internet, WWW. E.g., des vidéos de ce qu'il se passe en Chine en étant chez soi

4. Temps

« On ne sait jamais de quoi hier sera fait » (Klein & al., 2004) Les souvenirs sont enregistrés et rappelés selon un 'étayage social' (Pétard, 2007), c'est-à-dire via la communication et un arrière-fond culturel partagé : « La société fournit ainsi à la mémoire individuelle des bases linguistiques et des repères temporels (conventionnels comme le calendrier, ou expérientiels comme les évènements vécus avec d'autres) » (ibid., p. 133). Le passé ne se conserve pas tel quel, on le reconstruit (Bartlett, 1995, Haas & Jodelet, 2007). Une fois toutes les temporalités encodées, avec la même démarche que l'Altérité, et les objets, nous avons recréé 5 catégories :

Noms des sous-catégories	Quand les interviewé.es font mention à ...		Exemples
Date ou moment	... à jour en particulier (un jour/moment clef)	Abstraite (approximation ou date pas clairement définie)	Le premier jour du confinement
		Concrète (existante en dehors du discours, i.e., calendaire)	Le 17 mars
Durée	... à des durées	Abstraite (approximation ou appréciation d'une durée)	C'était long

		Concrète (quantifiée)	Pendant deux heures
Fréquence	... à des fréquences	Abstraite (approximation)	Souvent
		Concrète (définie)	Deux fois par semaine
Période	... une période, ou un laps de temps formant une unité	Abstraite (pas clairement définie)	Des moments difficiles, au début, le week-end, l'année
		Concrète (période repérée dans le temps)	Cette nuit, à la période de la peste noire, cette année, ce week-end
Abstrait	... au temps général mais sans le définir		Je n'ai pas le temps

5. Événements, activités et expériences (EAE)

Nous souhaitons prendre en compte les événements, expériences ou activités rappelés et les différencier selon la proximité qu'ils entretenaient avec celles et ceux qui les racontaient. Ils peuvent être :

Noms des sous-catégories	Quand les interviewé.es font mention à ...	Exemples
EAE individuels / Les miens	... leur activités ou expériences, comprenant celles de leurs proches	Moi, tous les soirs je faisais mon programme de sport
EAE collectifs / Les nôtres	... des EAE nommés comme collectifs	Nous maintenant on ne peut pas le faire ça
EAE des Autres / Les leurs	... des EAE vécus par les Autres	Les Gilets Jaunes, c'était tous les samedis qu'ils y allaient
EAE du MGJ	... des EAE vécus par le mouvement. Variation des EAE des Autres	Le mouvement grandi
EAE hypothétiques ou futurs	... un passé différent, ou au futur	Si on tire les bonnes conclusions, peut-être que ça va s'améliorer
EAE historiques	... des événements historiques	C'est pareil que pendant la peste, c'est la Révolution

6. Représentation-produit et contextes

Afin d'analyser les récits produits par les participant.es, nous avons choisi d'utiliser les 5 catégories annoncées dans le pôle contenu (altérité, temps, lieux, objets, EAE). En effet, la mémoire peut aussi prendre une forme figée dans l'écrit, un résultat, en tant que pensée constituée dans une forme symbolique. Nous les considérerons comme des représentations-produits. Ce dernier a des effets sur l'acquisition, la réception, l'appropriation du ou des sujets récepteurs. Il ne suffit pas de transmettre, mais aussi de voir ce qu'il a été acquis, ce que l'on s'est approprié en tant qu'individus ou comme membre d'un groupe récepteur.

Dans cette grille d'analyse, nous souhaitons prendre en compte les contextes : dans quel cadre se souvient-on ? En quoi le présent est-il un enjeu de reconstruction ? pourquoi ont-ils et elles été amené.es à reconstruire leur souvenir ici et maintenant ? (Halbwachs, 1994 ; Ghiglione & Trognon, 1993 ; Moscovici, 1994). Le postulat est que ce qui se déroule autour de l'entretien, à savoir le lieu ;

la date ; le contexte de l'entretien collectif ; la place de l'interviewer ; les caractéristiques des interviewé.es ; leurs positionnements dans la salle ; la consigne et le rapport à l'écrit ; et le contexte de l'évènement influenceront le souvenir que l'on s'en fait :

Les analyses discursives peuvent également démontrer que le souvenir et l'oubli sont des aspects fondamentaux de l'ordre social des contextes dans lesquels ils se produisent. En effet, leur apparition semble être fonctionnelle à l'intégrité continue non seulement du fonctionnement psychologique des personnes dans ces contextes, mais aussi des contextes eux-mêmes (Middleton & Brown, 2005, p. 90).

1. Demande initiale, prise de contact
2. Lieu de l'entretien
3. Date de l'entretien et période spécifique liée à la thématique
4. Participant.es en présence
5. Organisation de la salle
6. Les consignes et la place de l'écrit collectif

S'ils ne font pas l'objet d'un codage spécifique, nous les prendrons en compte dans la discussion.

Synthèse de la partie III

Les focus groups peuvent être utilisés dans le cadre d'un couplage méthodologique. Ils peuvent être déployés en phase initiale de la recherche, pour découvrir des relations à l'objet, dans une phase plus avancée, pour approfondir des questions, ou encore en complément d'une autre méthode, pour saisir différentes facettes de l'objet de recherche. Néanmoins, « les focus groups peuvent aussi être utilisés seuls, sans combinaison avec d'autres méthodes. On peut les soumettre à diverses procédures analytiques simultanément ou successivement. De cette façon, le processus de communication peut être évalué dans sa complexité » (Marková, 2004, p. 226). Dans cette thèse, nous avons essayé de nous inscrire dans cette troisième possibilité. En effet, nous aurons plusieurs FG sur deux événements différents (MGJ et COV). Chaque FG produira plusieurs matériaux : l'un conversationnel, l'autre narratif. Notre attention se portera sur ces deux matériaux, sur leurs interactions et influences réciproques. Aussi, par la prise en compte de la matière, de la manière et des représentations-produits, nous tenteront d'approcher le rôle de la communication et de ses contextes afin d'aborder les dynamiques mémorielles et représentationnelles :

Moscovici later explained that in order to counter the criticism that everyday knowledge lacks logic, "the only way to understand everyday knowledge and beliefs was to reimmerge them in the actual social laboratory where they take shape, namely the social setting of communication" (1988, p. 215) (Caillaud & al., 2019, p. 378)

Wagoner et Gillespie (2014) ont montré que les données discursives permettaient d'étudier les processus discursifs eux-mêmes, mais également les processus psychologiques impliqués dans la reconstruction sociale des souvenirs. Ainsi, les FG ont été retranscrits afin de rendre le 'langage visible' pour reprendre l'expression de Goody (2015).

Cette méthode d'analyse s'est construite dans une double stratégie : émique et étique. D'une part nous proposons une synthèse des recherches qui nous instruisent sur les *manières* et les *matières* du souvenir et nous l'appliquons au corpus (émique). D'autre part, quand cela était nécessaire, nous tenions compte des spécificités du corpus et nous le traduisions dans les sous-catégories (étique). La manière, saisie dans la question de 'comment se souvient-on ?', se subdivise dans processus sociocognitifs et évaluatifs nommés, dans les médiateurs socioculturels et dans les indices de consensus et dissensus. La manière s'est traduite par la question 'de quoi se souvient-on ?'. Elle s'est elle-même subdivisée en plusieurs catégories qui concernaient les lieux, le temps, les altérités, les objets, et les événements. Ces mêmes sous-catégories nous serviront à analyser la représentation-produit, le récit, et permettront de porter un regard sur le *dire* et *l'écrit*.

PARTIE IV. EN CUEILLANT GRAIN A GRAIN, TU EMPLIRAS TON PANIER

Grain à grain, cette partie proposera de dévoiler les résultats lus sous le prisme de la grille d'analyse que nous avons présentée dans la partie précédente. Nous commencerons par décrire la population, et nous proposerons quelques éléments introductifs au corpus, comme les nombres de mots relativement au temps, la répartition du temps selon les étapes et la température informationnelle.

Les chapitres 2 et 3 seront consacrés à la mise en relief des résultats de nos deux cas d'études, traités séparément. Nous proposerons d'abord d'analyser les discussions, les polylogues, puis les récits, les représentations-produits et nous terminerons sur les mouvements qui se sont opérés, et que nous avons pu déceler, entre ce qui était *dit*, et ce qui était *écrit*.

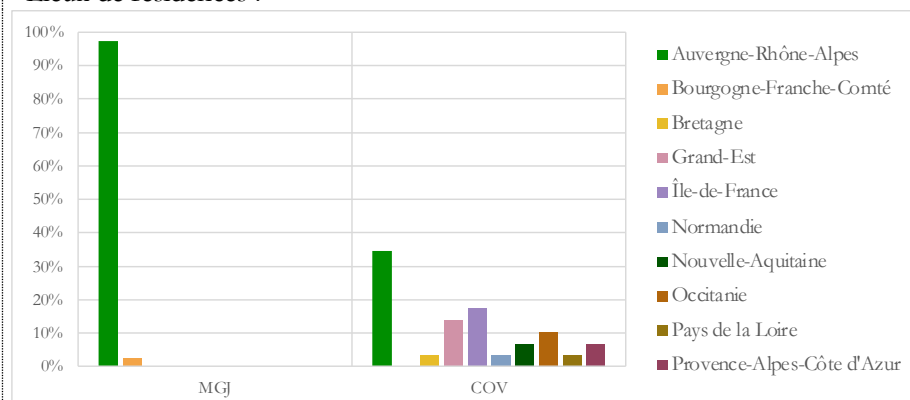
En dernier lieu, le chapitre 4 se consacrera à la mise en lien des discussions et des récits du MGJ et du COV. Comme pour les chapitres 2 et 3, nous commencerons par les discussions. Nous chercherons ce qui rend les cas d'études différents, et similaires, parmi ce qui a été noté comme spécifique aux discussions du MGJ (chapitre 2) ou du COV (chapitre 3). Nous procéderons de la même manière pour les récits.

Chapitre 1. Description générale des participant.es et des focus groups

1. La population

Composition de l'échantillon

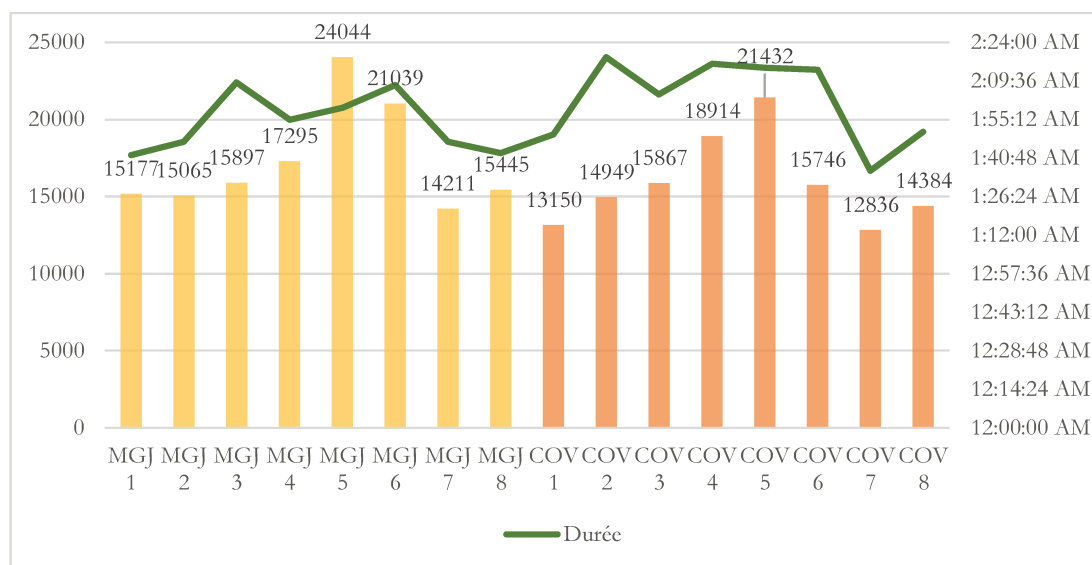
- 16 focus groups (8 MGJ ; 8 COV)
- 68 participant.es (44 femmes, 24 hommes)
 - MGJ : 21 femmes et 18 hommes
 - COV : 23 femmes et 6 hommes
- Âge moyen : 22 ans (SD=4.5)
- Durée moyenne de 1h58mn
- Volume corpus total : 31 heures et 34 minutes, 265 451 mots environ.
- Lieux de résidences :



Graphique 1. Lieux de résidences des participant.es

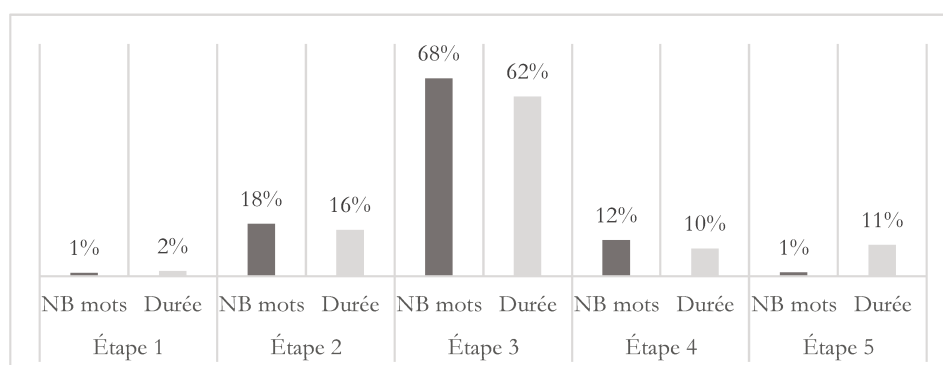
Cet encadré propose de donner une première description du corpus et des participant.es qui l'ont permis. La population est en très grande partie étudiante (88,24%), seul.es 8 participant.es n'étaient pas en train de préparer un diplôme (ou venaient de le terminer). Dans la population étudiante, 68,8% étaient en 'Lettres, langues, sciences humaines et sociales', 11,48% en 'Droit, administration, sciences politiques', 6,5% en 'Commerce, gestion, économie' et les 11,48% restants étaient en 'Santé, soins', 'Info-Com', 'sciences et technologies' et 'sports'. Cette surreprésentation de la population étudiante en sciences humaines et sociales provient notamment des canaux au travers desquels nous avons cherché des participant.es. Concernant le lieu de résidence, le contexte du confinement ayant contraint la réalisation des FG en ligne, les régions de provenance des participant.es sont ainsi manifestement diversifiées. Les FG sur MGJ, impliquant la présence simultanée dans un lieu à Lyon, a engendré que la quasi-totalité des participant.es résidait dans la région Auvergne-Rhône-Alpes. Mais ceci n'est pas sans conséquence, notamment dans la thématique du COV, dans laquelle la région pouvait être modératrice du vécu des participant.es (restrictions sanitaires parfois localisées). Le fait d'être en ligne, à distance d'autrui et de ne pas faire partie de la même région est par définition un lien différent que celui de vivre dans la même ville, être en présence dans une salle et faire partie de la même université.

2. Durées et nombre de mots



Graphique 2. Nombre de mots et durées des 16 FG

Le graphique 2 propose de mettre en lien pour les 16 FG, le nombre de mots avec la durée totale du FG. En moyenne, les FG sur le MGJ ont duré 1 heure et 54 minutes et comportent 17 272 mots. Les FG sur le COV ont quant à eux duré en moyenne 2 heures et 3 minutes et comportent 15 347 mots. La durée et le nombre de mots sont homogènes entre les FG ($cv_{durée}=12.7\%$, $c_{nombre-mots}=18.4\%$) : dans l'ensemble, les FG durent aussi longtemps et comportent un nombre de mots équivalents. Nous pourrions nous attendre à voir la courbe de la durée augmenter avec le nombre de mots. Or, dans ce graphique, on remarque c'est que le nombre de mots n'est pas forcément fonction de la durée. Cette covariation n'a rien d'automatique. Par exemple, pour le FG5 sur la thématique du MGJ, le nombre de mots est à son point culminant quand la durée n'augmente pas considérablement. Inversement, pour le FG 6 sur le COV, sa durée est parmi les plus longues, mais son nombre de mots fait partie des plus faibles.

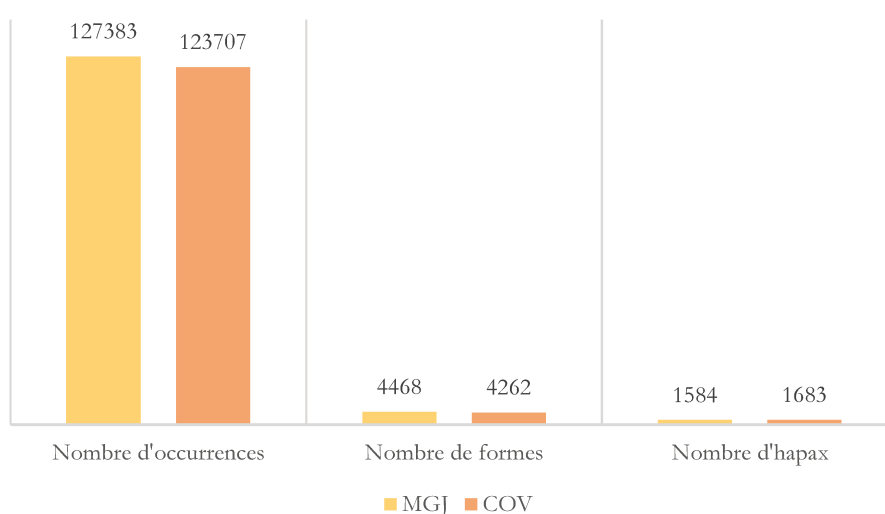


Graphique 3. Répartition des durées et nombre de mots des 16 FG à chaque étape

Dans ce graphique 3 (sur les 16 FG), on remarque que la plupart du temps et des mots des FG sont concentrés dans l'étape 3, c'est-à-dire lorsque les participant.es ont reçu la consigne d'écrire

l'histoire du MGJ ou du COV. En effet, cela représente 62% du temps (1h et 13mn en moyenne) et 68% des mots prononcés (11 305 mots en moyenne). Malgré les divers matériaux que nous avons proposés (photos, article et vidéo), dans la plupart des FG, ils n'ont été que très peu utilisés et discutés, bien que consultés. Ainsi, cette étape se compose de discussion et d'écriture. La deuxième étape qui dure le plus longtemps et qui comporte le plus de mots est la tâche d'association verbale (Étape 2 ; 19mn et 2992 mots en moyenne), puis c'est l'étape 4 du débriefing où on proposait de discuter de l'exercice réalisé (11mn et 2061 mots en moyenne). Enfin, les étapes 1 et 5 ne prennent que peu d'espace lexical (2% en tout).

3. Température informationnelle



Graphique 4. Différences entre formes distinctes, nombre d'occurrences et hapax, inspiré de Kalampalikis & Moscovici (2005).

Nous reprenons ici l'hypothèse de la température informationnelle proposée par Kalampalikis & Moscovici (2005). Nous l'utilisons ici à des fins introductives, dans une version simplifiée, bien que son usage ne s'en limite aucunement. La première hypothèse veut que la transmission de connaissance soit caractérisée par une grande variabilité du vocabulaire, et une faible redondance. La deuxième hypothèse veut que la situation de communication soit caractérisée par une faible variabilité, et une forte redondance. Nous observons dans ce graphique 3 que le nombre d'occurrences (nombre total de mots contenus dans le corpus) est toujours largement supérieur au nombre de formes (nombre de formes présentes dans le corpus) et au nombre d'hapax (nombre de mots n'apparaissant qu'une seule fois dans tout le corpus). Dans les cas 1 et 2, le contexte semble plus propice à la communication qu'à la transmission de connaissances dans lesquels nous trouvons de la redondance et une faible variabilité dans le langage prononcé.

Chapitre 2. Le mouvement des Gilets Jaunes (MGJ)

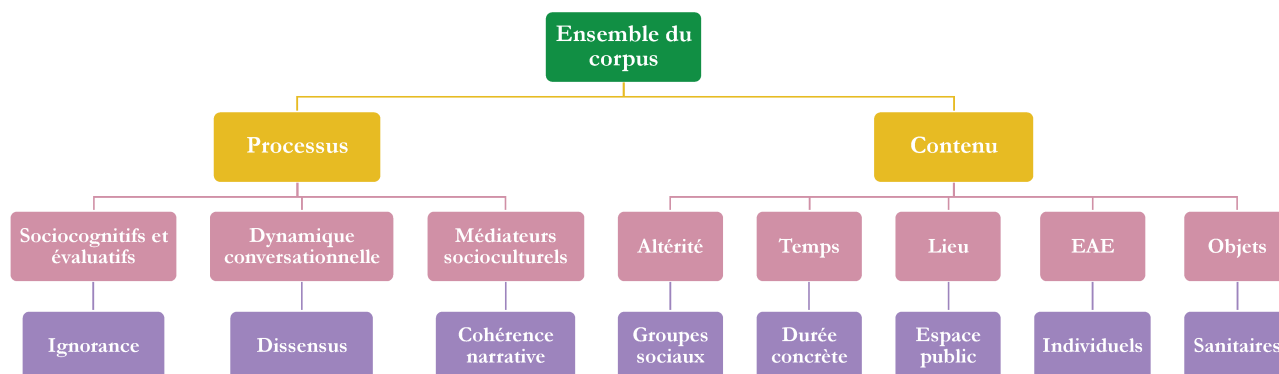


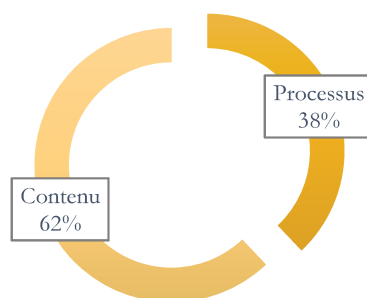
Figure 4. Rappel des trois niveaux de codage : Pôle, catégorie, sous-catégorie (1 exemple par sous-catégorie)

Dans les résultats qui vont suivre (valable pour les chapitres 2 et 3), nous allons retrouver trois niveaux de compréhension du corpus. Les références encodées (=n), les places qu'elles prennent dans une catégorie (%), et le Coefficient de Variation (cv exprimé en %). Une référence encodée correspond à un mot, à une phrase, à une expression ou à un paragraphe codé dans une sous-catégorie (violet), qui fera partie d'une catégorie (rose) et d'un pôle (jaune). Nous ne nous focaliserons que très peu sur le *n*, c'est-à-dire sur le nombre de fois que les participant.es ont mobilisé une sous-catégorie. Bien qu'utile pour éprouver la quantité, il ne permet pas de saisir la proportion prise par une sous-catégorie relativement aux autres. Nous nous concentrerons donc davantage sur l'importance que les participant.es ont donné à une sous-catégorie *par rapport* aux autres pour une seule et même catégorie. Ce faisant, les données brutes ont été recalculées en pourcentage *dans* la catégorie supérieure concernée¹⁹. Enfin, le dernier niveau d'analyse concerne la dispersion. Dans l'ensemble des résultats qui vont suivre, nous utiliserons l'indice de dispersion 'Coefficient de Variation' (cv). Le CV était le plus adapté à notre corpus puisqu'il comporte des valeurs extrêmes et que les moyennes ne sont pas similaires entre les catégories. Ainsi, une comparaison des dispersions sur la seule base des écarts-types n'était pas pertinente. Nous avons utilisé le CV parce qu'il a la caractéristique d'être un indice de dispersion relative, et non absolu. Nous comparerons ainsi les FG avec ce coefficient, qui permettra de conclure si cette répartition est homogène ou hétérogène entre les groupes et entre les thématiques. Ces trois niveaux d'analyse

¹⁹ Par exemple, imaginons que le FG 1 ait 9000 références encodées dans la catégorie des lieux, et que le FG 2 n'en ait que 2000. Les participant.es ont cité les lieux publics avec les occurrences suivantes : FG 1 → 2250 ; FG 2 → 500. Nous pourrions conclure que le FG 1 mentionne davantage des lieux publics dans la conversation que FG 2, ce qui est vrai, dans l'absolu. Or, si cette occurrence est rapportée à l'ensemble des références encodées pour les lieux, les FG 1 et 2 donnent la même importance aux espaces publics (25%) par rapport à l'ensemble des lieux cités.

nous permettront de porter un regard sur les processus et contenus privilégiés par les participant.es afin de se souvenir et d'écrire collectivement l'histoire du MGJ et du COV.

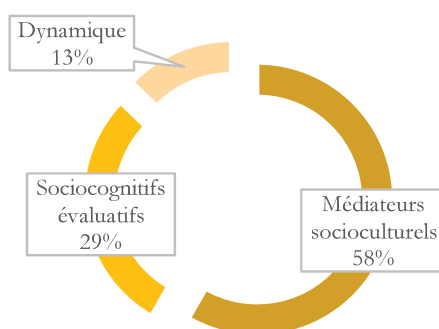
1. Polylogue



Graphique 5. Répartition des références encodées dans les pôles 'Contenu' et 'Processus'

Sur l'ensemble du discours produit lors des focus groups sur la thématique du MGJ, 14 556 références sont encodées. Cet ensemble de références se subdivise en deux pôles distincts : les 'processus' et les 'contenus'. Nous remarquons dans le graphique 5 que les contenus sont plus fréquents (62% ; n=9033) que les processus (38% ; n=5523). Cette répartition processus/contenu est homogène sur l'ensemble des FG sur le MGJ (cv respectivement égaux à 4.6% et 7.6%). Cela signifie que l'ensemble des FG se répartissent de la sorte.

1.1 Les processus

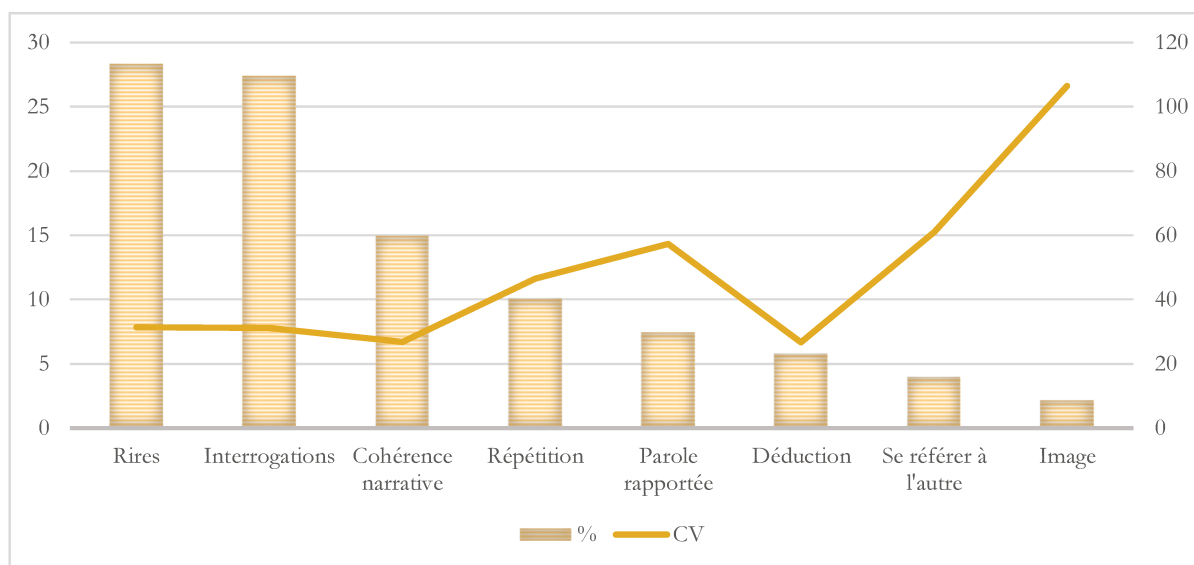


Graphique 6. Répartition des références encodées dans le pôle 'processus'

Sur les 5523 références encodées dans les processus, 58,3% d'entre elles concernent les médiateurs socioculturels (n=3221 ; cv=11.7%), 28,8% les processus sociocognitifs (n=1592 ; cv=26.8%) et 12,9% sont relatifs à la dynamique conversationnelle (n=710 ; cv=27.3%). La répartition des médiateurs

socioculturels est homogène sur l'ensemble des FG, et dans l'absolu (car >15%), c'est-à-dire que cette catégorie se répartit dans la même proportion dans tous les FG sur le MGJ. Les processus sociocognitifs/évaluatifs et la dynamique conversationnelle ont une répartition inter-FG plus hétérogène. Ces catégories, non comparables entre elles puisque complémentaires et touchant à des niveaux différents, se subdivisent en sous-catégories. Elles vont nous permettre de saisir quels médiateurs socioculturels, quels processus cognitifs et quelles dynamiques conversationnelles ont été privilégiés par les participant.es pour construire le souvenir collectif du MGJ.

Les médiateurs socioculturels



Graphique 7. Répartition des références encodées dans les différents médiateurs socioculturels et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 3321 références encodées dans les médiateurs socioculturels, les rires sont les plus fréquents (28,3% ; n=912). Cette sous-catégorie est suivie de près par les interrogations, dirigées vers les autres ou soi-même (27,4% ; n=882). Le troisième médiateur le plus utilisé est la cohérence narrative. En effet, sur l'ensemble des FG sur le MGJ, les participant.es ont cherché à rendre leur histoire cohérente à 482 reprises au total (15%). Parmi les médiateurs socioculturels les plus utilisés pour se souvenir et discuter de la thématique, la répétition (d'idées, de phrases, ou expressions) est la 4^{ème} plus fréquente (10,1% ; n=325). S'en suivent les usages de paroles rapportées (7,4% ; n=239) et de la déduction (5,7% ; n=185). Le fait de se référer à l'autre, de faire confiance aux souvenirs d'autrui plutôt qu'aux siens, et l'image, le fait de parler de ses souvenirs de façon imagée, sont bien moins présents que les autres médiateurs (n=127 ; n=69). Puisqu'ils ne représentent que 5% de la catégorie, ils ne seront pas pris en compte dans la comparaison de leur coefficient de variation (ce sera le cas pour l'ensemble des graphiques qui vont suivre).

La courbe du CV nous montre que tous les FG n'ont pas utilisé la parole rapportée de la même manière, il s'agit du médiateur socioculturel qui subit le plus de dispersion ($cv=57.3\%$). D'autres médiateurs socioculturels sont sujets aux variations inter-FG, comme la répétition ($cv=46.5\%$), les rires ($cv=31.4\%$) et les interrogations ($cv=31.1\%$). Les médiateurs socioculturels les moins dispersés bénéficiant ainsi d'une plus forte homogénéité sont la cohérence narrative ($cv=26.8\%$) et la déduction ($cv=26.7\%$). Ainsi, même s'il ne s'agit pas des deux médiateurs les plus fréquents, l'organisation et les logiques interne et externe du récit sont discutées dans des proportions équivalentes.

Quelques exemples.

Interrogations

« ... et ça tu imputes la faute à qui ? » (FG3)

Rires

« Nous avons décidé de quitter cette histoire pour aller les rejoindre (Rires). Groupe : (Rires) » (FG5)

Cohérence narrative

« Je ne sais pas ce qu'on devrait dire après. Peut-être que le mouvement au début il se voulait apolitique ? » (FG1)

Répétition

« ... représente les valeurs des Gilets Jaunes ; ... représenter les Gilets Jaunes ; ... et quelle représentation des Gilets Jaunes ; ... représentait une partie des Gilets Jaunes » (FG2)

Image

« Dans ma tête je suis bloquée sur cette idée-là » (FG6)

Déduction

« ... par contre, on disait les Champs-Élysées tout à l'heure mais ce n'était pas le deuxième acte du coup » (FG7)

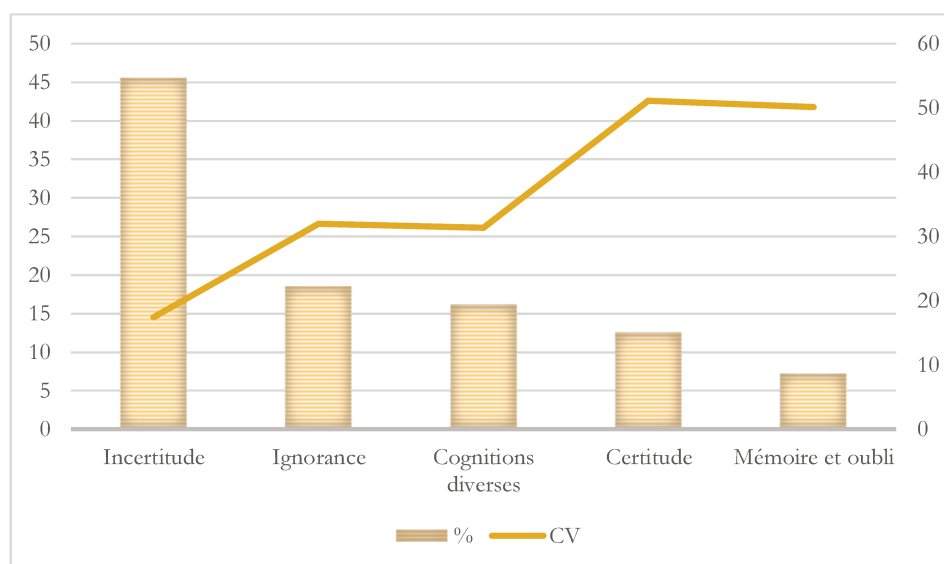
Se référer à l'autre

« FARAU : des réactions négatives ? SNIL : ben pas des réactions négatives, des réactions tout court ; FARAU : ah ok » (FG4)

Imitation

« Ils disent : 'je vous gueule dessus parce que vous ne rejoignez pas le mouvement, mais moi je ne vous rejoint pas quand vous êtes dans la merde' » (FG7)

Les processus sociocognitifs et évaluatifs



Graphique 8. Répartition des références encodées dans les différents processus sociocognitifs et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 1592 références encodées dans les processus sociocognitifs et évaluatifs, presque la moitié d'entre elles concerne les expressions de l'incertitude (45,6% ; $n=726$). L'expression de l'ignorance

apparaît en deuxième position (18,5% ; n=295), suivie de près par les références relatives aux cognitions diverses (16,1% ; n=257). Les expressions marquant les certitudes représentent 12,6% des processus évaluatifs (n=200). Enfin, les participant.es font appel au lexique de la mémoire et de l'oubli 114 fois (7,2%)²⁰.

C'est la sous-catégorie de l'expression des certitudes qui est la plus dispersée (cv=51.1%). Les certitudes (les siennes et celles des autres) ne sont pas uniformément exprimées entre les FG. Presque aussi dispersés, nous retrouvons la mémoire et l'oubli (cv=50.1%). Dans une moindre dispersion, nous trouvons l'ignorance (cv=32%) et le renvoi à des cognitions diverses (cv=31.4%). L'incertitude, quant à elle, est le processus le moins dispersé de la catégorie (cv=17.4%). Ainsi, elle bénéficie à la fois de la plus forte homogénéité et de la plus haute fréquence dans la catégorie des processus sociocognitifs, et jouit aussi d'une homogénéité dans l'absolu (cv avoisinant les 15%). Elle est ainsi une sous-catégorie importante pour l'ensemble des FG sur le MGJ. Ce type de conclusion, haute fréquence et forte homogénéité pour la sous-catégorie, est importante car elle indique ce qu'il y a de plus présent *dans* les conversations des FG et de plus communs *entre* les groupes. Nous retrouverons ces conclusions plusieurs fois dans les résultats (MGJ et COV).

Quelques exemples.

Incertitude

« De ce que j'ai un peu vu, ce que je pense surtout, c'est presque mon avis, mais ce sont des gens qui ... » (FG1)

Certitude

« Les forces de l'ordre qui arrivent avec des balles réelles, je suis sûre que ce qu'ils disent c'est ... » (FG2)

Ignorance

« Le mouvement intrigue la presse ? je ne sais pas » (FG3)

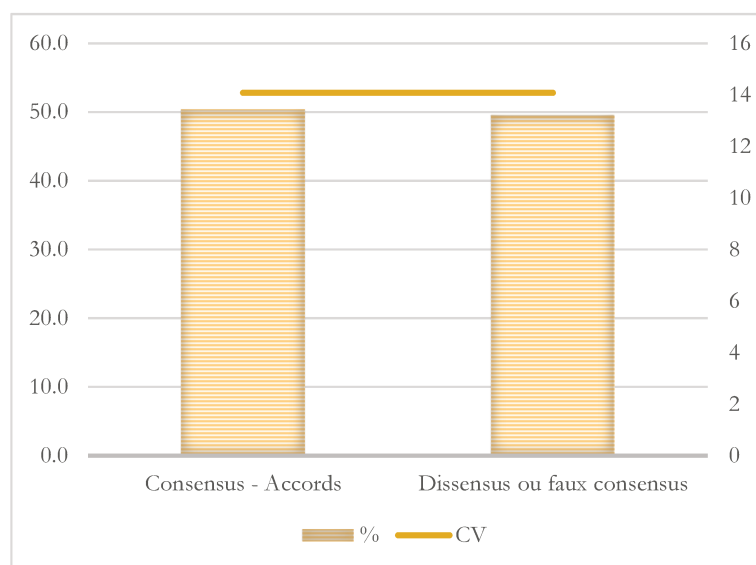
Mémoire et oubli

« Je me souviens même plus, je sais que l'image m'a marquée, mais je me souviens plus de ce qu'il faisait » (FG1)

Autres cognitions

« Je me suis forgé un imaginaire sur les Gilets Jaunes » (FG6)

²⁰ Nous devons noter un point de vigilance. Ici, nous discutons des expressions qui viennent colorer le discours, elles peuvent concerner ses propres processus, mais aussi décrire ceux des autres. Néanmoins, et ceci est d'autant plus valable pour les certitudes, ces processus peuvent se trouver dans d'autres lieux du discours que dans les expressions. Par exemple, pour exprimer sa certitude, l'emploi de l'indicatif sera privilégié, mais il ne fait pas l'objet d'un encodage dans notre cas.



Graphique 9. Répartition des références encodées dans les différents indicateurs de la dynamique conversationnelle et leur coefficient de variation (en %)

Le graphique 9 montre la répartition des processus qui participent à la dynamique conversationnelle. On observe peu de différence entre les consensus et les dissensus ou faux-consensus (50,4% consensus et 49,6% dissensus/faux-consensus). Les expressions de l'accord et du désaccord bénéficient d'un faible coefficient de variation. Les participant.es en font un usage similaire ($cv_{consensus}=18.5\%$; $cv_{dissensus}=19\%$). Ils sont ainsi des indicateurs forts des FG sur le MGJ.

Quelques exemples.

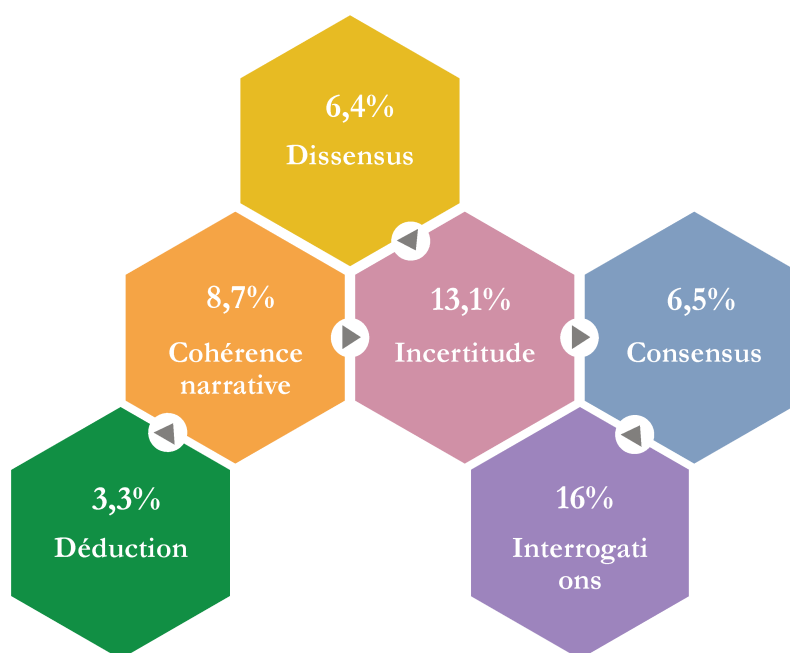
Consensus

« R : avec un besoin de réponse en plus
B : ouais c'est ça aussi je pense
R : de la part du peuple
B : de vérité de transparence
R : on peut écrire ça alors » (FG4)

Dissensus

« V : BFM c'est extrêmement regardé quand même, je pense qu'il faut en parler aussi
P : heu... non. Ce que je veux dire c'est qu'effectivement Facebook c'est un média, mais sur Facebook le ...
V : ben Facebook c'est aussi la voix du peuple tu vois
P : oui, mais c'est aussi le mec derrière son écran qui choisit son contenu et ...
V : oui, mais tu fais parler les photos comme tu veux aussi » (FG7)

Que retenir des processus (MGJ) ?



Graphique 10. Top 6 (+50% des références encodées) du pôle 'processus'

Ce graphique 10 représente les sous-catégories qui ont pour caractéristique d'être les plus homogènes des processus. Ce faisant, nous cherchons à montrer ce qu'il y a de plus commun entre les FG. Contrairement aux graphiques précédents qui proposaient la proportion d'une sous-catégorie dans sa catégorie de référence, ici les sous-catégories sont ramenées à la totalité des références encodées du pôle processus²¹ (n=5523).

Ces sous-catégories représentent au total 54% des références encodées dans ce pôle. Cinq d'entre elles se trouvent être les plus fréquentes, toutes références encodées, ce sont les interrogations (16%), les incertitudes (13,1%), la cohérence narrative (8,7%) et les consensus (6,5%) et les dissensus (6,5%). Non loin, nous retrouvons la déduction (3,3%). Nous proposons un extrait qui regroupera la plupart des sous-catégories de ce top 6. REMI et MULA sont en désaccord sur l'origine de la violence observée dans le MGJ. VANE intervient et propose une explication. Ce désaccord pose un problème dans l'écriture, provoquant rires et incertitudes. S'instaure pendant un temps une double conversation (en italique) : d'un côté nous trouvons les expressions du désaccord, de l'autre leurs résolutions par l'écriture du récit. Cette résolution, notamment proposée par MULA et VEPA permet de laisser le désaccord flotter, et de poursuivre l'objectif de l'écriture. La visée devient la création d'une phrase qui masquerait ce désaccord, en proposant une balle au centre.

²¹ Cela sera le cas pour toutes les parties 'que retenir des ... ?'. Le nombre de sous-catégories présentées dans les 'top' dépendra du nombre de sous-catégories nécessaires pour atteindre au moins 50% du pôle.

Extrait FG n°5

REMI : je trouve qu'elles sont marginales les violences policières quand même

MULA : tout comme les attaques sur des policiers sont marginales

REMI : mouais, j'aurais dit qu'il y avait plus de casses et de problèmes, comme ça, que de policiers dépassant leurs rôles

MULA : heu je ne sais pas... (Rires)

VANE : ouais après ça dépend de comment c'est exposé aussi. Si tu vas sur BFMTV, ils vont mettre plusieurs fois les images sur ça, et tout de suite ça va nous venir beaucoup plus à l'esprit que les autres choses quoi ! au niveau des ...

REMI : non, mais vu que ... c'est assez rare de voir des policiers qui ont outrepassé leur fonction, c'est quand même assez rare

VANE : après moi franchement je crois que je ... entre les violences policières... c'est assez marginal de toute façon

MULA : *'tant du côté des CRS que du côté des manifestants' et on reste assez vagues et on ne précise pas les machins et*

VANE : ton impression à toi c'est qu'elles sont ... ?

REMI : totalement

VANE : qu'elles sont plus marginales ?

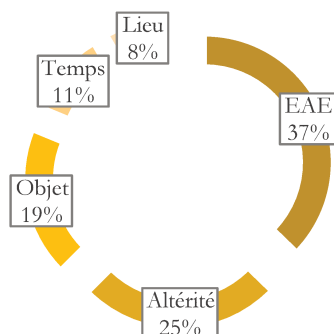
REMI : disons que, quand on voit, ou alors c'est très problématique je ne sais pas mais ... quand on voit le nombre de politiques qui ont outrepassé leurs fonctions ...

VEPA : *Les actes violents ne cessent d'augmenter tant...*

MULA : *tant du côté des CRS que du côté des manifestants*

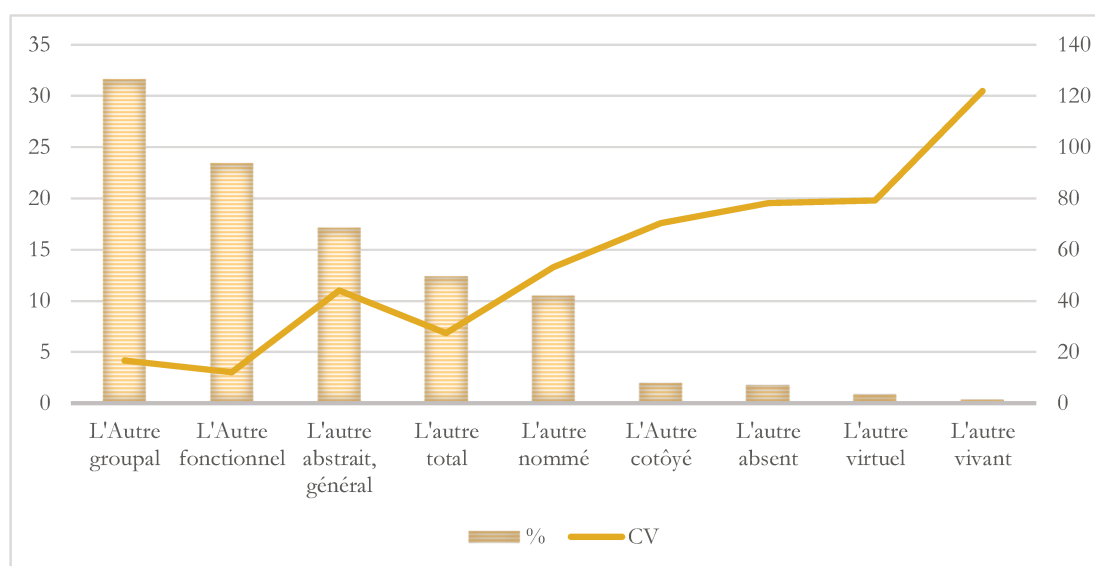
On peut retenir que dans les conversations des FG à propos du MGJ, poser des questions (à soi ou aux autres), exprimer son incertitude, parler de celle de l'autre, exprimer ses accords, ses désaccords, et penser l'évènement via la déduction et en recherchant une cohérence narrative représentent les processus privilégiés par les participant.es afin de se souvenir et de penser collectivement l'écriture de l'histoire de l'évènement.

1.2. Les contenus



Graphique 11. Répartition des références encodées dans le pôle 'contenu'

9033 références sont encodées dans le pôle contenu. Sur ces références 37,3% (n=3366) concernent les EAE. C'est la catégorie qui prend le plus d'espace dans le pôle et c'est aussi la plus homogène sur l'ensemble des FG (cv=8.8%). L'Altérité, deuxième catégorie la plus fréquente, représente 25,2% des références (n=2280), et c'est la 3^{ème} la plus homogène de toutes les catégories de contenu (cv=15.6%). Les objets arrivent en troisième place des références les plus encodées dans le contenu (18,7% ; n=1690) et sont la deuxième catégorie la moins dispersée inter-FG (cv=14.5%). Le temps (10,4% ; n=943), avant-dernier sur le rang des fréquences, se répartit de façon moins homogène que les précédentes catégories (cv=18.9%). Enfin, la catégorie qui prend le moins d'espace dans la totalité des références encodées dans le contenu est celle des lieux (8,3% ; n=754), et sa répartition inter-FG est la plus hétérogène des contenus (cv=21.9%). Si certaines catégories sont plus homogènes que d'autres à l'intérieur du pôle contenu, toutes les catégories bénéficient d'une homogénéité absolue (CVs proche de 15% ; à l'exception des lieux). Cela signifie que les FG accordent une importance similaire à chacune des catégories. Néanmoins, nous allons le voir, à l'intérieur d'une seule et même catégorie, ils ne font pas usage des mêmes « Autres », types d'évènements, objets, temps ou lieux.



Graphique 12. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'Altérité sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 2280 références encodées dans la catégorie Altérité, c'est l'*autre groupal* qui est le plus fréquemment cité (31,7% ; n=722). Les participant.es font ainsi très souvent mention aux groupes sociaux pour discuter, se souvenir et se représenter le MGJ. 23,4% (n=534) des Autres mentionnés sont des Autres désignés par leurs professions (*fonctionnels*). 17,1% concernent l'Autre *abstrait et général*, c'est-à-dire quand les participant.es font référence à un Autre qui n'est pas clairement distingué (n=390). Nous trouvons en 4^{ème} place, l'Autre *total* (n=283), c'est-à-dire quand l'Autre est considéré comme une totalité. L'Autre *nommé*, clairement identifié par son prénom et/ou nom est notamment présent dans la discussion (10,5% ; n=239). L'Autre *cotôyé* (2% ; n=45), *absent* (1,8% ; n=40), *virtuel* (0,9% ; n=20) et *vivant* (0,3% ; n=7) ne prennent que peu d'espace de discours. Les sous-catégories semblent ainsi se concentrer sur les premières 5 altérités.

Les références à l'Autre *nommé* sont les plus hétérogènes des FG (cv=53.1%), suivi de l'Autre *abstrait* (cv=44.2%). Moins dispersées que les précédentes sous-catégories, nous retrouvons l'Autre *total* (cv=27.3%), puis groupal (cv=16.6%) et fonctionnel (cv=12.1%). Cela signifie que les Autres envisagés par leur appartenance à un groupe social, professionnel et en tant que totalité sont les sous-catégories qui sont à la fois les plus fréquentes et homogènes. Cela propulse ces trois altérités en marqueurs des discussions.

Quelques exemples.

L'Autre absent

« C'est un état de siège tu as plus un seul chat donc » (FG5)

L'Autre abstrait

« Il y avait des gens qui profitaient de l'ampleur » (FG1)

L'Autre côtoyé

« J'ai ma famille là-bas qui est touchée » (FG5)

L'Autre fonctionnel

« Les ouvriers, les miniers à qui on ne demande pas » (FG7)

L'Autre groupal

« Ce sont des classes populaires qui sont des Gilets Jaunes » (FG2)

L'Autre nommé

« Macron il a dû donner une allocution » (FG8)

L'Autre total

« Ce dont les gens ont besoin » (FG3)

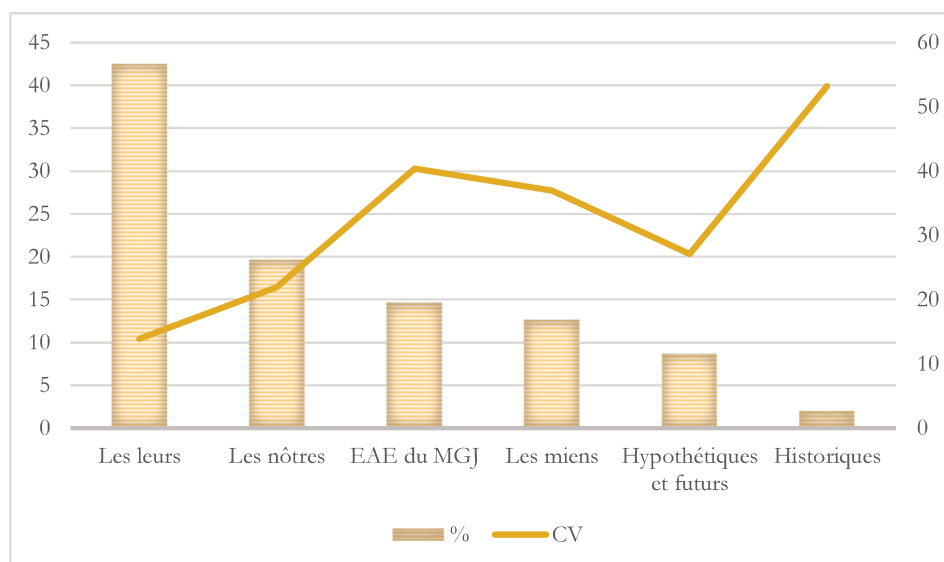
L'Autre virtuel

« Facebook c'est aussi la voix du peuple » (FG7)

L'Autre vivant

« Sur le paon, l'autruche et les poulets » (FG6)

Les EAE



Graphique 13. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'EAE sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 3366 références encodées qui concernent des EAE relatés lors des FG, presque la moitié concerne les EAE que *les autres* ont vécu (42,5% ; n=1431). 19,6% des références concernent des EAE évalués comme étant collectifs au groupe en présence (i.e., les nôtres ; n= 660). Une part importante concerne ce que le MGJ a vécu, ou fait (14,6% ; n=493). Puis, les EAE individuels (i.e., les miens) sont en 4^{ème} position de la catégorie (12,6% ; n=424). Les EAE qui auraient pu se passer différemment, ou qui pourraient se produire représentent une portion non négligeable des discussions (8,6% ; n=291). Enfin, seule une petite part concerne les références à des événements historiques, 67 occurrences en tout (2%).

Les participant.es ne mobilisent pas forcément toutes les sous-catégories des EAE dans les mêmes proportions. En effet, les EAE du MGJ ne sont proportionnellement pas aussi fréquents dans tous

les FG, et il s'agit de la sous-catégorie la plus hétérogène ($cv=40.4\%$). Cet effet se retrouve quand il s'agit de parler de ses propres expériences ou activités ($cv=37\%$). Les EAE futurs ou hypothétiques sont plus homogènes ($cv=27.1\%$), tout comme ceux considérés comme étant partagés par les membres du groupe en présence ($cv=21.9\%$). La sous-catégorie la plus homogène (et qui l'est aussi dans l'absolu) concerne les EAE vécus par les autres ($cv=13.9\%$). Ainsi, les sous-catégories d'EAE qui sont les plus fréquentes sont aussi les plus homogènes. Globalement, sur l'ensemble des FG, nous pouvons conclure que parler du MGJ implique de donner une très grande partie de l'espace de discussion à l'exposé des événements, activités ou expériences des autres que soi ainsi que ceux du groupe en présence. Ils deviennent les marqueurs des discussions de l'ensemble des FG.

Quelques exemples.

Les leurs

« Au début il avait pris la parole, mais il n'était pas là pour parler des Gilets Jaunes » (FG8)

Les miens

« J'ai écouté une vidéo hier qui disait très justement que pour connaître l'histoire des choses ... » (FG2)

Les nôtres

« Nous, on n'a pas l'impression de vivre une guerre civile » (FG1)

EAE du MGJ

« Pour le mouvement de Gilets Jaunes, ce qui est important c'est ce côté ras-le-bol » (FG5)

Historiques

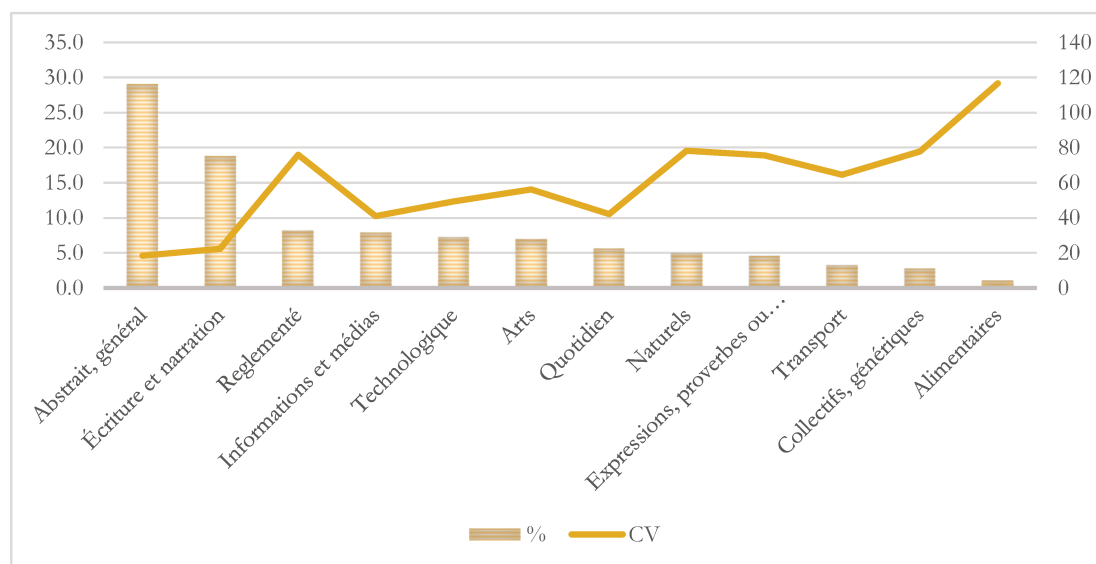
« 13 novembre, ils étaient bien contents qu'il y ait les CRS » (FG3)

Hypothétiques ou futurs

« Je pense que si tu demandais à pas mal de personne ce qu'ils recherchaient précisément, il n'y aurait pas eu grand-chose derrière » (FG4)

« Il faudrait voir un futur à tout ça, et ça, c'est compliqué aux vues des circonstances » (FG3)

Les objets



Graphique 14. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'objet sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 1690 objets encodés dans le corpus, la plupart d'entre eux sont nommés de façon abstraite (29,1% $n=492$). Il s'agit la plupart du temps d'un effet découlant du langage oral, et rarement d'une

impossibilité à nommer l'objet. La deuxième sous-catégorie la plus fréquente concerne le lexique de la langue elle-même (18,8% ; n=317), souvent utilisée pour discuter de la forme et du fond que peut prendre le récit. Dans des proportions moins importantes, les objets règlementés (8,1%), les informations et médias (7,9%) et les objets technologiques (7,2%). Puis les références aux productions culturelles et artistiques (6,9%), aux objets quotidiens (5,6%) et naturels (4,9%). Les expressions, proverbes ou métaphores sont cités 77 fois (4,9%). Ce graphique nous apprend que les objets mentionnés dans le souvenir sont vastes et fragmentés dans une multiplicité de sous-catégories.

Les objets qui font état d'une dispersion très élevée sont les objets naturels (cv=78.1%), règlementés (cv=76.1%) et expressions ou proverbes (cv=75.8%). Dans une homogénéité relativement plus importante, les objets culturels et artistiques (cv=56.3%), technologiques (cv=49.2%), quotidiens (cv=42.2%) et les médias (cv=40.8%) trouvent leur place. Les sous-catégories les plus homogènes entre les FG sont celles qui concernent les objets abstraits (cv=18.4%) et liées au lexique de l'écriture (cv=22.4%). Elles sont ainsi les plus fréquentes et les plus stables sur l'ensemble des FG.

Quelques exemples.

Abstrait, général

« Quand même revendiquer des choses » (FG1)

Alimentaires

« Un peu sur saucisses/merguez en buvant de la Kronenbourg » (FG6)

Arts

« Le film qui s'appelle Les Invisibles » (FG5)

Collectifs, génériques

« Contester le système » (FG7)

Informations et médias

« Quand tu allumais ta télévision » (FG8)

Naturels

« Ils ont coupé des arbres, ils ont foutu le feu » (FG3)

Technologique

« Il était une fois un écran plasma » (FG6)

Transport

« Ils dorment dans leurs voitures » (FG4)

Écriture et narration

« On peut mettre une parenthèse » (FG3)

Règlementé

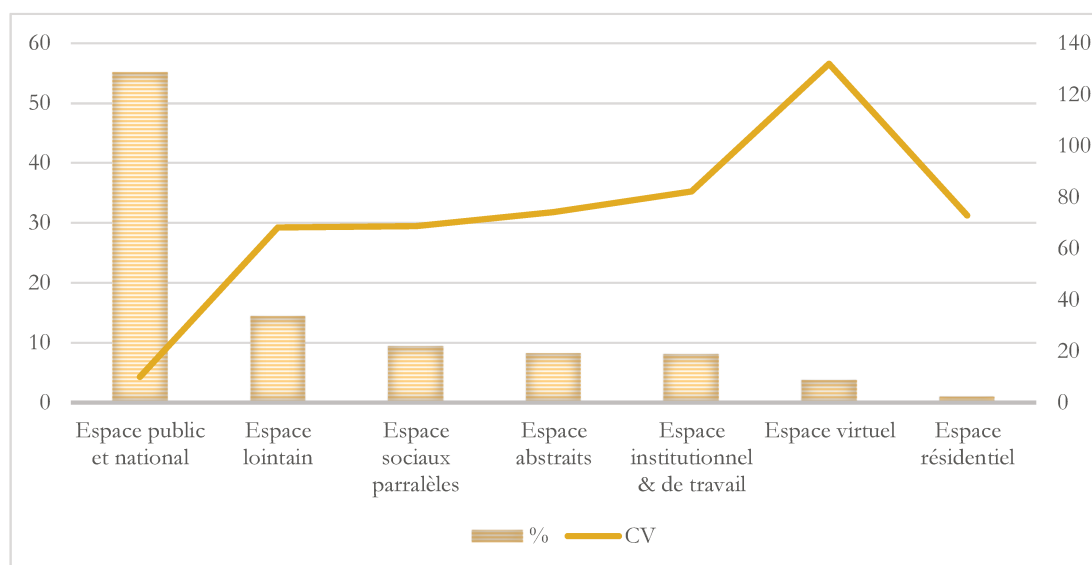
« Ben la taxe sur le carburant » (FG8)

Quotidien

« De mettre un sac plastique sur un radar » (FG3)

Expressions et proverbes

« Goutte d'eau qui fait déborder le vase » (FG2)



Graphique 15. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de lieu sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 754 références encodées dans les lieux, l'espace public et national représente plus de la moitié des références encodées dans cette catégorie (55,2% ; n=416). Ainsi, quand ils et elles discutent du MGJ la plupart des références à l'espace concernent des espaces communs et connus de tous et toutes. En contraste, les autres sous-catégories sont beaucoup moins citées, c'est le cas des espaces lointains (14,5% ; n=109), c'est-à-dire des espaces à l'international ; des espaces sociaux parallèles (9,4% ; n=71), ces espaces dont les significations ou usages ont changé ; des espaces abstraits (8,2% ; n=61) et des espaces institutionnels et de travail (8,1% ; n=61). En fin de liste, nous trouvons les espaces virtuels (3,7% ; n=28) et quasiment absents, les espaces résidentiels (0,9% ; n=7).

Les sous-catégories qui ont le plus de variabilité inter-FG sont aussi les moins fréquentes. Dans l'ordre de la plus dispersée à celle qui l'est le moins : les espaces institutionnels (cv=82.4%), abstraits (74.2%), sociaux parallèles (cv=68.7%) et lointain (cv=68.3%). Cette forte variabilité signifie que les FG n'y accordent pas une importance équivalente dans les discussions. En revanche, la sous-catégorie la plus fréquente, celle de l'espace public et national, est singulièrement homogène entre les FG (cv=10%), en plus de l'être dans l'absolu (inf. 15%). Elle marque ainsi fortement les discussions.

Quelques exemples.

Espace abstraits

« Un reporter qui est sur le terrain » (FG4)

Espace institutionnels et travail

« Aux péages on peut dire pour résumer » (FG5)

Espace lointain

« Même en Italie c'est compliqué » (FG2)

Espace public et national

« En France » (FG7) ; « saccage de l'Arc de Triomphe et là, la rue » (FG1)

Espace sociaux parallèles

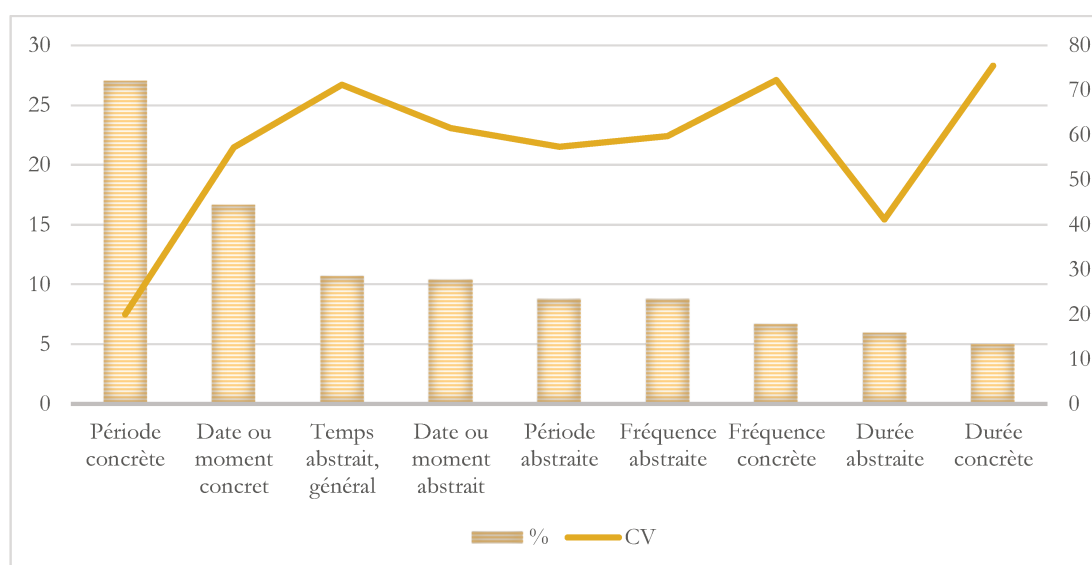
« Ils se mariaient aux péages » (FG8)

Espace virtuel

« Je la regarde sur Internet » (FG6)

Espace résidentiel

« Quand je suis rentré chez moi » (FG3)



Graphique 16. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de temps sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 943 références encodées dans le temps, ce sont les périodes concrètes qui sont les plus convoquées (27% ; n=255). C'est ensuite la sous-catégorie des dates ou moments concrets (16,6% ; n=157). À la suite de celles-là, nous retrouvons une quasi-égalité entre le temps abstrait, nommé par un terme générique (10,7% ; n=101) et les dates ou moments abstraits (10,4% ; n=98). Puis, les périodes abstraites (8,8% ; n=83) se positionnent à équivalences avec les fréquences abstraites (8,8% ; n=83). Enfin, les trois sous-catégories du temps les moins fréquentes sont les fréquences concrètes (6,7% ; n=63), les durées abstraites (5,9% ; n=56) et les durées concrètes (5% ; n=47). Ainsi, c'est la périodicité qui se positionne en tête de liste (total=35,8%), suivie de la datation (total=27%), des fréquences (total=15,5%) et de la durée (total=10,9%). Par ailleurs, le temps concret domine légèrement sa forme abstraite dans les discussions des participant.es (55,4% vs 44,6%).

Les sous-catégories du temps les plus dispersées sont les durées concrètes (cv=75.5%), les fréquences concrètes (cv=72.2%) et le temps abstrait, général (cv=71.2%). Dans un deuxième temps, moins dispersées que les précédentes, mais toujours à un niveau de dispersion inter-FG fort, les sous-catégories des dates ou moments abstraits (cv=61.5%), des fréquences abstraites (cv=59.7%), des périodes abstraites (cv=57,4%) et enfin, les dates ou moments concrets (cv=57.2%). Parmi ces sous-catégories, nous constatons que l'une d'entre elles était parmi les plus fréquentes dans les FG. Cela signifie que même si en moyenne les FG utilisent fréquemment les dates concrètes, l'importance qui lui est accordée n'est pas équivalente entre les FG. Les sous-catégories qui connaissent le moins de variations inter-FG concernent les durées abstraites (cv=41.2%), et surtout les périodes concrètes (cv=20%). Cette dernière s'avère ainsi être la plus homogène entre les FG, tout en étant la plus

fréquente, cela fait d'elle un marqueur dans la circonscription temporelle des discussions sur le MGJ.

Quelques exemples.

Date ou moment abstrait

« Ça arrive à ce moment-là qu'il se fait appeler Gilets » (FG3)

Date ou moment concret

« C'était le début le 17 novembre 2018 » (FG1)

Durée abstraite

« Un mouvement qui dure assez longtemps » (FG2)

Durée concrète

« Déjà un mois de Gilets Jaunes » (FG6)

Fréquence abstraite

« J'entendais souvent à la télévision » (FG5)

Fréquence concrète

« Tous les samedis à Paris » (FG8)

Période abstraite

« Je travaillais à cette époque » (FG5)

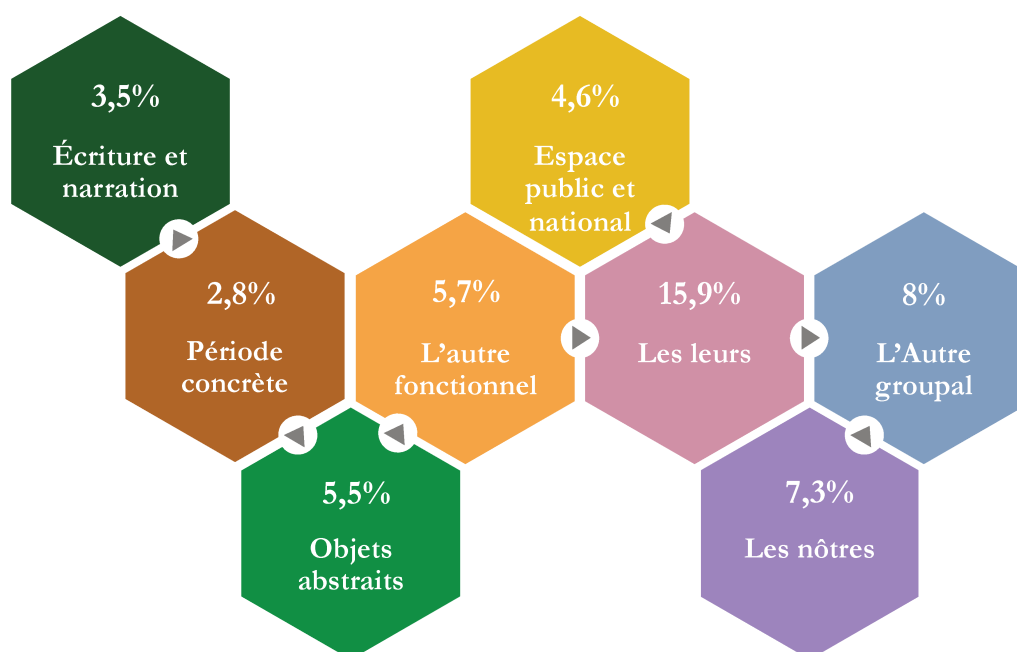
Période concrète

« C'était avant Noël » (FG7)

Temps abstrait, général

« Sur le plan chronologique des événements » (FG1)

Que retenir des contenus (MGJ) ?



Graphique 17. Top 8 (+50% des références encodées) du pôle 'contenu'

Ce top 8 représente 53,3% des références encodées, ce sont les sous-catégories qui ont pour principale caractéristique d'être les plus homogènes des contenus (cv), elles définissent ainsi ce que les FG utilisent dans des proportions similaires, et non nécessairement ce qu'ils utilisent le plus. Néanmoins, quatre d'entre elles sont également les plus fréquentes, ce sont les EAE *des autres* (i.e. les leurs, 15,9%), l'Autre groupal (8%), les EAE considérés comme collectifs (i.e. les nôtres, 7,2%), et l'autre fonctionnel (5,7%). Puis nous retrouvons les objets abstraits (5,5%), les espaces publics (4,6%), le lexique de l'écriture (3,5%) et enfin, les périodes concrètes (2,8%). Nous proposons un extrait qui regroupe la plupart de ces contenus représentatifs de l'ensemble des FG de la thématique. Dans cet aperçu, les participant.es discutent du MGJ en le mettant en lien avec les marches pour le climat. Ils cherchent tout d'abord à se mettre d'accord sur l'identité des Gilets Jaunes par rapport à celle des participant.es aux manifestations pour le climat. Par la suite, la convergence (sous-entendu convergence des luttes, discutée un peu plus tôt dans le FG) sera pensée, notamment en comparant Paris et Lyon. Enfin, les participant.es, ici surtout MATE et ATOS, se questionnent quant à l'efficacité des manifestations pour déclencher le changement. Quand MATE s'appuie sur les enseignements du passé pour exprimer qu'il s'agit de la bonne solution, ATOS propose l'idée que des pressions économiques seraient plus efficaces.

Extrait FG n°6

MATE : Parce que globalement sur les questions anticapitalistes il y a une convergence, entre les Gilets Jaunes et la marche pour le climat. Et ça il est grand temps que ça arrive, les manifestants typiquement ce ne sont pas les mêmes catégories de personne en termes de position sociales entre les marches pour le climat et les Gilets Jaunes. Les Gilets Jaunes tu disais

classes moyennes, classes moyennes un peu, mais ce sont surtout les classes populaires quand même hein, ce sont des gens...

BALU : j'ai dit classe moyenne ?

MATE : non, c'était, c'était peut-être toi qui disais que ... Enfin peu importe ! Mais bon les études montrent que globalement ce sont plutôt les classes populaires les Gilets Jaunes, un peu de classe moyenne aussi, mais voilà, alors que les marches pour le climat c'est... c'est beaucoup de bourgeoisie de gauche, c'est beaucoup de classes moyennes pour le coup, on n'est pas sur le même... Enfin je dis ça mais il faudrait quand même avoir des chiffres détaillés pour en parler

BALU : mais globalement ouais

MATE : je pense qu'il y a des tendances comme ça. Et du coup on voit une convergence de ces deux groupes sociaux, de ces deux mouvements sociaux, et c'est hyper intéressant ! À Paris, bon à Paris ça n'a pas très bien marché. Si ! Je me rappelle un samedi, mais à Lyon il y a eu une fusion de fou un samedi, il y a 3 semaines je crois un truc comme ça

LOINE : ouais il y a 3 semaines, la marche sur le ...

ATOS : ouais mais pourquoi à la fin ?

MATE : ben regarde les sciences de l'histoire, évidemment que là, aujourd'hui, on a trop envie de déprimer, mais quand tu regardes la science de l'histoire des mouvement sociaux, c'est comme ça que ça marche, c'est comme ça qu'on a arraché les ...

ATOS : les mouvements sociaux se forment

MATE : ... droits du travail

ATOS : les mouvements sociaux se forment mais pour quel but ? qu'est-ce que les gouvernements vont dire ?

MATE : on verra bien !

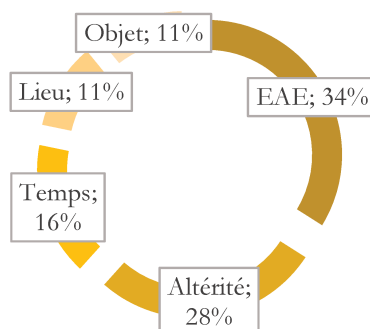
ATOS : mais on verra bien ... les changements structuraux sont ...

BALU : Ben, et toi, tu proposerais quoi ?

ATOS : ben je proposerais d'arrêter toutes les manifestations et de se concentrer uniquement sur... enfin faire pression économique à l'État !

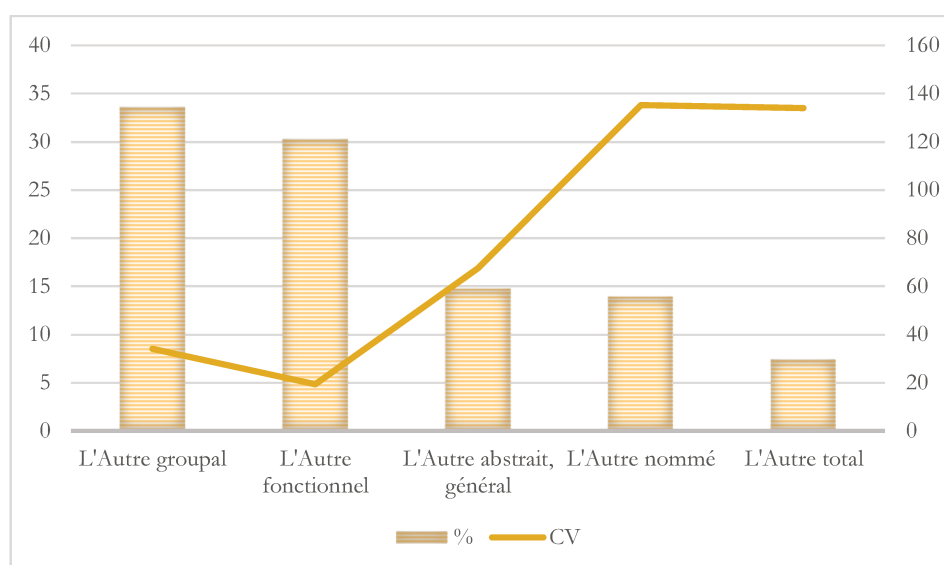
On peut retenir que dans la discussion, mentionner les expériences, activités ou évènements qui concernent les Autres et le groupe en présence, évoquer l'Autre par sa profession, par son groupe social, faire appel à des objets abstraits et relatifs au lexique de l'écriture, circonscrire par la période bien délimitée dans le temps et mentionner l'espace public et national représentent les contenus spécifiques à la thématique.

2. Représentation-produit



Graphique 18. Répartition des références encodées dans la partie 'contenu'

441 références sont encodées dans les contenus des récits. Sur ces 441 références c'est la catégorie des EAE qui arrive en première place (34% ; n=150). Elle est suivie de l'altérité qui représente 27% (n=122) des références encodées. À elles deux, elles représentent plus de 60% du contenu des récits. Si la catégorie des EAE est la plus homogène de toutes (cv=18.8%), celle de l'altérité la suit de près (cv=24.4%). C'est ensuite l'expression du temps qui prend la troisième place, 73 références y ont été encodées (16%). Cette catégorie est la deuxième la plus homogène pour les récits (cv=22.6%). Enfin, les lieux et les objets se partagent les dernières places, ces catégories représentent chacune 11% des références encodées dans les récits (n=48). Toutes deux sont concernées par les plus fortes dispersions inter-FG (30.9% pour les objets ; 53.1% pour les lieux). Les participant.es écrivent ainsi, proportionnellement, surtout à propos de *ce qu'il s'est passé* (n°1) avec *qui* (n°2), *quand* (n°3), *où* et *avec quoi* (n°4 et 5).



Graphique 19. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'Altérité sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 122 références encodées dans la partie de l'Altérité, ce sont les groupes sociaux qui apparaissent le plus fréquemment (33,6% ; n=41). Dans des proportions équivalentes, l'Autre fonctionnel arrive en deuxième place (30,3% ; n=37). Dans une proportion largement inférieure, c'est ensuite l'Autre abstrait qui est le plus cité (14,8% ; n=18), non loin de l'Autre nommé par son nom et/ou prénom (13,9% ; n=17). Enfin, la dernière sous-catégorie concerne l'Autre total, il représente 7,4% (n=9) des références encodées sur l'ensemble des récits. Les autres sous-catégories d'Altérité (les Autres côtoyés, absent, vivant, virtuel et infiniment petit) ne sont jamais citées dans les récits.

Nous constatons une grande variabilité à la fois sur l'importance donnée par les récits à chacune des sous-catégories d'altérité (%), que sur la présence de ces dernières (x/8). Ainsi, nous proposons d'ordonner les sous-catégories en fonction de leur présence/absence dans les récits, et d'en analyser ensuite la variabilité (cv).

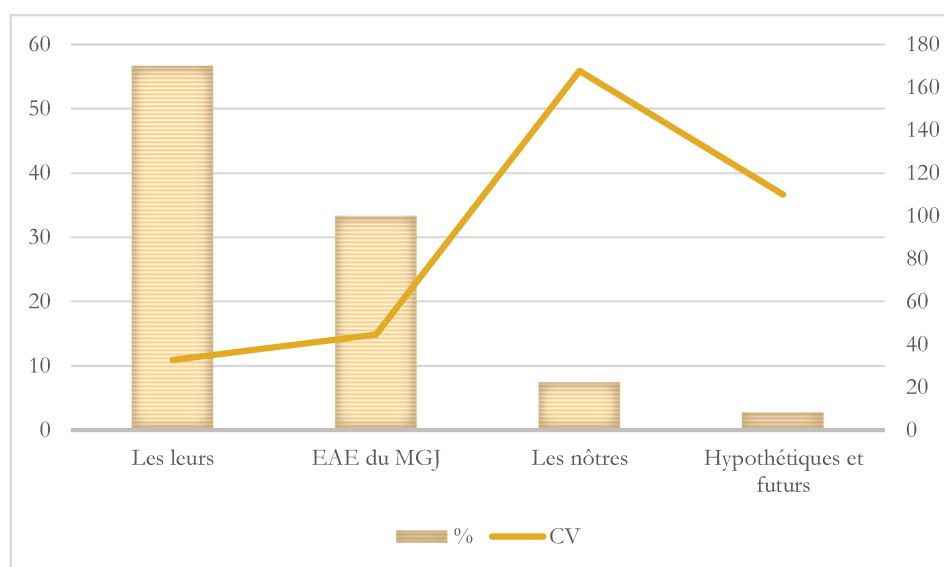
Présents dans 8/8 récits : groupal et fonctionnel. Les groupes sociaux et socioprofessionnels sont à la fois les sous-catégories les plus fréquentes, et celles qui subissent le moins de variabilité inter-FG. En effet, l'Autre groupal présente un cv de 33,9%, et l'Autre fonctionnel de 19,3%.

Présents dans 7/8 récits : Abstrait. L'Autre abstrait, nommé sous un terme générique, est la troisième sous-catégorie la plus fréquente des récits, et est aussi la troisième la plus homogène, bien que son coefficient de variation dépasse largement les précédentes sous-catégories (cv=67,6%).

Présents dans 5/8 récits ou moins : nommé et total. L'Autre nommé est la sous-catégorie qui varie le plus entre les FG ($cv=135.2\%$). L'Autre total, qui est présent dans 4/8 récits se situe en avant-dernier du classement en termes de dispersion ($cv=133.9\%$).

Finalement, les sous-catégories les moins dispersées (groupes sociaux, socioprofessionnels et abstraits) sont aussi les plus fréquentes, ces Autres deviennent les marqueurs des récits, ce sont ses personnages principaux.

Les EAE



Graphique 20. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'EAE sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 150 références encodées qui concernent des EAE mentionnés dans les récits, plus de la moitié sont décrits comme étant ceux *des autres* (56,7% ; $n=85$). Puis, 33,3% des références encodées concernent les EAE décrits comme vécus par le MGJ ($n=50$). Les EAE considérés comme collectifs au groupe en présence se placent en troisième position, et représentent 7,3% des références ($n=11$). Enfin, les participant.es n'ont posé sur papier qu'une faible part d'EAE futurs et/ou hypothétiques (2,7% ; $n=4$). Ni les EAE individuels, ni les historiques n'ont été transcrits dans les récits.

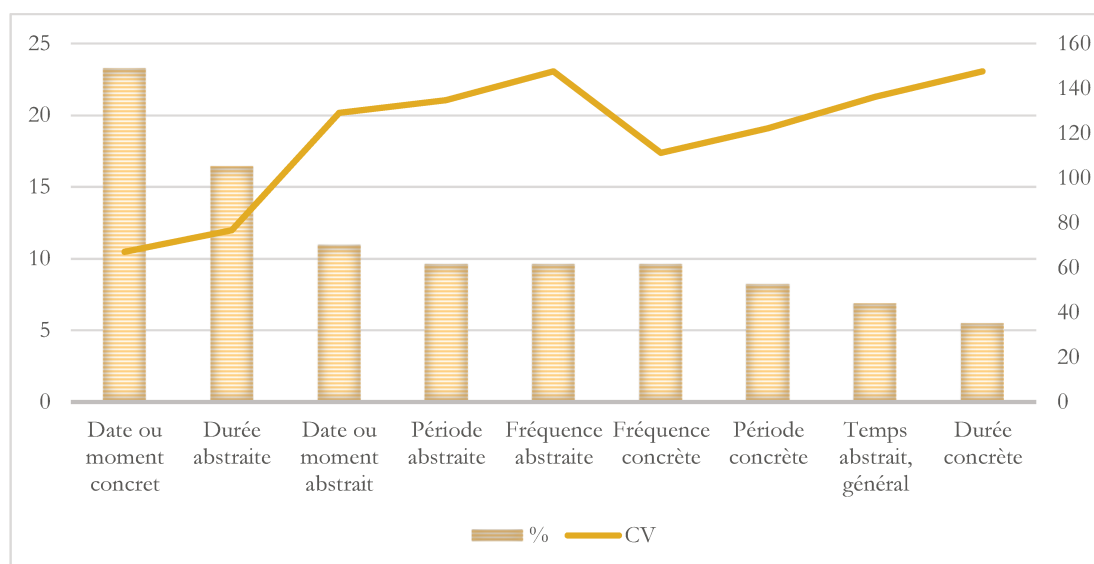
Présents dans 8/8 récits : Les leurs et EAE du MGJ. Les EAE vécus par les autres sont ceux qui prennent le plus d'espace et qui subissent le moins de variations ($cv=32.7\%$). Les EAE du mouvement, qui est personnifié, sont la deuxième sous-catégorie la plus homogène ($cv=44.5\%$).

Présent dans 5/8 récits et moins : Les nôtres et hypothétiques et/ou futurs. La sous-catégorie d'EAE hypothétiques ou futurs, présents dans 4/8 récits, est hétérogène dans sa distribution inter-récit ($cv=114.2\%$). Présents dans 5/8 récits, la sous-catégorie la plus

hétérogène concerne les EAE collectifs, c'est-à-dire quand les participant.es ont décidé d'intégrer des événements ou expériences collectives au groupe en présence ($cv=167.7\%$).

Les marqueurs forts des récits sont ainsi les EAE des autres que soi, que ces derniers aient été qualifiés comme vécu par d'autres individus ou par le mouvement lui-même.

Le temps



Graphique 21. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de temps sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 73 références encodées dans le temps, ce sont les dates ou moments concrets qui sont les plus mentionnés dans les récits (23,3% ; $n=17$). C'est ensuite la sous-catégorie des durées abstraites (16,4% ; $n=12$), des dates et moments abstraits (11% ; $n=8$). À la suite de celles-là, nous retrouvons à égalité les périodes abstraites, les fréquences abstraites et concrètes (9,6% ; $n=7$). Les périodes, concrètes cette fois, représentent 8,2% des références encodées ($n=6$). Enfin, les participant.es mentionnent seulement à 5 reprises le temps abstrait (6,8%) et à 4 reprises les durées concrètes (5,5%). C'est désormais la datation qui devient majoritaire dans les récits (34,4%), puis la périodicité (17,8%), la durée (21,8%) et enfin la fréquence (19,2%). Contrairement aux discussions, dans les récits, c'est le temps abstrait (53,6%) qui prend légèrement le pas sur sa concrétisation (46,2%).

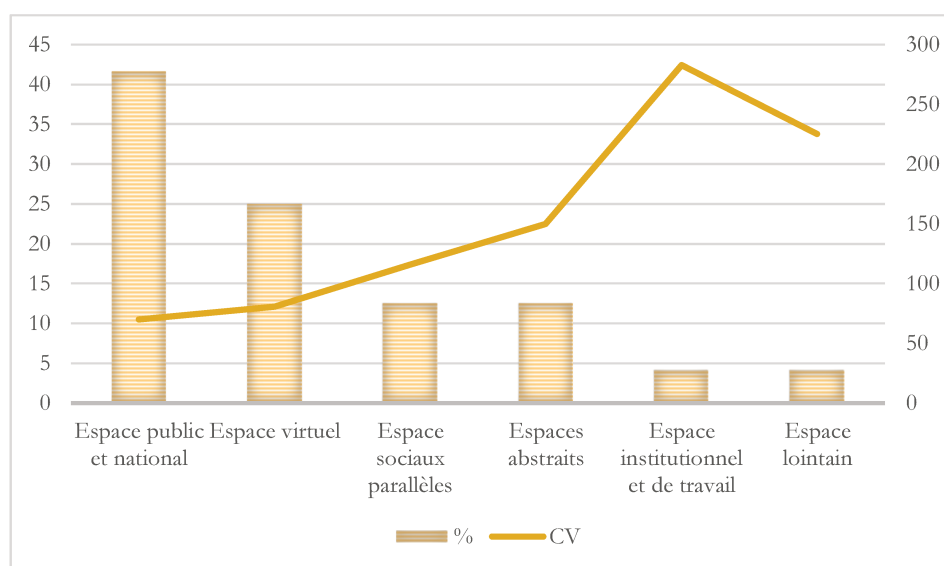
Présents dans 7/8 ou 6/8 récits : les dates ou moments concrets et les durées abstraites. La sous-catégorie des dates concrètes est la moins dispersée ($cv=67\%$), la plus fréquente et celle qui se trouve dans le plus de récits. La durée abstraite est la deuxième sous-catégorie la moins dispersée des récits ($cv=76.6\%$), tout en étant la deuxième plus fréquente. Ainsi, les deux sous-catégories du temps les plus encodées, sont aussi les moins dispersées relativement aux autres.

Présent dans 5/8 récits : les fréquences concrètes. C'est la troisième sous-catégorie qui est la plus présente dans les récits et est aussi la troisième la moins dispersée ($cv=113.3\%$).

Présents 4/8 récits ou moins : les dates et fréquences abstraites, les durées concrètes, les périodes, et le temps abstrait/général. Dans l'ordre de la moins dispersée à celle qui l'est le plus, les sous-catégories présentes dans 4/8 récits : les périodes concrètes ($cv=122.1\%$), les dates ou moments abstraits ($cv=129\%$), les périodes abstraites ($cv=134.8\%$) et le temps abstrait/général ($cv=136.2\%$). Enfin, présentes seulement dans 3/8 récits, les fréquences abstraites et les durées concrètes sont les plus dispersées ($cv=147.6\%$).

Ce que nous pouvons conclure, c'est que la datation, et ce d'autant plus si cette dernière est repérable sur un calendrier, ainsi que les durées, et ce d'autant plus qu'elles sont éprouvées, plutôt que quantifiées, sont les deux marqueurs temporels les plus forts de ces récits.

Les lieux



Graphique 22. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de lieu sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)

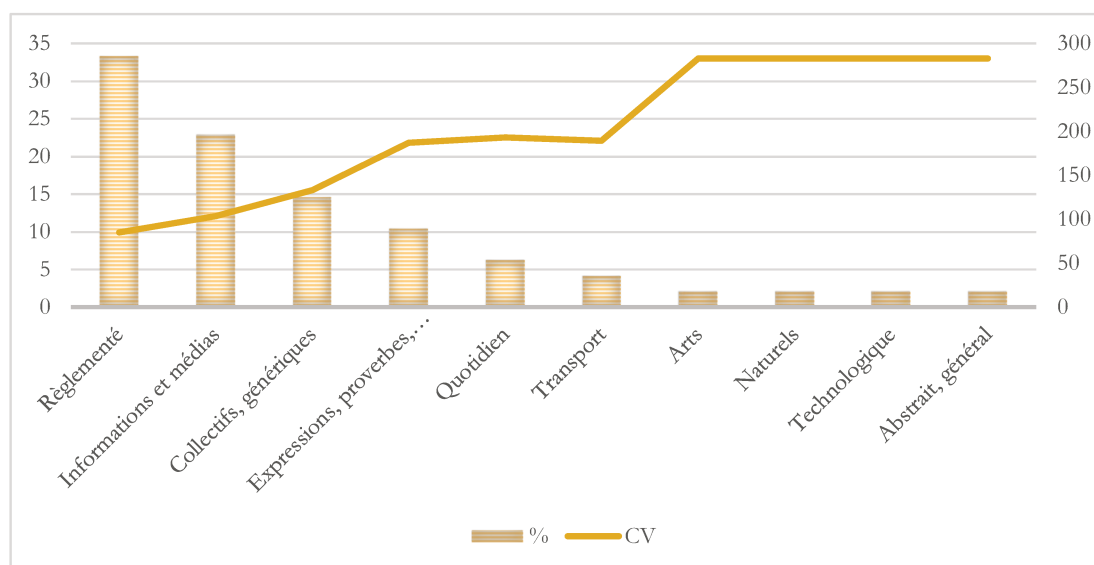
Sur les 48 références encodées dans les lieux, l'espace public est celui qui est le plus cité (41,7% ; $n=20$). Dans une moindre mesure, les participant.es investissent les espaces virtuels (25% ; $n=12$). En troisième place du classement, nous retrouvons les espaces sociaux parallèles (12,5% ; $n=6$) et les espaces abstraits (12,5% ; $n=6$). Enfin, nous trouvons à nouveau à égalité les espaces institutionnels et de travail ainsi que les espaces lointains (4,2% ; $n=2$). Nous remarquons également la totale absence des références aux espaces résidentiels. Ainsi, les participant.es ont choisi d'insérer dans leurs récits surtout des espaces publics connus de tous et toutes et les espaces virtualisés.

Présent dans 7/8 récits : les espaces virtuels. C'est ainsi la sous-catégorie la plus uniformément présente (cv=80%). Ces espaces virtuels, la plupart du temps des mentions aux réseaux sociaux sur lesquels des communications ont été faites, semblent donc être caractéristiques dans l'écriture du MGJ, et ce même s'il ne s'agit pas de la sous-catégorie la plus fréquente.

Présent dans 6/8 récits : les espaces publics et nationaux. L'espace public et national est présent dans une majorité de récits et est quantitativement, sur l'ensemble des récits, la sous-catégorie la plus référencée. Par ailleurs, cette sous-catégorie est la plus homogène de toutes (cv=70%).

Présent dans 4/8 récits ou moins : les espaces sociaux parallèles, institutionnels et de travail, abstraits et lointains. Bien que certaines de ces sous-catégories soient parmi les plus fréquentes, certaines d'entre elles ne sont mentionnées que dans une minorité de récits. Malgré cela, les espaces sociaux parallèles, cités dans 4/8 récits sont les 3^{ème} plus homogènes des sous-catégories des lieux (cv=116.1%). Les espaces institutionnels et de travail, les espaces abstraits et les lointains sont beaucoup moins homogènes que les sous-catégories précédentes, en plus de n'être que peu présentes dans les récits. En effet, les espaces abstraits sont présents dans 3/8 récits (cv=149.9%), les espaces lointains dans 2/8 récits (cv=225.3%), et les espaces institutionnels et de travail dans seulement 1/8 récit (cv=282,8%).

Ainsi, on peut conclure que les sous-catégories des espaces virtuels, publics et nationaux sont les espaces qui semblent permettre au plus grand nombre de FG de circonscrire spatialement les récits.



Graphique 23. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'objets sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 48 objets référencés dans les récits, la plupart d'entre eux sont concentrés dans la sous-catégorie des objets réglementés (33,3% n=16). La deuxième sous-catégorie la plus fréquente concerne les objets liés à l'information et aux médias (22,9% ; n=11). À la suite de cela, les objets collectifs et/ou génériques (14,6% ; n=7) et les expressions et proverbes (10,4% ; n=5). La fréquence d'apparition diminue ensuite drastiquement pour les objets quotidiens (6,3% ; n=3) et les transports (4,2% ; n=2). Et cette fréquence devient minime pour les arts, les objets naturels, technologiques et abstraits (chacun 2,1% ; n=1). Au regard de la diversité des objets cités, nous ne présenterons que les 5 sous-catégories les plus fréquentes des récits.

Présent dans 6/8 récits : les objets réglementés. C'est la sous-catégorie la plus qualitativement présente dans les récits, et elle bénéficie de la variation inter-récit la moins importante (cv=85%).

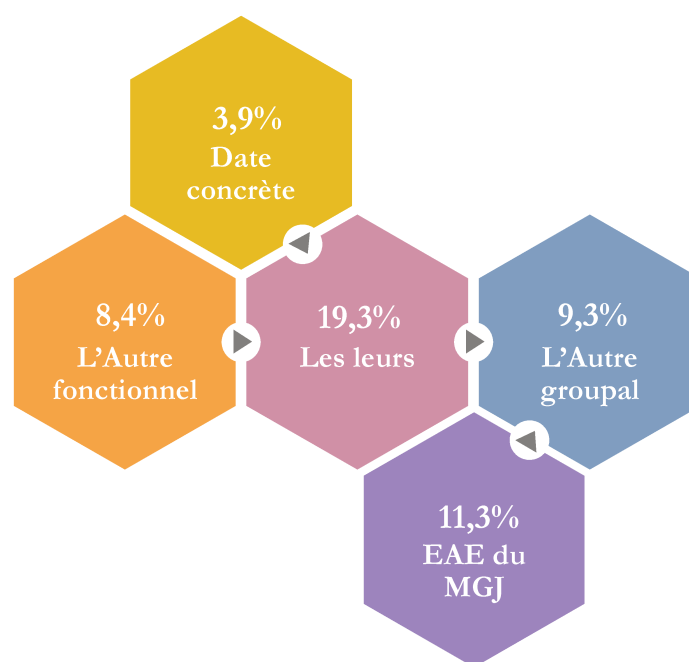
Présent dans 5/8 récits : les objets d'informations et les médias. Deuxième sous-catégorie à être la plus présente dans les récits, elle est aussi la deuxième la moins dispersée (cv=103.6%).

Présent dans 4/8 récits ou moins : les objets collectifs ou génériques, les expressions et les objets quotidiens. Ces trois sous-catégories des objets ne sont finalement que peu présentes sur l'ensemble des récits. Les objets collectifs ou génériques n'apparaissent que dans la moitié des récits et sont les troisièmes les moins dispersées (cv=133%). Les expressions et les objets quotidiens ne sont quant à eux présents que dans

2/8 récits, et font ainsi état d'une forte dispersion ($cv_{\text{Expressions/proverbes/métaphores}}=186.7\%$; $cv_{\text{obj.quotidiens}}=192.7\%$).

Il est difficile de conclure à une sous-catégorie d'objet qui serait caractéristique des récits sur le MGJ. Ils font état d'une diversité et multiplicité, bien que la tendance soit à la mention des objets réglementés.

Que retenir des contenus des récits (MGJ) ?



Graphique 24. Top 5 (+50% des références encodées) des contenus des récits

Ce top 5 représente 52,2% des références encodées, ce sont les sous-catégories qui ont pour principale caractéristique d'être les plus homogènes et les plus présentes dans les récits. Quatre d'entre elles sont également les plus fréquentes, ce sont les EAE *des autres* (i.e. la leur, 19,3%), les EAE du MGJ (11,3%), l'autre en tant que groupe social (9,3%) et l'autre fonctionnel (8,4%). Non loin de ces sous-catégories, nous retrouvons une importance accordée aux dates et aux moments bien identifiés (4%). Dans l'extrait de récit qui va suivre, on peut aisément identifier les dates concrètes (3 occurrences), les groupes concernés et les EAE des autres et du MGJ. Cet extrait est très descriptif et se propose d'installer les moments *forts* qui permettront de reconnaître le sujet du récit. Il s'agit du début de récit.

Extrait récit du FG n°8

L'augmentation de la taxe carbone est l'élément déclencheur de l'expression du mécontentement des citoyens, principalement ceux ici des classes moyennes et minoritaires. Leur moyen d'expression a été d'abord les réseaux sociaux (commencement le 10 octobre 2018). Par la suite, il y a eu le lancement du code couleur le 18 octobre par un technicien en maintenance sur Facebook.

Le 27 novembre annonce les premiers blocages sur les autoroutes et les ronds-points, les gilets jaunes se sont d'abord concentrés sur l'augmentation de la taxe carbone. Le mouvement se poursuivra avec des campements sur des ronds-points.

On peut retenir que dans les récits, mentionner les expériences, activités ou événements qui concernent les autres et ceux vécus par le mouvement, évoquer l'Autre par sa profession et par son groupe social, et circonscrire par la datation représentent les contenus privilégiés par l'ensemble des FG.

3. Dire et écrire : points communs et différences

Les récits ne représentent pas une miniature de la discussion, bien que l'on observe de nombreux points communs. Pour pouvoir comparer les récits et la discussion, nous avons pris en compte le rang de chacune des sous-catégories et les différences de proportion de ces dernières dans leurs catégories d'appartenance. Nous ne tiendrons compte de ces différences si et seulement si une sous-catégorie présentait une homogénéité inter-FG (ou une présence forte dans les récits, i.e., $x/8$).

Sur l'ensemble du contenu, les deux catégories les plus fréquentes dans les discussions, les EAE (1^{ère}) et l'Altérité (2^{ème}) le restent dans les récits. La catégorie du temps est plus présente dans les récits que dans les discussions (+6%), et est plus fréquente que celle du lieu. Néanmoins, si la catégorie des objets était la 3^{ème} plus fréquente dans les discussions, elle devient la moins fréquente dans les récits (-7,8%).

Les EAE. Les EAE des autres (les leurs) maintiennent leur première place et connaissent une augmentation de 14,2%. Cette augmentation est aussi valable pour les EAE du MGJ (+18,7%). Les EAE hypothétiques ou futurs sont en diminution dans l'écriture (-6%), tout comme ceux considérés comme collectifs (-12,3%). Les événements historiques et les EAE individuels sont tout à fait absents des récits sur le MGJ et font ainsi état de la plus forte chute des proportions. Les EAE des autres que soi, et ceux vécus par le MGJ ont ainsi éclipsé les EAE considérés comme collectifs, les EAE individuels et les événements historiques dans les récits.

L'altérité. Si leur proportion se modifie quelque peu, l'Autre groupal est toujours la sous-catégorie la plus citée (+1,9%), suivie comme pour les discussions des autres fonctionnels (+6,9%) et abstraits (-2,4%). L'Autre nommé prend plus de place (+3,5%) et l'Autre total diminue par rapport aux discussions (-5%). De plus, si ces deux sous-catégories étaient homogènes entre les FG, elles deviennent plus hétérogènes dans les récits et ne sont présentes que dans 5/8 récits. Toutes les autres sous-catégories d'altérité sont tout à fait absentes des récits, à savoir les Autres côtoyé, absent, virtuel et vivant. L'altérité se concentre sur les groupes sociaux, socioprofessionnels et à l'abstraction de l'Autre. L'Autre envisagé comme une totalité laisse davantage d'espace à l'Autre nommé.

Les lieux. Le classement des espaces publics et nationaux (1^{ère} place) et des espaces abstraits (4^{ème} place) n'a pas changé dans les récits. Malgré ceci, la proportion occupée par les espaces publics a diminué (-13,5%) et celle de l'espace abstrait a augmenté (+4,3%). En revanche, sont en forte augmentation dans les récits : les espaces virtuels (+21,3%) et les espaces sociaux parallèles (+19,8%). Les espaces résidentiels, eux, sont complètement absents des récits (-19,5%). Les espaces se

resserrent dans les récits, il s'agit des lieux en dehors de chez soi : des espaces publics, de ceux qui revêtissent de nouvelles significations et de leur virtualisation.

Le temps. L'augmentation concerne les dates concrètes (+6,7%) et abstraites (+0,6%), les fréquences concrètes (+2,9%) et les durées abstraites (+10,5%). En opposition, les périodes concrètes sont en diminution dans les récits (-18,8%), tout comme les périodes abstraites (-0,6%). Ainsi, la datation, c'est-à-dire des moments clefs identifiés sur une journée en particulier, ont été spécifiquement utiles à l'écriture du récit, et les périodes concrètes laissent plus d'espace pour que les durées abstraites et les fréquences concrètes s'expriment.

Les objets. Peu d'objets font état d'une homogénéité dans la discussion ou le récit. Parmi ceux qui permettaient une comparaison, deux d'entre eux sont en diminution : les objets technologiques (-5,1%) et les objets abstraits (-27%). En augmentation, nous trouvons les objets qui font références à l'univers médiatique (+15%) et les objets réglementés, qui prennent la 1^{ère} place des objets dans les récits (+25,2%). Ainsi, l'abstraction des objets, utile dans la conversation, s'est éteinte et a laissé place à la qualification, et ce d'autant plus lorsqu'ils concernaient les objets réglementés.

Résumé chapitre 2

Pendant la discussion, les participant.es ont fait un usage conséquent et homogène des questionnements, ont fait part de leurs incertitudes, et ont pointé celles des autres. Ils et elles accordent une importance à la narration et à sa construction (cohérence narrative, déduction, lexique écriture). La discussion semble surtout circonscrite par la période concrète et par les espaces publics et nationaux dans laquelle l'altérité apparaît sous une forme de groupes sociaux et professionnels. Les EAE discutés sont ceux *des autres*, bien que certains soient aussi considérés comme collectifs. Pendant la discussion, nous retrouvons un désir de déclarer ses accords et désaccords. Concernant les récits, les groupes sociaux, socioprofessionnels et abstraits deviennent les marqueurs des récits et les EAE invoqués sont ceux d'un.e autre que soi. La circonscription temporelle se concentre sur la datation, et ce d'autant plus si cette dernière est repérable sur un calendrier, ainsi que sur les durées vécues, plutôt que celles quantifiées. Les espaces virtuels, publics et nationaux sont les ceux qui semblent permettre aux FG d'inscrire les récits dans un cadre spatial.

Lorsque l'on compare *le dire* et *l'écrire*, on remarque que les catégories maintiennent leur classement, bien que l'importance accordée au temps augmente et que celle accordée aux objets diminue. La sous-catégorie des EAE des autres s'impose, aux dépends des EAE vécus par le groupe, par soi, ou historiques. Cet effet se retrouve en partie dans la mention aux espaces, pour lesquels il s'agit des lieux extérieurs, des espaces publics, des sociaux parallèles, ou des virtuels. Mais son lieu de résidence (ou tout lieu considéré comme chez soi) n'est plus présent. L'altérité se concentre sur les groupes sociaux, socioprofessionnels, et à l'abstraction de l'autre. Enfin, on remarque une concrétisation du temps calendaire, distinguable par la datation ou la période concrète. Cette matérialisation du temps est contrebalancée par des durées vécues. Ce passage de l'abstraction à la qualification se retrouve aussi dans la catégorie des objets dans laquelle leur abstraction s'est évanouie pour laisser place aux réglementés.

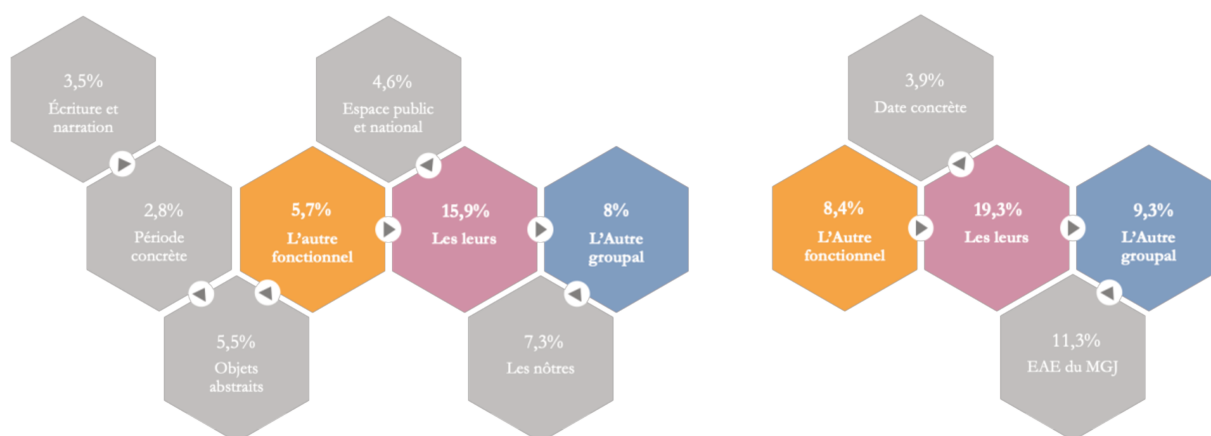
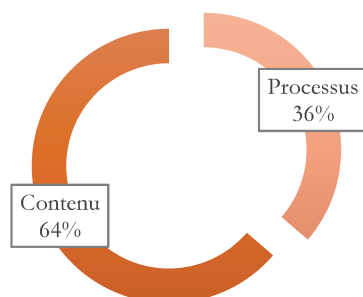


Figure 5. Les points communs (couleurs) et les différences (gris) dans les Top des pôles contenu discussion/récit

Chapitre 3. Le confinement et le Covid-19 (COV)

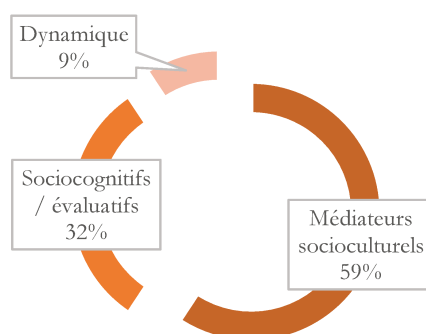
1. Polylogue



Graphique 25. Répartition des références encodées dans les pôles 'Contenu' et 'Processus'

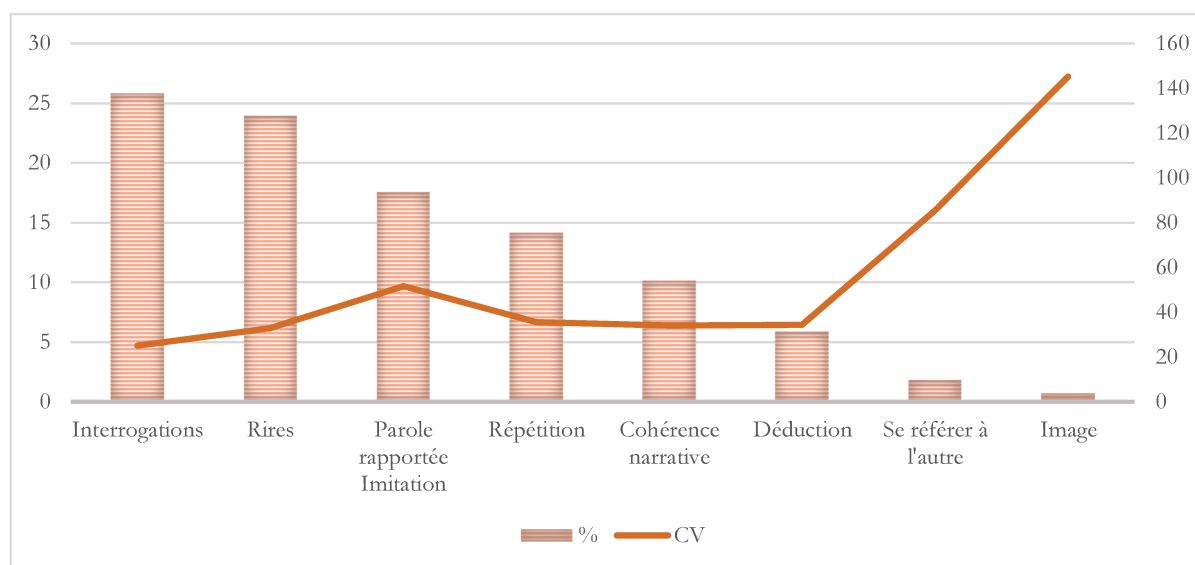
Sur l'ensemble du discours produit lors des focus groups sur la thématique du COV, 14 408 références sont encodées. De la même façon que pour le MGJ, le graphique 25 donne un premier aperçu de la répartition du pôle contenu, toujours plus fréquent (64% ; $n=9175$) que les processus (36% ; $n=5233$). Cette répartition processus/contenu est par ailleurs homogène sur l'ensemble des FG, leurs coefficients de variation étant respectivement égaux à 13.3% et 7.7%. Cela signifie qu'au sein de chaque FG, une répartition similaire à la répartition totale apparaît.

1.1 Les processus



Graphique 26. Répartition des références encodées dans le pôle 'processus'

Sur les 5233 références encodées dans le pôle Processus, 59,3% ($n=3102$; $cv=6.6\%$) d'entre elles concernent les médiateurs socioculturels, 31,4% ($n=1643$; $cv=8.7\%$) correspondent à des processus sociocognitifs et 9,3% ($n=488$; $cv=22.5\%$) sont à propos de la dynamique conversationnelle. Les médiateurs socioculturels et les processus sociocognitifs/évaluatifs se répartissent de façon homogène entre les FG, alors que la dynamique conversationnelle est relativement plus dispersée.



Graphique 27. Répartition des références encodées dans les différents médiateurs socioculturels et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 3102 références encodées dans les médiateurs socioculturels, les interrogations sont les plus fréquentes (25,8%). Ainsi, les participant.es questionnent les autres, ou se questionnent eux-mêmes, très fréquemment dans la discussion ($n=800$). Ces dernières sont suivies des rires (24% ; $n=744$). Le troisième médiateur le plus utilisé est la parole rapportée et/ou l'imitation. En effet, sur l'ensemble des FG, les participant.es ont rapporté une parole, parfois leur propre parole mais sortie du contexte spatiotemporel de leur production, ou ont imité quelqu'un en prenant sa voix à 545 reprises (17,6%). Parmi les médiateurs socioculturels les plus utilisés pour se souvenir et discuter de la thématique, la répétition (d'idées, de phrases ou expressions) est la 4^{ème} plus fréquente (14,2% ; $n=439$). S'en suivent la cohérence narrative (10,1% ; $n=314$) et la déduction (5,9% ; $n=182$). Le fait de se référer à l'autre, de faire confiance aux souvenirs d'autrui plutôt qu'aux siens, et l'image, le fait de parler de ses souvenirs de façon imagée, ne sont que très peu présents ($n=57$; $n=21$) dans ce corpus.

Les participant.es des FG n'ont pas utilisé la parole rapportée dans les mêmes proportions, par conséquent il s'agit du médiateur socioculturel qui subit le plus de dispersion ($cv=51,7\%$). De la même manière, d'autres médiateurs socioculturels sont sujets aux variations inter-FG. Dans l'ordre du plus dispersé au moins : la répétition ($cv=35,6\%$), la déduction ($cv=34,5\%$) et la cohérence narrative ($cv=34,2\%$). Les médiateurs socioculturels les moins dispersés bénéficiant d'une plus forte homogénéité sont les interrogations ($cv=25,1\%$) et les rires ($cv=32,8\%$). Ainsi, il s'agit des deux médiateurs les plus fréquents et les FG les utilisent dans des proportions similaires : ils marquent les discussions des FG.

Quelques exemples.

Interrogations

« Ah ouais, ça vous a fait un choc ? » (FG1)

Rires

« C'est dans la thématique de l'ennui, globalement (Rires). GROUPE : (Rires) » (FG2)

Image

« Dans mon esprit, c'est ... vraiment le bordel » (FG3)

Parole rapportée

« On te dit 'met bien ton masque, désinfecte-toi les mains' » (FG4)

Répétition

« On ne voulait pas le savoir » (FG1, x4)

Déduction

« Hum, c'est bizarre ... Il a dû y avoir une annonce de Macron quelque part » (FG6)

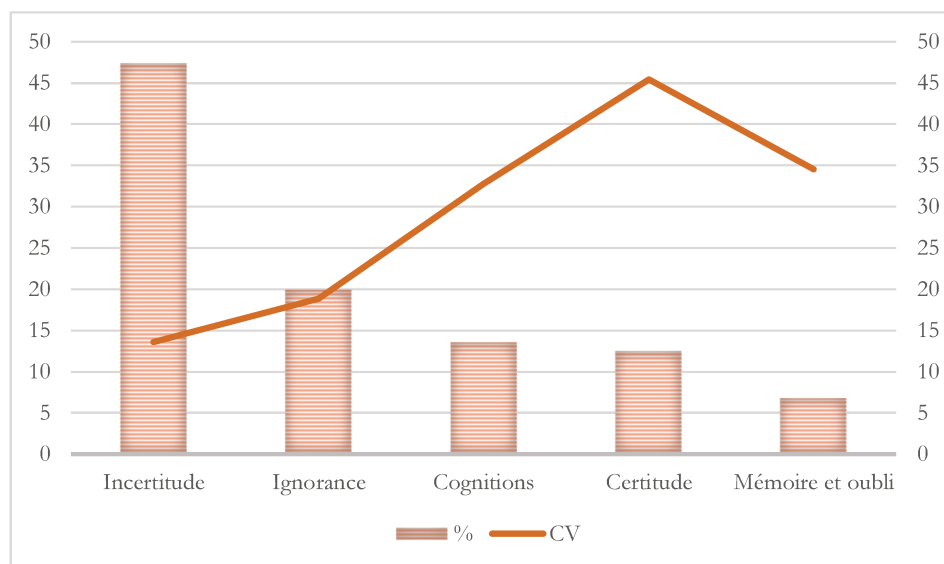
Se référer à l'autre

« A : on ne peut pas écrire ça, je n'avais pas droit de démissionner pendant le confinement. M : Ah ouais ? A : Ah non, je n'avais pas le droit du tout ! »

Cohérence narrative

L : Première étape c'était fermeture de l'école. Après la fermeture des restaurants, ouais, ça a été la deuxième grosse étape »

Les processus sociocognitifs et évaluatifs



Graphique 28. Répartition des références encodées dans les différents processus sociocognitifs et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 1643 références encodées, presque la moitié d'entre elles sont concernées par les expressions de l'incertitude (47,5% ; n=779). L'expression de l'ignorance apparaît en deuxième position (19,9% ; n=327), suivie de références relatives à des cognitions diverses (13,5% ; n=222). Les expressions révélant des certitudes sont présentes à une quasi-égalité avec les cognitions diverses (12,5% ; n=205). Enfin, la mémoire et l'oubli apparaissent 110 fois (6,5%) dans les FG sur le COV.

C'est la sous-catégorie des expressions des certitudes qui est la plus dispersée (cv=45.5%). Cela signifie que les participant.es n'expriment pas leurs certitudes, ou n'évaluent pas les certitudes des autres dans les mêmes proportions selon les FG. Moins dispersées, nous retrouvons les sous-catégories de la mémoire et de l'oubli (cv=34.6%) et les cognitions diverses (cv=32.8%). L'ignorance et l'incertitude sont quant à elles les sous-catégories les moins dispersées (cv_{ignorance}=18.8% et cv_{incertitude}=13.6%). Elles bénéficient ainsi de la plus forte homogénéité et de la plus haute fréquence

dans la catégorie des processus sociocognitifs et évaluatifs, mais jouissent aussi d'une homogénéité dans l'absolu (CVs avoisinant les 15%). Ils sont ainsi des indicateurs forts dans la répartition inter-FG.

Quelques exemples.

Incertitude

« Je pense qu'il y a aussi une part de ... on voulait peut-être rester dans le déni » (FG1)

Certitude

« M : C'est sûr ! N : La délinquance va augmenter » (FG2)

Ignorance

« Parce que je ne savais pas ce que ça allait devenir » (FG3)

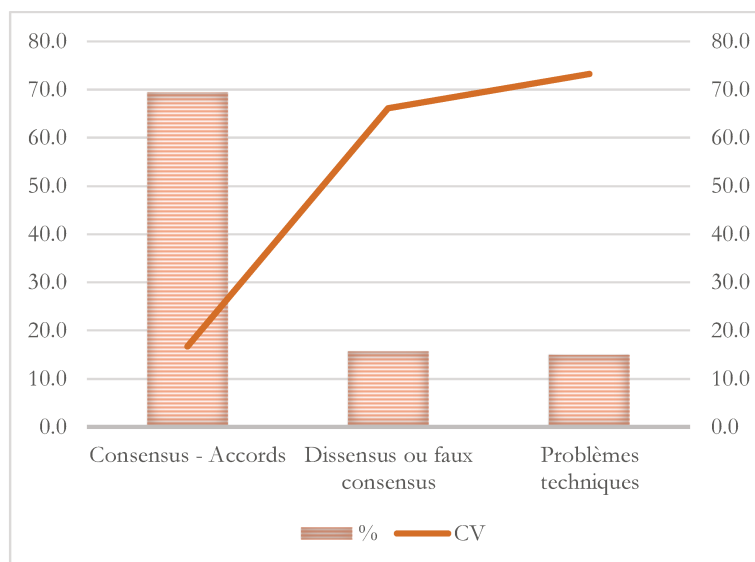
Mémoire et oubli

« Je trouve que ça a été très, très vite oublié. Et moi, j'y repense très régulièrement » (FG4)

Autres cognitions

« Des gens qui ont une empathie faible » (FG8)

La dynamique conversationnelle



Graphique 29. Répartition des références encodées dans les différents indicateurs de la dynamique conversationnelle et leur coefficient de variation (en %)

On observe que les consensus dominent les dissensus ou faux-consensus. 69,5% des processus participant à cette dynamique conversationnelle sont représentés dans les expressions de l'accord. Si nous avons inséré les problèmes techniques dans la dynamique conversationnelle, c'est parce que très fréquemment, cela pouvait compliquer la communication, la couper, voire provoquer un changement de sujet.

On remarque que les dissensus et les problèmes techniques ne sont pas exprimés avec la même importance selon les FG. Les problèmes techniques, dépendants du contexte de l'entretien qui comprenait plus ou moins d'incidents de connexion ont ainsi un fort coefficient de variation (cv=73.3%). Les dissensus ou faux-consensus connaissent eux aussi de fortes variations inter-FG (cv=66.2%). La mobilisation des consensus au sein des FG est, quant à elle, beaucoup plus homogène

(cv=16.7%). Ainsi, les participant.es expriment surtout leurs accords et moins leurs désaccords, et ceci est le cas pour l'ensemble des FG.

Quelques exemples.

Consensus

« A : Ben c'est la faute de personne quoi au bout d'un moment

O : Exactement

A : Si tu fais attention, et même, si tu ne fais pas très attention » (FG5)

Problèmes techniques

« V : {envoi une capture d'écran de l'entretien} je n'ai pas voulu faire ça je suis désolée (rire). Groupe : (Rires) » (FG1)

Dissensus ou faux-consensus

« I : Pour moi, cette pandémie nous a donné le pouvoir, un pouvoir qui est ... pouvoir agir dans nos quotidiens

Z : Je suis pas du tout d'accord avec toi ! Dans l'idée, oui. On pourrait changer les choses. Et je vais te dire ce qui m'a fait dire que rien ne va changer, c'est les 3 heures de queue pour aller au MC Dalle. » (FG7)

Que retenir des processus (COV) ?



Graphique 30. Top 5 (+50% des références encodées) du pôle 'processus'

Ce nouveau podium symbolique représente les 5 sous-catégories les plus homogènes sur l'ensemble des références encodées dans les processus (n=5233). Elles représentent au total 57,1% des références. Trois d'entre elles sont également les plus fréquentes : ce sont les interrogations (15,3%), l'incertitude (14,9%) et les rires (14,2%). Nous retrouvons ensuite les consensus (6,5%) et l'ignorance (6,2%). Dans l'extrait qui va suivre, les participantes cherchent à écrire les débuts de l'évènement du COV. À travers l'écriture, des souvenirs collectifs refont surface, notamment sur les diffusions de messages qui proposaient des solutions pour neutraliser le Covid-19. Ces messages retransmis dans la conversation révélaient l'incertitude et l'ignorance qui surplombait la période décrite. Ces souvenirs font rire les participantes et créent un lieu de consensus à la fois dans le contenu du souvenir, et dans le souhait de le noter dans le récit.

Extrait FG n°6

CHARLÈNE : Quand les mesures seront-elles prises ? {Tape} Moi, je mettrais plutôt 'des' mesures plutôt que 'les' mesures, parce qu'on ne sait pas lesquelles...

GROUPE : Ouais

ROSE : Je pense qu'on peut dire aussi qu'il y a eu tout, je ne sais pas si on en parle ici, mais il y avait toutes ces chaînes WhatsApp. Enfin, je ne sais pas ... moi c'étaient vraiment mes parents qui m'envoyaient ça, mais genre « Apparemment, si on boit du thé, ça tue le covid. Apparemment, tout ça. »

GROUPE : (Rires) ah oui !

ROSE : « Je connais quelqu'un qui connaît quelqu'un au ministère de l'Intérieur, qui dit qu'on va être confiné »

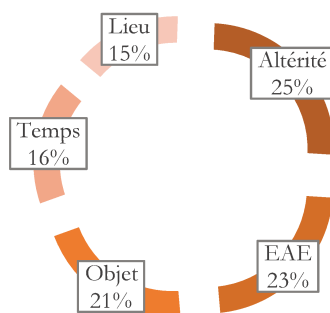
GROUPE : Oui !!! (Rires)

ROSE : C'est important aussi de le dire, je pense

GROUPE : Ouais carrément

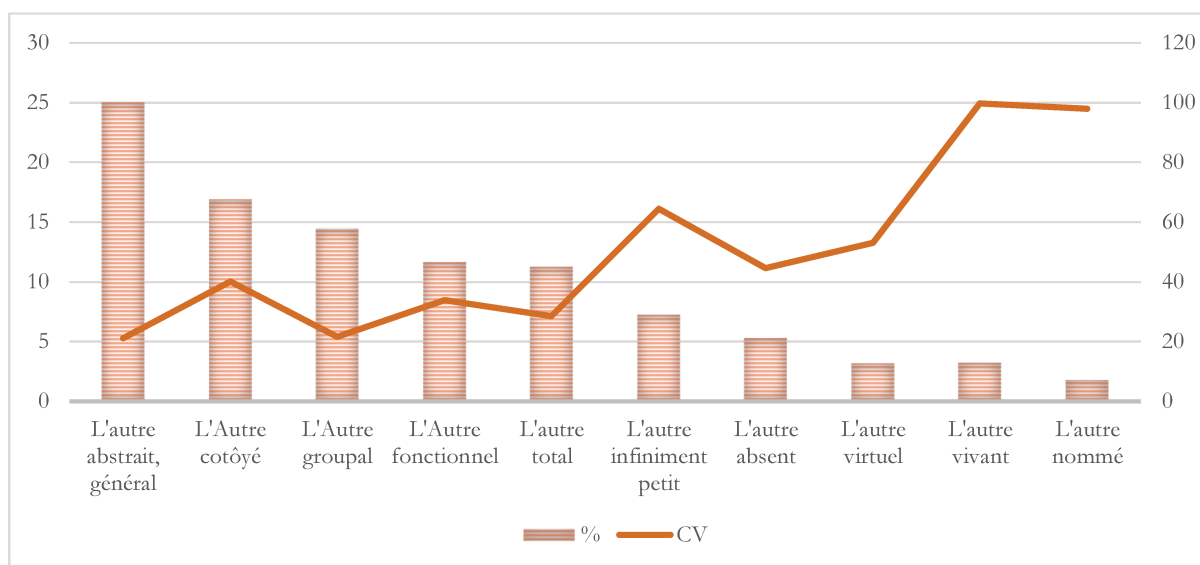
On peut retenir que dans les discussions, rire, poser des questions (à soi ou aux autres), exprimer son incertitude, son ignorance et celles des autres, et exprimer ses accords représentent les processus privilégiés par les participant.es afin de se souvenir et écrire collectivement l'histoire du COV.

1.2 Les contenus



Graphique 31. Répartition des références encodées dans le pôle 'contenu'

9175 références sont encodées dans les contenus. Sur ces références, 25,4% (n=2335) concernent l'altérité. C'est celle qui prend le plus d'espace dans ce pôle, mais c'est aussi la moins homogène sur l'ensemble des FG (cv=17.1%). Les EAE sont la deuxième catégorie la plus référencée, représentant 22,6% des références (n=2076). C'est la plus homogène de toutes les catégories de contenu (cv=10.6%). Les objets arrivent en troisième place des références les plus encodées dans le contenu (20,9% ; n=1917) et ils sont la deuxième catégorie comprenant la plus grande dispersion inter-FG (cv=16%). Le temps (16,5% ; n=1513), avant-dernier sur le rang des fréquences, se répartit de façon plutôt homogène entre les FG (cv=13.2%). Enfin, la catégorie qui prend le moins d'espace dans la totalité des références encodées dans le contenu est celle des lieux (14,5% ; n=1334), mais sa répartition inter-FG est la deuxième la plus homogène (cv=11.9%). Si certaines catégories sont plus dispersées que d'autres, elles sont toutes homogènes dans l'absolu (CVs avoisinant les 15%).



Graphique 32. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'Altérité sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 2335 références encodées dans la partie de l'Altérité, c'est un Autre général ou abstrait qui revient le plus fréquemment (25,1% ; n=585). Les participant.es font ainsi très souvent appel à une altérité qui n'est pas concrètement identifiée. 16,9% (n=395) des Autres mentionnés sont des personnes côtoyées par les participant.es. 14,4% concernent l'Autre groupal, c'est-à-dire les référence à des groupes sociaux (n=337). Avec une quasi-équivalence, nous trouvons en 4ème place, l'Autre fonctionnel (n=272) et l'Autre total (n=263). L'Autre infiniment petit (le plus fréquemment : le virus du Covid-19) représente 7,2% de l'altérité (n=169). Étonnement, l'Autre absent (5,3% ; n=124) et l'Autre virtuel (3,2% ; n=74) sont minoritaires dans les discussions alors même que le contexte incluait l'absence de l'Autre et la virtualisation de nos contacts sociaux et professionnels. L'Autre vivant (3,2% ; n=75) et l'Autre nommé (1,8% ; n=41) arrivent en dernières places.

Tout d'abord, c'est lorsqu'ils mentionnent l'autre infiniment petit que les FG deviennent les plus hétérogènes (cv=64.5%). Puis, avec des coefficients moins élevés, l'Autre absent (cv=44.6%) et cotôyé (cv=40.1%). Si l'Autre infiniment petit et l'Autre absent n'étaient pas parmi celles qui comptabilisaient le plus de références encodées, ce n'est pas le cas de la sous-catégorie des Autres cotôyés, deuxième plus fréquent de l'Altérité. Il est important d'en tenir compte parce que cela signifie que si l'Autre cotôyé est la deuxième sous-catégorie la plus fréquente sur l'ensemble des FG, elle n'est pas pour autant représentative de ce qui est commun aux FG. Moins dispersées que les précédentes sous-catégories, nous retrouvons l'Autre fonctionnel (cv=33.9%) et l'Autre total (cv=28.6%). Enfin, les sous-catégories les plus homogènes de l'Altérité sont l'Autre groupal (cv=21.7%) et abstrait (cv=21.1%). Cela signifie que l'Autre, envisagé sous des termes généraux et abstraits, et l'Autre en tant que groupe social, sont deux sous-catégories qui ont été

préférentiellement mobilisées et avec une homogénéité inter-FG. Ces altérités marquent les discussions de l'ensemble des FG.

Quelques exemples.

L'Autre absent

« On a vu personne autour de nous » (FG3)

L'Autre abstrait

« Il y a des gens qui ont pu enfin se lancer » (FG1)

L'Autre côtoyé

« Ma mère s'est engueulée avec son copain » (FG4)

L'Autre fonctionnel

« Il n'y a pas que les infirmières » (FG8)

L'Autre groupal

« les chinois disaient "mais non c'est les Américains" » (FG7)

L'Autre infiniment petit

« Le covid meurt pour toutes températures au-dessus de ... » (FG6)

L'Autre nommé

« Comparé à Bolsonaro ou à Trump » (FG5)

L'Autre total

« Tout le monde se moque de tout » (FG2)

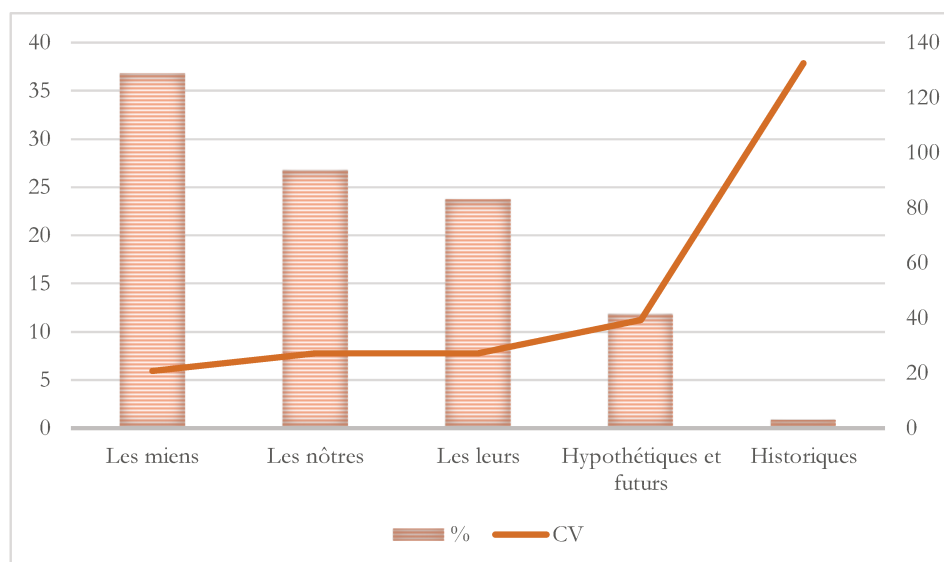
L'Autre virtuel

« Le groupe Facebook du quartier » (FG1)

L'Autre vivant

« Chez les oiseaux cette année » (FG4)

Les EAE



Graphique 33. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'EAE sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 2076 références encodées qui concernent des EAE relatés lors des FG, la plupart sont individuels (36,8% ; n=763). 26,8% des références concernent des EAE appréciés comme étant collectifs au groupe en présence (n= 556). Aussi, une part importante concerne ce que les *autres* ont vécu, ou fait (23,7% ; n=492). Les EAE hypothétiques ou futurs représentent une portion non négligeable (11,9% ; n=249). Enfin, une part minime concerne les références à des événements historiques, 16 occurrences en tout (0,8%).

Les mentions aux EAE hypothétiques ou futurs ne sont pas homogènes entre les FG (cv=39.1%). Cet effet se retrouve quand il s'agit de parler des EAE des *autres* (cv=27.2%), ou des EAE considérés comme étant partagés par les membres du groupe en présence (cv=27.1%). Enfin, comme nous avons pu la voir dans d'autres graphiques, la sous-catégorie la plus fréquente, ici les EAE

individuels, est aussi la moins dispersée de toutes les sous-catégories des EAE ($cv=20.7\%$). Par conséquent, nous pouvons conclure que penser et raconter le COV implique de donner une grande partie de l'espace de discussion à la narration des EAE individuels et ce pour l'ensemble des FG.

Quelques exemples.

Les leurs

« Avec le boulot, ils ne pouvaient pas, donc je pense que c'est pour ça qu'il y a eu une explosion de joggeur » (FG1)

Les miens

« J'ai passé beaucoup de temps à parler avec ma mère qui avait trop peur » (FG2)

Les nôtres

« ben on n'a pas le droit de sortir, on s'est un peu tous sentis privés de liberté » (FG6)

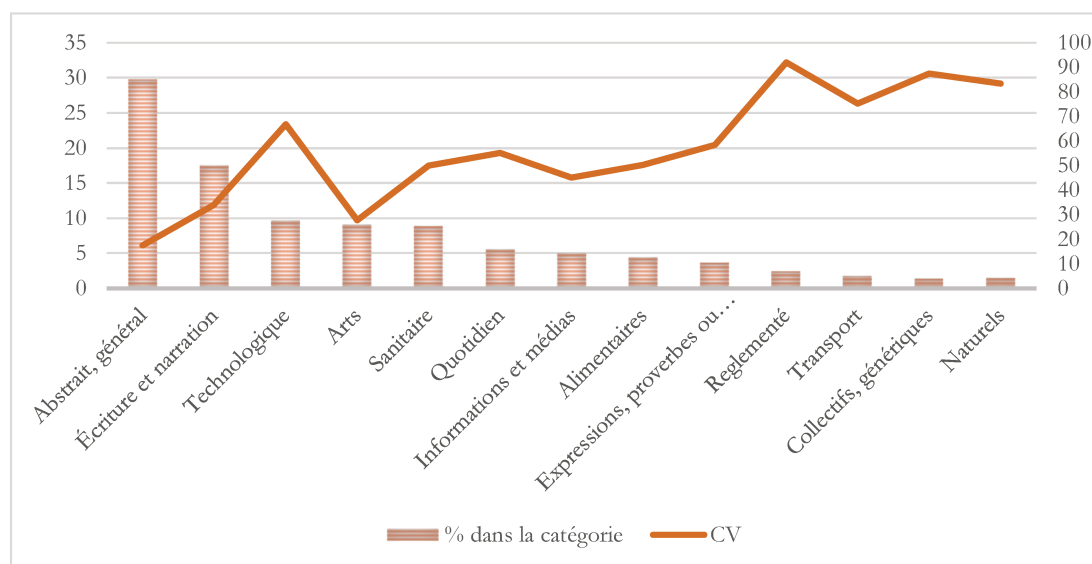
Historiques

« C'étaient des Lazarets, ils appellent ça, et en fait, c'étaient des maisons où on laissait les pestiférés dedans » (FG1)

Hypothétiques ou futurs

« Je pense qu'il y a eu des bons moments qu'on n'aurait pas pu vivre en dehors du confinement » (FG8)

Les objets



Graphique 34. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'objet sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 1917 objets référencés dans le corpus, la plupart d'entre eux sont nommés de façon abstraite (29,8% $n=571$). Comme pour le MGJ, il s'agit la plupart du temps d'une conséquence d'un langage oral. La deuxième sous-catégorie la plus fréquente concerne l'écriture et la narration, c'est-à-dire tous les objets de langage qui sont nommés (17,5% ; $n=336$). À la suite de cela, trois types d'objets apparaissent à des fréquences plutôt semblables, les objets technologiques (9,6%), les arts (9%) et les objets sanitaires (8,8%). Puis dans une moindre mesure, les objets quotidiens (5,5%), d'informations (5%) et alimentaires (4,4%). Les expressions, proverbes ou métaphores cités 69 fois (3,6%). Nous remarquons une fois encore que les objets mentionnés dans le souvenir du COV sont vastes et fragmentés.

Les objets qui font état d'une dispersion très élevée sont les objets technologiques ($cv=66.9\%$) et les expressions, proverbes et métaphores ($cv=58.4\%$). Si les objets technologiques sont parmi les plus fréquents des objets ($n^{\circ}3$), ils sont pourtant très dispersés. Dans une homogénéité relativement plus forte, les objets quotidiens ($cv=55\%$), alimentaires ($cv=50.2\%$), sanitaires ($cv=50.1\%$) et d'informations ($cv=45.2\%$) trouvent leur place. Ces 4 sous-catégories font partie des moins fréquentes du graphique. Elles sont à la fois peu mobilisées et ne présentent pas d'homogénéité inter-FG. Enfin, les objets liés à l'écriture (narration et langage) ainsi que les objets d'art subissent moins de variabilité inter-FG que les autres objets présentés ($cv_{écriture}=34\%$; $cv_{arts}=27.8\%$). Ils font tous deux parties des sous-catégories les plus fréquentes. La sous-catégorie avec le moins de variabilité inter-FG est celle qui concerne les objets abstraits ($cv=17.5\%$). Ils sont ainsi les plus fréquents, et les plus homogènement mobilisés sur l'ensemble des FG.

Quelques exemples.

Abstrait, général

« Un tas de trucs » (FG1)

Alimentaires

« J'ai fait du pain » (FG7)

Arts

« On est dans un film » (FG6)

Collectifs, génériques

« L'impression d'être un système qui est super fort » (FG7)

Informations et médias

« On se penche sur des infos un peu plus positives » (FG5)

Naturels

« Ils n'ont pas d'eau » (FG2)

Expressions ou proverbes

« La nature qui reprend ses droits » (FG1)

Sanitaire

« Les films plastiques, les gants, les masques, heu... » (FG3)

Technologique

« Au bout d'un moment les écrans ... la fatigue » (FG4)

Transport

« Moins de voitures, c'était trop bien » (FG3)

Écriture et narration

« Je n'avais pas le bon terme, c'est plus "isolement" » (FG1)

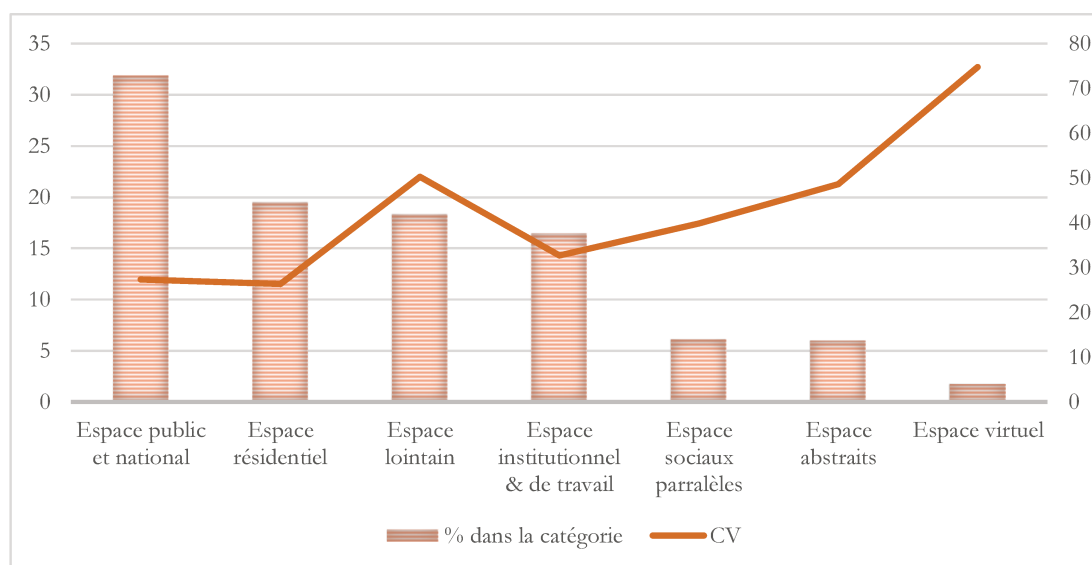
Réglementé

« Et l'attestation dérogatoire de sortie » (FG6)

Quotidien

« Et là, il se trompe de bouteille d'eau ... » (FG4)

Les lieux



Graphique 35. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de lieu sur l'ensemble des FG et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 1334 références encodées dans les lieux, l'espace public et national est le plus présent (31,9% ; n=426). Les participant.es discutent aussi de l'espace résidentiel (19,5% ; n=261). Les espaces lointains sont les troisièmes les plus cités (18,3% ; n=245). Ensuite, 16,5% des références concernent les espaces institutionnels et les espaces de travail (n=220). Moins évoqués, les espaces sociaux parallèles, cités 82 fois (6,1%) et les espaces abstraits (6% ; n=80). Enfin, les espaces virtuels ne sont que peu présents (1,7% ; n=20) sur l'ensemble des FG.

Les sous-catégories qui sont les plus hétérogènes entre les FG sont les espaces lointains ($cv=50.3\%$) et abstraits (48.6%). Les espaces sociaux parallèles subissent aussi de la variabilité inter-FG (39.9%) et sont suivis des espaces institutionnels et de travail (32.7%). Enfin, les deux sous-catégories qui sont préférentiellement mentionnées par les participant.es sont celles qui subissent le moins de variabilité inter-FG. En effet, les espaces publics et résidentiels connaissent des variations inférieures aux autres sous-catégories ($cv_{\text{espacepublic}}=27.3$; $cv_{\text{espacerésidentiel}}=26.3\%$).

Quelques exemples.

Espaces abstraits

« ... laissé toutes leurs merdes par terre » (FG7)

Espaces institutionnels et travail

« Les hôpitaux étaient surchargés » (FG4)

Espaces lointains

« Les photos de New-York là » (FG1)

Espaces publics et nationaux

« En France, c'est vraiment celle des restaurants et des bars » (FG8)

Espaces résidentiels

« Je devais rester chez moi à écrire quoi » (FG2)

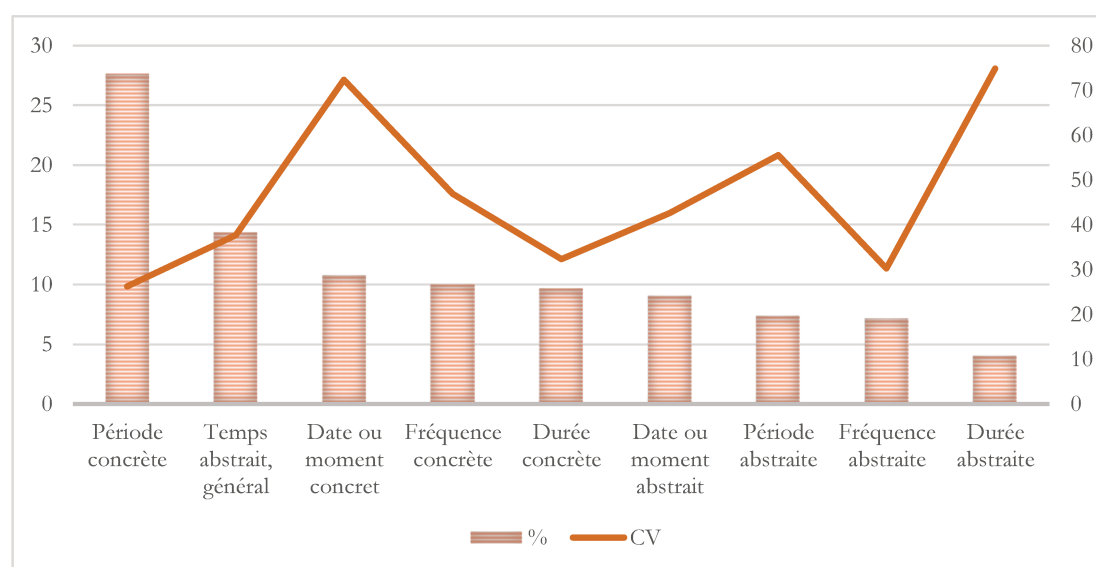
Espaces sociaux parallèles

« Des gens qui se sont rencontrés par fenêtre interposées quoi » (FG4)

Espaces virtuels

« Antennes 5G, tu sais, pour Internet » (FG6)

Le temps



Graphique 36. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de temps sur l'ensemble des FG (%) leur coefficient de variation

Sur les 1513 références encodées dans le temps, ce sont les périodes concrètes qui sont les plus présentes (27,6% ; n=418), suivies de la sous-catégorie du temps abstrait (14,3% ; n=217). À la suite de celles-là, nous retrouvons à une quasi-égalité les dates concrètes (10,8% ; n=163) et les fréquences concrètes (10% ; n=151). Les durées concrètes (9,6% ; n=146) ainsi que les dates abstraites (9,1% ; n=137) se positionnent en 5^{ème} et 6^{ème} place. Encore une fois à des proportions équivalentes, les périodes (7,4% ; n=112) et fréquences (7,1% ; n=108) abstraites se positionnent en avant-dernière place. La sous-catégorie de temps la moins importante dans les FG concerne les durées abstraites (4% ; n=61). C'est ainsi la périodicité qui est la plus discutée (35%), puis la datation (19,9%), la fréquence (17,1%) et la durée (13,6%). Le temps concret (58%) domine ainsi son abstraction (42%) à l'intérieur des sous-catégories de temps dans le discours des participant.es.

Les sous-catégories du temps les plus dispersées sont les durées abstraites (cv=74.9%), ainsi que les dates concrètes (cv=72.4%). Ainsi, si les dates concrètes font partie des plus référencées, il existe une grande variabilité inter-FG. Dans un deuxième temps, moins dispersées que les précédentes, mais toujours à un coefficient de variation fort, les sous-catégories des périodes abstraites (cv=55.9%), des fréquences concrètes (cv=46,9%) et les dates ou moments abstraits (cv=42.6%). Enfin, les sous-catégories qui sont les plus homogènes concernent le temps abstrait, général (cv=37.6%), les durées concrètes (cv=32.4%) et les fréquences abstraites (cv=30.3%). Enfin, la plus homogène et aussi la plus fréquente, la sous-catégorie des périodes concrètes (cv=20.4%) s'avère être la plus communément discutée dans les FG.

Quelques exemples.

Date ou moment abstrait

« Le jour où il l'a annoncé » (FG2)

Date ou moment concret

« Le 17 mars l'annonce du confinement » (FG1)

Durée abstraite

« Des parties de Scrabble qui ont duré des heures » (FG4)

Durée concrète

« je venais 4 heures et des fois 2 heures par semaine » (FG5)

Fréquence abstraite

« Souvent, on ne peut plus les guérir » (FG6)

Fréquence concrète

« Verre de vin tous les soirs maintenant hein ! » (FG7)

Période abstraite

« On a eu des moments compliqués » (FG1)

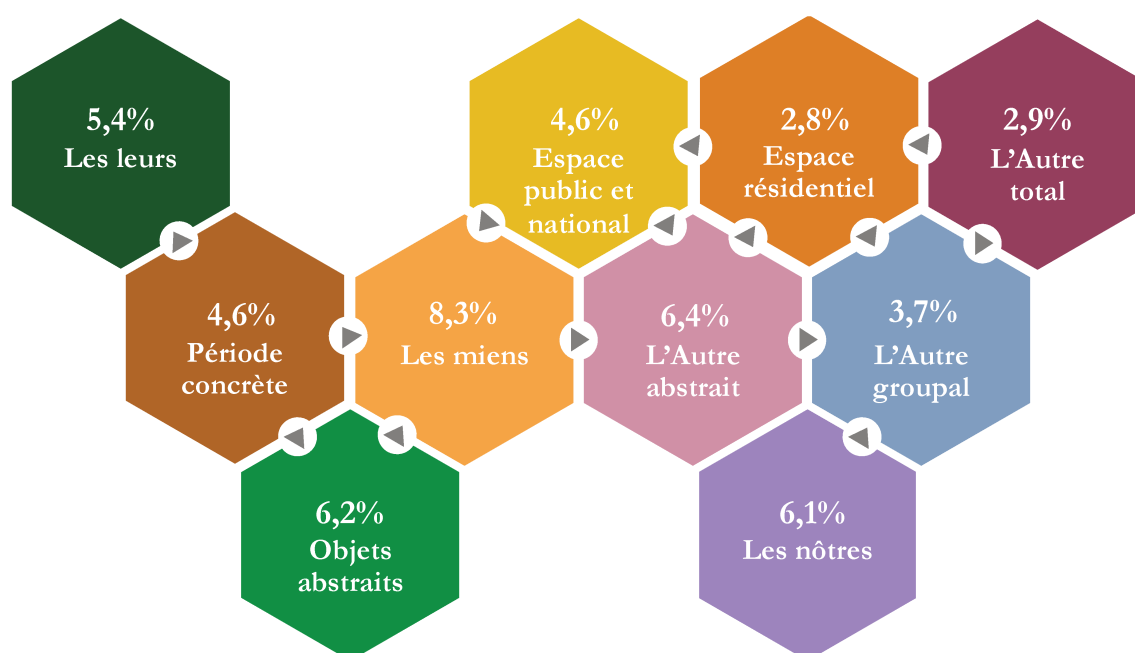
Période concrète

« C'était pendant la période de janvier » (FG6)

Temps abstrait, général

« On n'aurait jamais pris le temps de faire rire ses voisins » (FG4)

Que retenir des contenus (COV) ?



Graphique 37. Top 10 (+50% des références encodées) du pôle 'contenu'

Ce top 10 représente 50,9% des références encodées dans le pôle contenu. Ces sous-catégories sont les plus homogènes entre les FG. Néanmoins, trois d'entre elles sont également les plus fréquentes, toutes références encodées dans le pôle contenu, ce sont les EAE individuels (8,3%), des autres (5,4%) et ceux du groupe en présence (6,1%), l'Autre abstrait (6,4%) et les objets abstraits (6,2%). Après elles, les sous-catégories de la période concrète (4,6%), de l'espace public (4,6%), de l'Autre groupal (3,7%) et total (3%) et des espaces résidentiels (2,8%). Dans l'extrait qui va suivre, un monologue de quelques minutes proposé par DIANE sur la définition de ce qu'est la normalité. Nous retrouvons la plupart des sous-catégories représentatives des contenus du COV. La plupart des idées qui sont énoncées ont été reprises dans la suite de la discussion entre les participant.es.

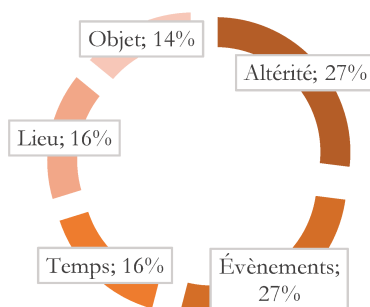
Extrait FG n°4

DIANE : C'est drôle ce que tu dis, 'revivre à la normale'. Alors que pour moi, le confinement, c'était enfin vivre à la normale, à quelques exceptions près. Mais par exemple, tous les Carrefour, Leclerc, etcetera, avaient un message comme quoi il fallait faire ses courses de façon raisonnable. Pas acheter 14000 litres de lait et 50 kilos de farine puisque ça ne servait à rien. Et ça, c'est des façons de consommer qui pour moi sont normales. On avait des pubs qui nous invitaient à manger local, à faire vivre des producteurs français, pour moi, ça, c'est vraiment la normalité. Et en fait, il y a des gens qui sont tombés des nues. C'est à dire que quand on leur a dit « non, ce n'est pas normal de manger de la papaye en France dans ton appartement en plein cœur de la presqu'île », les gens étaient estomaqués et ils se demandaient pourquoi ce n'était pas normal. Mais en fait le système dans lequel on était, il y avait des choses qui n'étaient pas cohérentes et qui relevaient, je ne sais pas quel est le contraire de bon sens, mais c'était vraiment ça. Et là, on leur a montré que c'était possible de consommer différemment, de ne pas aller s'acheter des vêtements tous les weekends avec ses copines et d'acheter seulement que ce dont on avait besoin. Et honnêtement, je ne sais pas, je me disais au fond de moi, pendant 2 mois de confinement « ça va bouger, ça va changer certaines choses ». Et en fait, là, je suis un petit peu

déçue. Je travaille dans le prêt à porter dans la vente, donc déjà je trouve que mon travail n'a absolument aucun sens et je suis en train d'en changer.

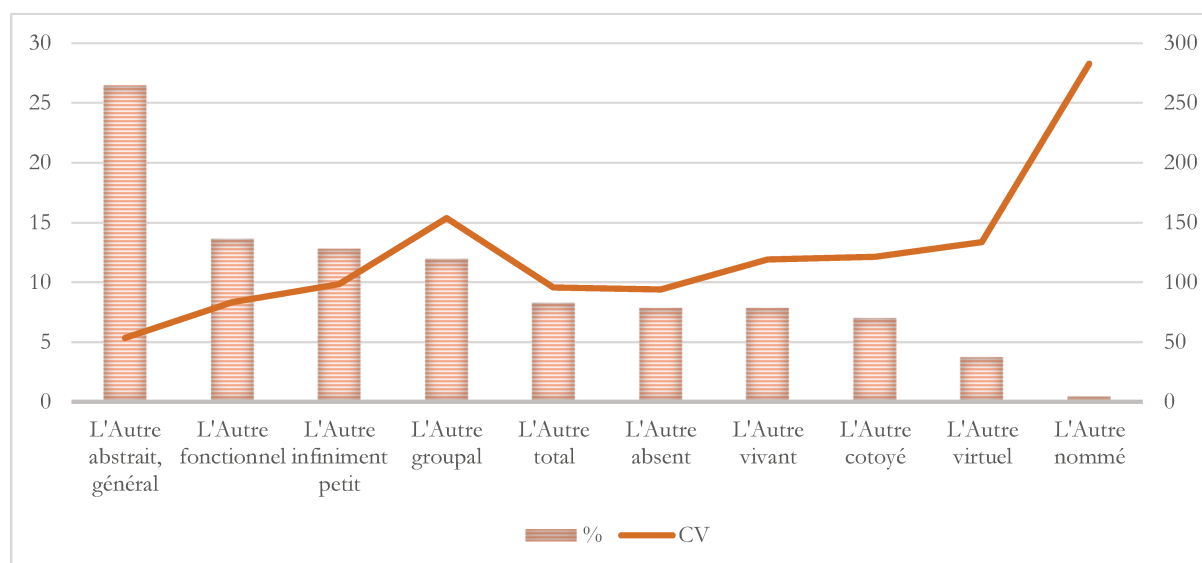
On peut retenir que dans les FG, mentionner les objets de façon abstraite, parler des EAE individuels, collectifs et ceux des autres, invoquer l'Autre abstrait, en tant que totalité, ou groupe social, ainsi que de convoquer des périodes concrètes et de discuter des espaces résidentiels et publics représentent les contenus privilégiés pour discuter collectivement du COV.

2. Représentation-produit



Graphique 38. Répartition des références encodées dans le pôle 'contenu'

896 références sont encodées dans les contenus des récits. Sur ces 896 références, ce sont les catégories de l'altérité (27% ; n=242) et des EAE (27% ; n=242) qui se partagent la première place et représentent plus de 50% du contenu des récits. Si la catégorie des EAE est très homogène (cv=13%), celle de l'altérité l'est beaucoup moins (cv=50%). C'est ensuite le temps qui prend la troisième place, 145 références y sont encodées (16,2%). Cette catégorie est celle qui est la plus dispersée pour les récits (cv=78.2%). L'avant-dernière place de la répartition est prise par la catégorie de lieu (15,7% ; n=141), elle peu dispersée par rapport aux autres catégories (cv=33.9%). Enfin, la catégorie qui prend le moins d'espace dans les récits est celle des objets (14,1% ; n=126) et elle subit beaucoup de variation inter-FG. Les participant.es écrivent ainsi surtout à propos de *qui a fait quoi* (n°1 et 2) *quand* (n°3), *où* (n°4) et *avec quoi* (n°5).



Graphique 39. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'Altérité sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 242 références encodées dans la partie de l'Altérité, c'est un *qui* général et abstrait qui apparaît le plus fréquemment (26,4% ; n=64). Puis, trois sous-catégories d'altérité apparaissent dans des proportions équivalentes : l'Autre fonctionnel (13,6% ; n=33), infiniment petit (12,8% ; n=31) et groupal (12% ; n=29). Avec des taux légèrement inférieurs, nous retrouvons l'Autre total (8,3% ; n=20), absent (7,9% ; n=19), vivant (7,9% ; n=19) et côtoyé (7% ; n=17). Enfin, les deux dernières sous-catégories, l'Autre virtuel et nommé sont minoritaires et ne représentent que 3,7% (n=9) et 0,4% (n=1) sur l'ensemble des récits.

Présents dans 7/8 récits : abstrait et total²². L'autre abstrait est à la fois la sous-catégorie la plus fréquente, et celle qui subit le moins de variabilité inter-FG (cv=53,4%). L'Autre total fait en revanche état d'une plus forte hétérogénéité par rapport à l'abstraction de l'autre, mais reste néanmoins homogène par rapport aux autres sous-catégories (cv=95,5%).

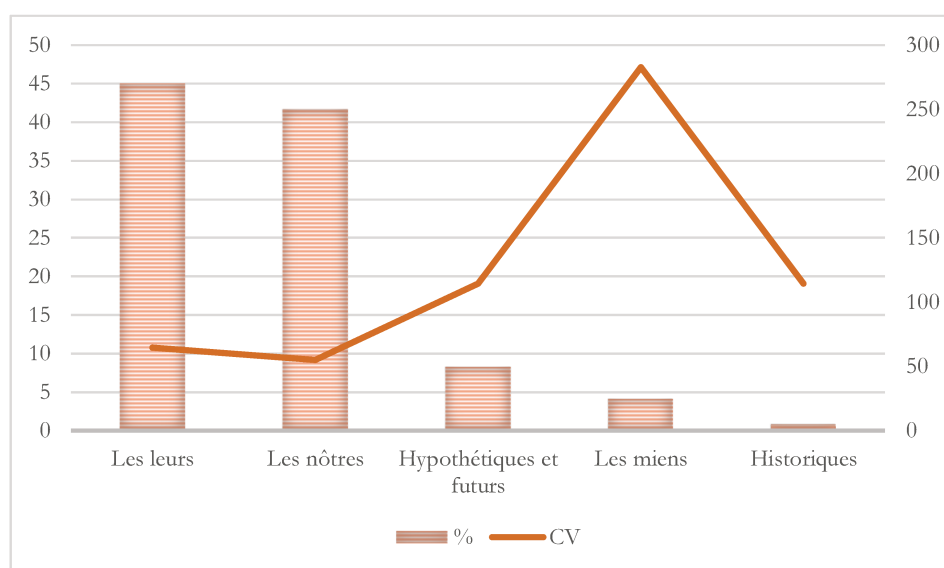
Présents dans 6/8 récits : fonctionnel, infiniment petit, absent et côtoyé. L'autre fonctionnel, la deuxième la plus fréquente des récits, et est aussi la deuxième la plus homogène (cv=83,1%). L'Autre absent, bien que peu mobilisé dans les récits, est la troisième sous-catégorie la plus homogène (cv=93,8%). Les virus et micro-organismes sont plutôt hétérogènes (cv=98,3%). Enfin, présent dans 5/8 récits, l'Autre côtoyé subit beaucoup plus de variation inter-FG que les précédentes sous-catégories (cv=121,2%)

²² Le récit 7 ne fait strictement aucune mention à l'Autre dans le récit, aucune sous-catégorie ne pourra ainsi atteindre 8/8 récits.

Présents dans 4/8 récits : groupal, vivant, virtuel. L'Autre groupal est la sous-catégorie qui varie le plus selon le FG ($cv=153.7\%$). Les Autres vivants et virtuels sont peu mentionnés et le sont de façon hétérogène ($cv_{vivant}=119.1\%$; $cv_{virtuel}=133.5\%$).

Finalement, les deux sous-catégories les plus fréquentes sur l'ensemble des récits, sont aussi les sous-catégories les plus homogènes : l'Autre abstrait et l'Autre fonctionnel. L'autre total tient une place également particulière, puisque cette sous-catégorie apparaît dans une proportion non négligeable, elle fait partie des plus homogènes des sous-catégories et presque tous les récits y font mention.

Les EAE



Graphique 40. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'EAE sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 242 références encodées qui concernent des EAE des récits, la plupart sont décrits comme étant ceux *des autres* (45% ; $n=109$). Puis dans des proportions équivalentes, 41,7% des références concernent les EAE estimés comme étant collectifs au groupe en présence ($n= 101$). Les EAE hypothétiques ou futurs représentent une portion non négligeable (8,3% ; $n=20$). Enfin, les participant.es n'ont écrit que peu de fois des EAE individuels (4,1% ; $n=1$) et une infime part est consacrée aux évènements historiques (0,8% ; $n=2$).

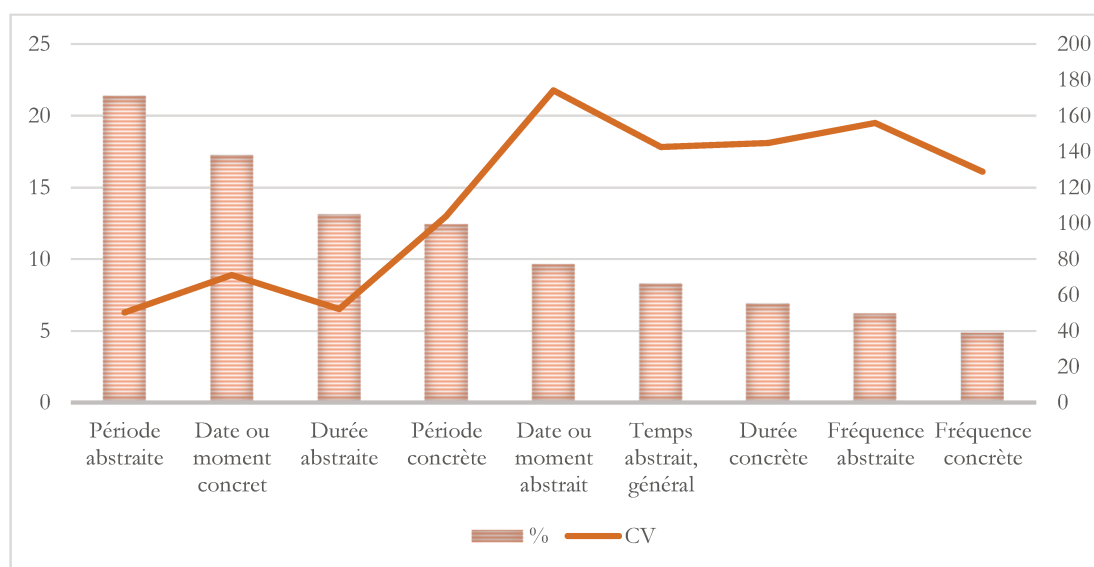
Présents dans tous les récits ou 7/8 récits : Les leurs et les nôtres. Ces EAE vécus par les autres, ou sans mention du contraire, présents dans 7/8 récits, font partie de ceux qui subissent le moins de variations inter-groupes ($cv=64.4\%$). Les nôtres, les EAE spécifiés comme ayant été vécu collectivement est la catégorie la plus homogène des évènements ($cv=55\%$) et c'est la seule à être présente dans la totalité des récits.

Présents dans 5/8 récits : hypothétiques ou futurs & historiques. Les EAE hypothétiques et futurs sont hétérogènes dans leur distribution inter-récits ($cv=114.2\%$), tout comme les EAE historiques ($cv=114.2\%$) qui comportent bien moins d'occurrences dans les récits.

Présents dans 1/8 récit : individuels. Les EAE individuels font exception. En effet, seul 1/8 récit a fait le choix d'écrire son récit comme si le narrateur collectif n'était qu'une seule et même personne ("je"). Ce récit est donc écrit avec de nombreuses références à des EAE codés comme personnels. Par conséquent, la variabilité inter-récit est très largement supérieure aux autres ($cv= 282,8\%$).

Globalement, les récits s'attachent à raconter les événements, activités ou expériences des autres, et de celles collectivement vécues par les membres du groupe. Les EAE individuels pourtant fondamentaux dans la discussion n'apparaissent plus dans les récits.

Le temps



Graphique 41. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de temps sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)

Sur les 145 références encodées dans le temps, ce sont les périodes abstraites qui sont les plus représentées (21,4% ; $n=31$), suivies des dates concrètes (17,2% ; $n=25$). Nous retrouvons ensuite à une quasi-égalité les durées abstraites (13,1% ; $n=19$) et les périodes concrètes (12,4% ; $n=18$). Les dates et moments abstraits se positionnent en 5ème place des sous-catégories de temps les plus citées (9,7% ; $n=14$). Enfin, les participant.es mentionnent à 12 reprises le temps abstrait (8,3%) et à 10 reprises les durées concrètes (6,9%). Enfin, les sous-catégories de fréquences, abstraites (6,2% ; $n=9$) comme concrètes (4,8% ; $n=7$) apparaissent en toute fin des proportions. Par conséquent, dans les récits, il s'agit surtout de la périodicité (33,8%), de la datation (26,9%), de la durée (20%) et de la fréquence

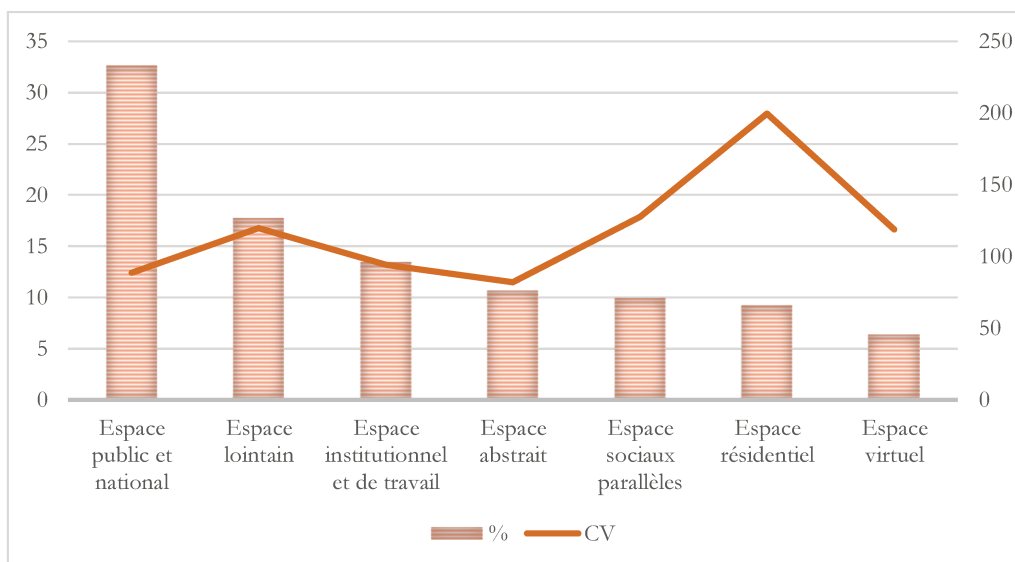
(11%). À l'inverse des discussions des FG sur le COV, c'est l'abstraction du temps qui devient dominante (58,7% au total) dans les récits.

Présents dans 7/8 ou 6/8 récits : périodes abstraites et concrètes, durées abstraites, dates concrètes. Les 4 sous-catégories du temps les plus encodées sont aussi celles qui sont les plus homogènes. Dans l'ordre, présentes dans 7/8 récits la sous-catégorie des périodes abstraites, la plus homogène de toutes ($cv=50.2\%$) et la sous-catégorie des durées abstraites, la deuxième plus homogène ($cv=52\%$). Présentes dans 6/8 récits, la sous-catégorie des dates ou moments concrets, troisième plus homogènes ($cv=71.1\%$) et les dates ou moments abstraits, qui sont cependant très hétérogènes ($cv=174.1\%$).

Présents dans 5/8 récits et moins : période concrète, temps abstrait, fréquences abstraites et concrètes et durées concrètes. La période concrète est présente dans 5/8 récits et est la quatrième sous-catégorie la plus homogène ($cv=103.9\%$). Les sous-catégories de temps abstrait, les fréquences abstraites et les concrètes n'apparaissent que dans 4/8 récits et sont très hétérogènes ($cv_{tempsabstrait}=142.7\%$; $cv_{fqabstraite}=156.1\%$; $cv_{fqconcrete}=129\%$). Enfin, les durées concrètes n'apparaissent que dans 3/8 récits ($cv=144.8\%$).

Nous pouvons retenir que les périodes et durées abstraites, ainsi que les dates concrètes et abstraites sont caractéristiques des récits par leurs homogénéités et proportions sur l'ensemble des récits.

Les lieux



Graphique 42. Répartition des références encodées dans les sous-catégories de lieu sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)

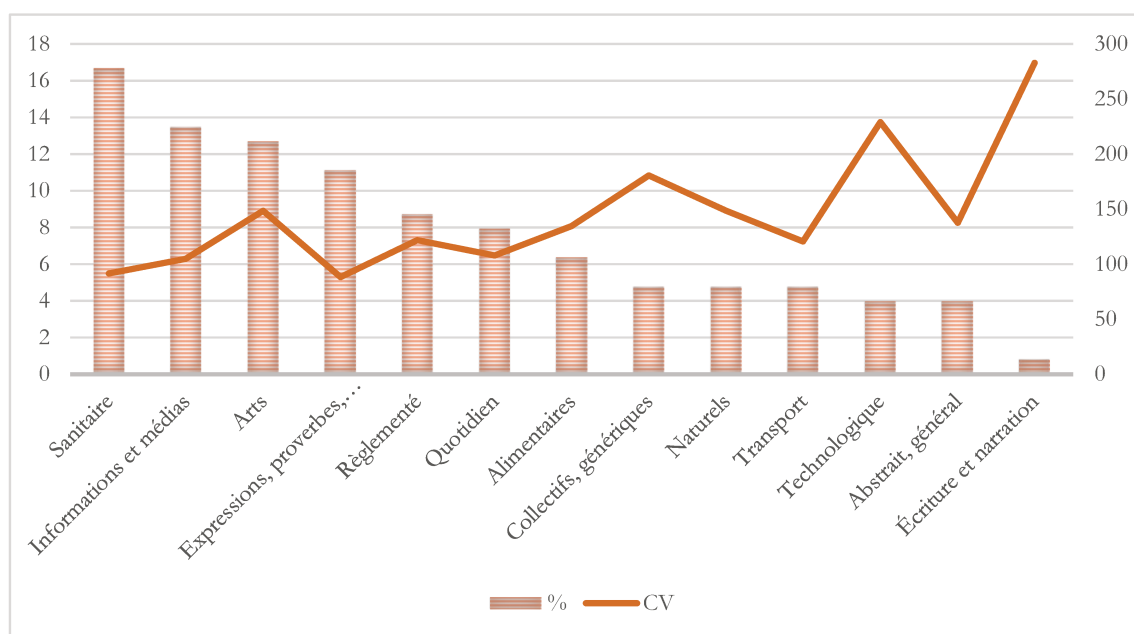
Sur les 141 références encodées dans les lieux, la sous-catégorie de l'espace public et national est la plus désignée (32,6% ; $n=46$). Dans une moindre mesure, les participant.es investissent aussi l'écriture de l'espace lointain (17,7% ; $n=25$). En troisième place du classement, nous retrouvons les espaces

institutionnels et de travail (13,5% ; n=19). Suivent les espaces abstraits (10,6% ; n=15) et les sociaux parallèles (9,9% ; n=14). En contraste avec les trois sous-catégories les plus fréquentes, les espaces résidentiels, donc plutôt de l'ordre du privé, sont avant-derniers du classement (9,2% ; n=13). Enfin, les espaces virtuels ne sont que très moins mentionnés que les autres sous-catégories dans les récits (6,4% ; n=9).

Cités dans 7/8 récits : l'espace abstrait. Cette sous-catégorie est celle qui est présente dans la quasi-totalité des récits et c'est aussi celle qui est la plus homogène inter-récits (cv=82%).

Cités dans 6/8 récits : l'espace public et national et lointain. Ces deux sous-catégories sont présentes dans la plupart des récits et sont aussi les plus référencés. Néanmoins, si l'espace public est le deuxième le moins dispersé (cv=88.5%), ce n'est pas le cas de l'espace lointain, utilisé très différenciellement dans les récits (cv=120%).

Cités dans 5/8 récits et moins : les espaces institutionnels, sociaux parallèles, résidentiels et virtuels. Les espaces institutionnels font partie des moins dispersés de la catégorie des espaces (cv=94.2%) et ce même s'ils ne sont cités que dans 5/8 récits. Présents dans 4/8 récits, les espaces sociaux parallèles (cv=127.6%) et résidentiels et virtuels (cv=119%) font tous trois état de fortes variations. C'est l'espace résidentiel qui est le plus dispersé (cv=199.6%). En effet, le récit 7 ne mobilise aucun autre espace que le résidentiel, l'ensemble de sa répartition se situe ainsi dans la catégorie.



Graphique 43. Répartition des références encodées dans les sous-catégories d'objets sur l'ensemble des récits et leur coefficient de variation (en %)

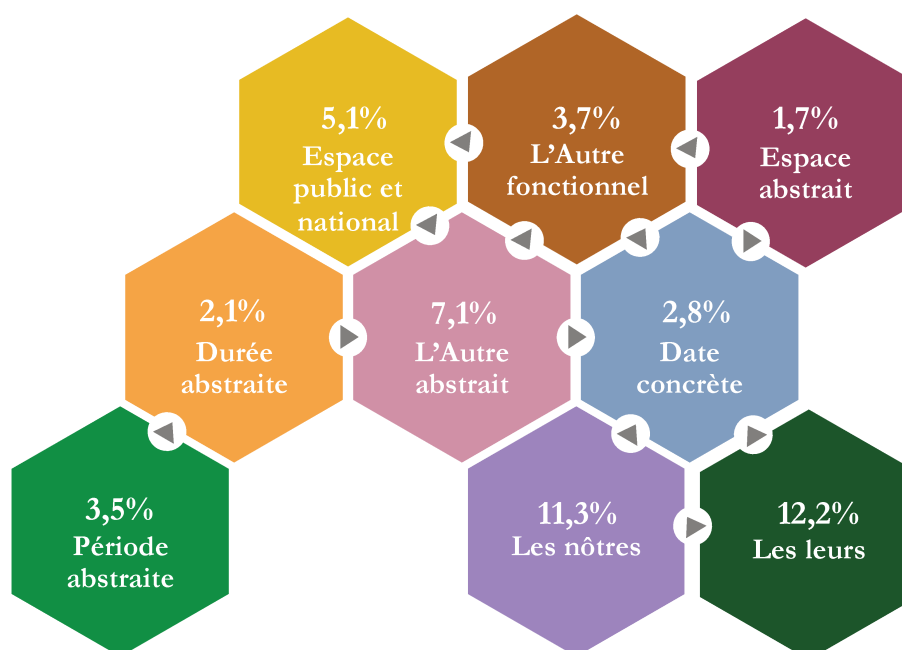
Sur les 126 objets référencés dans les récits, la plupart d'entre eux sont regroupés dans la catégorie des objets sanitaires (16,7% n=21). La deuxième catégorie la plus fréquente concerne les objets liés à l'information et aux médias (13,5% ; n=17) et avec une quasi-équivalence, nous retrouvons les objets liés à l'art (12,7% ; n=16) et les expressions et proverbes (11,1% ; n=14). À la suite de cela, deux types d'objets apparaissent dans des proportions semblables : les objets réglementés (8,6%), et les objets du quotidien (7,9%). Puis dans une moindre mesure, les objets alimentaires (6,3%), collectifs, naturels et les transports (4,8% chacun). Au regard de la diversité des objets cités, nous ne présenterons que les 6 sous-catégories les plus fréquentes des récits.

Citée dans 6/8 récits : expressions et proverbes. La sous-catégorie des expressions et proverbes est la plus qualitativement présente, et c'est aussi celle qui connaît le moins de variation inter-récits (cv=88.2%).

Cités dans 5/8 récits et moins : les objets sanitaires, d'informations, quotidiens et liés à l'art. Les objets sanitaires, d'informations et quotidiens sont présents 5/8 récits et sont parmi les plus référencés. Les objets sanitaires sont les deuxièmes les plus homogènes (cv=91.2%) suivis des objets liés à l'information et aux médias (cv=105.1%) et des objets quotidiens (cv=108.1%). Enfin, cité dans la moitié des récits, les objets liés à l'art (cv=148.6%) font état de la plus forte variation inter-récits.

Il est difficile de conclure à une sous-catégorie caractéristique des récits sur le COV, mais ce qui semble être commun est la mention aux objets sanitaires et aux proverbes et expressions.

Que retenir des contenus des récits (COV) ?



Graphique 44. Top 9 (+50% des références encodées) des contenus des récits

Ce graphique montre les 9 sous-catégories les plus homogènes et qui représentent 51,1% de la totalité des références encodées dans les récits. Sept d'entre elles sont aussi les plus fréquentes, ce sont les EAE *des autres* (i.e. la leur, 12,2%), ceux désignés comme collectifs (11,3%), les Autres abstraits (7,1%) et fonctionnel (3,7%), l'espace public et national (5,1%), les périodes abstraites (3,5%) et les dates concrètes (2,8%). Nous retrouvons ensuite une importance accordée aux durées abstraites (2,1%) et aux espaces abstraits (1,7%). Dans l'extrait qui va suivre, la plupart des sous-catégories suscitées s'y trouvent. Il s'agit des premières lignes du récit dans lesquelles les participantes ont souhaité une introduction amusante avant de décrire une cascade évènementielle.

Extrait récit du FG n°6

Un papillon bat des ailes au Brésil provoque un ouragan au Texas, je ne sais pas. Par contre, un mec mange du pangolin à Wuhan provoque une pénurie de PQ et de pâtes au Lidl de Melun, j'y crois. Les dés sont jetés.
 En décembre 2019, un ragoût de pangolin donne un patient zéro. L'effet papillon commence en Chine, et en particulier à Wuhan, où commence à se propager la pandémie de COVID-19. Comme le virus dans toute la Chine, la rumeur d'une simple épidémie de grippe se propage en Europe. Le journal télévisé reparle de la peste noire et les transferts de messages vocaux Whatsapp parlent de rues désertes, de visages masqués, d'incompréhension générale, d'impuissance face à des malades qui affluent et qu'on ne peut souvent plus soigner faute de place.
 Le 11 mars 2020, lorsque l'OMS requalifie l'épidémie de pandémie, la vilaine petite grippe prend des allures de peste noire.

Ainsi, mentionner les EAE considérés comme collectifs s'associent à ceux vécus par d'autres, évoquer l'Autre par sa profession et de façon abstraite, circonscrire par la datation et les périodes et durées abstraites, alterner entre un espace public et un espace abstrait représentent les contenus spécifiques aux récits du COV.

3. Dire et écrire : points communs et différences

Dans l'ensemble, les deux catégories les plus fréquentes, l'Altérité et les EAE, le restent dans les récits, et la catégorie du temps est toujours plus fréquente que celle du lieu. Néanmoins, si la catégorie des objets était la 3^{ème} plus fréquente dans les discussions, elle devient la moins fréquente dans les récits (-6,8%). Globalement, on observe que très peu de différence entre les récits et les discussions sur la proportion que prennent les grandes catégories.

L'altérité. L'Autre abstrait est toujours la sous-catégorie la plus citée et l'Autre total est toujours en 5^{ème} position des altérités. Ces deux sous-catégories sont celles qui sont les plus citées et font partie des plus homogènes dans les récits et les discussions. Si l'Autre total est en diminution (-3%), et l'autre abstrait en augmentation (+1%) dans les récits tout en maintenant leurs rangs, ce n'est pas le cas de toutes les sous-catégories. Les proportions des Autres fonctionnels (+2%), infiniment petits (+5%) et absents (+2%) augmentent. À l'inverse, l'Autre côtoyé (-9%) et l'autre groupal (-2%) connaissent une diminution. Si l'Autre groupal faisait partie des sous-catégories les moins dispersées dans les discussions, il devient moins fréquent, plus dispersé et n'est présent que dans la moitié des récits.

Les EAE. Ceux considérés décrits collectifs au groupe et les événements historiques restent aux mêmes rangs de la discussion au récit final. Les événements historiques sont toujours les moins cités (=0,8%) et les EAE collectifs sont toujours les deuxièmes plus fréquents tout en augmentant leur proportion (+15%) dans les récits. Les EAE des autres (les leurs) sont en augmentation dans les récits (+21%), à l'inverse des EAE hypothétiques ou futurs (-3%). Les EAE individuels (les miens) sont rétrogradés à l'avant-dernière place (-32,7%) dans les récits. Cette sous-catégorie, qui était la plus fréquente et la moins dispersée (cv=20.7%) devient la deuxième moins fréquente et la plus dispersée (cv=282.9%).

Les lieux. Le rang des espaces publics et nationaux (1 ; +0,7%) et des espaces sociaux parallèles (5 ; +3,8%) n'a pas changé dans les récits. En revanche, certaines sous-catégories changent de rangs et de proportions. Les espaces abstraits sont en augmentation dans les récits (+4,6%) et les espaces résidentiels sont en forte diminution dans les récits (-10,3%). C'est aussi le cas, dans une moindre mesure pour les espaces lointains (-2%) et institutionnels et de travail (-3%). Les espaces résidentiels, très utiles dans la discussion de tous les groupes, subissent une diminution importante, ils ne trouvent plus leurs places dans l'écriture du COV.

Le temps. La seule sous-catégorie du temps qui reste à sa position (2^{ème}) concerne la fréquence abstraite, tout en connaissant une légère diminution de sa proportion (-0,9%). L'augmentation concerne les dates concrètes (+7%), les périodes abstraites (+17,2%), les dates abstraites (+0,6%) et

les durées abstraites (+7%). En opposition, les périodes concrètes (-15,9%), le temps abstrait (-6%), les fréquences concrètes (-5,2%) et les durées concrètes (-3%) sont en diminution dans les récits. Ainsi, l'importance accordée à la datation est en augmentation et les périodes concrètes ont laissé de la place pour narrer les périodes et les durées abstraites.

Les objets. Peu d'objets font état d'une homogénéité dans les récits et les discussions. Parmi ceux qui permettaient une comparaison, seuls les objets quotidiens sont restés au même rang (6^{ème}). Les références artistiques (+3,7%), les objets sanitaires (+7,9%), les expressions ou proverbes évoqués (+3,7%) sont en augmentation dans les récits. Cette augmentation a notamment été permise par la forte diminution des objets abstraitement nommés (-25,8%). Il semblerait ainsi qu'écrire des objets sous une nomination abstraite n'a pas eu sa place dans les récits, pourtant utile lors de la conversation.

Résumé chapitre 3

Dans les discussions sur le COV, rire, admettre son incertitude, discuter de celle de l'autre, (se) poser des questions, dire son ignorance et celles des autres, et exprimer ses accords ont été les processus les plus utilisés par les participant.es pour permettre la discussion et la reconstruction mémorielle de l'évènement. Les EAE individuels étaient ceux qui représentaient le mieux la discussion, place partiellement partagée avec les EAE des autres et ceux décrits comme vécu par le groupe en présence. Ils étaient circonscrits dans le temps par les périodes concrètes, et dans l'espace par les lieux publics et résidentiels. Mais il était aussi question de l'Autre abstrait, des groupes sociaux, et de l'Autre total, tout en laissant une place la mention des objets abstraits.

Dans les récits, ce sont les EAE des autres et les collectifs qui font les péripéties de l'histoire. Les autres abstraits et fonctionnels deviennent ceux qui sont le plus commun à l'ensemble des récits. Les espaces publics et abstraits sont les lieux privilégiément mentionnés. Ce sont les périodes et durées abstraites et les dates concrètes qui viennent marquer le récit. Par conséquent, si l'Autre groupal faisait partie des sous-catégories les moins dispersées dans les discussions, il se disperse dans les récits et cela fait une place à l'Autre représenté comme une totalité, fonctionnels, infiniment petit et absents. Alors majoritaires dans les discussions, ce qui a été vécu individuellement est occulté au profit des expériences des autres et celles du groupe en présence. Suivant cet effet, les espaces résidentiels, pourtant très utiles dans la discussion, ne trouvent plus leurs places dans l'écriture collective du COV. Ainsi, si la domination des périodes concrètes s'efface des récits, la datation les marquent, accompagnée des périodes et les durées abstraites. Dans la discussion, il s'agissait de nommer les objets abstraitement, alors que les récits proposent de les identifier, et il s'agit surtout d'objet sanitaire et des objets culturels connus (expressions, ou références artistiques).

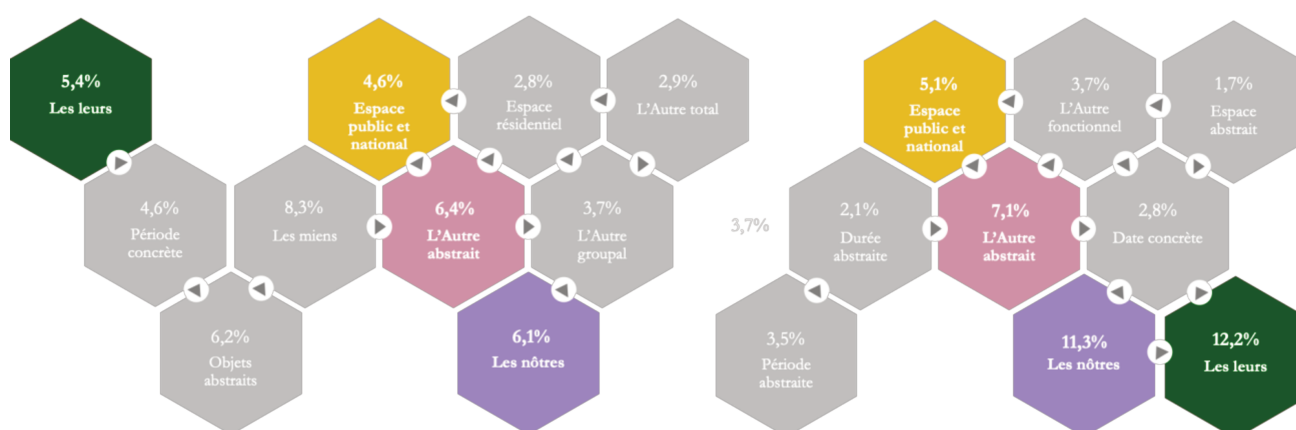
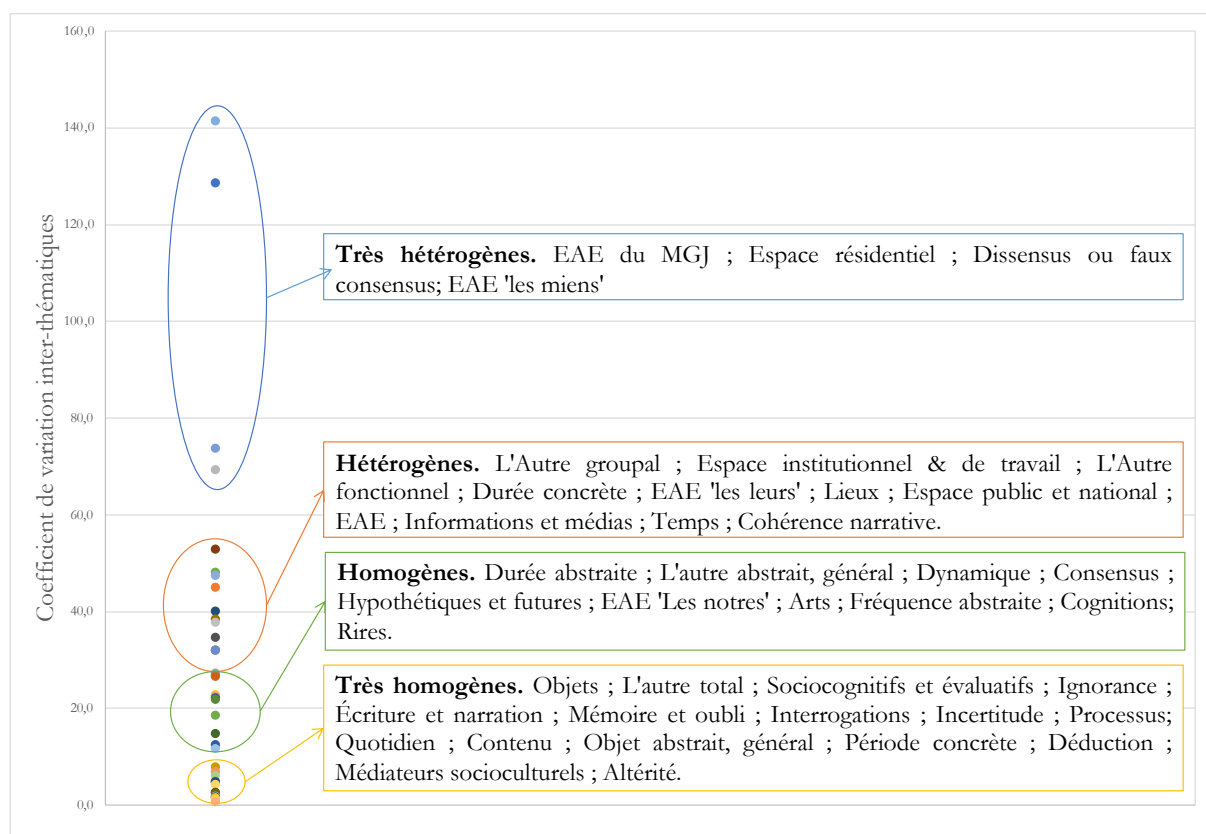


Figure 6. Les points communs (couleurs) et les différences (gris) dans les Top des pôles contenu discussions/récits

Chapitre 4. Regards croisés entre MGJ et COV

1. Polylogue

Nous souhaitons désormais porter un regard sur ce qu'il se joue entre les discussions du MGJ et du COV. Pour le faire, il nous faut prendre en compte à la fois les coefficients de variations des catégories, ou sous-catégories. Pour être retenue, la catégorie (ou sous-catégorie) devait présenter une homogénéité inter-FG dans au moins l'un des deux cas d'étude. Par exemple, on observe une forte différence entre le MGJ et le COV pour la sous-catégorie « Image ». Néanmoins, cette dernière est particulièrement dispersée dans les discussions du MGJ et du COV. Cela signifie que même si cette sous-catégorie est beaucoup plus fréquente dans les discussions sur le MGJ, une comparaison ne s'avèrerait pas pertinente dans la mesure où elle n'est ni caractéristique du MGJ, ni du COV. Après calcul des coefficients de variations inter-thématiques, sur les 71 catégories et sous-catégories, seules 41 ont été retenues (57,7% des catégories). Ci-dessous les catégories et sous-catégories concernées, ordonnées en fonction de leur hétérogénéité (différences entre les thématiques) ou homogénéité (similitudes entre les thématiques).

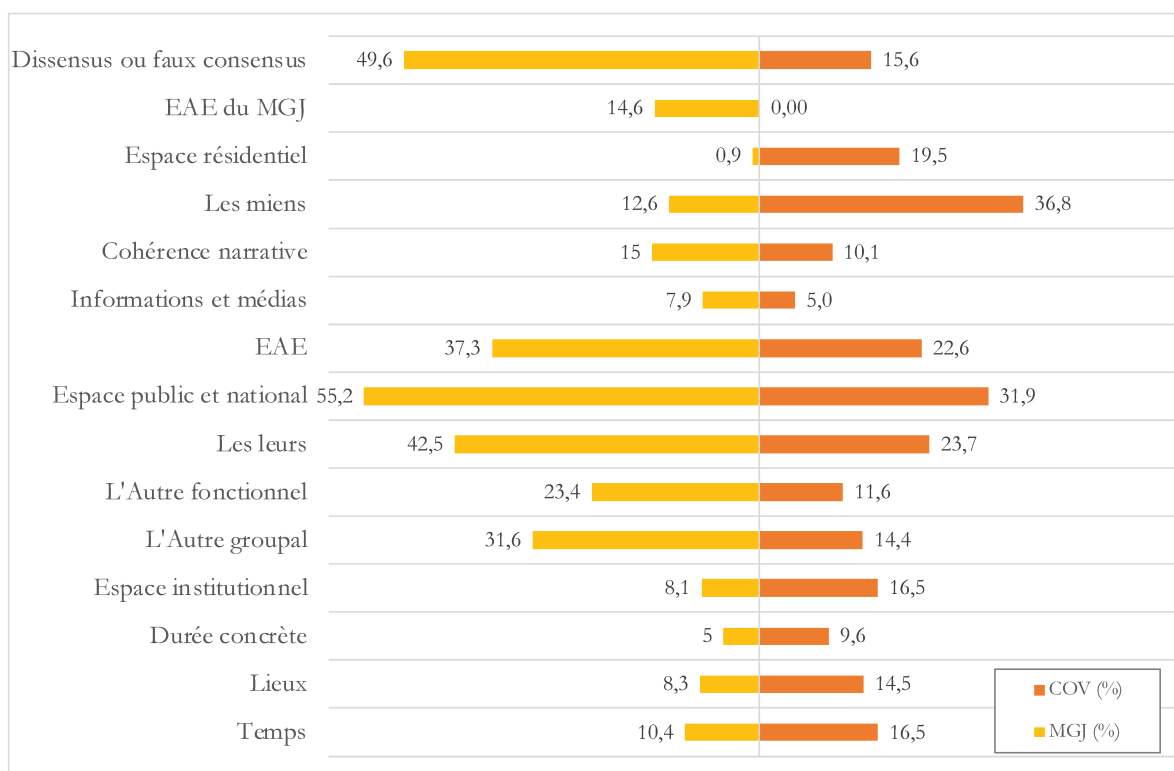


Graphique 45. Répartition des catégories et sous-catégories en fonction de leur coefficient de variation inter-thématique.

Ce graphique propose d'observer les différences et points communs dans la discussions entre les deux thématiques (MGJ et COV) pour les diverses unités de codage présélectionnées en fonction de leur homogénéité inter-FG. Plus exactement, si le coefficient de variation inter-thématique

(calculé à partir des moyennes de chacune des thématiques) est fort, il indiquera une forte hétérogénéité dans les données, et signifiera qu'il existe d'importantes différences entre la thématique du MGJ et du COV. Inversement, les catégories et sous-catégories se trouvant dans des valeurs faibles sont celles pour lesquelles on ne trouve pas, ou peu, de différences entre les deux thématiques. Nous retrouverons ainsi dans les 4 grandes catégories de dispersion (réalisées à partir des quartiles sur les cv)²³. Ce graphique 45 nous permet de visualiser que les discussions comportent davantage de catégories (et sous-catégories) utilisées dans des proportions équivalentes, que de différences. Afin d'observer les détails des mouvements différenciant les thématiques, nous proposons le graphique 47 (ci-dessous).

1.1. Différences



Graphique 46. Zoom sur les catégories faisant état de la plus forte hétérogénéité inter-thématique dans les discussions

Nous commencerons par décrire ce qui est spécifique aux thématiques au niveau du **contenu**, puis des processus. Deux sous-catégories de l'**Altérité** font partie des quartiles hétérogènes et très hétérogènes : les Autres groupaux (cv=52.9%) et fonctionnels (cv=47.5%). Elles se retrouvent

²³ Parfois, les coefficients de variation sembleront élevés. Si une homogénéité absolue est censée se trouver en dessous de 15%, l'avantage de cet indice est la comparaison entre plusieurs CV. Nous avons calculé les quartiles qui nous ont permis de catégoriser le 1^{er} quartile comme très homogène, le 2^{ème} quartile comme homogène, le 3^{ème} quartile comme hétérogène, et le 4^{ème} comme très hétérogène. Cette homogénéité, ou hétérogénéité, sera ainsi toujours relative aux autres CV. Ceci n'empêchant pas de voir parfois apparaître des coefficients de variation inférieurs à 15%, qui indiqueront une homogénéité absolue.

préférentiellement dans la thématique du MGJ par rapport à celle du COV. En effet, lors des FG, les participant.es ont de nombreuses fois discuté de l'Autre en l'identifiant comme appartenant à une classe sociale, à un groupe social ou à une profession. L'importance moyenne accordée à ces deux sous-catégories n'est ainsi pas la même dans le cas du COV qui, bien qu'impliquant les deux sous-catégories, ne lui ont pas donné un espace aussi ample dans la conversation. Nous retrouvons ensuite la sous-catégorie **des EAE** du MGJ. Nous l'avons ajoutée (stratégie éémique) pour s'adapter au discours les participant.es. Ayant discuté du MGJ en formulant que c'était ce dernier vivait des expériences, dans une forme de personnification, et non les individus qui composent le mouvement. De fait, si cette sous-catégorie est très présente dans une thématique, elle est tout à fait absente de l'autre et fait donc état de la plus haute hétérogénéité inter-thématique ($cv=141.4\%$). Les sous-catégories des EAE individuels (les miennes), des autres (les leurs) et plus globalement la catégorie d'EAE sont toutes trois hétérogènes ou très hétérogènes entre les deux thématiques. Plus présents dans les FG sur le COV : les EAE individuels ($cv=69.3\%$). Le COV est un évènement que l'ensemble les participant.es a vécu, ils et elles l'ont directement éprouvé et c'est cette expérience qui ressort dans la discussion. Inversement, c'est plutôt les EAE des autres que soi qui va venir spécifier la thématique du MGJ par rapport à celle du COV ($cv=40.1\%$). La catégorie de contenu EAE est hétérogène entre les deux cas d'études ($cv=34.7\%$). Cela signifie que la proportion accordée à la narration d'évènements est thématique-dépendant et c'est en l'occurrence dans la thématique du MGJ qui sont les plus importants. La catégorie qui comprend le plus d'hétérogénéité est celle **des lieux** ($cv=38.5\%$). Non seulement elle est hétérogène, mais 3 de ses 5 sous-catégories apparaissent aussi dans le quartile des hétérogènes. Mentionner et parfois nommer des espaces est ainsi distinctif des thématiques. La plus forte hétérogénéité inter-thématique concerne les espaces résidentiels ($cv=128.6\%$). En effet, lorsque les participant.es ont discuté du COV, et donc du confinement, l'importance accordée à l'espace proximal et parfois intime a été plus important que dans la thématique du MGJ. Ce cloisonnement que la situation forçait a impliqué que la discussion autour des lieux institutionnels surgisse préférentiellement dans la thématique du COV ($cv=48.2\%$) : ceux qui étaient fermés (e.g., universités, écoles) et ceux qui tournaient à plein régime (e.g., hôpitaux, pharmacies). À l'inverse, la thématique du MGJ n'a que très peu favorisé cette sous-catégorie par rapport aux autres, et a orienté la discussion davantage sur les lieux publics et nationaux ($cv=37.9\%$). Le MGJ, mouvement du dehors bénéficiant d'une visibilité publique a impliqué de discuter préférentiellement de ces espaces (e.g., Paris, la France, Champs-Élysées, Bellecour, la rue, les ronds-points). Deux catégories **du temps** sont hétérogènes entre les thématiques, la durée concrète ($cv=45.1\%$) et le temps en tant que catégorie ($cv=32.1\%$). En effet, la proportion de ce dernier est plus importante dans la thématique du COV et si les durées concrètes

ne représentent qu'en moyenne 5% pour la thématique du MGJ, elle représente presque le double (9,6%) dans la thématique du COV. D'un côté des **objets**, seuls les objets liés à l'informations et aux médias sont hétérogènes entre les thématiques ($cv=32.1\%$). Ils sont plus investis dans les discussions sur le MGJ. En effet, les participant.es y discutent davantage des canaux de communication, des chaînes et des réseaux qui ont notamment permis de se tenir informé.es de la situation et de constituer la communauté des Gilets Jaunes. Parmi l'ensemble **des processus**, seuls deux d'entre eux sont hétérogènes : les dissensus et la cohérence narrative. Plus présents dans les FG sur le MGJ : **les dissensus ou faux-consensus**. C'est dans les FG sur le MGJ que les dissensus sont les plus exprimés ($cv=73.8\%$). En effet, dans la discussion, les participant.es ont autorisé la confrontation d'idées, de significations et d'opinions, notamment en liant le MGJ à d'autres problématiques sociales. Bien souvent, les désaccords apparaissent sur ces points, rendant la sous-catégorie très hétérogène. **La cohérence narrative** est elle aussi plus présente dans les FG sur le MGJ que sur le COV ($cv=27.3\%$). Cela pourrait provenir du contexte de la réalisation du FG. Réalisé en ligne, les participant.es aux FG sur le COV rédigeaient le récit sur une feuille blanche virtuelle. Les discussions autour de la cohérence du récit, sur l'ordre des éléments est ainsi moins discuté lorsque ce récit est rédigé simultanément par plusieurs personnes en ligne que lorsqu'une personne à la feuille de papier en main.

1.2 Points communs

Si dans les sous-catégories d'altérité, nous avons retrouvé l'Autre groupal et fonctionnel comme étant spécifique à une thématique (donc hétérogènes), les Autres abstraits, totaux et la catégorie de **l'Altérité** se trouvent être homogènes entre les thématiques. En effet, le fait de nommer l'Autre de façon abstraite ($cv=26.7\%$, homogène) et totale ($cv=6.9\%$, très homogène) semble symptomatique de la méthode proposée et du fait de discuter d'un événement aux contours incertains. Par ailleurs, la catégorie de l'Altérité est la plus homogène de toutes les catégories ($cv=0.7\%$). Ce résultat est important dans la mesure où, qu'il s'agisse de la thématique du MGJ ou du COV, la même importance est accordée au fait de parler des Autres. Dans les sous-catégories hétérogènes, nous avons retrouvé les EAE du MGJ, individuels, des autres et plus largement les EAE. Néanmoins, deux sous-catégories **d'EAE** se trouvent être homogènes entre les thématiques : les hypothétiques et futurs ($cv=22.2\%$), ainsi que les EAE considérés comme collectifs au groupe en présence ($cv=21.9\%$). Les participant.es des deux thématiques ont accordé en moyenne autant d'importance aux événements qui auraient pu se produire différemment *si*, et à la projection de ce qu'il pourrait se passer. Aussi, les EAE appréhendés comme collectifs, souvent accompagnés des pronoms *nous* ou *on*, font partie des plus homogènes entre les thématiques. Ce résultat fait notamment transparaître les conditions de recueil des données dans lequel une tâche collective était proposée,

et aussi les aspects collectivement vécus des événements. **Aucun lieu** n'a été retenu dans l'homogénéité (parmi les lieux qui faisaient état d'une homogénéité inter-FG), c'est-à-dire que les FG des deux thématiques n'investissent aucun lieu dans des proportions similaires. Plusieurs sous-catégories **du temps** sont homogènes entre les deux thématiques : les périodes concrètes et les fréquences et durées abstraites. Les périodes concrètes font partie des sous-catégories les plus homogènes entre les thématiques ($cv=1.5\%$). Les 16 FG ont ainsi accordé une importance égale à cette forme de temporalité. On remarque par ailleurs deux formes d'abstraction du temps : la durée et la fréquence. La méthode impliquant de demander à des participant.es de discuter d'un événement qui n'était pas terminé pouvait impliquer une relation au temps mise en difficulté. Nous avons affaire à un temps psychologique communément admis sur l'ensemble des 16 FG ($cv_{Duréeabstraite}=27\%$; $cv_{Fréquenceabstraite}=14.8\%$) : les durées et fréquences sont vécues. La catégorie des **objets**, ainsi que quatre de ses sous-catégories sont homogènes entre les thématiques. Les références artistiques ou ses supports ($cv=18.6\%$), les objets quotidiens ($cv=1.8\%$), le lexique de l'écriture ($cv=4.8\%$) et les objets abstraits ($cv=1.6\%$) sont discutés dans les mêmes proportions dans les deux cas d'étude. Le contexte des FG et sa consigne (écriture d'un récit) ont pu impliquer la discussion de l'écriture (quel mot, quelle phrase, quelle ponctuation), et ce dans les deux thématiques. Aussi, les mentions aux objets quotidiens et abstraits peuvent être dépendantes d'un langage oral. Les expressions ou proverbes, bien que peu utilisés quantitativement, viennent montrer une certaine régularité dans la nécessité d'inscrire le discours dans des expressions connues de tous et toutes. De nombreuses sous-catégories des **processus** sont homogènes, 5 des 6 sous-catégories des processus sociocognitifs, 4 médiateurs socioculturels et 2 liés à la dynamique conversationnelle. Il est intéressant d'observer que l'ensemble des FG, thématiques confondues, exprime dans les mêmes proportions l'incertitude ($cv=2.8\%$), l'interrogation ($cv=4.2\%$), la mémoire et l'oubli ($cv=4.8\%$), l'ignorance ($cv=5.1\%$) et les autres cognitions diverses ($cv=12.5\%$). La catégorie qui englobe ces dernières, les processus sociocognitifs et évaluatifs, est aussi très homogène entre les thématiques ($cv=6.1\%$). La déduction ($cv=1.5\%$), le rire ($cv=11.7\%$) et la répétition ($cv=23.7\%$) sont utilisés dans des proportions équivalentes dans les 16 FG. C'est aussi le cas de leur catégorie : les médiateurs socioculturels ($cv=1.2\%$). Enfin, l'expression des consensus se manifeste dans des proportions similaires dans les deux thématiques ($cv=22.5\%$), tout comme sa catégorie englobante, la dynamique conversationnelle ($cv=22.9\%$).

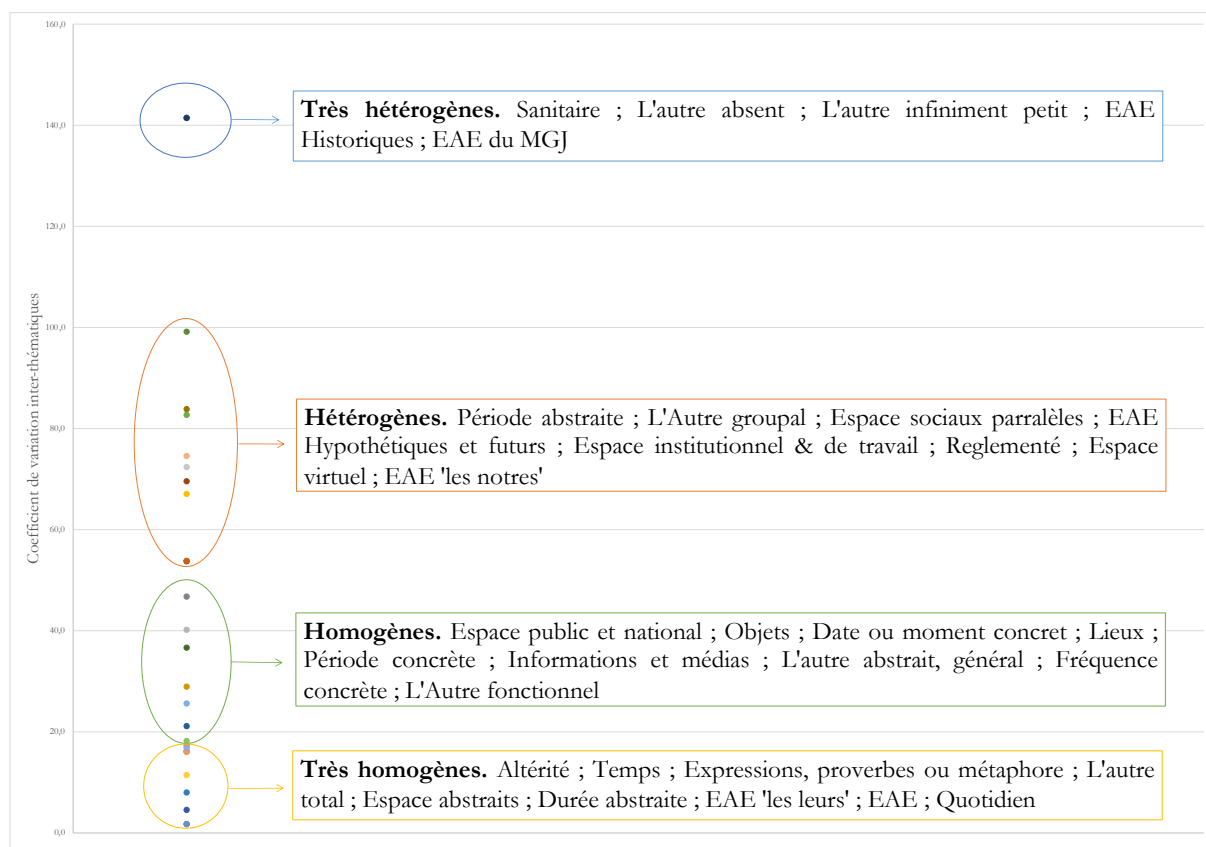
Conclusion

Ce que la thématique fait varier. *Le COV, ou l'expression de l'intérieur et de soi.* Un événement du dedans, de l'intérieur et des expériences individuelles, dont l'expression et sa transmission est parfois réservée au cadre du cercle proche (ce que l'on a mangé, à quelle heure on se couche,

expériences douloureuses, joyeuses). On raconte ce qu'il s'est passé à l'intérieur. Dans le COV, on parle de soi, de sa vie privée, de son quartier ou de son lieu d'habitation, et parallèlement on discute des lieux institutionnels et de travail, de ces bribes d'extérieur toujours en activité. On discute aussi spécifiquement du temps, et ce d'autant plus qu'il s'agit des durées concrètes, quantifiées. *Le MGJ, ou l'expression de l'extérieur et de l'autre social*. On parle des Autres en les nommant par leurs groupes sociaux et socio-professionnels, et en discutant de ce qu'ils vivent, expérimentent ou font. On discute aussi de ce que le mouvement a vécu. On évoque les expériences, activités ou événements spécifiquement plus que dans le COV. On parle aussi des lieux publics et de l'espace national, du *dehors*, sur ces lieux qui, parfois, découvraient de nouvelles fonctions. On exprime son désaccord, et on demande parfois d'explicitier l'implicite. On recherche une cohérence dans la narration, ce qui est raconté doit être ordonné, sensé et qu'il colle à l'ordre de l'évènement.

Ce que la thématique ne fait pas varier. Nous avons remarqué que de nombreuses sous-catégories avaient été utilisées dans des proportions similaires. Parler de l'Autre, et plus particulièrement parler de l'Autre en général et en se le représentant comme total. Discuter d'EAE collectifs, c'est-à-dire ce que les membres du FG ont considéré comme un vécu collectif, tout comme envisager des passés et futurs alternatifs, sont deux points communs aux thématiques. On parle de période concrète, de ces moments plus ou moins longs qui comprennent d'autres événements en leur sein. En opposition, on rencontre dans des proportions égales l'abstraction du temps en ce qui concerne la fréquence et la durée. Dans les deux thématiques, il semblerait que les fréquences et les durées soient envisagées en termes de temps éprouvé, et non quantifié. L'importance accordée aux processus ne va pas de soi, aussi courant qu'ils soient dans la psychologie sociale de groupes qui discutent. Exprimer son accord via les consensus se répartissent équitablement entre les thématiques, ce qui est un point important dans la dynamique conversationnelle d'un groupe qui avait une tâche commune. Rire, répéter des propositions, et déduire des informations en fonction d'autres sont trois médiateurs socioculturels homogènement présents entre les thématiques. Les processus sociocognitifs sont presque en totalité homogènes, exprimer son incertitude, son ignorance, et celles des autres, s'interroger, et interroger l'autre, parler de l'acte du souvenir, ou de ne pas se souvenir, discuter des cognitions des autres et des siennes sont ainsi davantage symptomatiques de la méthode et du contexte du FG et plus largement d'une réflexion collective à propos d'un événement inachevé, plutôt que de la thématique.

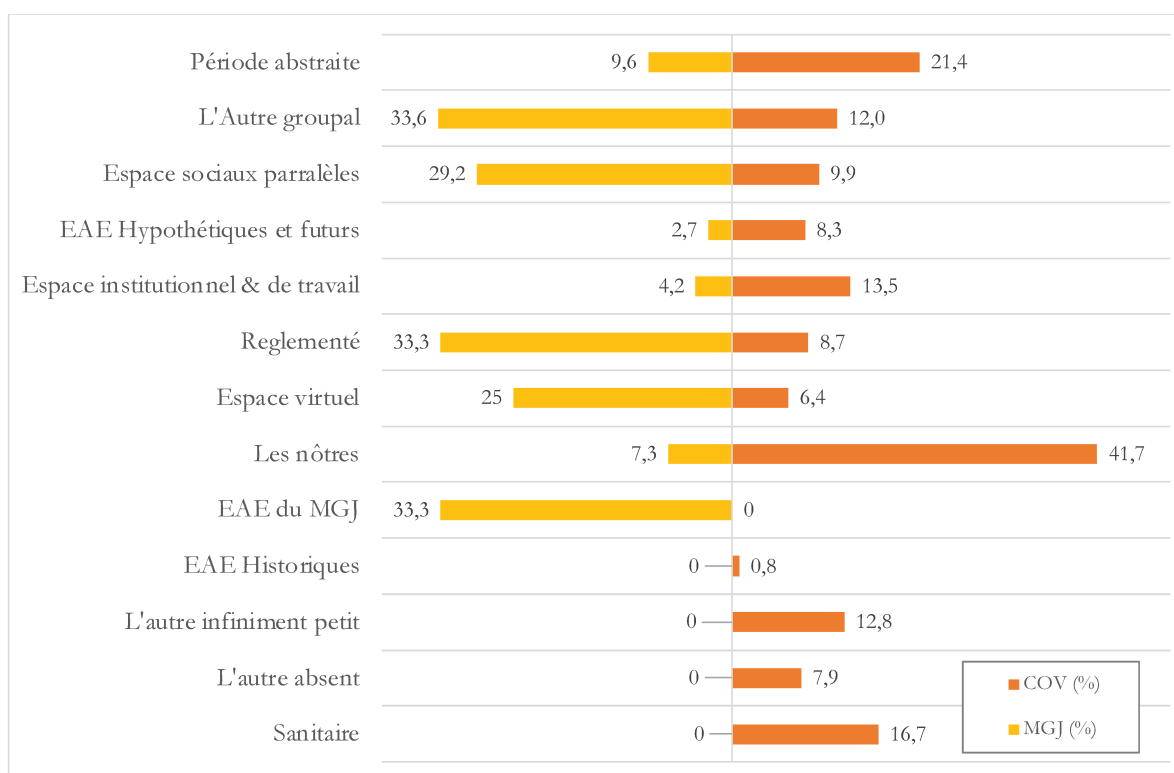
2. Représentation-produit



Graphique 47. Répartition des catégories et sous-catégories en fonction de leur coefficient de variation inter-thématique

Ce graphique nous propose d'observer les différences et points communs entre les deux thématiques de FG (MGJ et COV) pour les diverses unités de codage présélectionnées en fonction de leur homogénéité inter-FG. Cette présélection s'est déroulée suivant les mêmes conditions que pour la discussion (le graphique 45). Après calcul des coefficients de variations inter-thématiques, sur les 51 catégories et sous-catégories de contenu, seules 31 ont été retenues (60,78% des catégories). Le graphique 47 nous aide à avoir un aperçu global des coefficients de variations des sous-catégories pour les thématiques.

2.1. Différences



Graphique 48. Zoom sur les catégories faisant état de la plus forte hétérogénéité inter-thématique dans les récits

Les EAE du MGJ sont spécifiques aux récits du MGJ ($cv=141.4\%$), comme nous l'avons vu lors des discussions, il ne s'agit pas d'un résultat étonnant, cette sous-catégorie ayant été spécifiquement pour la thématique. Les autres sous-catégories des EAE sont quant à elle spécifiques à la thématique du COV. C'est le cas des EAE considérés comme collectifs ($cv=99.2\%$). Dans les récits, cette idée se traduit notamment par l'emploi des pronoms personnels *nous* ou *on*. Les récits à propos du COV prennent ainsi beaucoup plus la voix d'un narrateur collectif que dans le MGJ. Le fait d'écrire un récit en faisant des références historiques à d'autres événements ainsi que d'écrire des EAE hypothétiques ou futurs est aussi spécifique à la thématique du COV ($cv_{EAE\ historiques}=141.4\%$; $cv_{EAE\ hypothétiques/futurs}=72.4\%$). Le virus, cette **altérité** infiniment petite, est sans grande surprise caractéristique de la thématique du COV, étant tout à fait absent dans la thématique du MGJ ($cv=141.4\%$). C'est aussi le cas pour l'absence de l'Autre, qui bien que mentionnée dans les discussions des deux thématiques, elle ne semble pas trouver sa place dans les récits sur le MGJ ($cv=141.4\%$). C'est dans le cas de l'Autre en tant que groupe social que la thématique du MGJ devient distinctive ($cv=67.1\%$). L'importance accordée **aux espaces** sociaux parallèles est hétérogène en fonction de la thématique ($cv=69.6\%$). Plus conséquemment utilisé dans les récits sur le MGJ, il s'agit des lieux publics nouvellement utilisés et occupés dont l'apparence pouvait parfois changer (les ronds-points, les péages, les dégradations matérielles). De la même façon, les espaces virtuels ($cv=83.9\%$) sont

distinctifs des récits sur le MGJ. Ils font référence aux moyens par lesquels les communications ont eu lieu. Ce résultat est étonnant, étant donné que la virtualisation de nos contacts était devenue la norme pendant la période du COV, cela aurait pu apparaître préférentiellement ou équitablement dans les récits le concernant. Pendant cette période de confinement, la fermeture ou la suractivité des espaces institutionnels font d'eux une sous-catégorie préférentiellement mentionnée dans les récits de la thématique du COV (cv=74.6%). La mise par écrit des **périodes abstraites** n'est pas aussi importante dans la thématique du MGJ que dans celle du COV (cv=52.8%). Concernant les **objets** règlementés ceux qui sont régis par des autorisations ou interdictions, ou des normalisations comme les taxes ; et les objets sanitaires, visant à protéger sa santé et celle de l'autre sont spécifiques aux thématiques. Les objets règlementés le sont aux récits sur le MGJ (cv=82.7%), et les objets sanitaires le sont aux récits sur le COV (cv=141.4%).

2.2 Points communs

Le fait de discuter **des EAE** des autres, ce qu'ils et elles ont fait, vécu et pensé est caractéristique des récits des deux thématiques (cv=16.2%). Ceci est aussi le cas pour l'importance accordée aux EAE sur l'ensemble des récits (cv=16.2%). La proportion de la catégorie **de l'altérité** est homogène entre les thématiques (cv=1.7%), tout comme les sous-catégories de l'Autre abstrait (cv=40.1%), de l'Autre nommé par sa fonction (cv=53.7%) et total (cv=8%). La volonté de positionner les fonctionnalités de chacun.e dans l'évènement et son histoire écrite a été importante pour l'ensemble des FG, c'est ce qui explique l'homogénéité de la sous-catégorie de l'Autre fonctionnel. Écrire l'Autre comme une totalité ou l'abstraire d'une identité fixe, permettait à la fois de discuter des choses qui concernaient tout le monde, et aussi de rester volontairement vague sur *qui* étaient les personnes concernées. **Les espaces** mentionnés avec la même importance sont les espaces abstraits (cv=11.4%), les espaces publics et nationaux (cv=17.2%), et plus largement la catégorie qui regroupe les deux précédents, les lieux (cv=25.6%). **Le temps** qui se concrétise est homogène entre les 16 récits : les dates concrètes (cv=21.1%), les périodes concrètes (cv=28.9%) et les fréquences concrètes (cv=46.7%). Les durées sont quant à elles homogènes entre les thématiques, mais sous leur forme abstraite (cv=16%). L'importance accordée à la circonscription temporelle est aussi très homogène dans les récits des deux thématiques (cv=1.7%). Enfin, les dernières catégories ou sous-catégories qui présentent une homogénéité inter-thématique dans les récits sont les **objets** quotidiens, les expressions ou proverbes, les objets d'informations et leur catégorie, les objets.

Conclusion

Ce qui rend spécifiques les récits sur le MGJ est de s'attacher à la description de ce que le MGJ a vécu, à travers la personnification de l'évènement, de nommer des groupes sociaux, et de

circonscrire les actions dans les espaces sociaux parallèles et virtuels. Par ailleurs, les objets réglementés apparaissent distinctivement dans ces récits et aucune des sous-catégorie du temps n'y est spécifique. Globalement, on observe une mise à distance de ce qui est raconté et une mise en lumière des vécus du mouvement, et donc de l'Autre, plus forte que dans les récits du COV. Ces derniers sont spécifiques en ce qu'ils narrent des événements considérés comme collectifs au groupe. Ils évoquent aussi (bien que dans une petite mesure) des événements historiques, et intègrent des projections dans le futur, ou des hypothèses sur ce qu'il aurait pu se passer. L'absence de l'autre, l'autre infiniment petit ainsi que la mention aux objets sanitaires sont propre à la thématique du COV. C'est aussi le cas pour les périodes abstraites et les espaces institutionnels. Globalement, à travers les événements historiques, hypothétiques ou futurs, et les périodes abstraites, les récits du COV se marquent davantage dans les temporalités, en acceptant l'implication des vécus collectifs au groupe en présence.

Ce qui rend les récits du MGJ et du COV semblables c'est d'abord le fait de raconter les événements, activités et expériences des autres que soi, et plus globalement, de donner un espace équivalent à l'écriture des EAE. Dans nos deux cas d'études, certaines sous-catégories du temps se concrétisent (datation, périodicité et fréquences) quand les durées restent éprouvées. Quoiqu'il arrive, la proportion des indicateurs permettant une circonscription temporelle est aussi importante pour les récits du MGJ et du COV. Les espaces, cités dans les mêmes proportions dans les deux thématiques, se concentrent paradoxalement à la fois sur leurs abstractions, et dans les espaces connus de tous et toutes : les espaces publics et nationaux. Les altérités qui sont invoquées lors de l'écriture des 16 récits sont à la fois des Autres bien identifiés par leurs fonctions, des Autres représentés comme une totalité et sous une forme abstraite. Mais l'espace accordée à la nomination de l'Autre est aussi important dans les deux cas d'étude.

Résumé chapitre 4

La proportion de l'usage des processus est dans l'ensemble très homogène. L'expression de l'accord (consensus) a été aussi importante pour le COV que pour le MGJ, c'est aussi le cas des rires, des répétitions, et de la déduction. De la même façon, être incertain.e, penser que l'autre l'est aussi, ignorer, penser que l'autre ignore aussi, se poser des questions à soi-même, interroger l'autre ou parler de l'action de se souvenir sont autant de processus qui ont été mobilisés dans des proportions équivalentes. Cependant, les FG sur le MGJ ont fait un usage différencié des dissensus et de la recherche d'une cohérence narrative. Les participant.es ont ainsi trouvé un espace ouvert à la contradiction et au débat, et ont souhaité l'investir avec plus d'intensité que dans les FG sur le COV. Aussi, les FG sur le MGJ semble avoir impliqué plus de discussions sur l'ordre des choses et des événements.

Dans ce chapitre nous avons aussi remarqué de nombreux points communs sur les contenus des deux thématiques. Lors des discussions, les participant.es ont discuté de l'Autre, et plus particulièrement, de cet autre nommé de façon générale (les gens qui), ou en le considérant comme une totalité (tout le monde). Ces personnes se retrouvent aussi dans les récits des deux thématiques, aux côtés desquelles s'ajoutent les autres identifié.es par leurs fonctions. Dans la discussion, nous avons aussi noté des proportions équivalentes accordées aux EAE considérés comme collectifs et aux EAE hypothétiques et futurs. Néanmoins, dans les récits leurs proportions ne sont plus homogènes. C'est la narration des EAE des autres qui le devient. Les périodes concrètes sont discutées dans les mêmes proportions dans les 16 FG. Ces segments temporels définis apparaissent en harmonie avec les fréquences et durées abstraites, donc éprouvées. Si cette durée abstraite se maintient dans les récits, les participant.es proposent d'écrire les dates, les périodes et les fréquences sous leurs formes concrètes. Les mentions aux lieux et espaces ne font pas état d'une homogénéité pendant les conversations, alors que dans l'écrit nous avons à la fois affaire à leur abstraction, et à leur concentration dans des espaces communs (publics et nationaux).

Si nous venons de brièvement comparer l'évolution entre le dire et l'écrire sur ce qui faisait que les thématiques trouvaient des points de rencontre, nous avons aussi remarqué des spécificités thématiques. Dans la discussion sur le COV, de nombreux indicateurs étaient liés à *l'intérieur*. Sont spécifiquement discutés dans cette thématique par rapport au MGJ : les expériences individuelles, on parle de soi, de son quartier ou de son lieu d'habitation. En parallèle, sont discutés les lieux institutionnels, le temps, et surtout la durée concrète. Dans les récits, ces événements pourtant spécifiquement individuels laissent place aux événements considérés comme collectifs au groupe, aux côtés des événements historiques, et des projections (futur/passé). Les lieux d'habitations n'apparaissent plus, et seuls les lieux institutionnels maintiennent les récits du COV spécifiques sur

l'espace. Ce qui rendait les discussions sur le COV spécifique, à savoir les durées concrètes, s'absente (de la spécificité) et se mue dans les périodes abstraites.

Dans les discussions sur le MGJ, nous avons noté que certains de ces indicateurs laissent penser qu'il s'agissait plutôt d'une discussion à propos de l'*extérieur*. Sont spécifiquement discutés dans cette thématique par rapport au COV : les groupes sociaux et socio-professionnels, les événements ou expériences des autres que soi, allant jusqu'à discuter de ce que le mouvement a vécu, les espaces publics et l'espace national. Dans les récits, nous retrouvons la narration de ce que le mouvement a vécu (EAE du MGJ), tout comme la proportion des groupes sociaux. L'espace public n'y est plus spécifique, et les récits deviennent spécifiques dans la mention aux espaces sociaux parallèles et virtuels. Cependant, si le temps fait partie des points communs aux récits des deux thématiques, aucune des sous-catégories n'est spécifique aux récits du MGJ.

Spécificités thématiques (discussions)	Spécificités thématiques (récits)	Points communs des 16 discussions	Points communs des 16 récits
MGJ			
L'Autre groupal	L'Autre groupal	L'autre abstrait	Altérité
L'Autre fonctionnel		L'autre total	L'Autre abstrait
		Altérité	L'autre total
			Autre fonctionnel
EAE du MGJ	EAE du MGJ	EAE hypothétiques & futurs	EAE des autres
EAE des autres		EAE collectifs	EAE
EAE			
Espaces publics	Espace social parallèle		Dates concrètes
	Espace virtuel	Périodes concrètes	Périodes concrètes
Objets informations et médiatiques	Objets réglementés	Fréquences abstraites	Fréquences concrètes
		Durées abstraites	Durées abstraites
Dissensus			Le temps
Cohérence narrative	∅	Objets arts	Objets quotidiens
		Objets quotidiens	Expressions, proverbes
		Objets abstraits	Objet d'informations
		Objets lexicaux	Les objets
COV			
EAE individuels	EAE collectifs		Espaces abstraits
	EAE historiques		Lieux
	EAE hypothétiques et futurs		Espaces publics et nationaux
		∅	
∅	L'autre absent	Incertitude	
	L'Autre infiniment petit	Interrogations	
Espaces résidentiels	Espace institutionnel et de travail	Mémoire et oubli	
Espaces institutionnels		Ignorance	
		Cognitions diverses	
Durées concrètes	Périodes abstraites	Déduction	
		Rire	
		Répétition	
∅	Objets sanitaires	Médiateurs socioculturels	
		Consensus	
		Dynamique conversationnelle	

Tableau 1. Récapitulatif des principaux résultats de la comparaison inter-thématique

Synthèse partie IV

Dans cette partie IV, nous avons cherché à montrer les points communs et différences : entre les FG (intra-thématique), entre la discussion et le récit et entre les cas d'études. Ce travail nous permet de saisir ce que les groupes utilisent préférentiellement pour reconstruire collectivement l'histoire de l'évènement. En cela, nous avons d'abord pris en compte les manières (les processus), puis la matière (le contenu), pour enfin analyser les récits en tant que matière temporellement figée, en représentation-produit. À la fin de chaque chapitre, nous avons essayé d'observer les mouvements entre la matière de la discussion et la matière du récit.

Pour les deux cas d'études, nous avons remarqué que les processus privilégiés étaient : l'expression des métacognitions (incertitudes, ignorance, mémoire, etc.), qu'il s'agisse des siennes ou de celles des autres ; l'usage des médiateurs socioculturels, notamment de la déduction, des rires, et de la répétition ; et les expressions de l'accord. L'homogénéité (inter-thématique et inter-groupe) qui caractérise ces processus réaffirme leurs importances dans la reconstruction mémorielle d'un évènement. Par ailleurs, de nombreux points ont permis de conclure à une convergence des deux cas d'études sur les *matières* du souvenir. C'est le cas de la présence d'un Autre nommé de façon abstraite/générale et d'un autre perçu comme une totalité. Ces deux altérités sont homogènement présentes dans les deux thématiques à la fois dans les discussions et dans les récits. En revanche, nous avons aussi admis que certaines catégories communes aux discussions se traduisaient par d'autres lors de l'écriture. Dans les discussions, l'importance accordée aux EAE collectifs et hypothétiques/futurs disparaît dans les récits au profit de la narration des EAE des Autres. Aussi, les périodes concrètes et les fréquences et durées abstraites discutées transitent dans la narration vers des datations, des périodicités et des fréquences plus identifiables, tout en maintenant la place des durées vécues.

Dans les discussions sur le MGJ, nous avons noté une importance distinctive accordée à la construction de la narration (cohérence narrative, déduction) et à l'expression du désaccord. Les participant.es de ces FG avaient aussi tendance à parler des EAE des autres plutôt que des leurs et des EAE vécu par le groupe. Cet effet était renforcé par la présence massive des groupes sociaux ou professionnels et des références aux espaces publics et nationaux. Lorsque nous avons comparé *le dire* et *l'écrire*, nous remarquons que l'importance accordée au temps se renforçait dans les récits. Le temps calendaire devenait effectif, repéré par la datation ou la période concrète, et se retrouvait contrebalancé par les durées vécues. Dans les récits, se maintenaient dans des proportions similaires : les EAE des autres, les groupes sociaux et professionnels et les espaces publics. L'autre abstrait faisait son entrée en tant que sous-catégorie homogène, quand les EAE vécus par le groupe

s'effaçaient. En comparant le MGJ et le COV, certaines catégories se sont révélées symptomatiques du MGJ. Dans les discussions, ce qui rend la thématique spécifique par rapport à l'autre, c'est que de nombreuses sous-catégories laissent penser qu'il s'agit d'une narration orale d'un *extérieur*. Sont spécifiquement discutés dans cette thématique (par rapport au COV) les groupes sociaux et professionnels, les EAE des autres que soi, ceux vécus par le mouvement et l'espace public et national. Les récits comportent moins de catégories spécifiques, ils se recentrent sur certaines d'entre elles. Ce qui permet de différencier le MGJ du COV sont : l'écriture des vécus du mouvement, mentionner les groupes sociaux et les espaces sociaux parallèles et virtuels.

Dans les discussions sur le COV, les EAE individuels étaient ceux qui représentaient au mieux l'ensemble des FG, une place partiellement partagée avec ceux vécus par les autres et par le groupe en présence. Ce partage de l'espace de discussion entre le *je* et le *nous* se retrouve dans la mention aux lieux, partagés entre les espace publics et les espaces résidentiels. Les autres préférentiellement nommés étaient les groupes sociaux, les autres abstraits et en tant que totalité. C'est la période concrète qui vient circonscrire le temps dans la discussion. Dans les récits, les expériences individuelles se taisent au profit des EAE des autres et ceux décrits comme collectifs. Cet effet est retrouvé dans l'annulation des mentions à l'espace résidentiel, en faveur de l'espace public et national et des abstraits. Les groupes sociaux se délayent et les autres abstraits et fonctionnels deviennent les principaux acteurs des récits. D'un point de vue du temps, la datation vient marquer l'écriture des récits, tout en conservant ces temps vécus à travers les périodes et durées abstraites. En comparant le MGJ et le COV, certaines sous-catégories se sont révélées distinctives du cas d'étude. Dans la discussion sur le COV de nombreux indicateurs, comme les expériences individuelles, ou la circonscription du souvenir dans un lieu familial faisait penser à un évènement du *dedans*. En parallèle, ont été discutés les lieux institutionnels et la durée concrète. Dans les récits, ce *dedans* a laissé la place aux évènements considérés comme collectifs au groupe, aux côtés des évènements historiques et des projections (futur/passé). Seuls les lieux institutionnels se sont maintenus dans l'écriture. Ce qui rendait les discussions sur le COV spécifiques, à savoir les durées concrètes, s'absente (de la spécificité) et se marque dans l'abstraction de la périodicité.

PARTIE V. DU COMMENCEMENT ON PEUT AUGURER LA FIN

Revenir sur les buts que l'on s'était assignés au début d'un essai comporte des risques, mais semble nécessaire (Goody, 2017, p. 219).

Dans cette partie, nous allons voir ce en quoi la brèche temporelle provoquée par l'évènement a pu être amplifiée par la consigne du FG. Il faut dire que la question relative à la narration collective d'un évènement inédit dont on ne connaît pas la fin est l'enjeu majeur de cette thèse. « The ordered series must fail, an accident must occur, it must be broken up, bits must be taken out of it, in order that their significance in the whole may be realized and not merely operate » (Bartlett, 1937, p. 460).

Nous nous concentrerons premièrement sur les croisements, ou paradoxes représentationnels relatifs aux circonscriptions temporelles et spatiales. Elles nous mèneront vers les difficultés de la narration d'un évènement inachevé qui ne nous est, tout compte fait, pas tout à fait connu, et sur les moyens que les participant.es ont trouvés afin de parvenir à son écriture. Parmi ces moyens, admettre de ne pas savoir, déclarer ses désaccords et accords, et faire des allers-retours dans le temps. Enfin, nous tenterons de cerner ce pour quoi un certain type d'altérité (abstraite et/ou totale) a été si distinctement impliquée à la fois dans les discussions et dans les récits de nos deux cas d'études.

En somme, nous chercherons à expliquer ce en quoi les représentations du temps, de la mémoire, de l'histoire et des Autres ont permis d'éclairer les événements soumis à la contrainte de devoir les écrire dans un contexte polyphonique. Transversalement, nous discuterons des mouvements opérés entre la discussion et le récit, donc des variations et persistances entre le *dit* et l'*écrit*. Pour répondre à l'objectif commun, le contrat implicite de coopération a parfois pu créer des tiraillements représentationnels. Enfin, les contextes pluriels qui ont permis aux participant.es de penser la thématique seront compris comme des faisceaux depuis lesquels l'objet a été pensé *par* et *pour* le groupe.

Chapitre 1. De la chronographie au Kairos

L'étonnement ne réside pas dans le fait que le temps tienne une place importante dans nos deux cas d'études, ou dans l'observation d'une recherche d'un pattern culturel connu pour penser, discuter et écrire les événements. Il se trouve plutôt dans les choix qui sont faits et dans les représentations de certaines catégories du temps. Inévitablement, nous savions que la consigne mettrait les temporalités en difficulté : raconter *maintenant* un événement *nouveau* qui est toujours *en cours*, du présent inédit inachevé devant être narré. Il n'y a rien qui va. À travers cette demande laborieuse pour les participant.es, nous souhaitons ouvrir la porte aux enjeux temporels auxquels nous sommes, finalement, quotidiennement confronté.es. Toutefois, nous savions que face à cette incertitude les participant.es auraient la capacité de trouver le terreau représentationnel qui permettrait de la réduire (Jodelet, 2015). Ces représentations fourniront des éléments qui s'attèleront à rendre plus stables et plus connus les événements (Duveen, 2007). Parmi ces éléments, les participant.es pourront se baser ou, en l'occurrence, jouer, sur les mises en forme conventionnelles de l'expérience (Bartlett, 1995 ; Brockmeier, 2002 ; Bruner, 2015). En effet, nous allons chercher dans des déjà-là sociaux et culturels, c'est-à-dire des représentations constituées pour expliquer ce qu'il nous arrive (Jodelet, 1984 ; Kalampalikis & al., 2019). Il n'existe pas un pattern unique, les récits sont pluriels, dynamiques et nous avons la possibilité de nous détacher d'un modèle canonique afin de servir la pragmatique conversationnelle. Ce dont nous avons moins discuté jusqu'alors concerne le choix qu'il est possible de faire et des raisons qui nous poussent à le faire. Plus concrètement, pourquoi les participant.es choisissent-ils et elles ce pattern pour mettre en forme leurs représentations et souvenirs de l'événement plutôt qu'un autre ? Dans les fondements théoriques de cette thèse, nous avons discuté de ce en quoi la discussion était un lieu privilégié pour la re-construction des représentations et la réduction de l'incertitude (Moscovici & Doise, 1992 ; Marková, 2007 ; Jodelet, 2015). Mais dans notre cas présent, comment la discussion a-t-elle permis aux participant.es à la fois de penser *hors-pattern*, et de repenser les raisons qui faisaient que le pattern en était un ? Autrement dit, comment la discussion a-t-elle permis d'identifier les produits des représentations constituées qui allaient être aidants, tout en les questionnant, activant ainsi la dimension constituante de ces dernières ?

Tout d'abord, il y a un désir de linéarité temporelle, c'est-à-dire que le récit respecte l'ordre chronologique de l'événement, du passé au présent. Bien souvent, ce désir n'était pas discuté tant cette construction semblait évidente. Néanmoins, si la question se posait, il fallait la discuter avant que le tout premier mot ne soit posé sur la feuille. Que ce choix soit manifeste, ou tu, les 16 récits suivent l'ordre chronologique des événements. La chronologie, « expression d'un besoin de dater

le temps pour servir un témoignage de ce qui a été » (Toubkis, 2004, p. 133), peut pourtant exister sans écrits, sans chronographie :

la phrase de Georges Lefebvre²⁴ révèle toute l'emprise du couple chronologie/chronographie sur la conception du passé et les raisonnements circulaires auxquels elle a pu donner lieu : on écrit l'histoire d'après ce qui reste du passé ; ce qui reste c'est l'écrit (avant tout) ; l'écrit rend donc possible l'histoire ; l'Histoire commence donc avec l'écriture (ibid., p. 130).

Cette emprise mutuelle des deux notions a parfois influencé plus amplement l'historiographie dans laquelle un certain ethnocentrisme a pu impliquer le passage sous silence de la connaissance orale. « C'est l'invention précoce de l'écriture en Eurasie qui a donné aux principales sociétés eurasiatiques un avantage nettement supérieur à celui dont disposait l'Afrique orale [...] et non une quelconque vérité intrinsèque quant à l'organisation spatiotemporelle du monde » (Goody, 2015, p. 191). Les liens représentationnels entre l'écriture et la trace indélébile qu'elle engendre, et les attitudes différenciées que l'on peut avoir concernant l'écrit et l'oral forment un contexte de narration particulier. En plus des enjeux de groupes et de mise en forme du récit, les participant.es ont pu percevoir des enjeux institutionnels et de trace mémorielle où l'exactitude historiographique pouvait être présomptive. Cela fait beaucoup d'enjeux, de contraintes et de paradoxes représentationnels à gérer en peu de temps et en collectif d'inconnu.es. Nous aurons l'occasion de développer ces points dans divers espaces d'écriture et de discussions dans lesquels cet effet a pu se manifester. Cette exigence d'inscription mémorielle peut témoigner du besoin des participant.es de ne pas oublier, de noter, symboliquement et concrètement, les souvenirs avant que, *fugaces*, ils ne s'en aillent. La date semble avoir été pertinente à poinçonner pour la réactivation des souvenirs. Probablement que notre méthode, proposant l'écriture d'un événement récent, a pu être pensée elle aussi dans un devoir de mémoire, dans un désir de traçabilité de l'histoire immédiate, d'enregistrement de quelque chose qui ne sera plus. Cet enjeu présumé par les participant.es a pu colorer la reconstruction mémorielle et sa trace par l'attitude développée leur égard (Bartlett, 1995 ; Larsen & Berntsen, 2003). D'une part parce que la consigne et le contexte du FG étaient en quelque sorte une situation nouvelle qui nécessitait une assimilation (Bartlett, 1995) et donc la création d'une attitude particulière la concernant ; mais aussi parce que les souvenirs que l'on se fait d'un objet sont motivés par les fonctions sociales de ce même objet dans une culture ou un groupe donné (*ibid.*). Comme le décrit Goody,

il faut garder présent à l'esprit que l'ossature même de l'historiographie – la localisation des événements dans le temps et dans l'espace – est variable, soumise à la construction sociale et par là même aux changements. Elle n'est donc pas faite de catégories immuables qui émaneraient du

²⁴ Un beau jour, le papyrus, le parchemin et le papier font leur apparition ; le manuscrit surgit ; l'histoire est née.

monde sous la forme qu'elles revêtent dans la conscience historiographique occidentale (2015, p. 190).

Nous le disions dès l'introduction, ce que nous analysons ici est de l'ordre d'une saisie temporelle. Cette saisie est aussi dépendante de notre méthode d'enquête, d'analyse, de nos orientations psychosociales, que du contexte social dans lequel les participant.es ont reconstruit leurs souvenirs. Nous essayerons de ne pas considérer cet argument comme une nuance ni comme un moyen de se prémunir contre une généralisation des résultats, mais plutôt comme un point d'analyse. Et ce d'autant plus qu'Halbwachs (1950) avertissait de l'impact de nos cadres sociaux dans la reconstruction de nos souvenirs.

1. Le premier jour du reste de ta vie

Nous avons noté l'importance accordée aux dates, que celles-ci soient identifiables sur le calendrier conventionnellement admis (i.e. *le 17 novembre 2018*) ou abstraitement désignées (i.e. *c'est le jour de la première annonce de Macron*). Cette datation connaît une augmentation dans les récits et s'homogénéise entre les groupes et entre les thématiques. Les temporalités dont les participant.es ont fait un usage varié pendant la discussion se précisent ainsi dans la narration, et se recentrent sur la nécessité d'inscrire l'évènement en fonction de jours en particulier, *le jour où* (pour la première date écrite). Écrire le début du récit a impliqué la question de « quand est-ce que tout a commencé ? ». Cela rend les événements moins compris dans une continuité temporelle et historique que ce qu'ils ont le potentiel de représenter une fracture, sans que cela soit antinomique avec le désir de maintenir la linéarité chronologique. L'importance de la datation ne s'observe pas que dans les événements 'premiers', mais aussi pour ceux qui les suivent. Les participant.es semblent se baser sur des codes culturels de l'écriture chronologique historique, sur l'historiographie apprise dans les productions culturelles ou dans le milieu éducatif. Il faut agiter le fanion calendaire pour que dès le premier regard, cette feuille de papier soit associée à de l'Histoire, et non à une histoire. Cette importance de la date se manifeste dans les groupes comme étant garante de la rigueur, elle-même nécessaire à la labélisation d'une l'écriture de l'évènement. Ce label n'est pas sans lien avec de nombreux points identifiés dans la littérature : la cohérence narrative et la déduction (Wagoner & Gillespie, 2014), les 'narrative expectation' de Bartlett (1995) ou les 'templates narratifs' de Wertsch (2002). Écrire l'histoire d'un évènement impliquerait fatalement sa datation, l'organisation de ses dates, et plus globalement d'un attachement au temps afin de se familiariser avec lui.

If this general approach to some of the problems of temporal perception may be accepted, it follows that time distinctions, as we know them, are not to be treated as a remarkable invention. They are a discovery, a true feat of the development of mind. Once they have been discovered, particularly once they have become *conventionalized*, human control over the world in which we live

is vastly enhanced, and man is helped to move as a master within the clash of change and event which makes up his life (Bartlett, 1937, p. 465, nous soulignons).

Davantage recherchée dans le cas du MGJ, la recherche de cohérence narrative (centrée ici sur sa dimension temporelle) peut trouver une explication dans les caractéristiques propres à l'évènement raconté. Il faut dire que la division en acte du mouvement impliquait qu'une action devait être précédée et succéder à une autre, afin de justifier son existence même. Plus encore, ces actes associés aux dates ont fait l'objet de nombreux titres de presse dans lesquels le marquage du temps importait à la compréhension du contenu²⁵. L'un des enjeux était ainsi de retrouver le bon ordre qui permettrait de dévoiler la suite logique des événements. De plus, pour penser les raisons pour lesquelles les participant.es ont choisi de marquer le récit par la datation, il suffirait de se demander quel(s) autre(s) choix ils et elles avaient. En effet, « l'évidence de ce temps (*i.e., chronologique*) surplombant, externe, inéluctable, incontestable, semble souvent sans alternative apparente » (Dubar, 2014, p. 1). L'automatisme d'une telle construction et l'ancrage sociohistorique d'une telle pratique conjecturent qu'une discussion à leurs propos serait non seulement superflue, mais demanderait de rebattre des cartes dont on ignorait l'existence. N'est-ce pas ici le propre du sens commun et des représentations sociales qui le constitue ? Pourquoi discuter de quelque chose que l'on considère comme certain (Apostolidis & al., 2002), si certain qu'il serait invisible ?

Cette focalisation sur le temps ne se concentre pas exclusivement sur la datation. Si la date est à l'image d'un point, la période, elle, nous mène à une forme d'espace, un segment. Elle est ce qu'il se passe entre un point A et un point B. Dans cet espace, dans cette ponction de vie sociale, c'est la représentation d'un temps qui s'exprime. Les périodes circonscrites dans le temps (celles que nous avons appelées concrètes) ont pris un espace majeur dans les discussions des deux cas d'études. Les participant.es trouvent un intérêt conversationnel à parler de *l'avant*, de *l'après*, et de ce qui pouvait se trouver *sur la côte* de l'évènement. Ceci les ayant aidé.es à inscrire l'évènement dans d'autres univers représentationnels et mémoriels. Nommer la période sert de point de référence pour construire des jonctions temporelles afin de l'ancrer (Kalampakikis & Haas, 2008). Lors de l'écriture du récit du MGJ et du COV cette concrétisation de la périodicité est fortement diminuée (avec une homogénéité inter-thématique). Interprété par les participant.es (et induit par notre consigne) comme un récit devant être centré sur l'évènement, nommer une période concrète pourrait être devenu superflu. Mais superflu pour qui ? Si nous sortions ce récit du contexte français, nous ne sommes pas sûres que les pays étrangers parviendrait à saisir le MGJ, et certainement encore moins les raisons de son existence. À la lecture, cela peut donner le sentiment

²⁵ Pour un exemple : « 'Gilets jaunes' : le 1er décembre, le jour où tout a basculé avec la 'prise' de l'Arc de triomphe ». (Le Monde, 2019)

qu'il y a *quelque chose d'autre* que ce qui est raconté et que le cadre temporel dans lequel l'évènement est inscrit n'est pas entièrement révélée au lectorat. Ceci nous pousse à penser que l'interlocuteur.trice imaginé.e était quelqu'un qui pouvait se situer dans les mêmes circonscriptions temporelles. Et qu'il ou elle aurait la capacité de saisir la représentation pré-supposément partagée à propos de la période de l'évènement. Et cela produit le même effet qu'avec les datations dans lesquelles nous entrons lorsque tout a déjà commencé, et ce même si certaines dates peuvent être cochées sur un calendrier. Néanmoins, les récits du COV se distinguent en ce qu'ils inscrivent l'évènement dans une périodicité, mais sous une forme abstraite. De prime abord, cela pourrait être quelque peu surprenant de poinçonner une période aux contours flous, son intérêt narratif ne va pas de soi. Et quitte à circonscrire le temps, autant le faire avec des indicateurs identifiables pour le lectorat, supposément d'une plus forte sensibilité à l'historiographie occidentale. Ces délimitations abstraites des périodes viennent se faire témoins de la temporalité immensément vaporeuse et poreuse qu'induisait la situation du COV d'un point de vue collectif et individuel. Les participant.es nous guident vers la dimension vécue du temps, la temporalité. Les codes de l'historiographie sont bousculés pour s'adapter au contexte et pour répondre à la temporalité vécue. Les frontières temporelles floues des évènements ont pu impliquer une nécessité de les inscrire dans un espace, '*un peu comme on peut*'. Un peu différemment de ce que l'on a pour habitude de *lire*, parce que différent de ce que l'on a l'habitude de *vivre*.

2. Toute heure n'est pas égale par ailleurs

Lors des discussions (cas 1 et 2), la rythmique saisie dans notre thèse à travers le lexique de la durée et de la fréquence s'avère être plutôt identifiable (ce que nous avons appelé, peut-être à tort, *concret*). Cette rythmique est plus présente dans les discussions sur le COV, ce qui ne saurait nous surprendre au regard du contexte dans lequel une multiplicité de durées, très détaillées, parfois réglementaires ont été proposées²⁶. La durée, « relation au temps la plus évidente et primordiale » (Gasparini, 1998, p. 20), tente de s'approcher de sa mesure, elle fait l'objet d'une tentative de quantification dans la discussion. Mais les durées et leurs gestions sont actuellement soumises à des bouleversements : « raccourcissement des périodes d'action, augmentation de la vitesse d'action, réduction des pauses et des temps morts, etc. » (Martin, 2015, p. 374). Plus largement, ceci traduit la recherche de quantification d'une sensation de répétition excessive des EAE. Comme si l'inhabituel avait été ritualisé par la cadence. Par ritualisation, nous entendons que les participant.es s'étaient approprié

²⁶ En effet, la période englobant la thématique se prêtait à l'estimation des durées : durée pendant laquelle on peut encore contaminer, durée d'incubation, durée du confinement, durée des activités quotidiennes ; durées des balades ; 15 minutes pour être contaminé.es ; aération 5 minutes toutes les heures ; 7 jours d'isolement en cas contact ; 15 jours de confinement, puis 30, etc.

cette rythmique (point commun inter-thématique des discussions : fréquence et durée abstraites). Il pouvait s'agir des jours passés en confinement, décrits comme extrêmement répétitifs, ou de cette journée spéciale du samedi réservée chaque semaine au MGJ, comme l'exprime Hadj dans le titre de son exposition sur les Gilets Jaunes : « lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, Gilets Jaunes, dimanche » (2019). Et ce d'autant plus que le temps est perçu en contexte : « la constante répétition d'un même cadre spatial dissout le passé et le futur dans un présent qui se répète à l'infini » (Lallement, 2008, p. 6). En effet, les discussions sur le COV amplifiaient cet aspect répétitif déjà désigné par les durées abstraites en discutant d'un temps rythmé par le jour et la nuit (Goody, 2015). Parfois, seules ces indications cosmologiques permettaient d'observer le temps qui passe.

Lorsque l'expérience est transformée en narration, la durée abstraite y est encore plus présente que dans les discussions, mais elle est contrebalancée par des dates, périodes et fréquences bien concrètes. Étant peut-être le degré le plus vécu des temporalités, nous avons ainsi parfois affaire à un temps psychologique écrit. Le rythme est éprouvé, donc plus '*abstrait*' lorsqu'il est invoqué²⁷. Il n'est demandé que peu de fois par le groupe d'en préciser l'estimation lorsque le stylo venait gratter le papier, ce temps vécu est accepté dans le récit avec le présupposé que tout le monde ait la même représentation de ce qui fait qu'un temps est *long*, ou de ce que *tout le temps* signifie. Parce que « des plages de temps inégales sur le plan quantitatif peuvent ainsi être tenues pour équivalentes en raison de leur signification religieuse » (Lallement, 2008, p. 2), il existe un lien entre l'estimation et la signification qui lui est donnée, entre la durée sociale vécue et le temps représenté (Halbwachs, 1950). Cette estimation ne peut qu'être dépendante du contexte social de celui ou celle qui se la représente et est modérée par la condition psychosociale dans laquelle se trouve un individu (voir Twenge & al., 2003). Plus encore, cette estimation est relative à l'évènement et à ceux avec lesquels on va les ancrer. « Past, present and future belong to a passage which attains temporal structure through the event, and they may be considered long or short as they are compared with other such passages » (Mead, 1932, p. 20). Il n'y a donc pas d'obstacle au double mouvement : rythmer le récit par des durées vécues, et rythmer le vécu par des valeurs quantifiables. Les indices se partagent et sont bercés entre un temps chronologique et la temporalité. Si les codes sont utiles pour penser l'histoire, le temps des horloges ne fait pas forcément foi, car il pourrait mettre en péril la validité du récit proposé. Ces dimensions de fréquences et de durées ont été étudiées dans un cadre expérimental par Fraisse qui, revisitant du conditionnement de Pavlov, propose d'identifier « l'influence de la nature de l'activité sur l'estimation de la durée » (1961, p. 326). Plus la fréquence augmenterait, plus l'estimation de la durée serait surestimée. Nous n'avons pas à disposition dans

²⁷ e.g., à chaque fois, souvent, long, court, ...

cette analyse l'attitude qualitative relative à cette estimation. Cependant, nous pouvons, à l'aide des notions d'abstrait et de concret, notifier que l'estimation qualitative de la durée augmente lorsqu'il s'agit d'écrire l'évènement. Ce qu'il est possible de nommer comme expérience du temps a été pensé par Bartlett en d'autres termes, faisant référence à des intervalles, et donc à des espaces temporels :

If it is longer a certain tension is set up, which has its own sensorial and mental character. If it is shorter the terminal signal produces a peculiar response as if something has not been properly completed. Then the interval is often said to 'feel long' or to 'feel short' and what this means is that something is occurring between the signals which is affected when the terminal signal is given (Bartlett, 1937, p. 464).

Les récits se font les témoins d'un temps vécu, sans pourtant mettre à l'écart ce temps institutionnel, connu de tous et toutes. Les participant.es l'utilisent et l'agissent en drapeau avec les dates, périodes et fréquences concrètes. Mais il n'y a pas de nécessité à rendre les divers temps et temporalités antinomiques. Les uns se forment avec les autres car « l'existence d'un référentiel collectif est la condition, non l'ennemie, de la négociation de temporalités multiples » (Lallement, 2008, p. 12), ou autrement dit

Sans situer de manière absolue le temps dans l'âme ou dans le monde [...] il ne peut exister de temps psychologique que s'il s'appuie sur le temps physique et, inversement, il ne peut exister de temps physique que dans la représentation psychologique (Fieulaine, 2006, p. 34).

Nous retrouvons une construction épisodique du temps, que l'on peut déceler dans l'importance qui lui est accordée dans les conversations et dans les récits : prédominance de la datation, des périodes, et de la rythmique. Cette construction épisodique est « la plus concrète car elle renvoie aux événements marquants du temps vécu, ceux que la mémoire a stockés sous la forme de souvenirs et de scénarios » (Ramos, 2011, p. 3). Cela montre une première facette de la représentation de la mémoire de l'évènement, son écriture doit faire Histoire, et elle doit être circonscrite par le temps. Dans ce cadre, la temporalité inhérente au FG joue un rôle sur le fond et la forme du récit, et ceci n'est pas sans liens avec les espaces que les participant.es ont préférentiellement mentionné.

3. L'Odyssée de l'espace

La thématique fait varier l'ancrage spatial lors de la discussion. Pour discuter du MGJ, les participant.es ont davantage discuté des espaces publics et nationaux, quand le COV a davantage amené les participant.es à citer des espaces institutionnels et résidentiels. Puisque nos souvenirs sont inscrits dans des cadres sociaux (Halbwachs, 1950), le lieu dans lequel nous nous souvenons influence le souvenir lui-même. Dans le cas du MGJ, il s'agissait de se retrouver physiquement dans un lieu institutionnel pour reconstruire les souvenirs d'un mouvement social ; quand pour le COV,

il s'agissait de se remémorer un événement dans le même cadre social, au sens où Halbwachs l'entendait, dans lequel le souvenir s'est construit : chez soi. Que le MGJ induise une favorisation de l'espace public et national et que les espaces résidentiels apparaissent davantage dans les conversations sur le COV n'est pas surprenant. Le premier est un mouvement social qui s'est traduit dans des manifestations et blocages dans l'espace collectif, quand le deuxième est lié à la situation de confinement qui impliquait pour la plupart d'entre nous une concentration de nos espaces de vies en un lieu unique. Ainsi, les lieux dans lesquels l'événement s'est déroulé émergent spécifiquement dans les thématiques. Par conséquent, nos deux cas d'étude semblent s'opposer sur les espaces. L'espace public et national est du domaine du visible par tous et toutes, quand l'espace résidentiel n'est visible que par soi et par les autres personnes qui y vivent. Mais ce qui est *dedans* n'est pas qu'individuel et ce qui est *debors* n'est pas que social. Ce chez-soi, cet espace considéré comme résidentiel pour celui ou celle qui l'avait nommé, peut être un espace intime et privé où « le sentiment d'être chez soi était lié à la limitation et au contrôle d'un certain nombre d'interactions » (Fischer, 2011, p. 147) qu'un lieu pour s'ouvrir à l'autre (*ibid.*).

Nous aurions pu présupposer que cette dépendance à la thématique allait guider l'écriture des récits, mais ce n'est pas pleinement le cas. Pour les récits sur le COV, les espaces résidentiels n'y sont plus spécifiques et leur proportion s'éteint, ils pourraient avoir perdu leur cohérence narrative. En revanche, les espaces institutionnels et de travail restent caractéristiques. Concernant les récits sur le MGJ, les espaces publics n'y sont plus spécifiques et ce sont les espaces sociaux parallèles, positionnés dans une dynamique de changement de signification et virtuels qui deviennent distinctifs. Il est étonnant d'observer la virtualisation des espaces comme spécifique au MGJ, et non au COV. Communiquer avec ses pairs virtuellement (COV) est peut-être devenu si commun et implicite que la nécessité de l'écrire aurait pu s'évanouir. À l'inverse, initier et maintenir un mouvement social via des canaux qui virtualisent le lien social est une méthode d'action plus neuve, la nécessité de l'écrire peut se faire deviner et ce d'autant plus que cette virtualisation se situait au début du mouvement (cf. importance du jour où tout a débuté). Alors que nous n'observons pas d'homogénéité dans les discussions concernant les espaces, dans les récits, la catégorie des lieux et les sous-catégories des lieux abstraits et des espaces publics et nationaux deviennent homogènes. Dans les deux cas d'étude, il y a l'inscription du récit dans un espace identifiable et commun, l'espace public et national, et parallèlement, les participant.es ont autorisé le floutage des espaces (i.e., abstraits). La représentation-produit est ainsi tantôt ancrée dans un espace diffus, tantôt ancrée dans un lieu connu. À nouveau, si l'interlocuteur.trice imaginé.e était citoyen.e du même pays, alors l'appel aux espaces publics pouvait être suffisant et mentionner un espace abstrait pouvait être permis. Autrement dit, inutile de faire des références à d'autres espaces que le public si l'on pense

que la personne qui va nous lire est située dans ce même espace. L'espace s'aplatit sur la nation, ses rues, ses monuments, et ses lieux de vies, donnant à l'inscription spatiale du récit des vertus englobantes. Dans les deux évènements, l'espace public héritait de nouveaux paysages, ce qui était ordinaire devenait nouveau, les lieux, parfois vidés du mouvement de ses humains, parfois saturés de ses humains en mouvement. Plus encore, cet espace public qui par ses fonctions bénéficie d'appartenances collectives était peut-être la seule sous-catégorie de l'espace sur laquelle un groupe d'inconnu.es pouvait harmoniser ses souvenirs *pour* et *par* le récit. Peut-être que l'analyse approfondie des lieux publics cités donneraient comme indications des mémoires différenciées de l'espace, en tant qu'objet chargé d'un passé historique (Haas, 2002), mais notre analyse ne permet pas de conclure sur ces points. Nous souhaitons des indications sur la localisation donnée aux souvenirs des évènements. Et si dans la discussion, les lieux associés aux souvenirs font état d'une dépendance à l'évènement et ses caractéristiques, dans les récits, l'objectif est de relater une histoire plus topographique.

4. **Kaïros provoqué**

Si les temps peuvent être sociaux et calendaires, il existe aussi des enjeux liés aux temporalités *dites*, et aux temporalités *écrites*. Elles marquent la différence que l'on peut observer entre une conversation dont l'objectif est la *co-re-construction* de souvenirs et représentations sociales devant être flexibles pour être négociés ; et une narration dont l'objectif est la transmission d'une représentation-produit, plus figée, ayant la potentialité de sortir de l'espace dans lequel elle a été créée et impliquant un.e interlocuteur.trice réel.le ou imaginé.e. Cette narration écrite cadre tantôt le récit dans le temps communément admis dans l'historiographie, notamment en positionnant les souvenirs sur des dates clefs, tout en se faisant témoin d'un temps vécu. Les récits rendent présent ce qui est absent (Ricœur, 2000) en typographiant des représentations nouvellement reconstruites. Ces formes hybrides des temps conventionnels et expérientiels (Haas & Jodelet, 2007) nous montrent que si « l'histoire du monde doit [...] se doter d'un cadre chronologique unique si elle veut être unifiée » (Goody, 2015, p. 206), les participant.es peuvent user de ce cadre afin d'être à minima intelligibles, en agitant les bons fanions,²⁸ mais les fracturer afin de dompter ces temporalités. Le temps, en tant que chronos, est pris en base. Mais il est aussi mis à l'écart, il échoue à la mise en sens totale dans ce contexte. Bartlett (1995) nous 'avertissait' quant à la distinction des tendances *dominantes* avec les *persistantes*. Ici, se trouve l'intérêt de mettre en lien deux évènements différents, à deux ans d'intervalle et avec des groupes d'individus différents. Nous pouvons conclure à une tendance persistante dans la manière d'écrire le souvenir, illustré ici par le souhait

²⁸ Cet effet est aussi visuel : paragraphes, retour à la ligne, dates en haut, soulignées, d'une autre couleur, etc.

de le dater, sans vraiment faire de référence à un passé. Cette conventionnalisation du souvenir dépend de la culture, des représentations passées, présentes et anticipées par le groupe ainsi que de l'intérêt porté à l'objet. « Ce qui est d'abord exprimé et ce dont on se souvient ensuite sont [...] en grande partie le résultat de tendances, d'intérêts et de faits auxquels la société a donné une certaine valeur » (Bartlett, 1995, p. 253). Le temps de l'institution plus quantitatif (Mouchtouris, 2021) est mis au service d'un temps et d'un espace vécu, plus qualitatif (ibid.). Il aura permis de cadrer les souvenirs, tant pour le lectorat, que pour les participant.es qui étaient en train de penser les événements. Mais ce jeu n'était pas vain, ni dénué de toute ambition psychologique plus large.

In general, the more thoroughly established a mode of organization is the less is that mode of organization known. [...] as skill appears counting disappears. [...] It is as if in learning we catch at the temporal properties of the components of the series which we learn, only to lose them, sometimes completely, when the learning period has passed (Bartlett, 1937, p. 460).

La datation aura eu une utilité pour les participant.es dans la mesure où elle leur servait à schématiser les événements sur une ligne temporelle conventionnelle. Mais ce n'est pas tout : « la pluralité des temps dans lesquels se meuvent les individus est gérée avec d'autant plus d'efficacité par ces derniers qu'ils ont des repères communs (l'année, le mois...) [...] qu'ils ne conçoivent pas le temps comme une éternelle répétition » (Lallement, 2008, p. 12). L'usage d'un référentiel collectif pouvait aussi être un moyen de se prémunir contre l'incertitude provoquée par le caractère répétitif de l'événement inachevé. Le moment que nous avons choisi pour interviewer les participant.es était suffisamment loin pour que l'on puisse en dire quelque chose sans en déterminer la fin, mais un peu trop tôt pour qu'ils et elles aient eu à lire un historique de l'événement. Le MGJ peut être qualifié de crise, d'un passé silencieux qui explose dans le présent, et le COV peut être de l'ordre de l'urgence, un présent puissant qui surgit soudainement. En faisant transiter l'exemple proposé par Helson (2021) sur les situations de crises²⁹, on peut dire que le MGJ est une crise qui aura créé de l'urgence ; quand le COV est une urgence qui aura créé une crise. De cette façon, cette 'mosaïque' de choix narratifs alternants entre un désir de s'approcher de la mémoire officielle tout en écrivant les récits d'une mémoire vive nous guide vers une polyphasie cognitive au sein de laquelle

Toute situation ou phénomène qui met le groupe dans l'urgence d'élaborer, partager et diffuser une définition satisfaisante. Cette urgence implique une mise en exergue du « bricolage » opéré par le groupe de l'ensemble des savoirs dont il dispose, selon les schémas (Bartlett, 1995 ; Haas & Jodelet, 2007) qui lui sont propres (Jacquart & Haas, 2006, p. 67).

²⁹ « La crise cardiaque provoque-t-elle l'hospitalisation d'urgence quand l'urgence d'une situation met en crise ses protagonistes » (Helson, 2021, p. 99)

Le comptage et le marquage n'avaient peut-être pas eu le temps de 'disparaître' au sens où Bartlett l'entendait, c'est-à-dire qu'il y avait un besoin de discuter et parfois d'écrire ces temporalités. Cela peut donner une impression d'indécision entre un temps vécu et un temps historique. *Et pourtant.*

Les temporalités 'sont' entremêlées, tantôt marquées, tantôt rythmées, tantôt vécues, tantôt chronologiques. Mais il s'agit aussi de questionner notre propre regard sur ces mêmes temporalités, nous-mêmes inscrites dans un espace socioculturel et dans une lecture scientifique préférentielle. Nous n'échappons pas à cette conception linéaire du temps et en l'appliquant telle quelle, certaines temporalités semblent 'entremêlées'. Elles ne 'sont' pas entremêlées, elles en revêtissent juste l'accoutrement. Car si cela fait sens pour les participant.es, c'est aussi parce qu'il s'agit de la solution trouvée pour répondre à notre demande dans un contexte particulier. Les diverses temporalités que nous venons de décrire nous mènent vers l'hypothèse d'une temporalité spécifique, le temps kairologique. Il se définit comme :

Ce moment qui tranche sur le 'cours du temps', ces événements qui font bifurquer les parcours personnels et/ou les histoires collectives, ces occasions ou ces révolutions imprévues, échappant à la simple chronologie mais intensément vécus [...] Ce temps kairologique, à la fois vécu, historique et biographique [...], résultant de 'décisions humaines', diversement motivées et résultant de 'ruptures imprévues' échappe à la fois au temps physique (TP) et aux temps sociaux (TS). Ce temps vécu (TV), temps incertain, imprévisible, sans lien avec des déterminations apparentes, physiques ou sociales, s'inscrit souvent dans des crises du temps chronologique, impliquant diversement 'l'arrivée de choses nouvelles' [...] et des bifurcations du temps linéaires. (Dubar, 2014, p. 10).

Cette fracture peut provenir des caractéristiques des événements pour lesquels nous n'aurions pas de difficulté à nommer les différentes bifurcations individuelles, c'est certain, mais aussi sociales, qu'ils ont pu créer. En effet, « certaines (*ruptures*) sont liées à des événements qui sont susceptibles de toucher beaucoup de personnes à la fois – une guerre, une crise économique –, alors que d'autres sont liées à des événements qui ne touchent que la personne ou son entourage » (Zittoun, 2012, p. 266). Mais notre méthode d'enquête peut en partager la responsabilité : elle avait le potentiel de créer un déséquilibre parce qu'elle comportait une tâche d'écriture, une demande de production de trace visible et matérielle. Plus encore, dans la méthode d'analyse, en cherchant à *catégoriser* un temps qui était *conceptualisé*, nous avons mis sur le même plan *le temps*, comme s'il avait quelque chose d'universel, avec *les temporalités*, plurielles et vécues. Cette taxinomie du temps permet de visualiser les données sur un référentiel connu au sein duquel « les catégories ainsi constituées sont indiscutables, seul le processus historique peut les bouleverser » (Buschini & Kalampalikis, 2002, p. 196). Justement,

Dans cette dimension Kairos de l'expérience du temps, le 'quand ?' s'exprime non plus en termes de 'combien ?', mais en termes de 'comment ?', 'à quel moment ?', 'par rapport à qui, à quoi ?'. C'est l'expression d'un temps qui participe de l'action, qui en résulte (Bessin, 1998, p. 61).

Sur ce point, nous pouvons retrouver dans les sous-catégories de temps que nous avons codées l'expression d'un temps Kaïrologique. Une période ne peut être qualifiée de la sorte que si elle est précédée et succédée par d'autres. Définie relativement à d'autres, elle répond ainsi à la question du 'par rapport à quoi ?'. Tout comme la datation peut répondre à la question d' 'à quel moment ?'. La durée et la fréquence sont aussi relatives à la dimension de l'expérience du temps, du *comment* on ressent ce temps. « En ce sens, le Kaïros [...] s'avère opératoire dans les périodes de mutation » (*ibid.*, p. 72). Nous pensons qu'appriivoiser ce temps Kaïros d'un point de vue psychosocial peut ouvrir une voie sur une compréhension globale de plusieurs dimensions intimement liées aux temporalités dans notre corpus et notamment sur l'expérience, les groupes et l'altérité.

That which gives time its character of continuity, so that we treat it as something more than the events which fill it up may be the fact that in a psychological sense it is a function of interests at least as much as it is of intellectual analysis (Bartlett, 1937, p. 465)

Mais parce que le temps semble kaïrologique et qu'il est lié au 'quoi', ces événements et expériences qui le composent ne peuvent être compris indépendamment des temporalités, et inversement. En effet, les narrations préférentielles de certains types d'expériences, activités, ou événements, dépendent justement de leur compréhension dans le présent et seront interprétées selon un cadre spatiotemporel en particulier (Halbwachs, 1950). Cela signifie que les participant.es ont pensé le temps en fonction de la situation dans laquelle ils et elles étaient inséré.es, et quelque part, *pour* cette situation : « le temps est contextualisant, en ce sens qu'il met en perspective les expériences et les situations, et il est contextualisé en ce sens qu'il opère en situation, dans un contexte qui détermine ses configurations » (Fieulaine, 2006, p. 86).

Chapitre 2. 'How to write about my experiences I don't really know'

Comment écrire une histoire qui nous concerne, et ce d'autant plus lorsqu'on ne la connaît pas encore tout à fait ? Si Bartlett utilisait ce sous-titre (1947) pour décrire une situation bien différente de la nôtre, à savoir *la narration individuelle de son voyage aux États-Unis*, nous avons tout de même choisi d'extraire cette citation hors de son contexte parce qu'elle décrit plutôt bien la situation dans laquelle nous avons plongé les participant.es, à savoir *la narration polyphonique d'un voyage en inédit*. Plusieurs indicateurs nous permettent de proposer une réponse à Bartlett :

« Cher Frédéric Charles Bartlett, peut-être que vous pourriez parler de cette expérience avec d'autres, comme vous avez commencé à le faire avec cet écrit, cela permettra de mettre en mot et en sens ces choses que vous n'avez pas encore tout à fait objectivées, car comme l'indiquent Laurens et Roussiau : 'La mémoire ne serait donc pas un acte individuel, mais une fonction sociale répondant à l'objectif de faire voir à l'autre ce que nous avons vu, de lui transférer notre expérience construite par le récit que nous faisons pour nous et pour lui. Dans cette perspective développée par Janet, la mémorisation ne se ferait que dans l'intention de raconter, elle serait à la fois lors de sa construction, et lors de sa mise en route, une narration' (2002, p. 12). Dans notre thèse, les participant.es qui ont accepté de se prêter au jeu du focus group nous indiquent plusieurs pistes qui permettent d'écrire quelque chose que l'on ne connaît pas vraiment, les voici ».

1. Admettre qu'en fait ... on ne sait pas.

Le contexte est souvent considéré comme une variable qui serait indépendante de l'individu et à ce qui le compose alors même qu'il est produit par les interactions sociales et que c'est grâce, et à travers lui que la signification se construit. Le contexte conversationnel que nous avons proposé aux participant.es a engagé la co-construction mémorielle et représentationnelle de l'évènement afin de parvenir à son écriture. Les constructions métacognitives dans la conversation et le vocabulaire faisant référence à la vie mentale sont autant utilisés par tous les FG dans des proportions égales. Douter, ne pas être certain.e, pointer les zones d'ignorance ont été autorisés dans la conversation. Ceci peut tant provenir de notre choix des thématiques (parler d'un évènement complexe non-achevé), que du contexte de l'entretien (penser en collectif d'inconnu.es), ou encore du contexte spatial dans lesquels les participant.es se trouvaient (lieu institutionnel ou en ligne). « En outre, l'ignorance peut faire référence à l'incapacité de tirer des conclusions, tant théoriques que pratiques, de ce qui est connu » (Jodelet, 2022, p. 8). Cette homogénéité inter-thématique montre l'utilité conversationnelle dont ces processus ont fait preuve. Dans un contexte profondément incertain, il n'est pas très étonnant de voir apparaître l'incertitude et l'ignorance. Et

ce même si *ne pas savoir* ne peut pas être automatiquement associé à de l'ignorance : « nous ignorons que ce que nous pourrions connaître, sur l'arrière-plan de l'état actuel du savoir » (Girel, 2017, p. 14). Prendre les événements à vif n'aurait peut-être pas permis que le *savoir* ne puisse connaître d'*état*. Autrement dit, et ce malgré le contexte d'interconnexion des idées, les diverses expertises de ces événements n'avaient peut-être pas eu le temps de se construire. Ce qui est tout de même intéressant, c'est qu'ils et elles aient exprimé cela dans un collectif d'inconnu.es rencontré.es pour la première fois dans une situation pouvant être perçue comme évaluative. Nous n'avions pas pour ambition une quelconque modélisation des processus d'une pensée sociale qui se souvient collectivement. Nous souhaitons plutôt observer les zones de dissonance et de consonance avec ce que propose comme enseignements la psychologie sociale et culturelle sur la manière que nous avons de reconstruire nos souvenirs et représentations. Par consonance, il faut entendre que nous sommes (très) loin d'être les premier.es à prendre en compte ces constructions, et que cette homogénéité peut provenir d'indicateurs plus 'stabilisés' dans leurs définitions et sur la façon de les identifier dans le discours. Pour cette raison, il y a de forte chance que le codage eu été plus opérant, plus régulier et qu'il fasse apparaître une homogénéité inter-thématique et intergroupe. Nous pensons ici notamment aux médiateurs socioculturels largement revisités et rendus opérants par Wagoner & Gillespie (2014). Une fois constaté que ce vocabulaire à propos de la vie mentale est fortement présent reste la question de l'effet que cela produit au sein d'une conversation. La réflexion publique à propos de ses propres processus psychologiques et à propos de ceux des autres, et notamment à propos de l'ignorance ou de l'incertitude, viennent servir des enjeux interactionnels. Admettre que l'on ne sait pas, ou que l'on n'est pas sûr.e, peut créer plusieurs opportunités : constituer une voie d'entrée au dissensus, parce qu'il sera plus aisé d'y affirmer en contre-argument une certitude (si toi tu ne sais pas, moi je le sais) et de sortir 'trionphant.e' de l'argumentation ; ou simplement laisser les univers de signification ouverts (Middleton & Brown, 2005) vers un espace dialogique évacué de conclusion avant les significations. Mais cela peut aller plus loin, car s'il est possible de dire que *l'on ne sait pas* afin de laisser un espace ouvert à la discussion, cela peut venir traduire d'une attitude spécifique à l'égard de la connaissance : « An 'I don't know' may indicate that the representation that the respondent has is not experienced as valid » (Joffe & Farr, 1996, p. 84). Ces incertitudes ou ignorances, parce qu'elles sont déclarées, nous montrent que nous sommes capables de faire des concessions dans lesquelles la priorité est donnée à la relation sociale (Wagoner & Gillespie, 2014). En effet, ouvrir la plaie de l'incertitude, des doutes et de l'ignorance, peut permettre au sens commun d'y procurer ses bons soins de la connaissance par le social. La discussion peut être salvatrice parce qu'elle a le pouvoir de diminuer les incertitudes (Moscovici & Doise, 1992). Plus encore, déclarer ses incertitudes pourraient avoir le pouvoir de les

diminuer parce qu'elles laissent la possibilité à l'autre de compléter des zones ombragées (Middleton & Brown, 2005). En tournant autour de leurs schémas (Bartlett, 1995), les participant.es se sont accordé la chance de changer de perspective par l'évaluation de leurs souvenirs.

2. Déclarer ses accords et ses désaccords

La communication est fonction du niveau de connaissance du sujet, de son implication et des diverses pressions à l'inférence. Rappelons ici que les dissensus et faux-consensus étaient beaucoup plus fréquents dans le cas du MGJ. Il était d'ailleurs plus habituel d'observer des dissensus doucement amenés, que des désaccords qui provoquaient des 'chocs' conversationnels. Souvent astucieusement introduits par des 'oui, ... mais', ils dévoilaient les prémisses d'un désaccord. Ce qui rend leur identification difficile dans le cadre d'un codage, même manuel, c'est que ce 'oui, mais' n'est pas synonyme d'un désaccord avéré. Il pourrait s'agir du placement dans le discours d'un.e contre-argumentateur.trice « présent ou absent, réel ou imaginaire » (Ghiglione, 1995, p. 236), mais aussi d'une conversation imaginée avec le sens commun. Avant tout, « l'opérateur 'mais' donne à voir, ou à inférer, une scène interlocutoire, peuplée de deux ou η locuteurs, qui négocient – entre eux – la référence » (Ghiglione, 1995, p. 238). Ce 'mais' peut être utilisé pour négocier les objets en cas d'avis divergents, ou pour réduire les univers qui étaient jusque-là implicitement admis dans la conversation (Casari et al., 1989). En laissant une porte ouverte, dont le cale-porte serait l'incertitude ou l'ignorance déclarée, nos mondes et les mondes possibles auraient l'autorisation de se rencontrer (Ghiglione & Trognon, 1993). À l'inverse, déclarer ses certitudes a tendance à construire un monde moins contestable dans l'interaction. Ainsi, lorsque cette situation se produit, nous pouvons être dans un phénomène de faux-consensus. Sur ce point, seule une analyse approfondie des consensus et dissensus pourrait permettre de trancher entre un désaccord manifeste ou flottant (Moscovici, 1994). La deuxième proposition de Moscovici (*ibid.*) donnait à considérer les représentations sociales comme des présuppositions cachées derrière les mots. Plusieurs situations se sont présentées dans les FG. Dans un premier type, les participant.es cherchaient à rendre concrètes certaines représentations afin de les ancrer (Moscovici, 1994). Pour connaître les présuppositions des représentations, les participant.es en faisaient la demande explicite, s'exposant à des dissensus. Dans le deuxième type, les participant.es laissaient flotter certaines représentations afin de ne pas perturber le déroulé de la discussion. Mais si Moscovici (1994) proposait ce flottement, il n'est pas certain que cela se passe tel quel dans un cadre où une tâche collective était demandée. En effet, ce que nous essayons de dire, c'est que la tâche principale (écriture du récit) forçait la négociation des représentations. Lorsque les participant.es choisissaient de laisser flotter, ce n'était parfois que pour un temps, car cette question allait revenir plus tard. Par exemple, sur la représentation de ce qu'est 'le peuple'. Une première discussion (FG6) a eu lieu, de

nombreux dissensus s'observent, mais finissent pas flotter car insolubles. Mais cette question revient toute aussi vive lorsqu'à l'écriture, l'un des participant.es voulait écrire 'le peuple'. Le principe d'ancrage est ainsi pratiqué différemment selon l'objet, et est aussi dépendant de ce dernier que du contexte de reconstruction.

L'espace conversationnel du MGJ permettait une expression plus forte des dissensus. Une première remarque pourrait être de dire qu'ils ont été davantage autorisés, c'est-à-dire que la conversation, son déroulé, et la thématique, ont pu permettre une prise de parole conflictuelle. Dans une société où la politique est omniprésente, où les sondages politiques sont pains quotidiens, où l'on observe une symphonie d'opinions, ne pas avoir d'avis semblait suspect pour le groupe. Le MGJ avait en son sein des caractéristiques de la dichotomie, d'opposition, voire d'affrontement³⁰, et ce schéma a pu déteindre sur ceux utilisés pendant les FG. Un retour au contexte spatial de l'entretien est nécessaire ici. Les FG sur le MGJ, se déroulaient soit à l'Université Lyon 2 au campus de Bron, une faculté réputée pour ses mouvements étudiant.es et prises de positions politiques ; soit à la Maison des Sciences de l'Homme, située face au musée de la Résistance, un lieu chargé d'histoire et de politique. Dans un cas comme dans l'autre, peut-être que les contextes dans lesquels se sont reconstruits les souvenirs ont coloré la *manière* d'y parvenir. Nous l'avons discuté ailleurs, les représentations exprimées à l'aide d'expressions métaphoriques, une *France divisée*, une *population segmentée*, une *France qui était prête à exploser*, faisaient état d'un vocabulaire marxiste, où une masse dominée, hétérogène étaient en lutte contre une minorité dominante, homogène (Mercier et al., 2021). Le MGJ est un mouvement (majoritairement) national, la nation est un objet fortement impliquant, et l'inscription mémorielle des participant.es dans l'espace public et national, sont peut-être ici les responsables de la négociation conflictuelle des représentations. Mais la représentation de la nation, bien qu'équivoque, est peut-être davantage devenue un contexte représentationnel au polylogue en cours, que ce qu'elle a activé des identités nationales en particulier. Le contexte, institutionnel cette fois, aura sur ce point permis de restreindre et orienter la discussion sur les expériences et vécus du mouvement, plus que ce que l'identité nationale supposément activée n'a pu le faire. Les participant.es des FG sur le MGJ vivaient tous.tes à Lyon, la plupart étaient étudiant.es et dans un cadre spatial similaire. En clair, des points communs entre les membres avaient pu être décelés lors des premières phases de l'entretien (attente + présentations). Lorsqu'ils et elles entraient en dialogue à propos d'un événement où tout le monde bénéficiait, à priori, du même degré d'expertise, les représentations non-partagées provoquaient plus d'étonnement et de

³⁰ On est Gilets Jaunes ou on ne l'est pas, on est pour ou contre, l'élite ou le peuple.

dissensus. En cela, le polylogue aura permis de trouver de l'hétérogénéité là où les participant.es pouvaient s'attendre à y observer de l'homogénéité.

Ainsi, sous cet angle il n'est pas si étonnant que le MGJ ait provoqué autant de dissensus que de consensus lors de cette négociation de signification. Mais si nous prenons le problème dans l'autre sens, pourquoi il y a-t-il aussi peu de dissensus exprimé dans le COV alors qu'il constitue un phénomène mondial bouleversant ? Une des réponses pourrait se trouver dans la notion de proximité à l'évènement. Si l'implication individuelle des participant.es dans les événements est difficile à déterminer, tous et toutes constituaient des témoins directs, et cette proximité temporelle (Jacquart & Haas, 2006) rythme et teinte le discours d'exemples concrets (EAE individuels) qui peuvent avoir pour vocation de saisir l'attention. En effet, le fait de se souvenir des événements en dehors de leurs cadres provoque des interactions entre les expériences proximales et distantes (Zittoun & Gillespie, 2016). Distantes parce que l'on se souvient de quelque chose qui n'est pas à proprement dit dans l'ici et maintenant, proximales parce que l'acte de se souvenir implique des attitudes, émotions, pensées directement vécues (*ibid.*). Mais le contexte des FG sur le COV impliquait parfois que cette expérience soit surtout proximale, étant donné que l'objet du souvenir était toujours en train d'être vécu, et qu'ils et elles étaient insérés.es dans le même cadre que l'évènement raconté. Dans le cas du MGJ, même si l'évènement était aussi inachevé, peu de participant.es ont déclaré avoir participé à des manifestations les samedis, et le FG ne s'est pas déroulé dans le même cadre que l'évènement raconté. Par conséquent, il n'est pas possible de positionner ces deux événements sur les mêmes plans psychologiques et d'ignorer la « distinction entre ceux qui subissent ou ont subi la situation et ceux qui n'en sont que les observateurs, que ce soit en direct (pour l'axe spatial) ou en différé (pour l'axe temporel) » (*ibid.*, p. 58). Au contraire, la situation pouvait être ressentie si fortement, que l'enjeu dans le focus group n'était pas de chercher la prouesse narrative ou conversationnelle, mais plutôt d'instaurer le dialogue avec l'autre. Par ailleurs, et judicieusement, puisque les expériences racontées étaient surtout individuelles dans le cas du COV, il aurait été plus mal venu d'exprimer son désaccord à propos d'un vécu qui n'était pas le sien. Ceci participe à l'explication de la faible proportion du médiateur socioculturel 'se référer à l'autre' dans le cas du COV, les participant.es relatant spécifiquement des EAE individuels. En un sens, il n'y avait pas la nécessité de faire confiance à l'autre pour se souvenir. Ces participant.es qui provenaient de régions différentes, qui étaient chez elles et eux en ligne, pouvaient présumer que les vécus allaient être hétérogènes. En cela, le contexte de l'entretien aura élargi l'expérience individuelle, car en se confrontant à celles des autres elle a trouvé un écho. Cet écho est possible parce que nos souvenirs individuels, eux-aussi, s'inscrivent dans des cadres culturels connus :

These frames are defined by a culture, we always carry the memories of this culture, even if they appear to be most private and intimate. In fact, the very idea of unique memories rooted in the autobiographical past of an individual self may itself be the result of particular Western narrative practices and conventions (Brockmeier, 2002, p. 24).

Deux groupes et récits se distinguent dans leurs mises en forme, et dans le déroulé de la conversation. Le FG 6 du MGJ, et le FG 4 du COV³¹. Dans le premier cas, il y avait de très nombreux dissensus insolubles, les représentations étaient murées et offensives. Cela a poussé le groupe à écrire le récit sous une forme de satire, car le seul consensus de *fond* se trouvait sur le fait d'admettre l'existence de certains stéréotypes. La seule manière de faire groupe et de reconstruire ses souvenirs, était de passer par le médiateur socioculturel du rire. Les participant.es riaient de ce qui faisait qu'ils et elles ne deviendraient jamais un groupe. Les dissensus ont mené à la créativité narrative. Dans le deuxième cas, le hasard a fait rencontrer un groupe de femmes ayant toutes des vécus douloureux qu'elles ont toutes choisi de partager pour donner du contexte aux vécus du confinement. Il s'est avéré qu'elles partageaient aussi de nombreuses projections dans le futur (EAE futurs et hypothétiques) et d'anxiétés présentes, au point qu'elles nous ont demandé si nous avions fait exprès de les programmer le même jour. Ces nombreux points communs et consensus ont aussi mené vers la créativité narrative. Dans une situation où la collaboration était requise, les forts taux de dissensus ou consensus ont entraîné de l'éloignement de l'écriture de l'événement comme on écrirait l'Histoire, car ce n'était plus l'enjeu majeur. Finalement, si ces deux exemples se désarticulent partiellement des autres, il n'est pas nécessairement un résultat étrange. Il s'agissait du troisième principe proposé par Bartlett pour décrire les manières du souvenir :

Whenever strong, preferred, persistent, social tendencies are subjected to any form of forcible social control (e.g. are disapproved by an incoming superior people, or are opposed to the general immediate trend of social development in the group), social remembering is very apt to take on a constructive and inventive character, either wittingly or unwittingly. Its manner then tends to become assertive, rather dogmatic and confident, and recall will probably be accompanied by excitement and emotion (Bartlett, 1995, p. 265)

Nous avons dit un peu plus tôt que l'une des manières de faire groupe avait été de rire de ce qui faisait qu'il ne le deviendrait jamais. Cela nous conduit inévitablement vers la question suivante : les participant.es formaient-ils et elles un groupe, à proprement dit ? Quand les volontaires sont arrivés dans la salle, ils et elles n'étaient pas un groupe réel, ils et elles avaient été réunis dans une salle dans le cadre d'un FG. Ce « petit groupe » (Fischer, 2020, p. 79) était « un simple regroupement de sujets réunis spécialement pour l'expérience » (*op.cit.*). Il en faut plus pour être groupe que de se trouver dans un même lieu au même moment (Delouvée, 2018). Par ailleurs, s'il s'agissait dans la plupart des cas d'étudiant.es d'âges plutôt similaires, cette situation

³¹ Consultables en annexe page 250

socioprofessionnelle ne peut pas nous permettre de conclure sur le fait qu'ils et elles formaient un groupe social à priori. Mais ceci concerne la situation à priori et au début du focus group, ce dernier étant basé sur le partage de souvenirs, d'expériences et de représentations, il est fort probable que de nouveaux liens se créent à travers l'interaction.

3. S'inspirer du sketch des Nuls 'Retour vers le futur du subjonctif'

Dans la discussion, les deux cas d'étude impliquent une réflexion autour de ce qu'un passé différent impliquerait dans le présent ; de ce que le présent pourrait impliquer sur le futur ; de ce que le futur imaginé devrait, ou aurait dû, impliquer dans le présent et le passé. Des effets papillon qui ne peuvent que nous ramener aux processus représentationnels capables de transcender le temps en fonction du contenu de la discussion : « comme si différents triangles se superposaient et évoluaient en fonction du temps » (Caillaud & Flick, 2016, p. 236). Des formes de présuppositions, des implications implicites entre les propositions, peuvent être reconnues dans certains opérateurs langagiers qui nous emportent dans des temps futurs ou hypothétiques. « The dispute raised here only illustrates the difficulties in accounting for the complexities of the experiential status of the world as-is, and the world of as-if and what-if » (Winther-Lindqvist, 2017, p. 158). Ce 'si' peut prendre la forme d'une conditionnelle proposant à l'interlocuteur.trice d'accepter une idée pendant quelque temps, imaginer quelque chose, « et, ayant ainsi fixé le cadre du discours, y affirmer 'q'. » (Ghiglione, 1995, p. 234). En mettant en scène un monde possible, il est ainsi confortable de proposer des conséquences imaginées : un autre passé, un autre présent et un futur possible, que nous pourrions appeler ici des scénarios alternatifs. Utile pour les interlocuteur.trices en présence, « fantasy and imagination are understood as the human capacity to distance oneself from the here-and-now situation in order to return to it with new possibilities » (Wagoner & al., 2017, p. ix). Présents dans la discussion des deux thématiques, c'est surtout dans les récits sur le COV que la mention à ces événements hypothétiques ou futurs est maintenue. Par exemple, lorsque les participantes du FG 4 (COV) ont écrit : *Mais tu vois, c'est grâce à ce confinement que lorsque nous partons en vacances tu peux admirer autant d'espèces d'animaux et de plantes. C'est grâce à cette prise de conscience générale due au covid-19 que l'air est plus pur et que tu peux enfin manger sainement sans appauvrir la planète.* S'adressant à l'enfant (*tu*) dont elles ne veulent pas, propulsé dans un futur souhaité et vécu comme utopique, ce récit fait suite à une anxiété écologique discutée pendant le focus group. Il propose un futur alternatif, réalisable *si et seulement si* des leçons sont tirées de la situation qui leur était actuelle. Cet exemple est fascinant dans la mesure où il montre à quel point la projection dans le futur est dépendante de la reconstruction présente du passé : « Prolepsis, where the past influences actions in the present that are directed towards the future » (Nieland & al., 2022, p. 3). Plus encore, dans le cas présent c'est en rendant le présent passé que les participantes ont envisagé une autre version

du futur, qui est en retour venu modifier ce présent. Plus globalement, bien que la notion de projection dans un futur soit plus présente dans les récits du COV que dans le MGJ, c'est surtout à la fin du récit que se trouvent ces ouvertures narratives. En effet, cette reconfiguration de la narration selon des normes narratives culturellement partagées permet de redonner du sens dans des éléments pensés de façon hétérogène et désordonnées (Dubied, 2000). Les récits ont permis de rendre cohérentes les représentations, tout autant que ce que ces dernières ont permis de rendre cohérents les récits. En effet, le récit « se présente ainsi comme un système organisé qui met de la cohésion là où il n'existait qu'événements dispersés » (de Ryckel & Delvigne, 2010, p. 236).

Mais notons dès maintenant une nuance importante à nos yeux. Dans les récits sur le MGJ, il y a moins de projections ou d'hypothèses écrites, *l'après* n'est pas directement donné à voir, on se situe dans un présent qui est en mouvement, mais dont on ne connaît pas la direction. Il serait un peu trop hasardeux de conclure à partir de cette nuance que le futur n'est pas représenté. Il s'agit plutôt d'un choix prudent, et conscient, des participant.es de ne pas noter quelque chose qui pourrait ne plus être vrai demain. Mais cela les met en difficulté, car un conflit apparaît entre le désir de créer un récit 'complet', conforme aux narrations connues et aux discussions qui ont émergées, et un récit 'vrai', conforme aux écritures historiques. Ces histoires d'aujourd'hui écrites aujourd'hui, dans lesquelles les personnages qui existent en dehors des récits (Hamon, 1972) vivent de nouvelles choses qui auraient pu être pertinentes pour le récit qui en train d'être écrit. Il y avait des difficultés pour 'finir' le processus de représentations et de remémoration alors que l'objet n'avait pas de fin. Si dans le COV, ce problème a pu être solutionné par la projection dans le futur ; dans le MGJ, il y avait une difficulté pour se prononcer sur ce qui était en train de se dérouler, parce que selon la finalité, passé et présent ne seraient pas narrés de la même manière. Parfois, c'est l'une des raisons pour lesquelles les participant.es ont longuement hésité à employer le terme de *révolution*, « de la poussière de tout ce qui arrive, ne devient 'événement' que ce dont il fut dit après coup que c'en était un » (Bazin, 1979, p. 451). Plus encore, parler d'une révolution pourrait 'avant l'heure' pourrait représenter un embellissement d'un présent teinté par un passé pensé victorieux, remarqué lorsque la distance qui sépare l'individu de l'événement qu'il raconte s'allonge (Jacquart & Haas, 2006). Cet effet a été récemment travaillé en 2022 sur la nostalgie d'un « imagined golden past » (Nieland & al., 2022, p. 1) que l'on ne connaîtra pas, comme l'une des explications du populisme. La projection dans un futur (Brockmeier, 2002) incertain a provoqué des phrases finales qui laissent dans une forme de tension. Tension d'autant plus palpable qu'elle concerne une réalité extrinsèque aux récits. Qu'elles proposent des fins ouvertes, des cliffhanger désagréables, des projections ou encore des hypothèses, ces fins de récits sont les lieux privilégiés pour entrer en communication directe avec ce qui existe, et celles et ceux qui existent, dans le présent « It creates with its uniqueness a past and

a future. As soon as we view it, it becomes a history and a prophecy. Its own temporal diameter varies with the extent of the event » (Mead, 1932, p. 23). Finalement, les récits ne proposent pas de résolution, mais bien une coda, au sens de Labov & Walestky (1967) : un retour au présent et/ou question à propos du futur.

Le discours médiatique n'aura eu de cesse de comparer le MGJ et le COV à d'autres événements historiques lointains. Pourtant, les événements historiques sont quasiment passés sous silence dans les récits et discussions de ces focus groups. Pour le MGJ, les événements historiques rappelés sont plutôt récents³² (+/- 10 ans), à l'exception de la Révolution française. Pour chaque FG, plusieurs événements sont mentionnés, mais il était rare que le groupe en discute longuement, ils agissaient à titre d'exemples (*'On peut voir plusieurs France qui peuvent se sentir délaissées, comme la France des banlieues en 2005'*). La plupart du temps, si cet événement ressurgissait à titre comparatif, c'était parce que l'un des membres l'avait vécu. Leur mention dépendait ainsi des expériences individuelles (parfois internationales) de chacun.e. Les discussions sur le COV ont fait état d'un ancrage aux événements historiques beaucoup plus anciens³³, à l'exception des attentats de Paris en 2015. Contrairement aux FG sur le MGJ, aucun de ces événements mentionnés n'a été vécu directement par les participant.es (hors attentats). Il semble que l'ancrage soit davantage temporel (Jacquart & Haas, 2006) pour le COV et spatial (ibid.) dans le cas du MGJ. En effet, les dates écrites dans les récits ne concernent que très rarement des événements antérieurs. On entre directement dans l'événement et ses complications, ce type de narration pouvant être qualifiée *d'in media res*. Comme si les souvenirs avaient été positionnés dans la discussion sur un continuum, mais que la narration ne pouvait pas en bénéficier. En effet, il y avait bien un *avant*, puisque discuté. L'ancrage dans un passé historique a permis la reconstruction de l'événement en lui attribuant des caractéristiques (Kalampalikis & Haas, 2008) mais ces événements historiques ne sont pas toujours nommés, et sont définitivement peu transmis dans l'écriture. Si les participant.es discutent du jour de la genèse de l'événement, ou sous un ton plus amusant « *Il était une fois ... quoi ?* » rappelant les débuts des contes, en fait, les récits s'approchent plutôt de *l'Étranger* de Camus (1942) : « Aujourd'hui, maman est morte » (p. 1). En fait, quand les participant.es discutent d'événements passés, ils et elles semblent être à la recherche d'une terre d'accueil dans lesquelles ancrer leurs représentations. Ces événements agissent à titre d'illustration, afin de trouver le bon ancrage représentationnel. Mais parce qu'ils sont peu discutés et peu présents dans les récits, c'est peut-être que ce n'est pas à travers eux que l'ancrage a pu s'effectuer. Ainsi, on les survolerait, mais inutile de s'y attarder, les premières images

³² Attentats de Paris en 2015, les émeutes de 2005 dans les banlieues, la Nuit Debout, la situation politique actuelle aux États-Unis, en Algérie et en Italie, ou encore au printemps arabe.

³³ La grippe espagnole, la peste, l'arrivée du sida, ou encore la 2nde guerre mondiale.

qui s'activent à leurs simples mentions suffisent. Ils ne constitueront pas le port d'attache. Cet ancrage au passé difficile est certainement fonction de la prise de court des représentations, et

early, or primitive, recall tends to be rote recall, and in the fact that when bits or blocks of reactions and experience get dissociated, they tend to produce the undeviating repetition of items of isolated behaviour, of a few obsessive ideas, or of whole stretches of reaction and experience that have definite chronological sequence and limits (Bartlett, 1937, p. 459).

Comme si, à l'œuvre dans les FG, nous trouvions une forme hybride des évolutions de l'historiographie, avec des récits qui ne parlent parfois que d'un passé récent aux limites définies, parfois qui n'en parle presque pas. Ils ne s'inscrivent ni dans les consciences décrites de la Renaissance, « marquée par la conscience d'une rupture entre le passé et un présent », ni celle de la modernité qui « se fonde sur le rejet du passé récent [...] pour prendre modèle sur un passé lointain » (Cadiou & al., 2011, p. 48). Les événements étaient inédits et des représentations anciennes se sont réactualisées, notamment celle de l'histoire, mais sans prendre appui sur des événements en particulier. Quoiqu'il arrive dans les discussions, ces événements ne retrouvent pas dans les récits. Peut-être parce que ces derniers avaient la qualité d'être collectifs, et ancrés dans une période abstraite qui définissait l'évènement et lui seul : il semblait rendre impossible la mention à d'autres événements. Jusque-là, nous pouvions dire que le besoin premier dans l'écriture du récit était celui de s'approcher des codes et conventions de l'historiographie occidentale, notamment influencée par son calendrier (Goody, 2015). Mais les mises en forme et les patterns culturels sont malléables et l'influence des pratiques collectives font que les patterns proposés ne sont plus les seuls référents. Ce que nous proposons ici, c'est l'idée que nous ne sommes pas piégés dans nos schémas, comme Bartlett l'écrivait (1995), et que les patterns connus ne *déterminent* pas la construction de la pensée, au sens du déterminisme social, mais qu'ils peuvent agir *en collaboration* avec d'autres réseaux de représentations afin de répondre aux besoins présents : « To break away from this the 'schema' must become, not merely something that works the organism, but something with which the organism can work » (*ibid.*, p. 208). Un autre point qui est ainsi bousculé dans les codes de l'écriture de l'histoire de l'évènement est la référence à un passé lointain. Ainsi, l'usage et la discussion ont modifié les patterns, et dans cette forme de récit proposée, le passé est tu.

Chapitre 3. In Praesentia

1. Voix narratives

Dans l'écriture des événements, les auteur.es pluriel.les cherchent leurs places de narrateur.trices. Nous écrivions qu'il y avait une tendance à suivre certains codes de l'historiographie. Cette représentation de l'écriture de l'événement vient aussi s'exprimer dans le choix de la voix narrative.

L'histoire comme historiographie n'était que 'la mise en œuvre des documents' écrits conçus comme reflets du passé. L'objectivité absolue, de rigueur dans l'analyse de la documentation, qui prescrivait un effacement total de l'individu/historien derrière son récit ne pouvait que se défier d'une source vivante, d'un locuteur (Toubkis, 2004, p. 136).

L'événement et son contexte de reconstruction ont fait varier la qualité, la *matière* (Bartlett, 1995), des expériences qui sont relatées dans les discussions. On parle surtout de ses expériences individuelles dans le COV quand dans le MGJ l'accent est mis sur les expériences des autres et du mouvement. Le contexte dans lequel les participant.es des FG sur le COV, chez elles et eux en ligne, a fait que de nombreux objets pouvaient tenir le rôle d'éléments déclencheurs à la conversation. Pour raconter l'événement, ils et elles étaient inséré.es dans le même contexte que celui dans lequel il avait été vécu. Cette proximité entre le sujet, l'objet, la situation d'entretien et le contexte ne peuvent qu'avoir eu des effets sur les contenus et les processus mémoriels et représentationnels. À savoir, raconter des anecdotes et expériences personnelles (Jacquart & Haas, 2008). Dans le cas du MGJ, raconter les EAE des autres est corroboré par la mention préférentielle aux groupes sociaux et fonctionnels. Les groupes sociaux, et notamment les Gilets Jaunes, connaissent une évolution représentationnelle au cours de la discussion et de ses dissensus/consensus (d'une identité homogène à une hétérogène). Les groupes fonctionnels (l'État, la police, les politiques) quant à eux souffrent fréquemment de positionnements narratifs négatifs (Mercier & al., 2022). À travers la tâche narrative que nous proposons, l'appartenance groupale des participant.es, en grande majorité étudiant.es, a pu tenir le rôle de prisme interprétatif et expliquer certaines de ces attitudes négatives puisque « la période actuelle de défiance et de croissance des mouvements « antisystèmes », le fait d'attribuer une responsabilité importante aux élites et à 'disculper' les masses populaires, permettrait de préserver l'identité positive des étudiants s'assimilant aux peuples » (Bouchat & Klein, 2019, p. 194). Le niveau de défiance croissant envers les élites politiques et économiques, et la potentielle activation de l'identité sociale d'étudiant.e peuvent être explicatifs dans ce prisme représentationnel par lequel l'Autre fonctionnel a été perçu. Pourtant, cette critique de certaines formes d'autorités ne semble pas avoir provoqué directement une attitude favorable à l'égard des mouvements antisystèmes. Les représentations qui ont émergées, et évoluées au cours de la conversation étaient « moins inspirée par une imagerie

Révolutionnaire que par une aspiration à davantage de responsabilité pour les citoyens et les élus » (Marchand & al., 2019). Cette citation qui est l'un des résultats de l'étude sur les contributeurs du Vrai Débat, montre que quelque part, les participant.es des FG sur le MGJ ont rejoint cette tendance non-radicalisée. Par conséquent, cet autre que soi est présenté comme étant externe au groupe en présence (nous ne sommes pas des Gilets Jaunes), mais suffisamment proche pour en connaître les actes et pensées (nous pouvons partager certaines de leurs revendications). Ces choix narratifs peuvent aussi trouver une explication dans certains éléments de la discussion, notamment concernant les représentations de la narration d'un événement. Dans les focus groups sur le MGJ, nous avons observé (Mercier & al., 2022) la critique de la narration médiatique, qui consistait surtout à mettre à distance la pathologisation de la foule (Bozatzis & Teliou, 2018) agencée par la sphère médiatique. Ce faisant, la critique s'étalait sur l'un des vecteurs de transmission mémorielle identifiés par Haas (2012). Ce qui est top-down (médiatique et institutionnel) semble altéré, ou remis en cause, et fait suite à des observations déjà réalisées (Rodriguez Galvis, 2013 ; Tétu, 2004) ; à l'inverse, ce qui est bottom-up semblait valorisé, ou admis avec peu de remise en cause (autobiographique et collective). Si nous ne pouvons pas conclure avec certitude à l'influence du statut social des participant.es sur la narration,

Il convient de renoncer à l'illusion de la neutralité des techniques en général [...] Céder à cette illusion, c'est oublier que ce qui est dit/fait véritablement sens pour celui qui l'énonce dans le ici et maintenant de l'interaction interviewé/interviewer et que rien ne permet d'étendre la pertinence du propos à tous les autres contextes. Tenir compte des conditions d'actualisation du discours recueilli, c'est accepter le caractère non immuable de nos matériaux, c'est accepter et tenir compte qu'ailleurs, avec quelqu'un d'autre, dans d'autres conditions, le sujet peut penser autrement, formuler un discours différent, qu'une autre vérité sera plus signifiante pour lui 'sujet' (Haas & Masson, 2003, p. 78).

Ce dont nous pouvons être sûr.es, c'est que nous avons amené des individus à penser et écrire des événements inachevés qui ont tenu une place médiatique et politique étourdissante, et que ces dernier.es ont dû l'écrire dans un contexte particulier. Institutionnels dans un cas, chargé de significations et d'injonctions ; résidentiels dans l'autre, chargé de 'stimulus' mémoriels et de souvenirs personnels (sans que ces charges ne soient exclusives l'une à l'autre). Lorsque le contrat interactionnel changeait, lors du débriefing final, ou dès lors que la caméra et le magnétophone étaient éteints, les relations interpersonnelles transitaient vers une métaréflexion sur ce qui avait été fait, ou sur ce que cet entretien signifiait, et plus largement sur ce que cette représentation-produit aurait pu avoir de plus, ou de moins. Tout pousse à croire que le processus réflexif amorcé lors du FG n'avait pas terminé son cheminement, la pensée n'était pas résolue.

Dans les récits, il s'agit avant tout de l'histoire de l'Autre. En tout cas, c'est la mise en mot choisie. La narration propose une formulation qui fait paraître que le narrateur, ou la narratrice, était un.e

observateur.trice objectif.ve relatant simplement des faits. La polyphonie recrée dans le cadre de ces FG impliquait une collaboration pour mener à bien l'écriture du récit. Des tiraillements ont été observés dans le choix de la voix narrative adéquate pour raconter les expériences et vécus de l'Autre. Proposant cela avec relativement peu de mots, nous avons affaire à des bribes d'intrigues à propos d'une multiplicité de personnages de récit aux destins croisés, racontées par un.e narrateur.trice venant d'être construit.e par des auteur.es qui venaient juste de se rencontrer. Jusque-là, on peut dire que les conflits spatiotemporels, groupaux et narratifs ont donné lieu à une narration hétérodiégétique (Genette, 1972). Les récits proposent une narration à la troisième personne avec focalisation zéro (*ibid.*), les narrateur.trices connaissent les pensées des personnages, mais se décrivent sans lien avec eux. Nous pouvons user, ou ruser, de ce qu'offre le langage pour déjouer les pièges de la dissonance. Par écrit, si l'on doit défendre une opinion contraire à la nôtre, on peut se décharger des arguments en ne prenant pas en charge le contenu (voir Ghiglione, 2014). De cette façon, dans les récits sur le MGJ (dans lesquels on observe un fort taux de dissensus) le peu de mots représente une version consensuelle basée sur ce que l'Autre a vécu. Par conséquent, la narration reste hétérodiégétique et les narrateur.trices ne prennent pas part à l'histoire racontée³⁴. Dans les récits sur le COV, les narrateur.trices hétérodiégétiques apparaissent entremêlés avec les homodiégétiques. Ces récits ont notamment ceci de particulier que les narrateur.trices tendent à s'exprimer, à devenir un personnage du récit et à entretenir un rapport de proximité avec les péripéties. L'expérience de l'autre est narrée en symphonie avec l'expérience collective du groupe (i.e., 'nous', 'on'), c'est-à-dire les événements considérés comme étant collectifs (EAE les nôtres) vécus en tant que membres du groupe. Nous nous trouvons moins dans une décharge du contenu, mais plutôt dans l'usage d'un pronom collectif. Les expériences individuelles qui ont fini par être pensées comme symptomatiques de vécus collectifs ont entraîné l'évanouissement de l'expérience de chacun.e au profit de l'expérience de l'Autre et du groupe. Le faible taux de dissensus (exprimés) a pu impliquer une position favorable à l'intervention des narrateur.trices collectif.ves dans le récit. Si le 'on' peut concevoir une référence globale qui marque une interdépendance des individus qui y sont inclus, la transition vers un 'nous' va au-delà du seul lien d'interdépendance et montre le désir d'être collaboratif (Maisonnette, 2017). Ce 'nous', « catégorisation plus vaste qui divise la totalité sociale en une dichotomie simple et radicalisée » (Sanchez-Mazas & Licata, 2008, p. 94), pourrait néanmoins avoir le pouvoir dans ces récits d'impliquer une invitation à devenir co-témoin de l'événement pour le lectorat. Ces aller-retours entre narrateur.trices hétérodiégétique et homodiégétique sont représentatifs de la performance narrative « thus refers to a process of co-narration, a social process of telling and enacting in which teller and listener are not stable and

³⁴ Seuls 2 récits font apparaître le « on » ou le « nous »

permanent positions but moments of an interplay whose outcome remains open » (Brockmeier, 2002, p. 36).

2. Parler de l'Autre et ventriloque

Ce qui est intéressant concernant l'altérité, c'est que l'Autre abstrait, l'Autre total et l'Altérité en tant que catégorie sont tous trois représentatifs de ce qui est commun aux conversations³⁵ et aux récits. La proportion de l'Altérité ne varie ni en fonction des thématiques, ni en fonction des groupes, ni en fonction des matériaux (récits ou discussions). En plus de cette faible variabilité, elle est présente dans une forte proportion. Parfois, nous trouvons une altérité 'dénotée', que nous avons appelée l'Autre *nommé*, et d'autres fois, cette altérité est davantage 'connotée', dont l'identité est plus insaisissable et dépendante du contexte d'énonciation. Par la parole rapportée (en discours direct ou indirect), on peut invoquer et ramener quelqu'un d'absent physiquement. L'individu qui fait parler l'Autre « n'est pas forcément l'auteur de son discours : il se peut que quelqu'un d'autre parle par sa bouche » (Marková, 2011, p. 400). Cette hétéroglossie (Bakhtine, 1986) manifeste ouvre le champs des possibles pour l'argumentation. C'est notamment le cas pour l'usage de ces altérités abstraites et totales dans nos corpus.

Nous avons distingué l'Autre abstrait (i.e., les gens qui) de l'Autre total (i.e., tout le monde), bien que l'un comme l'autre forment des niveaux d'abstraction de l'individu relativement proche. « Son référent (*de tout le monde*) est conceptualisé comme une entité humaine relativement *abstraite*, ce que montrent ses affinités avec les prédicats statifs ou dénotant la cognition, les sentiments » (Schneidecker, 2017, p. 210, nous soulignons). Néanmoins, dans le premier cas, cet autre était circonscrit par des caractéristiques ou par des actions (*les gens qui ne portent pas de masque*, s'ajoute ici le stigmaté). Dans le deuxième cas, il s'agissait de considérer l'autre comme une totalité (*tout le monde est en colère*), ou en tout cas de le convoquer sans distinction interne de ses membres. Dans le premier cas, quelqu'un pourrait demander « et les autres ? »³⁶, dans le deuxième cas, cela n'est pas admis et ceci est un « signe manifeste de cette totalité » (Kleiber, 2011, p. 141). Mais nommées telles quelles, et parce que « en nommant et en catégorisant, nous cachons et nous révélons nos croyances religieuses, nos convictions scientifiques et nos représentations sociales » (Marková, 2014, p. 224), ces altérités nous proposent un univers représentationnel de l'Autre qui le rend parfois uniforme dans ses pensées ou actions. Dire 'tout le monde' fait référence à une totalité ou à un groupement humain, en tant que majorité absolue, ce *tout le monde* peut signifier *n'importe qui*. Pourtant, cela peut

³⁵ Pour rappel, nous n'avons pas pris en compte les pronoms anaphoriques

³⁶ Car deux parties sont impliquées : les gens qui X, et les gens qui ne X pas / Les gens qui portent un masque, et celles et ceux qui n'en portent pas.

aussi ne pas annoncer d'emblée une référence à une grande quantité d'humains (Sacks, 1973). En effet, « contrairement à ce que suggère le classement des grammaires, TLM (tout le monde) n'est pas, au sens strict, un quantificateur » (Schneidecker, 2011, p. 516). Il est par ailleurs étonnant de le voir rangé dans les quantificateurs alors même qu'il est difficilement mesurable (Schneidecker, 2013). Cet autre que soi, peut ainsi être pensé en termes de majorité, sans forcément être totale, contrairement à ce que son nom l'indique. C'est là la différence entre sa définition, ses représentations et ses usages conversationnels. Par exemple, dans le contexte représentationnel du soldat de la Première Guerre Mondiale, cet autre abstrait, ou générique, peut signifier l'ennemi commun : « Le fait d'employer un terme générique pour définir l'autre, un mot qui ne cible pas une culture ou une nation en particulier, un nom qui n'accuse personne, mais qui fait sens pour tout le monde alimente la représentation d'un ennemi commun » (Douffet, 2021, p. 187). En effet, le contexte peut générer différents usages des pronoms indéfinis. Nous avons essayé de les distinguer dans notre corpus : assise d'un argumentaire, se distinguer de la masse, reflet d'une méconnaissance de qui est en jeu et éviter les dissensus.

1^{er} emploi : l'assise argumentative. Parfois les pronoms indéfinis ont permis aux participant.es d'assoir un argument ou une idée qu'ils et elles estimaient avoir hérité collectivement, à l'instar des proverbes et expressions. Il se peut que cet emploi serve des enjeux représentationnels et de pragmatique conversationnelle. En effet, parfois, ces *tout-le-monde* et ces *gens-qui* semblent plutôt être la représentation de ce qui est communément admis pour la personne qui fait l'usage de ces expressions. Ce qui fait suite à cette nomination de l'autre doit être tenu pour vrai par le groupe en présence. Ils deviennent les supports des représentations, une forme de justification par une autorité superlative. Cet effet a notamment été montré dans les proverbes (Amey, 2002). Sa caractéristique de généralisation et son usage qui en font un objet culturel connu de tout-le-monde permet solidifier un argumentaire : « *enfin bon ... tout le monde sait qu'un bien mal acquis ne profite jamais* ». Ce *tout-le-monde*, comme ces *gens qui*, peuvent être des altérités qui interviennent au même titre que les participant.es dans la conversation. Cette dernière peut impliquer quelqu'un qui est absent de l'espace-temps, du présent immédiat physique. « Cette intrication des voix dans l'échange en cours se combine avec la convocation d'autres voix, des différents 'témoins', des voix génériques » (Salazar-Orvig & Grossen, 2008, p. 45). Quoi de plus pratique que de convoquer une majorité pour démontrer que nos conclusions ont été maintes fois vérifiées, et qu'elles n'ont ainsi pas le besoin d'être rediscutées. Ce type d'emploi propose de positionner le propos comme une évidence collective, en tant que ressource symbolique qui permet de « renforcer l'inscription des événements dans le temps et leur donner un sens » (Zittoun, 2012, p. 275). En énonçant une phrase du type « tout le monde sait que X », on vient signifier « on sait bien que X ». Ce 'on-vérité' (Amey, 2002),

cette évidence, sert de fondation argumentative et a le pouvoir de encercler la contradiction. On ne se trouve ainsi pas dans une décharge de l'argumentaire, mais dans l'ajout d'un Autre dans une formule prononcée par qu'une seule personne. « Le locuteur d'une telle expression peut poser le contenu manifesté par *q* (il paraît qu'il va faire beau, nous devrions donc sortir) alors qu'en même temps il n'en prend pas la responsabilité, mais la rejette sur un tiers » (Carel & Ducrot, 2009, p. 39). Mais comme Anscombe (1994) a proposé de l'expliquer relativement aux parémies, si quelqu'un décide d'en faire l'usage lors d'une conversation, « c'est lui en revanche qui endosse la responsabilité de déclarer ce principe applicable hic et nunc » (*ibid.*, p. 100). Et ceci n'est pas sans rappeler la mention directe à l'autre en citant 'stricto sensu' ce qu'il ou elle avait dit (déclaration d'un discours direct). Ces paroles rapportées peuvent aussi faire appel à un autre indéfini. Ce discours direct peut permettre de rendre vivante une histoire, et d'activer un sentiment de familiarité plus important à l'égard d'autrui (Mercier & Kalampalikis, 2019). Mais son usage nous semble d'un autre ordre dans ce corpus. Si en citant autrui, les participant.es semblent avoir fait un apport de connaissances, cette 'ventriloquation' (Andrews & al., 2015) de l'autre semble avoir permis de faire un tri dans l'infodémie ambiante (Jodelet, 2022) sans avoir la possibilité de retrouver la source originale. En ventriloquant, on apporte du contenu tout en s'en distanciant : « Cela veut dire que ce simulacre de langage abolit en réalité l'antinomie entre l'Égo-Alter. Un simulacre de langage, parce qu'il n'implique plus de tension entre l'Égo-Alter, devient un langage de non-communication. Il n'est plus dialogique » (Marková, 2007, p. 149). Mais il semblerait que ce soit par ce procédé, qui tenait le rôle d'apport à la discussion, qu'a pu être entamée la digestion de ces informations laissées flottantes.

Les autres et leurs influences ne sont pas un biais, une intrusion perverse et insidieuse, une falsification du rapport du sujet à l'objet. Les autres et leurs influences sont les médiateurs nécessaires par lesquels le sujet peut se constituer en tant que tel et élaborer un rapport au monde (Laurens, 2006, p. 56).

2^{ème} emploi : la distinction. Parfois, ramener ce tout-le-monde dans la discussion a permis aux participant.es de s'en distinguer. Il peut être service d'une volonté de se différencier d'une masse imaginée : 'tout le monde pense que ... mais moi ...'. En proposant de décrire les pensées ou les actes de l'Autre sous la terminologie de tout-le-monde, on peut alors renvoyer l'autre en exogroupe homogène afin de se positionner en Alter de cette totalité, et donc être différent.e de la masse. « Cette idée de l'étranger indéfini, un *outsider* sans autre identité précise, que de ne pas être comme nous » (Douffet, 2021, p. 187) semble vivre une légère variation dans notre corpus. L'usage de ce tout-le-monde semble permettre de se définir en tant qu'*outsider* de la masse pensante, et ce même si le résultat est similaire : installer l'Autre en exogroupe. Une norme s'est constituée au fil des conversations des FG à propos de *faire le bien* et *dire le vrai*. Dans le contexte conversationnel, lorsque ce tout-le-monde était mal positionné, du mauvais côté de la dichotomie bien/mal ou

vrai/faux, le désir de se distinguer devenait nécessaire. En effet, de nombreuses altérités ont été pensées en fonction de ces dichotomies. Les dimensions constituantes et constituées des représentations sociales s'expriment en ce que la définition de l'autre à en retour permis la redéfinition de ces notions ancestrales (en les opposant au mal et au faux). Une fois un consensus établi, leur propre positionnement collectif relativement à ces notions pouvait être appliqué dans l'écrit. Dans ce tout-le-monde, nous retrouvons nos précédents commentaires concernant l'incertitude, ou plus largement les attitudes à propos des cognitions, qui ouvraient des portes à l'alternative, et d'une conversation qui allait parfois *à tâtons*. Et même si ce tout-le-monde est totalisant, il n'en est pas moins une figure unique qui fait partie de quelque chose de plus grand qu'elle, en tant qu'altérité du dedans, cette forme d'altérité qui concerne « ceux qui, marqués du sceau d'une différence [...] se distinguent à l'intérieur d'un même ensemble social et culturel et peuvent y être considérés comme source de malaise ou de menace » (Jodelet, 2005, p. 25).

En assise argumentative ou pour servir la distinction, cette dénomination de l'autre pourrait finalement être, paradoxalement, un peu des deux. Il est surtout fort probable que dans les deux usages sus-décrits, ce tout-le-monde, comme ces gens-qui, ne soient pas les mêmes personnes. Mais ils sont utiles dans les conversations et dans l'écriture du récit et nous dirigent vers les représentations alternatives proposées par Gillespie (2008) :

They are also shadows in the sense that they are firmly attached to what the speaker wants to say and are a sort of inverse of what the speaker wants to say. Alternative representations are 'alter' in the sense of being attributed to other people and in the sense of being foreign objects within the given representation (p. 381)

Utiles d'un point de vue de la pragmatique conversationnelle puisque « they can destabilize because they allow the alternative within, but they are protective because they stereotype that alternative and as such can aid ingroup members in fending off challenging arguments and even immunise them against conversion » (*ibid.*, p. 390). Ce vaccin conversationnel n'est pas sans rappeler ce que Marková (2004) proposait sur la suppression de la dialogicité.

Le 3^{ème} type : ignorer ou éviter. « Parler de l'Autre en général ne permet pas de voir à partir de quoi et de qui il est construit, pourquoi il l'est, quelles figures il prend et quelles positions lui sont accordées dans l'espace social » (Jodelet, 2005, p. 24). Si dans cette citation Jodelet discute de l'altérité et de la façon dont elle a été pensée dans les SHS, cette manière de parler de l'autre peut aussi servir les conversations quotidiennes. C'est-à-dire que cet extrait pourrait être utilisé dans notre cas avec l'ajout en fin de phrase – et c'est ainsi bien utile pour parler de l'Autre sans le nommer ! Pour le bon déroulé des discussions et écritures collectives, ils et elles ont pu faire l'usage de ces termes vastes, pour éviter des prises de position et pour contourner le tourment à rendre

visibles certaines représentations. Car en ne nommant pas explicitement, cela permet de laisser flotter la représentation, sans ouvrir la porte à un potentiel dissensus à propos de l'identité de l'Autre. Nommer l'autre de façon abstraite ou totale pourrait ainsi être un effet de contexte qui servirait des enjeux de pragmatique conversationnelle et de dynamique de groupe. Les participant.es pouvaient viser une communication qui 'roule', et non qui se 'rompt' : prendraient-ils et elles le risque de lever le voile sur l'implicite entre inconnu.es ? Cela aurait été un pari risqué. Mais cette explication part du présupposé que les participant.es savaient qui était derrière ce tout-le-monde. Et si cela peut être vrai, une autre explication est possible, parce que « alternative representations are not representations of others, but the ideas which are attributed to real or imagined others » (Gillespie, 2008, p. 381). Tout d'abord, dire tout-le-monde permet de ne pas perdre de temps, il s'agit d'une pratique courante que nous utilisons tous.tes. *Les gens pensent que* est une expression commode et ce d'autant plus que :

Le sujet ne s'est pas tourné vers l'objet, il ne s'est pas lancé dans une analyse du monde, mais il s'est tourné vers les autres : il a leurs prises de position à sa disposition, et c'est sur cette base qu'il élabore ses propres prises de position (Laurens, 2006, p. 56).

Ce tout-le-monde pourrait être le vague souvenir des prises de position des autres. En nommant les autres de cette façon, il s'agit aussi d'une façon de dire : 'je sais des choses, mais je ne suis pas en mesure d'en retrouver la source'. Cela est typique de la pensée sociale, et ce d'autant plus qu'elle est exacerbée par le contexte polyphonique (Laurens, 2006). Que l'on retrouve l'Autre abstrait et total dans l'écriture et la discussion peut être lié au souhait de rester général, comme à l'échec de mise en sens de l'altérité, une pensée qui ne serait pas symbolisée.

Que les processus d'appréhension de l'autre en fassent aussi bien un être sans qualités humaines, ou disqualifié par des typifications dévalorisantes et stéréotypées, qu'un « non moi », un « non nous » éloigné ou rendu étranger par des caractéristiques opposées à celles qui font le propre de l'identité ou encore objet de fascination paré de qualités déniées à soi-même, ils impliquent toujours méconnaissance et impossibilité de connaissance (Jodelet, 2005, p. 47).

Si nous n'avons peut-être pas assez d'éléments qualitatifs pour conclure à l'hypothèse d'une familiarisation à l'envers (Kalampalikis & Haas, 2008), il n'a été que très peu fréquent qu'une explicitation soit demandée concernant qui étaient *tout le monde*, ou *les gens qui*. Cette abstraction de l'autre était admise, et parfois même souhaitée. Poser la question relève d'une demande de contrôle de la source, et cela a toutes les chances de faire basculer le dialogue dans un autre registre que celui de la communication sociale. Le consensus et la stabilité ont été des situations recherchées dans la plupart des cas, bien que parfois, et surtout dans les FG sur le MGJ, les groupes ont « privilégié le changement au détriment de la stabilité » (Marková, 2011, p. 396). Quand le cas s'est présenté, lorsque l'un.e des participant.es a eu l'imprudence de demander 'mais c'est qui tout-le-monde pour toi ?', le système représentationnel sur lequel étaient fondés de nombreux consensus s'est effondré,

et a nécessité d'opérer un 'retour en arrière' dans la conversation. Comme si l'on brisait par inadvertance le mur porteur d'une maison. En effet, cette représentation, considérée comme un présupposé dans les conversations, sera peut-être devenue le contexte, au sens proposé par Moscovici en 1994, au sein duquel les autres représentations ont été pensées, organisées et reconstruites. Ceci peut s'appliquer qu'importe l'usage qui en est fait, assise argumentative, différenciation de l'Autre, évitement du dissensus ou manifestation de l'ignorance. Peut-être que ces représentations de 'tout le monde', expression largement utilisée au quotidien dans nos langues, que nous pourrions qualifier de formule admise (Kalampalikis & Moscovici, 2005), permettaient de pointer les savoirs partagés et de poursuivre la coopération (Ghiglione, 2015).

Synthèse Partie V

Les récits des deux cas d'étude se résument parfois aux marqueurs forts et connus. Ils se marquent par les datations, les périodicités et les fréquences identifiables ou quantifiables, et laissent la place aux durées vécues. Ces narrations parlent de l'Autre, et convoquent des altérités totales, abstraites et fonctionnelles. L'usage de ce que nous nous plaisons à appeler les fanions permet la reconnaissance immédiate de l'objet. Bartlett disait déjà que lors du souvenir des récits qu'il proposait, certains détails devenaient vite stéréotypés, ils sont nos fanions. Les discussions et récits des cas d'études possédaient des spécificités qui se sont traduites par une homogénéité entre les groupes. En effet, de nombreuses sous-catégories témoignaient de quelque chose de commun. Ce résultat est d'autant plus important quand ce qui était commun dans la discussion, l'est resté dans le récit : nommer l'autre comme une totalité, de façon abstraite, discuter des périodes concrètes et des durées abstraites. Ainsi, certaines choses qui étaient utiles à dire ont aussi été utiles à écrire. Cependant, lorsque nous avons mis en relation les deux cas d'études, certaines sous-catégories peu spécifiques pour une thématique, s'avéraient particulièrement distinctives en comparaison de l'autre. C'est sur ce point que nous souhaitons synthétiser nos propos, notamment au travers du schéma suivant.

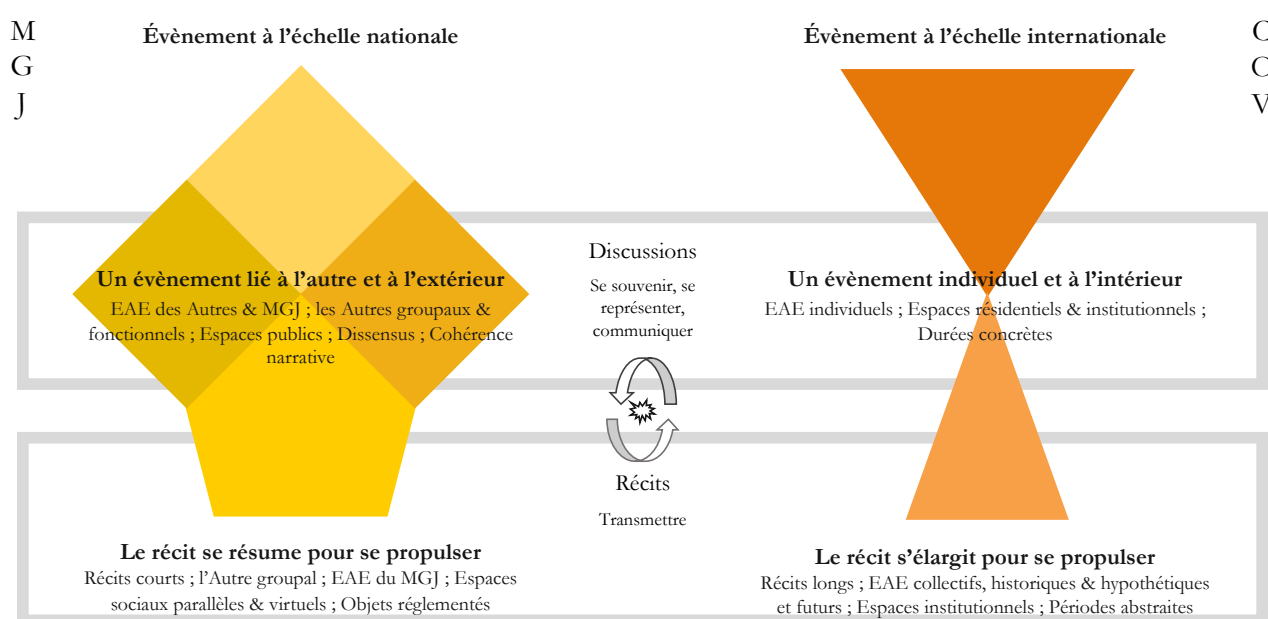


Figure 7. Mise en 'forme' des spécificités thématiques sur les dynamiques discussions – récits

Le COV est un évènement mondial pandémique délaçant toutes les frontières terrestres, le MGJ est un évènement beaucoup plus centré sur la France (avec quelques diffusions à l'international). Ce qui nous intéresse est bien plus la façon dont les participant.es ont pensé les évènements que les caractéristiques de l'évènement en tant que tel. Dans les discussions des FG, les expériences et activités individuelles sont plus exprimées dans le cas du COV : *pour parler de cet évènement, je vais*

discuter de mon histoire. Les participant.es font ainsi beaucoup plus appel aux espaces résidentiels, directement lié au vécu individuel du confinement, et viennent discuter des durées concrètes. Sont racontées des activités hyper-ordinaires réalisées dans un contexte extraordinaire rendant toutes les expériences individuelles singulières. Les expériences se concentraient ainsi sur un *intérieur* concret et symbolique. Alors que ce sont les expériences des Autres qui sont distinctives des discussions sur le MGJ : *pour parler de cet évènement, je vais discuter de leurs histoires*. Dans les discussions sur le MGJ, l'expérience de l'autre était plurielle, complexe et liée à d'autres problématiques globales (écologie, politique, violence policière, précarité, etc.) et a impliqué de donner plus d'importance aux groupes sociaux, aux professions et à l'espace public. Les discussions étaient ainsi portées sur un *extérieur* concret et symbolique, et impliquaient beaucoup plus de conflictualité dans les échanges que dans le COV.

Ce qui est utile à dire, n'est pas forcément utile à écrire. Les récits sur le COV semblent représenter un élargissement des expériences individuelles invoquées lors de la discussion afin de les propulser à un niveau collectif du groupe en présence : *pour écrire le récit, nous allons raconter notre histoire*. Les récits sur le MGJ semblent représenter une réduction, souvent un résumé de la diversité des thématiques discutées, pour ramener le récit à l'histoire du groupe en présence : *pour écrire le récit, nous allons raconter ce que le mouvement a vécu*. Sur ce point, il y a peut-être moins de changements entre la discussion et le récit du MGJ. C'est la discussion qui nous informe du mouvement qui s'est établi entre le *dire* et l'*écrire*. Dans les deux cas d'étude, l'écriture du récit permet de retrouver une homogénéité là où était perçue de la diversité d'expériences (COV) ou d'idées (MGJ). C'est grâce à la dialogicité orientée *par* et *pour* la tâche, que les souvenirs et représentations ont été reconstruits. L'objectif du récit était ainsi la production d'une version transmissible dans laquelle autrui pouvait se reconnaître. Ces deux mouvements inverses, résumer ou décentrer, mais qui ont pour même objectif la transmission, sont intéressants d'un point de vue de la dynamique que peut représenter l'écriture collective d'un évènement toujours en cours, et donc, qui ne connaît pas encore de narration qui pouvait servir d'exemple.

À ce temps présent « si versatile, si difficile à déchiffrer (et de surcroît souvent déformé par les médias), on a élevé plusieurs objections de principe » (Bédarida, 2001, p. 155). L'usage totémique de la notion de recul, garante d'une 'objectivité' dans le regard porté aux évènements (*ibid.*), contribuerait à prendre avec des pincettes l'histoire du temps présent et les témoignages qu'elle contient. Mais c'est peut-être une sous-estimation de la pensée sociale, et surestimation de l'attitude objective. « Il est vain de feindre l'indifférence. Peut-être des moments de l'histoire ont-ils existé où il a été possible d'en parler avec détachement et impartialité (quoique je n'en connaisse pas) »

(Todorov, 1986, p. 5). Alors, avec peu de doutes, ces récits seront amenés à changer, parce que la pensée est dynamique, et l'évènement encore plus.

Peu importe dès lors que la suite confirme le récit ou l'infirme, que la suite vienne très vite ou beaucoup plus tard. Ce sera, de toute façon, une autre histoire, parce que son point de départ sera une autre fin, un autre événement (Tétu, 2002, p. 31)

N'en déplaise à nos besoins de clôtures cognitives, nous resterons dans une forme d'ambiguïté quant aux suites et aux variations dans le temps de ces récits. Mais cette pensée sociale est aussi, et surtout, construite sur un socle représentationnel solide, et ce sens commun qui a permis les conversations et l'écriture du récit, n'est pas éphémère. Si l'on retire la polyphasie cognitive, les participant.es semblent dissocié.es, si l'on retire l'hétéroglossie, ils et elles semblent possédé.es, si l'on retire les représentations sociales paradoxales, tout semble entremêlé. Gardons tout, et synthétisons au regard de ce que la psychologie sociale nous apprend en acceptant que les critiques faites à l'historiographie du temps présent puissent trouver un écho dans cette thèse. Si l'histoire du temps présent doit se faire, elle se risque au manque de sources (Bédarida, 2001), mais ceci n'est vrai que si l'on occulte les archives privées et sociales disponibles, incluant les témoignages (*ibid.*). Il est clair que les participant.es ont produit ce type-là de source, n'étant ni historien.es, ni journalistes, mais des témoins qui ont choisi une mise en forme similaire aux pratiques qu'ils et elles connaissaient de l'écriture de l'histoire de l'évènement. Et leurs questionnements ne sont finalement pas bien éloignés de ceux que peuvent rencontrer les historien.es du temps présent, à savoir : « Comment donner rétroactivement sa portée et son sens à l'évènement quand on ne connaît pas la suite ? » (*ibid.*, p. 156). En d'autres termes, quels contenus raconter quand ne sait pas lesquels seront significatifs pour expliquer le futur ? Mais cette question ne peut pas avoir de réponse simple. Ces questionnements dont ont fait état les participant.es nous délivrent des représentations sociales de la mémoire, et de son imbrication avec ce qui *peut* faire histoire. Elles sont en harmonie avec celles que nous avons déjà décrites, projecteurs dirigés sur la performance. L'attitude adoptée relativement à la fonction mémorielle et aux souvenirs influencent le souvenir lui-même (Larsen & Berntsen, 2003). Cette attitude qui ne pouvait être neutre dans ce contexte interactionnel avec l'autre (Brockmeier, 2002) a influencé la *matière* et la *manière* du souvenir. La mémoire doit être précise, datée, vérifiable, vraie, inscrite dans une utopie historiographique figée donc, et par conséquent dans lequel le mal-aimé oubli est « perçu comme un poison, comme une menace pour les groupes, pour les collectivités, pour la Nation avec l'injonction 'du devoir de mémoire' » (Haas & al., 2017, p. 143). Ces représentations, si anciennes qu'on ne saurait les dater (ironiquement), avaient fait l'objet d'une discussion dans la partie I comme étant issues à la fois du milieu scientifique et du sens commun. Dans notre thèse, cette représentation est venue enclaver les souvenirs et les représentations de l'évènement en tant que tel. *Enclaver* parce qu'elles ont

impliqué que certaines choses ne soient pas dites par écrit, ou que le contenu de ses pensées, idées, actes et ceux des Autres soit mis à distance ou soumis au remaniement collectif (i.e., vocabulaire de l'incertitude, ignorance, doute, parole rapportée, etc.). Mais parce que nous ne sommes pas piégés dans nos schémas (Bartlett, 1995), les participant.es ont jugé important de délivrer des nuances, notamment en discutant du temps vécu ; en acceptant l'abstraction de la période à l'écrit ; ou encore en écrivant l'histoire comme si c'était celle de l'Autre, en acceptant parfois d'y apparaître à titre collectif. Parce que « les contenus et formes de la pensée sociale sont ainsi étroitement dépendants des contextes sociaux, spatiaux et temporels au sein desquels ils sont élaborés » (Pétard, 2007 p. 118), pour proposer une représentation-produit satisfaisante pour le groupe, ils et elles ont eu à gérer plusieurs mises sous pression contextuelles et temporelles. Ils et elles ont utilisé de plusieurs modes de pensées afin de parvenir à cette version consensuelle et nous avons observé « des phénomènes de coupure et de couture entre diverses conceptions de ce que serait la bonne forme testimoniale » (Walter, 2003, p. 13).

Parce que la mémoire a des fonctions symboliques, normatives et de permanence (Haas, 2012), les participant.es se sont senti.es pressurisé.es par la portée que pouvait avoir ce récit collectif. Ceci ajouté aux contextes dans lesquels la multiplicité des sources (expert.es, témoins, institutions, type de médias, type de chaîne) et les vecteurs de la mémoire sont en crise aiguë (cf. théories du complot), il fallait trouver une solution. Ne pas être piégé.es dans un schéma, c'est ce que souhaitent les participant.es en critiquant le vecteur de transmission médiatique, et parfois l'institutionnel. Ne pas être piégé dans un schéma ne signifie pas non plus de se diriger vers des théories complotistes. C'est là toute la difficulté qu'ont trouvée les participant.es : trouver une place entre le complotisme et l'engloutissement d'informations médiatiques, entre les 'moutons', les 'éclairés' et les 'cadres' (Klein, 2022). Si une critique à l'égard des élites, institutions, politiques, ou de sécurité sont apparues, dans le discours il n'y avait pas des explications révélant un tissage volontairement mis en place pour duper les individus, mais plus une réflexion sur le fait que chacun.e agit dans son propre intérêt, et que celles et ceux qui n'ont pas de pouvoir en subissent les conséquences. Les relations semblent être plus décrites dans des termes de domination que de complot, en termes de groupes minoritaires et majoritaires, mais nous laissons la porte ouverte à l'invalidité de cette interprétation. Alors, comment articuler les représentations de la mémoire et de ses vecteurs de transmission avec l'attitude à l'égard de ses propres souvenirs et pensées, sans y rester harponné ? Parce qu'il fallait répondre aux besoins présents (écriture d'un récit), la représentation de la mémoire performante n'a eu de cesse de se cogner contre un mur puisqu'ils et elles n'étaient 'qu'en' mesure de délivrer des mémoires et représentations sociales. La solution, et la dépressurisation se sont peut-être trouvées dans un souhait de permanence de la *forme*,

configuration de la mémoire officielle (Licata & al., 2007), afin de proposer une réadaptation du *fond*. La mémoire vive s'habille en mémoire officielle, parce que finalement

dans le récit historique, c'est la dimension descriptive, objectale sinon objective, qui tient ce rôle de premier plan trompeur ; généralement, le narrateur ne tire point lui-même une morale, mais la leçon d'histoire en cache une autre, de politique ou d'éthique, qui reste pour ainsi dire à faire (Bazin, 1979, p. 446).

Dans un même mouvement, ils et elles se sont inspiré.es des codes de l'écriture historique d'un évènement, tout en s'en éloignant, parce que, paradoxalement, plus la neutralité augmenterait, plus le sens véritable de l'histoire s'égarerait (*ibid.*), c'est ce que le polylogue a permis de construire. La conversation s'est orientée en fonction des contraintes institutionnelles et conventionnelles (Moscovici, 1994). Finalement, si Moscovici nous exposait que « le sens de la raison, dont le but est d'augmenter les idées résistibles et de réduire les idées irrésistibles » (2012, p. 24), notre corpus nous apprend que certaines idées résistibles sont irrésistibles, et qu'elles peuvent tenir le rôle d'un préalable requis avant d'entrer dans ces idées irrésistibles que constituent les croyances et les connaissances sociales. Cette pratique, ou plutôt cette solution pragmatique trouvée par les participant.es, de critiquer la façon dont les narrations usuelles des évènements sont faites tout en s'inspirant de ses patterns de transmissions pourrait éventuellement paraître paradoxale. Si cela l'est, c'est tout de même grâce à la coexistence de différents systèmes de représentations (Wagner et al., 2006) et à la malléabilité mémorielle qui permet de répondre aux exigences du présent (Wagoner, 2015) que les participant.es ont pu livrer une histoire testimoniale réelle (Genette, 1972), à propos d'un évènement pour lequel ni eux, ni elles, ni nous, ni personne ne pouvait déterminer son dénouement. Même trois ans après le début de ces focus groups, en serions-nous capables ?

Parce que du commencement, on ne peut pas *forcément* augurer la fin.

QUAND LA POIRE EST MURE, IL FAUT QU'ELLE TOMBE

The end was not quite yet (Bartlett, 1947, p. 372)

Contrairement aux histoires dont nous avons discuté, et conventions d'écritures universitaires pour une thèse obligent, voici la fin de ce récit scientifique. Nous nous demandions comment se représenter, se souvenir et raconter des événements inédits inachevés. Nous avons fait le choix de lire les résultats à travers une grille dont les pôles et catégories principales ont été identifiés dans de nombreux écrits scientifiques (altérité, temps, lieu, événements, médiateurs socioculturels, ...) et dont les sous-catégories ont fait l'objet de nombreux aller-retour (dans une double stratégie émique et étique). Cette méthode d'analyse *crée* des résultats autant qu'elle en *révèle*. Par exemple, le temps est donné comme point fondamental pour comprendre les souvenirs, les représentations sociales et les narrations de ces événements. Mais ses sous-catégories (durée, date, période et fréquence) ont été repensées en fonction du contenu des FG et de nos propres inscriptions socioculturelles. C'est-à-dire en fonction d'un temps chronologique, celui des horloges. Sans *tendre le bâton pour nous faire battre*, le matériel construit par les participant.es est riche, et tout n'aura pas été traité dans cette thèse. Pour exemple, nous avons montré ailleurs (Mercier & al., 2021) que les personnages des récits sur le MGJ connaissaient des évolutions dans le rôle qui leur avait été attribué, notamment sur les questions de foules. Si nous avons pris en compte la nomination, les manières de nommer le réel, nous avons quelque part appauvri l'usage de la langue en ne considérant pas les adjectifs qui permettent de donner la qualité de ce qui était nommé. Des approfondissements qualitatifs sur les sous-catégories pourraient être particulièrement intéressants. Fouiller les questions de mises en altérité (Jodelet, 2005), notamment sur des formes de pensées stigmatisées à propos de groupes sociaux, ou observer les organisations autour de mythes fondateurs présents dans les narrations (Bouchat & Klein, 2019), tout comme les émotions et leurs évolutions (Metzler & al., 2022) dans la discussion permettraient une autre lecture du corpus. Enfin, entrer plus en détails dans les oppositions nature/culture et habituel/changement qui donnent lieu à jeux lexicaux autour de 'Revivre à la normale c'est revivre à l'anormal' pour la thématique du COV. Ou encore sur les oppositions dominant/dominé et majorité/minorité présentes dans les FG sur le MGJ qui ont induit des personnifications de la nation, *'la France entre deux eaux'* ou *'un couple au bord du divorce'*. Ces thèmes et leurs expressions parfois métaphoriques ont été utiles pour ancrer ces événements dans quelque chose de plus connu et mériteraient une attention particulière.

Ainsi, cette grille n'a pas pour vocation d'être applicable à tous les objets, mais elle nous a permis d'avoir un modèle flexible, qui permettait d'étudier les données relatives à la narration de deux

événements différents co-construits sous le prisme d'une seule et même méthodologie (enquête et analyse). Les récits, en représentation-produit, sont les cerises que l'on place dans de l'eau-de-vie. Vivantes, elles vont se transformer. Une fois le pot ouvert, elles seront servies à plusieurs convives et chacun.e y trouvera une saveur particulière, et sera libre de s'en servir pour la création d'une recette. Les métaphores culinaires n'auront de cesse de permettre l'ancrage de la théorie des représentations sociales dans un autre domaine d'expertise, à l'instar du discours prononcé par Moscovici, dans lequel il nous montre à la fois que les théories dites anciennes sont « porteuses d'un savoir, d'idées et de faits dont l'actualité n'est pas ternie par l'écoulement du temps » et « qu'il ne suffit pas que la cuisine soit nouvelle et la décoration abstraite pour augmenter la qualité des menus » (1993, p. 544). De cette façon, nous nous sommes inspirés de chercheur.ses qui ont au fil du temps œuvré pour saisir les enjeux mémoriels et représentationnels. L'analyse s'est efforcée de prendre en compte les dimensions constituées et constituantes des représentations, et de comprendre ce en quoi les contextes pluriels avaient construit un prisme à travers lesquels il était possible de reconstruire l'objet.

Finalement, si la partie I voulait décrire qu'il fallait se représenter et se souvenir pour raconter ; nous avons aussi vu que c'est aussi par la narration que l'on se souvient et que l'on se représente. En réalité, en prenant en compte l'influence de la culture sur la pensée narrative, dans laquelle la production audiovisuelle et les pratiques (nouvelles) d'informations tiennent une place, nous ne pouvions ignorer l'influence de certains modes de transmission narrative évoluant parallèlement aux schémas classiques. Amputés d'une fin, ces événements inachevés impliquent de reconsidérer les conclusions à chaque fois qu'un nouvel élément apparaît : « In some logical way, the future only subsists, as it is not yet here; however, it is already here in how we experience our present situation, altered by our beliefs and faith in what awaits » (Winther-Lindqvist, 2017, p. 170). Mais à bien y regarder, cet effet est aussi décrit dans la cinématographie, parfaitement illustré dans *Inception*. Si l'on pensait avoir compris le film, la scène finale se joue de nos esprits. Nous ne nous permettrions pas d'en révéler le contenu, pour protéger le lectorat de toutes divulgations. Nous nous contenterons de dire que cette fin ouverte aux (ré)interprétations nous pousse à repenser l'intégralité du film. C'est bien ici que se trouvait le cœur de cette thèse, les mouvements représentationnels et mémoriels d'aller-retour entre le passé, le présent, mais aussi la projection dans le futur induit par la narration de l'inachevé.

Laissez-moi vous avouer que je pense que cette conférence se conforme à un principe général régissant les discussions psychologiques, principe que l'un de mes amis aimait beaucoup faire ressortir. 'Quand je commence à lire une étude psychologique, disait-il, je sais très bien ce que je trouverai en arrivant à la fin. Je trouverai cette déclaration : 'Mais il s'agit d'un sujet très compliqué qui demande encore un grand nombre de recherches et d'expérimentations' (Bartlett, 1960, p. 12).

Alors, essayons de proposer une autre mise en forme de phrase finale, et de finalement contredire la première formule de cette conclusion. Nous espérons avoir laissé les lecteur.trices sur une fin ouverte, espérant que cette thèse prendra la forme d’une série, mise en scène ou non, par les mêmes réalisateur.trices, et dans le meilleur des cas, fera l’objet d’une interdiscursivité scientifique.

Espérons ainsi, que *‘The end was not quite yet’*.

BIBLIOGRAPHIE

- Abric, J.-C. (1994). *Pratiques sociales et représentations*. PUF.
- Abric, J.-C. (2019). *Psychologie de la communication*. Dunod.
- Adam, J.-M., & Revaz, F. (1996). *L'analyse des récits*. Seuil.
- Adam, J.-M. (1999). *Le récit*. PUF.
- Aigouy-Campoy, P., Marchand, P. & Ratinaud, P. (2019). Resémantisations du toponyme « Occitanie » dans la presse quotidienne régionale. *Pôle Sud*, 50, 67-88.
<https://doi.org/10.3917/psud.050.0067>
- Alleyne, B. (2015). *Narrative Networks. Storied Approaches in a Digital Age*. SAGE.
- Allport, G. W., & Postman, L. (1947). *The psychology of rumor*. Henry Holt.
- Amey, P. (2002). L'énonciation profane dans le débat sur l'énergie nucléaire en Suisse. *Langage et société*, 100, 81-106.
- Andrews, M., Sclater, S. D., Rustin, M., Squire, C. & Treacher, A. (2015). Introduction. In M. Andrews, S. D. Sclater, C. Squire & A. Treacher (Eds.), *Lines of Narrative. Psychosocial Perspectives* (pp. 1-10). Routledge Studies in Memory and Narrative.
- Anscombre, J.-C. (1994). Proverbes et formes proverbiales : valeur évidentielle et argumentative. *Langue française*, 102, 95-107.
- Apostolidis, T. & Dany, L. (2012). Pensée sociale et risques dans le domaine de la santé : le regard des représentations sociales. *Psychologie Française*, 57(2), 67-81
<https://doi.org/10.1016/j.psfr.2012.03.003>.
- Apostolidis, T., Duveen, G., & Kalampalikis, N. (2002). Représentations et croyances. *Psychologie & Société*, 5, 7-11.
- Apostolidis, T., Santos, F. & Kalampalikis, N. (2020). Society Against Covid-19: Challenges for the Socio-genetic Point of View of Social Representations. *Papers on Social Representations*, 9(2), 3.1-3.14
- Aristote (1671/2006). *La poétique*. Broché.
- Arendt, H. (1986). *Vies politiques*. Gallimard.
- Arfi, F. (2017). Rendre public : entretien avec Fabrice Arfi. *Médium*, 52(3), 59-84.

- Asch, S.E. (1951). Effects of group pressure upon the modification and distortion of judgments. In H. Guetzkow (Ed.), *Groups, leadership and men* (pp. 177-190). Carnegie Press.
- Awad, S.H. (2016). Documenting a forbidden memory: Symbols in the changing of city space of Cairo. *Culture & Psychology*, 23(2), 234-254.
- Bakhtin, M.M. (1986). *Speech Genres and Other Late Essays*. Austin: University of Texas Press.
- Bangerter, A., & Lehmann, K. (1997). Serial reproduction as a method for studying social representations. *Papers on Social Representations*, 6, 141-154.
- Barta, P. (2006). Au pays des proverbes, les détournements sont rois - Contribution à l'étude des proverbes détournés du français (II). *Paremia. Boletín De Investigaciones Paremiológicas*, 15, 57-71.
- Bartlett, F.C. (1920). Some Experiments on the Reproduction of Folk-Stories. *Folk-Lore: A Quarterly Review of Myth, Tradition, Institution, and Custom*, 31(1), 30-47.
- Bartlett, F.C. (1932/1995). *Remembering: A Study in Experimental and Social Psychology*. CUP.
- Bartlett, F.C. (1937). Some Problems in the Psychology of Temporal Perception. *Philosophy*, 12, 457-465.
- Bartlett, F.C. (1947). Visitor to America. *American Psychologist*, 2, 372-374.
- Bartlett, F.C. (1958). *Thinking. An Experimental and Social Study*. Basics Books.
- Bartlett, F.C. (1960). Le cinéma et la transmission de la culture. *Revue Internationale de Filmologie*, 10(33), 3-12.
- Barth, B. M. (2015). Avant-propos. In J. S. Bruner, *Car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle* (p. 5-12). Retz.
- Bazin, A. (1958/1976). *Qu'est-ce que le cinéma ?* Le Cerf.
- Bazin, J. (1979). La production d'un récit historique. *Cahiers d'Études Africaines*, 73, 435-483.
- Beckstead, Z. (2017). Ruins and Memorials: Imagining the Past Through Material Forms. In B. Wagoner, I. Brescó & S. H. Awad (Eds.), *The Psychology of Imagination: History, Theory and New Research Horizons* (pp. 123-137). IAP.
- Bergman, E.T. & Roediger, H. (1999). Can Bartlett's repeated reproduction experiments be replicated? *Memory & Cognition*, 27(6), 937-947
- Bédarida F. (2001). Le temps présent et l'historiographie contemporaine. *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, 69, 153-160.

- Bessin, M. (1998). Le Kaïros dans l'analyse temporelle. *Cahiers lillois d'économie et de sociologie*, 32(2), 55-73.
- Berut, B. (2011). Le récit de la guerre d'Irak dans les 20 heures de France 2 : approche anthropologique des narrations médiatiques. *Quaderni*, 74, 61-72.
- Bouchat, P. & Klein, O. (2019). Se souvenir ensemble : la mémoire collective à travers le prisme de la psychologie sociale. *Cahiers de Psychologie Clinique*, 53, 183-204. <https://doi-org.bibelec.univ-lyon2.fr/10.3917/cpc.053.0183>
- Bourgault, J. (2017). Remarques sur les débuts de la présidence d'Emmanuel Macron. *Les Temps Modernes*, 695(4), 19-29.
- Bozatzis, N. & Teliou, C. (2018). Constructing Cultural Pathology. The December 2008 Upheaval in the Greek Press. In B. Wagoner, F.M. Moghaddam & J. Valsiner (Eds.), *The Psychology of Radical Social Change* (pp. 86-99). Cambridge: Cambridge University Press.
- Brewer, W. (2003). Bartlett's concept of the schema and its impact on theories of knowledge representation in contemporary cognitive psychology. In A. Saito (Ed.), *Bartlett, Culture and Cognition* (pp. 69-90). Psychology Press.
- Brewer, W.F. & Nakamura, G.V. (1984). The nature and functions of schemas. In R. S. Wyer, Jr. & T. K. Srull (Eds.), *Handbook of social cognition* (pp. 118-160). Lawrence Erlbaum.
- Bruner, J. (1991/1997/2015). *Car la culture donne forme à l'esprit*. Retz.
- Bruner, J. (2000). *Culture et modes de pensée*. Retz.
- Bruner, J. (2002). *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?* Retz.
- Brescó, I. (2016). Conflict, memory, and positioning: Studying the dialogical and multivoiced dimension of the Basque conflict. *Peace & Conflict: Journal of Peace Psychology*, 22(1), 36-43. doi:10.1037/pac0000148
- Brescó, I. (2017). From Militant Voices to Militant Irony: Examining Identity, Memory and Conflict in the Basque Country. *Europe's Journal of Psychology*, 13, 548-558.
- Brescó, I. & Wagoner, B. (2019). The psychology of modern memorials : the affective intertwining of personal and collective memories. *Studies in Psychology*, 40(1), 219-244.
- Brockmeier, J. (2002). Remembering and Forgetting: Narrative as Cultural Memory. *Culture & Psychology*, 8(1), 15-43.
- Bronner, G. (2013). *La démocratie des crédules*. PUF.

- Buschini, F. & Kalampalikis, N. (2002). La synonymie, l'analogie et la taxinomie : trois formes de catégorisation pour l'étude des représentations sociales. In C. Garnier & W. Doise (Eds), *Les représentations sociales : balisage d'un domaine d'études* (pp. 187-205). Nouvelles éditions.
- Cadiou, F., Lemonde, A., Coulomb, C. & Santamaria, Y. (2011). L'écriture de l'histoire durant la période moderne : l'art ou la science, le verbe ou la source. In F. Cadiou (Ed.), *Comment se fait l'histoire : Pratiques et enjeux* (pp. 47-66). La Découverte.
- Caillaud, S. (2009). Utiliser la narration pour saisir les représentations sociales. Les Français et les Allemands face à l'écologie. *Trajectoires*, 3, <http://journals.openedition.org/trajectoires/286>
- Caillaud, S., Doumergue, M., Haas, V., Préau, M. & Kalampalikis, N. (2019). Past and Present of Triangulation and Social Representations Theory: a Crossed History. *Qualitative Research in Psychology*, 16(3), 375-391
- Caillaud, S. & Flick, U. (2016). Triangulation méthodologique, ou comment penser son plan de recherche. In G. Le Monaco, S. Delouvée & P. Rateau (Eds.), *Les représentations sociales : théories, méthodes et applications* (pp. 227-239). De Boeck.
- Carel, M. & Ducrot, O. (2009). Mise au point sur la polyphonie. *Langue française*, 164, 33-43. <https://doi.org/10.3917/lf.164.0033>
- Casari, G., Sales-Wuillemin, E., & Bromberg, M. (1989). The face-to-face dialogue space and validation mechanisms. *Cahiers de Psychologie Cognitive*, 9(5), 561–578.
- Casilli, A. (2012). Être présent en ligne : culture et structure des réseaux sociaux d'Internet. *Idées économiques et sociales*, 169(3), 16-29.
- Cerisier, B., Haas, V. & Kalampalikis, N. (2017). Reproduction sérielle d'un matériau odorant : de l'odeur sentie à la reconstruction collective de son souvenir. *Bulletin de Psychologie*, 551(5), 323-337.
- Ceruzzi, P. (2012). Aux origines américaines de l'Internet : projets militaires, intérêts commerciaux, désirs de communauté. *Le Temps des médias*, 18(1), 15-28.
- Cole, J. & Cole, M. (2003). Re-fusing anthropology and psychology. In A. Saito (Ed.), *Bartlett, Culture and Cognition* (pp. 135-155). Cambridge Psychology Press.
- Collectif (2019). *Cahiers AOC. « Gilets jaunes » : Hypothèses sur un mouvement*. La Découverte.
- Coutant, A. & Stenger, T. (2012). Les médias sociaux : une histoire de participation. *Le Temps des médias*, 18(1), 76-86.

- De Rosa, A. M. (2016). Mise en réseau scientifique et cartographie de la dissémination de la théorie des Représentations sociales et de son impact à l'ère de la culture bibliométrique. In G. Le Monaco, S. Delouée & P. Rateau (Eds.), *Les représentations sociales : théories, méthodes et applications* (pp. 51-69). De Boeck.
- De Ryckel, C. & Delvigne, F. (2010). La construction de l'identité par le récit. *Psychothérapies*, 30(4), 229-240. DOI : <https://doi.org/10.3917/psys.104.0229>
- Delerm, P. (1997). *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*. L'Arpenteur.
- Delouée, S. (2018). Le groupe et les décisions collectives. In S. Delouée (Ed.), *Manuel visuel de psychologie sociale : 2^e édition* (pp. 19-40). Dunod.
- Denzin, N. K. (2015). Foreword. Narrative's moment. In M. Andrews, S. D. Sclater, C. Squire & A. Treacher (Eds.), *Lines of Narrative. Psychosocial Perspectives* (pp. xi-xii). Routledge Studies in Memory and Narrative.
- Douffet, B. (2021). *Le souvenir s'en va-t-en guerre : Mémoires & représentations sociales du soldat de 14-18*. Thèse de doctorat. Université de Lyon.
- Doumergue, M. & Kalampalikis, N. (2020). La fabrique parlementaire du discours bioéthique : analyse d'une arène de discussions. *Pratiques Psychologiques*, 26(4), 279-294 <https://doi.org/10.1016/j.prps.2020.03.003>
- Durkheim, É. (1898). Représentations individuelles et représentations collectives. *Revue de Métaphysique et de Morale*, 6(3), 273-302. <http://www.jstor.org/stable/40892316>
- Dubar, C. (2014). Du temps aux temporalités : pour une conceptualisation multidisciplinaire. *Temporalités*, 20, [Online].
- Dubied, A. (2004). Une définition du récit d'après Paul Ricœur. *Communication*, 19(2), 45-66.
- Duveen, G. (2007). Culture and Social Representations. In J. Valsiner & A. Rosa (Eds.), *The Cambridge Handbook of Sociocultural Psychology* (pp. 543-560). Cambridge University Press. <http://dx.doi.org/10.1017/CBO9780511611162>
- Genette, G. (1972). *Figure III*. Seuil.
- Ebbinghaus, H. (1885/2010). *La mémoire. Recherches de psychologie expérimentale*. L'Harmattan.
- Edwards, D. & Middleton, D. (1986) Joint remembering: Constructing an account of shared experience through conversational discourse. *Discourse Processes*, 9(4), 423-459.

- Edwards, D. & Middleton, D. (1987). Conversation and Remembering: Bartlett Revisited. *Applied Cognitive Psychology*, 1, 77-92.
- Edwards, D. & Potter, J. (1992). *Discursive Psychology*. Sage.
- Elliott, J. (2005). *Using Narrative in Social Research*. Sage.
- Esquenazi, J. (2015). Histoires sans fin des séries télévisées. *Sociétés & Représentations*, 39, 93-102. <https://doi.org/10.3917/sr.039.0093>
- Esquerre, A. (2018). *Le vertige des faits alternatifs*. Les Éditions Textuel.
- Faucheux, C. & Moscovici, S. (1971). *Psychologie Sociale théorique et expérimentale. Recueil de texte choisis et présentés*. Mouton.
- Farr, R. M. (1998). From Collective to Social Representations: Aller et Retour. *Culture & Psychology*, 4(3), 275-296. <https://doi.org/10.1177/1354067X9800400301>
- Fieulaine, N. (2006). *Perspective Temporelle, Situations de Précarité et Santé : Une Approche Psychosociale du Temps*. Thèse de doctorat. Université de Provence, Aix-Marseille.
- Fischer, G. (2011). *Psychologie sociale de l'environnement*. Dunod.
- Fischer, G. (2020). *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*. Dunod. <https://doi-org.bibelec.univ-lyon2.fr/10.3917/dunod.fisch.2020.01>
- Fraisse, P. (1961). Influence de la durée et de la fréquence des changements sur l'estimation du temps. *L'Année Psychologique*, 61(2), 325-339.
- Friedman, S. T., & Manaster, G. J. (1973). Internal-External Control: Studied through the Use of Proverbs. *Psychological Reports*, 33(2), 611-615. <https://doi.org/10.2466/pr0.1973.33.2.611>
- Froissard, P. (2002). *La rumeur. Histoire et fantasmes*. Belin.
- Gasparini, G. (1998). Temps, organisation et urgence. *Sciences de la société*, 44, 15-27.
- Gauld, A., & Stephenson, G. M. (1967). Some experiments relating to Bartlett's theory of remembering. *British Journal of Psychology*, 58(1-2), 39-49. <https://doi.org/10.1111/j.2044-8295.1967.tb01054.x>
- Gavillet, I. (2003). Pascal Froissart, La rumeur. Histoire et fantasmes. *Questions de communication*, 4, 450-452.
- Gergen, K. -J. (1990). Proverbs, pragmatics, and prediction. *Canadian Psychology*, 31(3), 212-214.

- Gillespie, A. (2008). Social representations, alternative representations and semantic barriers. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 375-391. DOI: 10.1111/j.1468-5914.2008.00376.x
- Ghiglione, R. (1995). Opérateurs argumentatifs et stratégies langagières. *Hermès*, 15, 227-244.
- Ghiglione, R. (2014). Discours et persuasion. In S. Moscovici (Ed.), *Psychologie sociale* (pp. 474-498). PUF.
- Ghiglione, R. & Trognon, A. (1993). *Où va la pragmatique ? De la pragmatique à la psychologie sociale*. PUG.
- Gibbs, R. W., & Beitel, D. (1995). What proverb understanding reveals about how people think. *Psychological Bulletin*, 118(1), 133-154. <https://doi.org/10.1037/0033-2909.118.1.133>
- Girel, M. (2017). Science et territoires de l'ignorance. Éditions Quæ.
- Gunthert, A. (2017). Memento et l'image comme preuve. *Image Sociale*, <https://imagesociale.fr/4889>
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Éditions de Minuit.
- Goody, J. (2015). Chapitre IV. Qui a volé quoi ? Le temps et l'espace. In J. Goody, *Le vol de l'histoire: Comment l'Europe a imposé le récit de son passé au reste du monde* (pp. 189-212). Gallimard.
- Goody, J. (2017). Conclusion. Ruptures et continuités. In J. Goody, *La logique de l'écriture: L'écrit et l'organisation de la société* (pp. 219-235). Armand Colin.
- Greenwood, J. (2015). *A Conceptual History of Psychology. Exploring the Tangled Web*. Cambridge University Press.
- Greimas, A. (1966/2002). *Sémantique structurale : Recherche de méthode*. PUF.
- Grésillon, A., & Maingueneau, M-D. (1984). Polyphonie, proverbes et détournement. *Langages*, 73, 112-125.
- Haas, H.A. (2002). Extending the search for folk personality constructs: The dimensionality of the personality-relevant proverb domain. *Journal of Personality and Social Psychology*, 82(4), 594-609. <https://doi.org/10.1037/0022-3514.82.4.594>
- Haas, V. (2002). Approche psychosociale d'une reconstruction historique. Le cas vichyssois. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 53, 32-45.
- Haas, V. (2014). Une notion peu exploitée en psychologie sociale : l'oubli collectif. *Canal Psy*, 110, 5-9.

- Haas, V., Caillaud, S., & Demoures, A. (2017). Face aux menaces, la pensée sociale mise au défi. In S. Caillaud, V. Bonnot & E. Drozda-Senkowska (Eds.), *Menaces sociales et environnementales : repenser la société des risques* (pp. 127-144). PUR. doi :10.4000/books.pur.142058
- Haas, V. & Jodelet, D. (2007). Pensée et mémoire sociales. In J.-P. Pétard (Ed.), *Psychologie sociale* (pp. 111-160). Bréal.
- Haas, V. & Levasseur, E. (2013). Rumour as a symptom of collective forgetfulness. *Culture & Psychology*, 19(1), 60-75. DOI: <https://doi.org/10.1177/1354067X12464986>
- Haas, V. & Masson, E. (2006). La relation à l'autre comme condition à l'entretien. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 71, 77-88. <https://doi.org/10.3917/cips.071.0077>
- Haddon, A. (1895). *Evolution in art: As illustrated by the life histories of designs*. Walter Scott Publishing.
- Hadj, E. (2019). *Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, Gilets Jaunes, dimanche*. Visa pour l'Image, Perpignan. <https://www.visapourlimage.com/festival/expositions/lundi-mardi-mercredi-jeudi-vendredi-gilets-jaunes-dimanche>
- Halbwachs, M. (1925/1994). *Les cadres sociaux de la mémoire*. Félix Alcan.
- Halbwachs, M. (1950/1997). *La mémoire collective*. Albin Michel.
- Hamon, P. (1972). Pour un statut sémiologique du personnage. *Littérature*, 6, 86-110.
- Helson, C. (2021). Krisis ou Kairos ? La crise et l'urgence comme symptômes de nos temporalités présentes. In D. Reniers, C. Vaz-Cerniglia (Eds.), *Approche psychologique de la crise et de l'urgence dans le contemporain* (pp. 99-120). L'Harmattan.
- Jacquart, C. & Haas, V. (2006). La rumeur comme modalité de la pensée sociale. In V. Haas (Ed.), *Les savoirs du quotidien. Transmissions, appropriations et représentations* (pp. 51-71). PUR.
- Jodelet, D. (1984). Réflexions sur le traitement de la notion de représentation sociale en psychologie sociale. *Communication. Information, Médias, Théories*, 6, 14-41.
- Jodelet, D. (2000). Le corps, la personne et autrui. In S. Moscovici (Ed.), *Psychologie Sociale des relations à Autrui* (pp. 41-68). Nathan.
- Jodelet, D. (2002). Perspectives d'étude sur le rapport croyances/représentations sociales. *Psychologie & Société*, 5, 157-174.
- Jodelet, D. (2005). Formes et figures de l'altérité. In M. Sanchez-Mazas & L. Licata (Eds.), *L'Autre : Regards psychosociaux* (pp. 23-47). PUG.

- Jodelet, D. (2004). Aperçus sur les méthodologies qualitatives. In S. Moscovici & F. Buschini (Eds.), *Les méthodes des sciences humaines* (pp. 139-164). PUF.
- Jodelet, D. (2007). Préface. In N. Kalampalikis, *Les Grecs et le mythe d'Alexandre. Étude psychosociale d'un conflit symbolique à propos de la Macédoine*. L'Harmattan (pp. 7-12).
- Jodelet, D. (2015). *Représentations sociales et mondes de vie*. Éditions des Archives contemporaines.
- Jodelet, D. (2022). Agnotology: a new field for the study of social representations. *Papers on Social Representation*, 31(1), 6.1-6.5.
- Jodelet, D. & Haas, V. (2019). Mémoires et représentations sociales. In F. Emiliani & A. Palmonari (Eds.), *Repenser la théorie des représentations sociales* (pp. 89-103). Éditions des Archives contemporaines.
- Joffe, H. & Farr, R. (1996). Self-proclaimed ignorance about public affairs. *Social Science Information*, 35(1), 69-92.
- Johnston, E. (2001). The repeated reproduction of Bartlett's Remembering. *History of Psychology*, 4(4), 341-366.
- Jovchelovitch, S. (2001). *Social representations, public life and social construction [online]*. LSE Research Online. Available at: <http://eprints.lse.ac.uk/2649>
- Jovchelovitch, S. (2005). La fonction symbolique et la construction des représentations : la dynamique communicationnelle ego/alter/objet. *Hermès*, 41, 51-57. <https://doi.org/10.4267/2042/8952>
- Julliard, V. (2015). Les apports de la techno-sémiotique à l'analyse des controverses sur Twitter. *Hermès*, 75, 191-200.
- Julliard, V. & Georges, F. (2018). Produire le mort : Pratiques d'écriture et travail émotionnel des deuillements et des deuillemes sur Facebook. *Réseaux*, 210(4), 89-116.
- Kalampalikis, N. (2002). Des noms et des représentations. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 53(1), 20-31.
- Kalampalikis, N. (2004). Les focus groups, lieux d'ancrages. *Bulletin de Psychologie*, 57(3), 281-289.
- Kalampalikis, N. (2005). L'apport de la méthode Alceste dans l'analyse des représentations sociales. In J.-C. Abric (Ed.), *Méthodes d'étude des représentations sociales* (pp. 147-163). Érès.
- Kalampalikis, N. (2006). Affronter la complexité : représentations et croyances. In V. Haas (Ed.), *Les savoirs du quotidien* (pp. 229-237). PUR.

- Kalampalikis, N. (2007). *Les Grecs et le mythe d'Alexandre. Étude psychosociale d'un conflit symbolique à propos de la Macédoine*. L'Harmattan.
- Kalampalikis, N. (2009). Le processus de l'ancrage : l'hypothèse d'une familiarisation à l'envers. *Les Carnets du GREPS*, 1, 19-25.
- Kalampalikis, N. (Ed.) (2019). *Serge Moscovici : Psychologie des représentations sociales*. Éditions des Archives contemporaines.
- Kalampalikis, N. (2019). « Servez-vous de la théorie ». In N. Kalampalikis (Ed.), *Serge Moscovici : Psychologie des représentations sociales* (pp. i-vii). Éditions des Archives contemporaines.
- Kalampalikis, N. & Apostolidis, T. (2016). La perspective socio-génétique des représentations sociales. In G. Le Monaco, S. Delouée, P. Rateau (Eds.), *Les représentations sociales : théories, méthodes et applications* (pp. 69-84). De Boeck.
- Kalampalikis, N. & Haas, V. (2008). More than a theory: a new map of social thought. *Journal of the Theory of Social Behaviour*, 38(4), 449-459.
- Kalampalikis, N., Jodelet, D., Wieviorka, M., Moscovici, D. & Moscovici, P. (Eds.). (2019). *Serge Moscovici : Un regard sur les mondes communs*. Éditions de la MSH. doi :10.4000/books.editionsmsmh.26295
- Kalampalikis, N. & Moscovici, S. (2005). Une approche pragmatique de l'analyse Alceste. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 66, 15-24. <https://doi.org/10.3917/cips.066.0015>
- Kashima, Y. (2000). Recovering Bartlett's social psychology of cultural dynamics. *European Journal of Social Psychology*, 30, 383-403.
- Kitzinger, J. (2000). Media templates: patterns of association and the (re)construction of meaning over time. *Media, Culture & Society*, 22(1), 61-84. <https://doi.org/10.1177/016344300022001004>
- Kitzinger, J. (2004). Le sable dans l'huître : analyser des discussions de focus group. *Bulletin de Psychologie*, 57(3), 299-307.
- Kitzinger, J., Marková, I. & Kalampalikis, N. (2004). Qu'est-ce que les focus group ? *Bulletin de Psychologie*, 57(3), 237-243.
- Kintsch, W., & Van Dijk, T. (1975). Comment on se rappelle et on résume des histoires. *Langages*, 40, 98-116.
- Kleiber, G. (2011). La quantification universelle en trio: *tous les, chaque et tout*. *Studii de lingvistică*, 1, 139-157.

- Klein, O. (2022). De la spirale du complotisme à la violence. *Alternatives Non-Violentes*, 202, 6-10. <https://doi-org.bibelec.univ-lyon2.fr/10.3917/anv.202.0006>
- Klein, O., Licata, L. & Sanchez-Mazas Cutanda, M. (2004). On ne sait jamais de quoi hier sera fait : mémoire collective, identité sociale et stéréotypes. *5^{ème} Congrès International de Psychologie Sociale en langue française* (Lausanne).
- Labov, W. (2008). Quantitative Reasoning in Linguistics. *Linguistics*, 563.
- Labov, W., & Waletzky, J. (1967). Narrative Analysis: Oral Versions of Personal Experience. In J. Helm (Ed.), *Essays on the Verbal and Visual Arts* (pp. 12-44). University of Washington Press.
- Lafaye, C.G. & Brochard, P. (2016). La radicalisation vue par la presse – Fluctuation d’une représentation. *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 131(1), 25-48. <https://doi.org/10.1177/0759106316642706>
- Lagache, D. (1949/2004). *L'unité de la psychologie*. PUF.
- Lallement, M. (2008). Une antinomie durkheimienne... et au-delà. *Temporalités*, 8 [En ligne], DOI : <https://doi.org/10.4000/temporalites>
- Laszlo, J. (1997). Narrative organization of social representations. *Papers on Social Representations*, 6(2), 155-172.
- Larsen, S. & Berntsen, D. (2003). Bartlett’s trilogy of memory: Reconstructing the concept of attitude. In A. Saito (Ed.), *Bartlett, Culture and Cognition* (pp. 90-113). Cambridge Psychology Press.
- Lavenir, C. (2017). Déjà-vu. *Médium*, 52(3), 85-100.
- Laurens, S. (2006). Le regard psychosocial : l'autre en moi. Vers une psychologie sociale des prises de position. *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 71, 55-64. <https://doi.org/10.3917/cips.071.0055>
- Laurens, S. & Roussiau, N. (Eds.) (2002). *La mémoire sociale. Identités et représentations sociales*. PUR.
- Lévi-Strauss, C. (1962/1990). *La pensée sauvage*. Agora.
- Licata, L., Klein, O. & Gély, R. (2007). Mémoire des conflits, conflits de mémoires : une approche psychosociale et philosophique du rôle de la mémoire collective dans les processus de réconciliation intergroupe. *Social Science Information*, 46(4), 563-589. <https://doi.org/10.1177/0539018407082593>

- Licklider, J.C.R. (1960). Man-Computer Symbiosis. *IRE Transactions on Human Factors in Electronics*, 1, 4-11.
- Lits, M. (2002). Espace public et opinion: de la presse écrite à Internet. *Sciences Humaines*, 129, 26-26. <https://doi-org.bibelec.univ-lyon2.fr/10.3917/sh.129.0026>
- Lits, M. (2012). Quel futur pour le récit médiatique ? *Questions de communication*, 21, 37-48. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6562>
- Liu, J.H. & Hilton, D.J. (2005). How the Past Weighs on the Present: Social Representations of History and their Role in Identity Politics. *British Journal of Social Psychology*, 44(1), 1-21. [10.1348/014466605X27162](https://doi.org/10.1348/014466605X27162)
- Maisonneuve, J. (2017). *La psychologie sociale*. PUF.
- Marchand, P. (2004). Quelques repères historiques. In P. Marchand (Ed.), *Psychologie sociale des médias* (pp. 27-112). Presses Universitaires de Rennes.
- Marchand, P., Sebbah, B., Renard, J., Cabanac, G., Thiong-Kay, L., Souillard, N. & Loubère, L. (2019). «Vrai débat » : Sortir du débat pour négocier. Rapport scientifique préliminaire d'analyse du «Vrai Débat» (LERASS) - 27 mars 2019. <https://www.lerass.com/wp-content/uploads/2019/03/Vrai-De%CC%81bat-Rapport-LERASS.pdf>
- Marková, I. (2004). Focus groups. In S. Moscovici & F. Buschini (Eds.), *Les méthodes des sciences humaines* (pp. 139-164). PUF.
- Marková, I. (2007). *Dialogicité et représentations sociales*. PUF.
- Marková, I. (2011). L'influence et la dialogicité. *Bulletin de Psychologie*, 515(5), 391-398. <https://doi.org/10.3917/bupsy.515.0391>
- Martin, M. (2015). Thierry Giraud, Le Désir-temps. Essai sur le temps suspendu. Ouverture philosophique. *Questions de communication*, 27, 374-375. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.9901>
- Mandler, J. M. & Johnson, N. S. (1977). Remembrance of things parsed: Story structure and recall. *Cognitive Psychology*, 9(1), 111–151. [https://doi.org/10.1016/0010-0285\(77\)90006-8](https://doi.org/10.1016/0010-0285(77)90006-8)
- Mead, G.H. (1934/1972). *Mind, Self, and Society*. The University of Chicago Press.
- Mead, G.H. (1932). *The Philosophy of the Present*. Open Court. https://brocku.ca/MeadProject/Mead/pubs2/philpres/Mead_1932_toc.html

- Mercier, P. & Kalampalikis, N. (2019). Repeated reproduction: back to Bartlett. A French replication and extension. *Culture & Psychology*, 26(3), 500-527. <https://doi.org/10.1177/1354067X19871197>
- Mercier, P. , Kalampalikis, N., & Wagoner, B. (2022). Raconter l'histoire d'un évènement in the making : le cas du mouvement des Gilets Jaunes. In E. Salès-Wuillemin & M.-F. Agnoletti (Eds.), *Communications réelles et virtuelles : nouvelles perspectives en psychologie sociale de la communication* (pp. 75-96). Éditions Universitaires de Dijon.
- Meyer, C. (2001). Les représentations mentales. *Communication*, 21(1), 9-31.
- Metzler, H., Rimé, B., Pellert, M., Niederkrotenthaler, T., Natale, A. & Garcia, D. (2022). Collective emotions during the COVID-19 outbreak. *Emotion*. <https://doi.org/10.1037/emo0001111>
- Meyran, R. (2018). Préface. In A. Esquerre, *Le vertige des faits alternatifs* (pp. 5-18). Les Éditions Textuel.
- Middleton, D. & Brown, S.D. (2005). *The social Psychology of Experiences. Studies in Remembering and Forgetting*. Sage.
- Mieder, W. (1982). Proverbs in Nazi Germany: The Promulgation of Anti-Semitism and Stereotypes Through Folklore. *The Journal of American Folklore*, 95(378), 435-464.
- Milgram, S. (1964). Group pressure and action against a person. *The Journal of Abnormal and Social Psychology*, 69(2), 137-143. <https://doi.org/10.1037/h0047759>
- Morin, E. (2018, décembre 24). La couleur jaune d'un gilet a rendu visibles les invisibles. Le Club de Médiapart. <https://blogs.mediapart.fr/edgar-morin/blog/241218/la-couleur-jaune-d-un-gilet-rendu-visibles-les-invisibles>
- Moscovici, S. (1961/1976). *La psychanalyse, son image, son public*. PUF.
- Moscovici, S. (1971). Introduction. Dans C. Faucheux & S. Moscovici (Eds.), *Psychologie sociale théorique et expérimentale. Recueil de texte choisis et présentés* (pp. 7-13). Mouton.
- Moscovici, S. (1993). Quelles histoires ? *Psychologie canadienne*, 33(3), 540-547.
- Moscovici, S. (1994). Social representations and pragmatic communication. *Social Science Information*, 33, 163-177.
- Moscovici, S. (1995). Modernité, sociétés vécues et sociétés conçues. Dans F. Dubet & M. Wierviorcka (Eds.), *Penser le sujet. Autour d'Alain Touraine* (pp. 57-72). Librairie Arthème Fayard

- Moscovici, S. (1998). The history and actuality of social representations. In U. Flick (Ed.), *The psychology of the social* (pp. 208-246). Cambridge University Press.
- Moscovici, S. (2012). *Raison et cultures*. Éditions de l'Ehess.
- Moscovici, S. (2013). *Le scandale de la pensée sociale*. Éditions de l'Ehess.
- Moscovici, S. (1984/2014). *Psychologie sociale*. PUF.
- Moscovici, S. & Doise, W. (1992). *Dissensions et Consensus*. PUF.
<https://doi.org/10.3917/puf.mosco.1992.01>
- Moscovici, S. & Marková, I. (2000). Ideas and their development: a dialogue between S. Moscovici and I. Marková. In S. Moscovici (Ed.), *Social representations: explorations in social psychology* (pp. 224-286). Polity press.
- Mouchtouris, A. (2021). Le kairos : le temps de l'action. Réhabiliter le kairos et construire une nouvelle vision du monde. *Observatoire de la connaissance*,
<https://connaissance.hypotheses.org/186>.
- Morgan, D.L. & Hoffman, K. (2018). Focus Groups. In U. Flick (Ed.), *The Sage Handbook of Qualitative Data Collection* (pp. 250-263). Sage.
- Murray, M. (2018). Narrative Data. In U. Flick (Ed.), *The Sage Handbook of Qualitative Data Collection* (pp. 264-280). Sage.
- Namer, G. (1987). *Mémoire et société*. Méridiens Klincksieck.
- Northway, M. L. (1936). The Influence of Age and Social Group on Children's Remembering. *British Journal of Psychology General Section*, 27(1), 11.
- Nicolas, S. (2014). Un siècle d'étude de la mémoire : les hommes et les idées. *Les Cahiers de Framespa*, 16. <https://doi.org/10.4000/framespa.2889>
- Nieland, S., Mahendran, K., & Crafter, S. (2022). I'll never forget: Remembering of past events within the Silent Generation as a challenge to the political mobilisation of nostalgia. *Culture & Psychology*. <https://doi.org/10.1177/1354067X211066815>
- Ngueutsa, R. & Kouabenan, D. G. (2014). « Mes ancêtres et Dieu me protègent, je peux prendre des risques » : effet des croyances de contrôle socio-instrumentales sur les comportements de sécurité routière. In R. Ngueutsa, R. Mokoukolo, N. Achi & A. Belhaj (Eds.), *Psychologie du travail et développement des pays du Sud* (pp. 241-254). L'Harmattan.
- Noiriel, G. (2019). *Les Gilets jaunes à la lumière de l'histoire. Dialogue avec Nicolas Truong*. L'Aube.

- Nolan, C. (Réalisateur). (2000). *Memento* [Film]. Newmarket Films, Team Todd, Summit Entertainment.
- Pagnol, M. (1957). *Le château de ma mère*. Pastorelly.
- Le Parisien. (2017). De Wikileaks aux «Football Leaks», retour sur 10 ans de fuites à grande échelle. Le Parisien, <http://www.leparisien.fr/economie/de-wikileaks-aux-paradise-papers-retour-sur-10-ans-de-fuites-a-grande-echelle-08-11-2017-7380042.php>
- Pétard, J.-P. (2007). *Psychologie sociale*. Bréal.
- Páez, D., Bobowik, M., De Guissmé, L., Liu, J. H. & Licata, L. (2016). Mémoire collective et représentation sociales de l'Histoire. In G. Lo Monaco, S. Delouvée & P. Rateau (Eds.), *Les représentations sociales : Théories, méthodes et applications* (pp. 539-552). De Boeck.
- Pastoureau, M. (2019). *Jaune. Histoire d'une couleur*. Le Seuil.
- Pelechano, V. (1994). Assessment of interpersonal skills across the life-span. *European Review of Applied Psychology*, 44(4), 281–288.
- Penfield, J. & Duru, M. (1988). Proverbs: Methaphors That Teach. *Anthropological Quarterly*, 61, 119-128.
- Pouillon, J. (1979). Remarques sur le verbe 'croire'. In M. Izard & P. Smith (Eds), *La fonction symbolique. Essais d'anthropologie* (pp. 43-51). Gallimard.
- Propp (1928/1970). *Morphologie du conte*. Seuil.
- Ramos, J. M. (2011). Temps et œuvres. *Temporalités*, 14, [En ligne]. DOI : <https://doi.org/10.4000/temporalites.1727>
- Ratinaud, P. & Marchand, P. (2012). Recherche improbable d'une homogène diversité : le débat sur l'identité nationale. *Langages*, 187, 93-107. <https://doi.org/10.3917/lang.187.0093>
- Rey, A. (2015). Préface. In F. Montreynaud, A. Pierron, & F. Suzzoni (Eds.), *Dictionnaire de proverbes et dictons* (pp. 7-15). Le Robert.
- Rebillard, F. (2017). La rumeur du *PizzaGate* durant la présidentielle de 2016 aux États-Unis : Les appuis documentaires du numérique et de l'Internet à l'agitation politique. *Réseaux*, 202(2), 273-310.
- Rodriguez Galvis, N. (2013). Rire et réfléchir ensemble. Le cas de l'émission américaine de satire politique *The Daily Show*. *Télévision*, 4(1), 61-84.

- Roediger, H., Bergman, E. & Meade, M. (2003). Repeated reproduction from memory. In A. Saito (Ed.), *Bartlett, culture and cognition* (pp. 115-135). Psychology Press.
- Rosa, A. (1996). Bartlett's Psycho-anthropological Project. *Culture & Psychology*, 2(4), 355–378. <https://doi.org/10.1177/1354067X9600200401>
- Ricœur, P. (1983). *Temps et récit 1*. Seuil.
- Ricœur, P. (1984). *Temps et récit 2*. Seuil.
- Ricœur, P. (1985). *Temps et récit 3*. Seuil.
- Ricœur, P. (2000). *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil.
- Sacks, H. (1973). Tout le monde doit mentir. *Communications*, 20, 182-203. DOI : <https://doi.org/10.3406/comm.1973.1302>
- Saito, A. (2003). Multilevel analyses of social bases of cognition. In A. Saito (Ed.), *Bartlett, Culture and Cognition* (pp. 155-179). Psychology Press.
- Salazar-Orvig, A. & Grossen, M. (2008). Le dialogisme dans l'entretien clinique. *Langage et société*, 123, 37-52. <https://doi.org/10.3917/ls.123.0037>
- Sanchez-Mazas, M. & Licata, L. (2008). Qui a peur de l'Autre ? Émotion, pensée et mise en altérité dans l'œuvre de Denise Jodelet. In B. Madiot, E. Lage, A. Arruda (Eds.), *Une approche engagée en psychologie sociale : l'œuvre de Denise Jodelet* (pp. 87-96). Érès. <https://doi.org/10.3917/eres.madio.2008.01.0087>
- Santiago-Delefosse, M. & Del Rio, M. (2017). Recherche qualitative, sciences sociales et humaines, et psychologie : des paradigmes en concurrence. In M. Santiago-Delefosse & M. Del Rio Carral (Eds.), *Les méthodes qualitatives en psychologie et sciences humaines de la santé* (pp. 1-32). Dunod.
- Schmelck, C. (2017). Plongée en fachosphère. *Médium*, 52-53(3), 199-212.
- Schnedecker, C. (2011). Pourquoi tout le monde, il... n'est pas « beau » ou étude sémantico-référentielle de la locution pronominale tout le monde. In G. Corminboeuf (Ed.), *Du système linguistique aux actions langagières: Mélanges en l'honneur d'Alain Berrendonner* (pp. 507-521). De Boeck.
- Schnedecker, C. (2013). Quand "tout le monde" passe du spatial à l'humain. Évolution d'une locution pronominale : période du français pré-classique. In C. Guillot, B. Combettes, A. Lavrentiev, E. Oppermann-Marsaux & S. Prévost (Eds.), *Le changement en français. Études de linguistique diachronique* (pp. 37-56). Peter Lang.

- Schnedecker, C. (2017). La locution pronominale tout un chacun dans le système des pronoms dits indéfinis du français. *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 41, 207-221.
- Stalder, D. (2010). The Power of Proverbs: Dissonance Reduction through Common Sayings. *Current Research in Social Psychology*, 15, 3-13.
- Shibutani, T. (1966). *Improvvised News : A sociological Study of Rumor*. Indianapolis
- Stenger, T. (2011). La prescription de l'action collective: Double stratégie d'exploitation de la participation sur les réseaux socionumériques. *Hermès*, 59(1), 127-133.
- Stierle, K. (1972). L'Histoire comme Exemple, l'Exemple comme Histoire: Contribution à la pragmatique et à la poétique des textes narratifs. *Poétique*, 10, 176-198.
- Square, C., Davis, M., Esin, C., Andrews, M., Harrison, B., Hydén, L. C. & Hydén, M. (2014). *What is narrative research?* Bloomsbury.
- Tétu, J.-F. (2002). Entretien avec Jean-François Tétu. Information: la loi du récit. Propos recueillis par Jean-Claude Ruano-Borbalan. *Sciences Humaines*, 129(7), 28-28. <https://doi-org.bibelec.univ-lyon2.fr/10.3917/sh.129.0028>
- Tétu, J.-F. (2004). Préface. In Lits, M. *11 septembre à la riposte : Les débuts d'une nouvelle guerre médiatique*. De Boeck.
- Tiidenberg, K. (2018). Ethics in Digital Research. In U. Flick (Ed.), *The Sage Handbook of Qualitative Data Collection* (pp. 466-482). Sage.
- Todorov, T. (1969). *Grammaire de 'Décaméron'*. Mouton.
- Todorov, T. (1986). Le croisement des cultures. *Communications*, 43, 5-26.
- Todorov, T. (2001). Du bon et du mauvais usage de la mémoire. *Le Monde Diplomatique*, 10-11
- Todorov, T. (2002). La torture dans la guerre d'Algérie. *Le débat*, 5, 102-108.
- Toubkis, D. (2004). L'ordre de la chronologie. *Hypothèses*, 7, 133-145. <https://doi.org/10.3917/hyp.031.0133>
- Truby, J. (2017). *Anatomie du scénario*. Michel Lafon.
- Twenge, J. M., Catanese, K. R. & Baumeister, R. F. (2003). Social exclusion and the deconstructed state: time perception, meaninglessness, lethargy, lack of emotion, and self-awareness. *Journal of Personality and Social Psychology*, 85(3), 409-423.
- Ubersfeld, A. (1977). *Lire le théâtre*. Éditions sociales.

- Veyne, P. (1992/2014). *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* Seuil.
- Vultur, I. (2021). Paul Ricœur et la narratologie : un dialogue croisé. *Cahiers de Narratologie*, 39, <https://doi.org/10.4000/narratologie.12073>
- Walter, J. (2003). Cadres du témoignage historique et médiatique, frontières disciplinaires. *Questions de communication*, 3, 11-30. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7437>
- Wagoner, B. (Ed.) (2009). *Symbolic Transformation: The Mind in Movement Through Culture and Society*. Routledge.
- Wagoner, B. (2015). Collective remembering as a process of social representation. In G. Sammut, E. Andreouli, G. Gaskell. & J. Valsiner (Eds.), *Cambridge Handbook of Social Representations* (pp. 143-162). Cambridge University Press.
- Wagoner, B. (2017a). *The constructive mind. Bartlett's psychology in reconstruction*. Cambridge University Press.
- Wagoner, B. (2017b). What makes memory constructive? A study in the serial reproduction of Bartlett's experiments. *Culture & Psychology*, 23(2), 186-207. <https://doi.org/10.1177/1354067X17695759>
- Wagoner, B. (2018). From the age of the crowd to the global age. In B. Wagoner, F.M. Moghaddam & J. Valsiner (Eds.), *The Psychology of Radical Social Change* (pp. 86-99). Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/9781108377461>
- Wagoner, B. & Gillespie, A. (2014). Sociocultural mediators of remembering: An extension of Bartlett's method of repeated reproduction. *British Journal of Social Psychology*, 53, 622-639.
- Wagoner, B., Brescó, I., & Awad, S. H. (2017). Imagination as a psychological and sociocultural process. In B. Wagoner, I. Brescó & S. H. Awad (Eds.), *The Psychology of Imagination: History, Theory and New Research Horizons* (pp. ix-xii). IAP.
- Wagner, W., Duveen, G., Verma, J., & Themel, M. (2006). « J'y crois sans y croire ». Polyphasie cognitive et transformations culturelles. In V. Haas (Ed.), *Les savoirs du quotidien* (pp. 235-255). PUR.
- Welford, A. (2003). The Life and Work of F.C. Bartlett. In A. Saito (Ed.), *Bartlett, Culture and Cognition* (pp. 14-19). Psychology Press.
- Wertsch, J. (2002). *Voices of collective remembering*. Cambridge University Press.

- Winther-Lindqvist, D.A. (2017). Hope as Fantasy: An Existential Phenomenology of Hoping in Light of Parental Illness. In B. Wagoner, I. Brescó & S. H. Awad (Eds.), *The Psychology of Imagination: History, Theory and New Research Horizons* (pp. 151-175). IAP.
- Wosniak, A. (2009). Le proverbe détourné: étude théorique appliquée à un corpus bilingue franco-espagnol. *Paremia*, 18, 185-196.
- Zittoun, T. (2008). La musique pour changer la vie. Usages de connaissances, dynamiques de reconnaissance. *Éducation et sociétés*, 22, 43-55. <https://doi.org/10.3917/es.022.0043>
- Zittoun, T. (2012). Une psychologie des transitions. Des ruptures aux ressources. Dans P. Churchod, P. -A. Doudin & L. Lafortune (Eds.), *Les transitions à l'école* (pp. 263-279). Presse de l'université du Québec.
- Zittoun, T. (2013). Dans l'intervalle : médiations symboliques et construction du temps. *Psychothérapies*, 33, 225-234. <https://doi.org/10.3917/psys.134.0225>
- Zittoun, T. & Gillespie, A. (2016). Imagination. A sociocultural approach. In T. Zittoun & A. Gillespie (Eds.), *Imagination in Human and Cultural Development* (pp. 1-15). Routledge. <https://doi.org/10.4324/9780203073360>
- Zouogbo, J.-P. (2008). *Le proverbe entre langues et cultures: une étude de linguistique confrontative allemand/français/bété*. Broché.

ANNEXES

SOMMAIRE DES ANNEXES

1.	GUIDE DES FG SUR LE MGJ ET COV	242
1.1	<i>La sélection de documents liés à cet événement pour le MGJ</i>	242
1.2	<i>La sélection de documents liés à cet événement pour le COV</i>	243
1.3	<i>Le déroulement</i>	244
2.	ARBRE DECISIONNEL DE L'ALTERITE.....	246
3.	LA GRILLE D'ANALYSE COMPLETE	247
4.	LES RECITS DU MGJ.....	249
5.	LES RECITS DU COV	253

1. Guide des FG sur le MGJ et COV

1.1 La sélection de documents liés à cet évènement pour le MGJ

Presse

« Les gilets jaunes vus de l'étranger : « Dites donc, c'est la révolution en France ! ». Réaction au capitalisme pour les uns, résistance aux « gauchistes » pour les autres, la perception du mouvement des gilets jaunes est très différente selon l'endroit où l'on se trouve dans le monde. » (Libération, 7 décembre 2018) <https://www.liberation.fr/planete/2018/12/07/les-gilets-jaunes-vus-de-l-etranger-dites-donc-c-est-la-revolution-en-france> 1696678

Photographies



Vidéo

<https://www.youtube.com/watch?v=UGzz4m-Yqg> : de 0 : 26 à 2 : 17 seulement

1.3 Le déroulement

Étape 1.

Objectif de l'étape : Première rencontre entre les participants, établir une ambiance agréable

Consigne : « *Bonjour à tous et à toutes, je vous rappelle que vous participez à une discussion collective. (Rappel des conditions de confidentialité et anonymat). Le thème de cette discussion sera **le mouvement des gilets jaunes/le Covid-19 et le confinement**. Cette discussion va se dérouler en plusieurs étapes, que je vous expliquerais au fur et à mesure. Êtes-vous d'accord pour être filmé.es et enregistré.es pour faciliter la retranscription et l'analyse ? Dans un premier temps, pourriez-vous vous présenter aux autres membres du groupe ?* »

Étape 2.

Objectif de l'étape : Entrer dans la thématique de la discussion et commencer à mobiliser les souvenirs et représentations liés à l'évènement.

Consigne : « *On va faire un petit jeu de mots à l'aide des papiers que vous avez devant vous/vous pouvez noter vos réponses dans le fil de discussion, ou sur un papier chez vous. Quels sont les cinq mots les plus spontanés qui vous viennent à l'esprit lorsque vous pensez au **MGJ / COV**. Une fois qu'ils ont fini : « Vous pouvez expliquer au reste du groupe les mots que vous avez écrits ».*

Étape 3.

Objectif de l'étape : Recentrer le focus group sur l'écriture du récit de l'évènement

Consigne : « *Je vais vous demander de raconter l'histoire du **MGJ/COV**. Vous avez des documents à votre disposition, vous pouvez vous en servir si vous le souhaitez, et de la façon dont vous voulez. L'objectif est d'écrire collectivement l'histoire du confinement. Il faudrait que vous écriviez collectivement le récit de cet évènement, et que tout le monde soit d'accord sur ce qui est écrit. Vous pouvez vous servir ces feuilles devant vous / du Google doc partagé ou du tableau blanc (explications si nécessaires). Vous avez environ 25-30 minutes ».*

Étape 4.

Objectif de l'étape : Débriefing/discussion sur ce qui vient d'être fait

Questions (à adapter selon le FG) :

- 1) *Comment cela s'est-il passé ?*
- 2) *Vous êtes arrivés à vous mettre d'accord de façon aisée pour l'écriture de l'histoire ? Quels points de divergence et de convergence ?*
- 3) *Qu'est-ce qu'il vous a semblé facile à faire, à discuter ? Qu'est-ce qu'il vous a semblé difficile à faire, à discuter ?*
- 4) *Vous êtes-vous servi des documents qui vous étaient proposés ? Desquels ? Pourquoi ?*
- 5) *Est-ce que vous vous êtes aidés de vos propres outils (téléphone) ? Pourquoi ?*

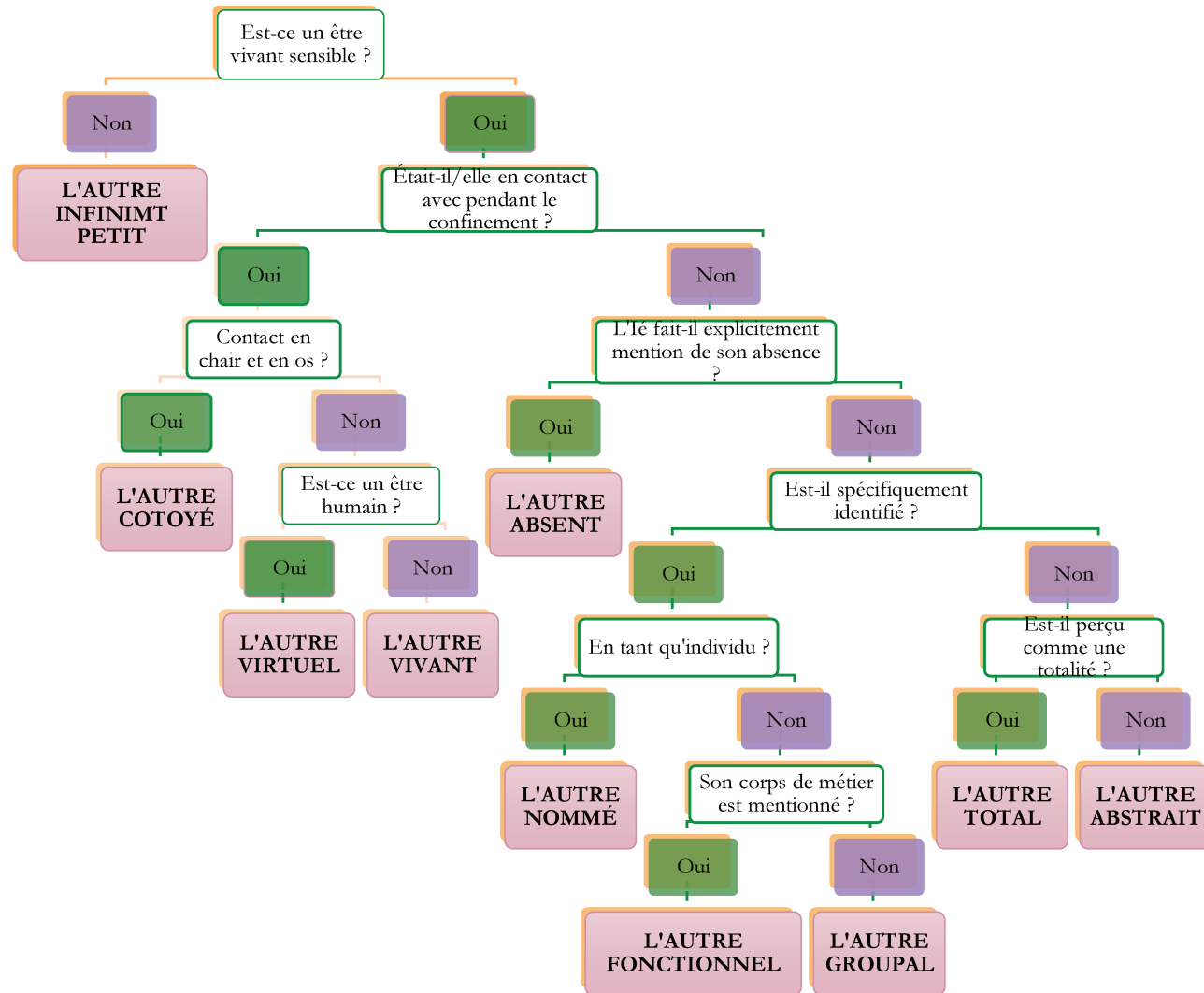
6) *Si vous deviez raconter l'histoire du confinement à un autre pays, le changeriez-vous ? Qu'est-ce que vous ajouteriez, enlèveriez ?*

Étape 5.

Objectif de l'étape : en savoir plus sur les participants du focus (fiche sociodémographique)

Consigne : « *La dernière étape de ce rendez-vous est le remplissage d'une fiche pour me permettre de mieux vous connaître* »

2. Arbre décisionnel de l'Altérité



3. La grille d'analyse complète

Pôles	Catégories	Sous-catégories
Processus qui permettent de construire un souvenir <i>Comment fait-on pour se souvenir ?</i> <i>Applicable aux discussions</i>	1. Processus sociocognitifs, évaluatifs, gouvernant les autres processus	1. Incertitude
		2. Ignorance
		3. Certitude
		4. Mémoire et oubli
		5. Cognitions diverses
	2. Médiateurs socioculturels	6. Image
		7. Cohérence narrative
		8. Déduction
		9. Répétition
		10. Question
		11. Gestuelle
		12. Se référer à l'autre
		13. Parole rapportée
		14. Rires
	3. Dynamique conversationnelle + température informationnelle	15. Les consensus
		16. Les dissensus et les faux consensus
		17. Problèmes techniques
Le contenu du souvenir <i>De quoi se souvient-on ?</i> <i>Applicable aux discussions et aux récits</i>	1. Altérité	18. L'Autre absent
		19. L'Autre abstrait
		20. L'Autre côtoyé
		21. L'Autre fonctionnel
		22. L'Autre groupal
		23. L'Autre infiniment petit
		24. L'Autre nommé
		25. L'Autre total
		26. L'Autre virtuel
		27. L'Autre vivant
	2. Objets	28. Abstrait/général
		29. Alimentaires

		30. Arts et cultures
		31. Collectifs et génériques
		32. Écriture et narration
		33. Informations et médias
		34. Naturels
		35. Quotidiens
		36. Réglementaires
		37. Sanitaires
		38. Technologiques
		39. Transports
	3. Lieux	40. Proverbes, expressions et métaphores
		41. Espaces résidentiels
		42. Espaces publics et nationaux
		43. Espaces institutionnels
		44. Espaces lointains
		45. Espaces sociaux parallèles
		46. Espaces abstraits
	4. Temps	47. Espaces virtuels/cyber géographique
		48. Date ou moment abstraits
		49. Date ou moment concrets
		50. Durée abstraite
		51. Durée concrète
		52. Fréquence abstraite
		53. Fréquence concrète
		54. Période abstraite
		55. Période concrète
	5. Évènements, activités et expériences	56. Temps abstraits, général
		57. EAE individuels / Les miens
		58. EAE collectifs / Les nôtres
		59. EAE des Autres / Les leurs
		60. EAE du MGJ
		61. EAE hypothétiques ou futurs
		62. EAE historiques

4. Les récits du MGJ

Les mises en forme (alinéas, retours à la ligne, couleurs, soulignement) ont été conservées.

Groupe 1 (263 mots)

Le 29 mai 2018 une taxe prévoyant une hausse de prix du carburant crée une réaction notamment des classes populaires. Les routiers ont contribué à l'élargissement du mouvement et puis également de tous les automobilistes qui ne peuvent pas se passer de leur voiture. La contestation s'est au début manifestée par des blocages et également s'est structurée autour de manifestations chaque samedi.

Dès le début on a assisté à une dé-crédibilisation du mouvement notamment avec une amplification de toutes les violences et des tentatives de catégorisation des manifestants (FN, beaufs).

Les médias ont joué un rôle dans cette suramplification de toutes les violences et une volonté de décrédibiliser les gilets jaunes au travers de débats, de violences et de la haine anti-policiers.

Après le discours de Macron il y a eu un élargissement des revendications du mouvement avec de nombreuses causes qui sont venues se greffer. Les mesures proposées par ce discours, qui voulait mettre un terme au mouvement, ont été interprétées comme insuffisantes.

Le mouvement se voulait dès le départ apolitique mais on a assisté à une politisation du mouvement mais toujours en gardant une neutralité (sans affiliation politique).

Le gouvernement a tenté de mettre en place un Grand Débat mais son succès a été mitigé car ce n'était pas la réponse attendue.

Une utilisation des sondages a été utilisée à outrance toujours dans le but de faire s'essouffler un mouvement qui ne rentre pas dans les cases.

Les pays étrangers ont également diabolisé le mouvement pour servir leur politique intérieure.

Les conséquences de ce mouvement se verront à plus long terme.

Groupe 2 (234 mots)

Histoire des Gilets Jaunes

Depuis les dernières décennies, les gouvernements ont oublié avec leurs politiques les classes populaires.

En cela, suite à la réforme sur la hausse du carburant mai 2018 se fait connaître par la création d'une pétition signée par plus d'un million de personnes.

Début octobre, la France connaît des blocages aux péages, routes et ronds points en tant qu'opération de blocage des automobilistes. Avec une vidéo coup de gueule, encore regardée

aujourd'hui, posant des questions intéressantes par le moyen des réseaux sociaux ainsi que la naissance du symbole de cette manifestation : le gilet jaune.

C'est le 17 novembre que le mouvement se popularise avec l'influence des médias ayant pour revendications un changement de politique fiscale, une amélioration du niveau de vie des classes populaires et moyennes, un référendum d'initiatives citoyennes et la démission d'Emmanuel Macron.

Or, le gouvernement français n'a pas écouté et a sous-estimé l'importance du mouvement et après plusieurs semaines de manifestations, la violence s'est installée parmi certains manifestants et les casseurs en ont profité.

Le gouvernement a mal réagi et des violences ont été déclenchées par la police contre les Gilets Jaunes.

Ceci a provoqué dans le coup une Guerre des Nerfs entre le pouvoir public et les militants.

Aujourd'hui encore, le mouvement continue par la cause de cette Guerre des Nerfs et de celui qui va craquer le premier entre toujours les militants et le gouvernement.

Groupe 3 (160 mots)

Tout commence le 29 Mai 2018, une femme lance une pétition sur internet pour une baisse du prix de l'essence. Quelques mois plus tard, un mouvement de mécontentement se forme et une partie du peuple descend dans la rue. La presse s'empare du sujet et couvre les rassemblements sur les ronds-points dans toute la France.

Très vite le mouvement se fait appeler « gilets jaunes » et bascule des ronds-points aux grandes villes pour un rassemblement tous les samedis.

De nombreux débordements perturbent les manifestations et des affrontements entre casseurs et forces de l'ordre apparaissent.

Nous constatons aujourd'hui en tant que jeunes (français) les faits marquants tels que les dégradations de l'Arc de Triomphe, la violence des affrontements, l'ouverture du grand débat...

Nous nous habituons par lassitude à tous ces événements... Nous souhaiterions comprendre la stagnation de la situation et savoir ce qui a manqué.

Que nous soyons pour ou contre nous assistons de l'extérieur à une expression populaire nouvelle.

Groupe 4 (176 mots)

En mai 2018, la hausse du prix du carburant provoque des réactions partagées sur les réseaux sociaux. Tout le monde se sent concerné et les idées, prises de paroles sont délocalisées.

Un mouvement d'origine populaire se met en place, c'est alors que la norme du gilet jaune se met en place.

Ce dernier se met en place et s'est facilité par les réseaux sociaux pour faire des blocages, des regroupements répétitifs tous les samedis.

Pourtant le mouvement est hétérogène, l'opinion publique se mêle d'accord et désaccord. Les écharpes rouges en sont un bon exemple mais aussi des groupes à priori moins concernés se rallient à la cause.

En même temps tout le monde, le peuple se réunit contre l'État et plus particulièrement Emmanuel Macron.

Les réactions sont très médiatisées et donc passent par des prismes, points de vue différents. C'est également le cas à l'étranger. Certains médias vont maximiser les violences commises par les gilets jaunes.

Les actes continuent de se répéter, actes de révoltes contre des décisions prises par les politiciens à l'encontre du peuple.

Groupe 5 (277 mots)

Le mouvement a commencé suite à la décision d'Emmanuel Macron d'augmenter les taxes sur le carburant.

En revanche, il est possible de penser que les protestations découlent d'un ras-le-bol général. Le mouvement s'est développé par les réseaux sociaux via des personnes non-politisées qui se sentaient oubliées. Suite à ça le blocage des ronds-points et l'opération escargot pour le blocage des autoroutes ont eu lieu. Les rassemblements ont créé une communauté, qui partage une colère commune.

Les personnes les plus mobilisées ont tendance à appartenir à la classe moyenne, on compte parmi elles beaucoup de retraités, des mères célibataires, des foyers à faibles revenus et des professions indépendantes. Après un long silence qui cristallise les tensions, le président tant contesté s'exprime enfin par le biais d'un discours. Le discours transcrit une division : certains arrêtent et d'autres redoublent d'efforts. Chaque week-end les manifestants se réunissent dans les centres villes et les dégradations commencent. L'évènement déclencheur du mouvement de casse est la dégradation de l'Arc de Triomphe. À partir de ce moment, les revendications se diversifient, englobent de plus en plus de questions sociétales et ne mettent pas tout le monde d'accord. Les manifestations se font de plus en plus violentes avec des dégradations matérielles importantes.

Le gouvernement entreprend de donner la parole aux gilets jaunes au travers du Grand Débat. En parallèle, il fait passer une loi anti-casseurs qui vise à condamner les investigateurs du chaos, parfois au détriment du droit de manifester. Peu à peu, le mouvement perd en notoriété et crédibilité. Les actes violents ne cessent d'augmenter tant du côté des CRS que du côté des manifestants.

Mais pourtant, les faits semblent perdurer dans le temps.

Groupe 6 (323 mots)

18 Novembre 2018

Il était une fois deux voisins, Régis Martin et Serge De Bonneville qui vivent dans un immeuble de région parisienne. Un reportage passe sur BFMTV : on y voit des commentateurs parler de la manifestation de la veille. Les reporters sont inquiets de l'ampleur que pourrait prendre cette manifestation.

Régis est plombier, il a une voiture de fonction, pour lui, le prix du carburant n'a aucun impact car sa boîte paie mais il se sent solidaire de son entourage qui est touché par la question.

Serge est étudiant en école de commerce, voit aussi le reportage et tourne le sujet en dérision : « Sérieux, gâcher son samedi pour 2 centimes le litre ? »

8 décembre 2018

Déjà un mois de gilets jaunes. Il y a un gros dispositif policier déployé, notamment en région parisienne. Lors de la manifestation : Régis porte son gilet jaune et manifeste. Une charge incontrôlée survient, le plombier se trouve en garde à vue.

Serge, quant à lui, était dans un magasin de luxe pour choisir sa cravate de Noël. Il a pour la première fois vu et ressenti le courroux populaire autrement qu'à travers les réseaux sociaux et la télévision. Il a un peu peur de l'ampleur des actions.

16 mars 2019

Les luttes commencent à converger, dans la rue Serge (de gauche) est là pour agir pour le climat, pour que le gouvernement agisse. Régis est toujours là, il marche pour ses convictions dans la manifestation.

Régis et Serge se retrouvent à côté dans le cortège et font face à une charge de CRS. Pris dans la lutte, ils se font violenter par les forces de l'ordre et les streets-médics viennent essayer de les soigner.

Marc, CRS, reconnaît son neveu Régis et se demande ce qu'il fait là et surtout avec Serge et son allure de bobo. Il se dit : « Décidément, personne n'y comprend rien à ce conflit ! »

Groupe 7 (187 mots)

Le mouvement des gilets jaunes commence avec un ras le bol de certains Français parfois isolés, pour lutter contre la hausse du carburant. À la base isolée puis généralisée par les réseaux sociaux et les médias. Macron ne donne pas de réponse tout de suite, ce qui met de l'huile sur le feu, par son arrogance.

Le mouvement désorganisé est non structuré et n'est pas affilié à un parti politique en particulier. L'organisation est primitive. Des leaders vont apparaître au fil des autres contestations. Peu à peu, des violences viennent marquer le mouvement : casse, affrontement, violence réciproque. Assez vite, le regard porté sur le mouvement se dégrade assez vite, faisant apparaître un clivage entre mépris et intérêt. Suite à ce clivage, des mouvements de contestations allant à l'encontre des GJ apparaissent (Foulard Rouge). Les violences ne cessent pas, le président se voit d'appeler une réponse, insatisfaisante de la part des GJ. Comme le mouvement ne faiblit pas, une nouvelle proposition est faite : l'organisation d'un grand débat national. Ce mouvement est toujours actif et est la représentation de la liberté d'expression possible en France, pays démocratique.

Groupe 8 (199 mots)

L'augmentation de la taxe carbone est l'élément déclencheur de l'expression du mécontentement des citoyens, principalement ceux ici des classes moyennes et minoritaires. Leur moyen d'expression a été d'abord les réseaux sociaux (commencement le 10 octobre 2018). Par la suite, il y a eu le lancement du code couleur le 18 octobre par un technicien en maintenance sur Facebook. Le 27 novembre annonce les premiers blocages sur les autoroutes et les ronds-points, les gilets jaunes se sont d'abord concentrés sur l'augmentation de la taxe carbone. Le mouvement se poursuivra avec des campements sur des ronds-points.

Sans réponse de la part du gouvernement, à partir du 4^{ème} acte il y a la montée de mouvements de violence. Le président de la République a fini par répondre en augmentant la prime de l'activité et en reportant/annulant la taxe carbone. La réponse, insuffisante pour les mobilisés engendre l'expansion du mouvement avec une convergence des luttes : paix fiscale, référendum d'initiative citoyenne, plus de droits sociaux.

Le 15 janvier, le président a fini par lancer un grand débat, jugé de nouveau insuffisant par les mobilisés et citoyens. Le mouvement s'est poursuivi avec de plus en plus de violence, restant à l'heure actuelle sans réponse.

5. Les récits du COV

Récit 1 (722 mots)

[Le confinement 2020](#)

On entend parler du covid-19 qui fait des ravages en Chine mais personne ne se doutait de ce qui allait se passer, c'est loin et on ne pensait pas que ça pouvait nous arriver. Les semaines passent et d'un coup on nous annonce que ça arrive !

On ne savait pas tout au début, on pensait que c'était pour les personnes âgées et du moment que les jeunes ont été touchés c'est là que l'on a commencé à prendre ça au sérieux.

14 mars 2020, l'annonce de la fermeture des bars, des écoles, des restaurants a été le départ de ce qui va être une grande aventure inédite et mondiale.

17 mars 2020, annonce du confinement. L'étonnement est général, bien que beaucoup savent que c'est la meilleure chose à faire. Les sorties du domicile sont interdites sauf dans certains cas (sportif, courses, maladies...) qui doivent être justifiées par une attestation de sortie de domicile.

25 mars 2020, l'opération Résilience est lancée : la Marine Nationale met à disposition des bateaux pour transférer des malades. L'armée de l'air est déployée pour transporter matériel et malade vers des lieux moins touchés, l'armée de terre, va mettre en place des hôpitaux de campagne notamment à Mulhouse, ainsi des forces vont protéger les stocks et infrastructures médicales pour éviter les vols et les pillages.

Pendant tout le confinement, chacun a essayé de gérer au mieux ses journées : sport, cuisine, lecture, du repos aussi. Les gens contaminés se sont retrouvés seuls et ont dû faire face à la maladie avec l'aide des proches mais à distance.

Les hôpitaux ont été submergés et le SAMU a arrêté de se déplacer au bout d'un moment.

L'annonce de personnes contaminées jeunes a été déclencheur d'une peur supplémentaire. La peur pour nos proches (parents, grands-parents, ...) est restée constante.

Un des points positifs a été le renforcement des liens familiaux car nous prenions plus souvent des nouvelles de nos proches que d'habitude. Des rencontres ont pu se faire entre voisins, ce qui ne se serait peut-être pas passé si nous n'avions pas été confinés.

La peur de sortir à nouveau est née. Sortir pour faire ses courses pendant le confinement a demandé des efforts psychologiques importants. Encore maintenant nous ne sortons pas l'esprit tranquille.

Certaines personnes ont développé de l'anxiété à se retrouver en communauté.

Au cours du confinement, la nature reprend ses droits assez rapidement sur l'espace humain et urbain. On peut penser que cette épidémie aura un impact écologique positif, la nature reprend ses droits (animaux, végétaux). Les mentalités changent : des potagers sont plus présents que ce soit dans un but économique (hausse des prix des grandes surfaces) ou écologique (production locale). Le fait de pouvoir observer la nature a déclenché une étincelle de conscience écologique.

Chacun a tenté à son échelle de faire en sorte que le confinement se passe au mieux pour les autres et eux même.

La création de lien social et d'entraide entre les voisins est plébiscitée et mise en avant par les médias bien qu'aucun de nous ne l'ait réellement vécu.

La prise en charge des covid-19 longs n'est pas mise en place. Des milliers de personnes ayant des symptômes découlant de covid-19 ne sont pas prises en charge correctement, voire pas du tout. Les médecins ne savent pas comment se positionner, des études commencent à être faites un peu partout dans le monde mais pour le moment sans grand recul par rapport à tout ça.

11 mai 2020, fin du confinement

L'après confinement n'est pas non plus un retour à la normale car nous vivons maintenant dans un monde "aseptisé", nous portons des masques en société, le gel hydro alcoolique est devenu obligatoire avant l'entrée dans les magasins, centres commerciaux. Dans un monde où les contacts avec les agents pathogènes seront limités, notre système immunitaire sera affaibli, et de fait, il pourrait y avoir une porte ouverte pour de futures bactéries/virus résistants.

Crainte d'une seconde vague ?

Cette crainte ne s'est, dans un avenir proche, pas confirmée. Comme beaucoup de maladies hivernales, la saison estivale semble atténuer le virus. Mais les personnes ayant eu le COVID-19 cette année ne sont apparemment pas immunisées. La grippe est une maladie se rapprochant du covid-19 et elle ressurgit chaque année, on peut penser qu'il en sera de même pour le coronavirus.

Récit 2 (392 mots)

- le confinement a profondément impacté la vie de beaucoup de personnes
- a mis en lumière la psyché de nombreuses personnes
- Couples se sont séparés
- Personnes ont réalisé qu'elles avaient des fragilités
- Révélateur de personnalité
- Femmes/enfants battues, mise en place de solutions alternatives (parler au pharmacien, messages)
- création de dépressions (personnes seules avec elles-mêmes)
- personnes âgées : solitude accrue
- mal du pays chez certains étudiants étrangers
- certains étudiants étrangers (algériens) ont eu des soucis financiers lors du confinement
- pays en développement (Amérique latine, Afrique, Asie) sont particulièrement touchés par l'épidémie, qui provoque une crise économique et sociale (plus de criminalité, ...)

L'épidémie de Covid-19 survenue au début de l'année 2020 a provoqué une crise sanitaire, économique et sociale à l'échelle mondiale. Le confinement, mis en place par de nombreux pays

afin de ralentir la propagation de l'épidémie, a profondément impacté la vie de beaucoup de personnes, notamment en mettant en lumière leur fonctionnement psychique. Les individus, seuls face à eux-mêmes, ont réalisé qu'ils avaient des fragilités. Des couples, mis face aux mauvais aspects de leur conjoint, se sont séparés, les parents ont dû remplacer tant bien que mal les professeurs, réalisant par la même occasion la complexité de ce métier, certaines personnes ont développé des dépressions, ont réalisé qu'elles étaient maltraitées par leur partenaire ou leurs parents. Pour ce dernier point, des solutions ont heureusement été proposées par le gouvernement (mise en avant des numéros d'urgence, possibilité de faire part de la situation à un pharmacien, ...). Les personnes âgées ont été particulièrement touchées par cette crise : non content d'être les personnes les plus sensibles au virus, elles ont dû faire face à une solitude accrue, ne pouvant plus recevoir de visite de leurs familles.

En France, les étudiants ont dû s'adapter à une nouvelle forme d'éducation, à distance, une modification qui fut bénéfique pour certains, mais pas pour tous, comme pour les étudiants dyslexiques, ou souffrants de difficultés d'apprentissage (trouble de l'attention, ...). Les étudiants étrangers ont été particulièrement touchés, certains devant faire face à des difficultés financières accrues et le mal du pays.

À une échelle plus internationale, de nombreux pays en développement (Amérique du sud, Afrique, Asie, ...) sont particulièrement touchés par l'épidémie, qui, faut d'un système de santé efficace, fait des ravages, et qui provoque également une crise économique et sociale (plus de criminalité, moins de travail, ...).

Récit 3 (297 mots)

Le Vendredi 13 mars, nous avons tous vu des amis, fait la fête ou tout simplement bu un verre. Nous nous doutions que des annonces importantes allaient être annoncées rapidement. À la suite de ce week-end nous avons tous commencé le télétravail, à part pour deux personnes.

Cette période de confinement nous a poussés à réfléchir sur nous-mêmes et nos vies. Faire le point sur les choses importantes comme nos modes de consommation. Deux d'entre nous ont repris contact avec de vieilles connaissances. Nous avons instauré des rituels quotidiens, tels que le sport, les repas en famille ou les rendez-vous pour apéro ou jeux vidéo. Pour l'un d'entre nous le sport et le travail furent très importants au quotidien. On a regardé beaucoup de séries. Les rassemblements sociaux et notre vie sociale nous ont énormément manqués (la vie associative, les fiestas, le cinéma, les concerts). Les réseaux sociaux ont été utilisés différemment durant le confinement où on a pris conscience de la toxicité ou le manque de crédibilité de ces médias.

La date du 11 Mai avec l'annonce du début du déconfinement est arrivée comme un nouvel horizon pour nous. Ce fut une période transitoire. On reprenait un peu d'espoir et d'humanité, d'autres ont trouvé cette annonce stressante parce qu'il faut retourner au contact des gens (peur de la maladie, être confronté à des divergences d'opinions). Certains n'ont pas pris conscience immédiatement de cette nouvelle.

Le déconfinement n'a pas été la fin du confinement, juste une nouvelle adaptation à la situation. On recommence à voir des gens. Une appréhension était quand même là, est-ce que nos lieux de vie allaient être les mêmes qu'avant le confinement ? Les habitudes de vie ne sont plus les mêmes avec le port du masque au travail et les effectifs réduits.

Récit 4 (994 mots)

En mars 2020 je partais rendre visite à mes amis Strasbourgeois et en arrivant sur le quai de la gare je refuse de leur faire la bise.

Ils ne comprennent pas, je leur explique pourquoi j'ai choisi d'arrêter de les embrasser, pour protéger tes arrière-grands-parents qu'on appelait "personnes à risque" à ce moment-là.

Le lundi suivant, le Président de l'époque prit la parole, je regardais le live de l'Élysée sur Instagram. Il annonce alors que "nous sommes en guerre". Le confinement venait d'être déclaré. Il ne nous restait que 24 heures pour décider de l'endroit où nous passerions les quatorze prochains jours.

J'ai immédiatement pensé à tes arrière-grands-parents et tous ceux que je n'allais pas voir, peut-être pendant plusieurs mois. Mais peut-être que le confinement, ça ne te parle pas vraiment, à toi... Laisse-moi te raconter un peu comment c'était.

Au départ, on a un peu tous réagi différemment. Certains étaient heureux de pouvoir faire "une pause" dans leur train-train quotidien, d'autres, à l'inverse, se préparaient déjà à vivre des prochains jours pénibles et difficiles. Je pense surtout aux infirmiers et médecins, qui étaient au premier plan sur le champ de bataille. En tout cas, tout le monde a vu son quotidien bouleversé, en bien comme en mal.

J'étais obligé de faire attention à tout ce que je faisais, mais chacun des gestes du quotidien devait être calculé pour ne pas plus encombrer les hôpitaux qui étaient surchargés dès le 16 mars. Émotionnellement, c'était dur. Le fait d'être "en pose" nous a permis de beaucoup plus nous écouter (soi-même et les autres), et nous avons tous traversé des phases, parfois très rapides, mais qui pouvaient être très puissantes. Nous avons dû gérer la colère, la tristesse et celle de nos proches, la peur, l'euphorie. Mais le monde a aussi vu apparaître des espoirs : des dauphins dans les canaux à Venise, des animaux qui revenaient en ville, la Chine qui découvrait des paysages plus lointains, allégée d'une partie de sa pollution.

Certains ont découvert des passions et se sont dépassés malgré les contraintes, un homme a même réalisé un marathon sur son balcon ! Plein de gens se sont mis au sport (qu'ils ont parfois arrêté juste après).

Ça a aussi eu des conséquences sur nos animaux de compagnie, ils ont pris l'habitude de nous voir toute la journée à la maison pendant deux mois.

Avec les distances sociales (un mètre entre chaque personne), le monde est devenu un peu plus pudique ! Avant, tu pouvais voir des gens s'embrasser sans retenue dans les transports publics. En portant un masque, c'était bien plus difficile. Et en parlant de couple, tu n'imagines pas le nombre de personnes qui se sont séparées, ou mises ensemble (rencontrées ?) ! Ça bougeait pas mal. J'ai même connu un couple d'amis qui s'est quitté... tout en étant confiné ensemble. Ça devait swinguer à l'appart !

Notre rapport au numérique aussi a changé ! Ça devenait un peu le seul moyen de rester en contact avec nos proches, de continuer de travailler à la maison. Faut dire que c'était parfois assez fatigant, surtout quand on n'avait pas l'habitude d'utiliser toutes ces technologies avant.

Je t'ai dit que le confinement, ça n'a pas été vécu de la même façon que tout le monde ? Pour les personnes âgées, c'était même parfois très compliqué. Beaucoup ne comprenaient pas les règles imposées par l'état, certains se sentaient abandonnés par leurs proches, d'autres se disaient résignés à mourir (et c'était dur à entendre). Le virus étant invisible, certaines personnes ne voyaient pas le danger car c'était trop abstrait pour elles. C'était le cas de ta grande tante trisomique, ou des enfants qui ne concevaient pas qu'on ne vienne plus les voir. Ils l'ont vraiment vécu comme un abandon. De plus, les personnes sourdes et muettes ont vu leur autonomie balayée avec le port du masque.

Le covid-19 a eu énormément de conséquences sur les vies de chacun. Parfois, c'est difficile de se rendre compte comme certaines personnes ont pu traverser des périodes d'enfermement et d'isolement extrême. Les personnes confinées avec des conjoints violents, les détenus de centres pénitenciers, les personnes isolées, les personnes sans-abris ou nomades, les migrants, les personnes ayant besoin de soins médicaux réguliers, les personnes atteintes de dépression et tous ceux auxquels nous n'avons même pas pensé.

Le 11 mai 2020, le Président a annoncé le déconfinement progressif. Nous attendions tous de voir quel serait ce "monde d'après". Un monde où tout le monde serait plus respectueux des uns des autres, et de la nature. Je pense que quelques personnes ont effectivement perdu leurs mauvaises habitudes... mais ce n'était vraiment pas le cas de tout le monde. Le virus était toujours là, et il fallait respecter pas mal de règles (ne pas s'approcher, garder un masque, limiter ses

déplacements) ... Et pourtant, tu pouvais voir des gens se balader sans leur masque, aller faire du shopping inutile et j'en passe. Rien n'avait vraiment changé. Le plus triste, peut-être, c'était certainement pour tout le personnel médical... Ils s'attendaient à voir tous leurs efforts et sacrifices vraiment récompensés, pour une fois. Et devine ce qu'ils ont eu ? Une jolie médaille. Ça, tu vois, ça me met toujours en colère aujourd'hui.

Beaucoup ont été oubliés après le confinement. Des gens ont perdu leurs entreprises, leur travail... leur vie. Je me souviens de cet éboueur, à bout de souffle, qui a fini par se suicider. Tandis que d'autres, toujours les mêmes, ont continué de s'enrichir sur le dos des plus faibles. J'espère qu'un jour, ça changera pour de bon. Mais il faudrait bien des dizaines d'autres confinements avant que les choses bougent vraiment !

Mais tu vois, c'est grâce à ce confinement que lorsque nous partons en vacances tu peux admirer autant d'espèces d'animaux et de plantes. C'est grâce à cette prise de conscience générale due au covid-19 que l'air est plus pur et que tu peux enfin manger sainement sans appauvrir la planète.

Récit 5 (458 mots)

Décembre 2019, la France entend pour la première fois parler du Coronavirus. Ce virus est apparu en Chine, bien dissimulé au départ par la puissance du Gouvernement Chinois.

Tout d'abord, cette information est prise à la légère par la majorité des français.e.s Mais en quelques jours/semaines, nous sommes passés dans un état de stress généralisé, et nous avons été confinés, sans vraiment s'y attendre, sans vraiment comprendre.

Les premières images qui nous sont enfin transmises sont des images dignes d'un film apocalyptique : Des soignants chinois en larmes, des corps entassés dans les rues, des personnes qui s'effondrent sans raison ; la peur s'installe.

Certains lanceurs d'alerte qui souhaitaient mettre en avant la dangerosité du COVID ont été en danger : Journalistes, chercheurs, médecins, certains ont été emprisonnés, d'autres ont disparu.

Dans un premier temps en France, un élan de solidarité importante s'installe au profit des soignants, en première ligne du COVID, une première action s'installe, celle d'applaudir tous les soirs à 20h. C'est seulement au bout de quelques semaines que la France s'inquiète également des autres professions : éboueurs.es, caissier.es., employé.es de pompes funèbres etc.

Ce confinement, après peut-être une période de stress, a néanmoins permis d'augmenter la créativité, et la solidarité entre voisins, comme "question pour un balcon", ou encore mettre de la musique à son balcon pour que tout le monde en profite.

La vie pendant le confinement des différentes villes a rendu visibles des monuments par exemple, de par le peu de monde dans la rue. L'impact écologique a été très bénéfique dans le sens où la nature a repris ses droits, comme par exemple l'apparition des dauphins à Venise, ou des loups sur les pistes de ski. On a entendu les oiseaux chanter dans les grandes villes, chose rare avant le confinement.

Concernant les règles sanitaires mises en place, l'attestation de sortie nous a paru dérisoire. Une simple feuille de papier devenait nécessaire à un déplacement.

Le post - confinement est un peu comme un retour à la normale avec un masque. Nous avons été étonnées par le nombre de personnes faisant la queue devant H&M ou encore ZARA. Cela permet peut - être aux personnes un semblant de "retour à la normale", comme un moyen d'oublier ce qui peut paraître comme un mauvais passage.

Nous aurions pu ressortir de cette expérience avec de nouvelles résolutions telles qu'une meilleure hygiène de vie, une meilleure gestion des problèmes liés au manque de moyens dans certains métiers, une meilleure solidarité envers les uns et les autres, un intérêt plus important pour la nature et bien d'autres choses encore. Cependant, cette sortie de confinement est résumée par un malheureux retour au "pré - confinement". La grande différence est que nous portons un masque aujourd'hui.

Récit 6 (1198 mots)

Un papillon bat des ailes au Brésil provoque un ouragan au Texas, je ne sais pas. Par contre, un mec mange du pangolin à Wuhan provoque une pénurie de PQ et de pâtes au Lidl de Melun, j'y crois. Les dés sont jetés.

En décembre 2019, un ragoût de pangolin donne un patient zéro. L'effet papillon commence en Chine, et en particulier à Wuhan, où commence à se propager la pandémie de COVID-19. Comme le virus dans toute la Chine, la rumeur d'une simple épidémie de grippe se propage en Europe. Le journal télévisé reparle de la peste noire et les transferts de messages vocaux Whatsapp parlent de rues désertes, de visages masqués, d'incompréhension générale, d'impuissance face à des malades qui affluent et qu'on ne peut souvent plus soigner faute de place.

Le 11 mars 2020, lorsque l'OMS requalifie l'épidémie de pandémie, la vilaine petite grippe prend des allures de peste noire. Dès le lendemain, les événements prennent une tout autre ampleur. Emmanuel Macron annonce la fermeture de tous les établissements scolaires pour une durée d'au moins deux semaines. Lorsque les bars, les restaurants et les boîtes de nuit ferment à leur tour le 14 mars, nous commençons à comprendre que la situation est plus grave que ce que nous pensons. Est-ce qu'un couvre-feu sera mis en place ? Est-ce que le confinement sera que pour les personnes vulnérables ? Est-ce nous pourrons avoir une vie normale ? Quand des mesures seront-elles prises ?

Des rumeurs courent sur les réseaux sociaux sur le COVID 19 sur les mesures, sur le confinement. Le COVID 19, c'est que pour les vieux, nous, les jeunes, ne sommes pas concernés. D'ailleurs, le virus meurt lorsqu'il est exposé à des températures au-dessus de 23°C. Ils font exprès de laisser fuiter des informations pour que nous ayons le temps de nous déplacer.

Ce moment est très angoissant, on a l'impression de rentrer dans la fiction le 16 mars : "C'est la guerre !". Nous avons dû adapter notre organisation, reporter nos projets et repenser notre quotidien.

Des restrictions sont imposées aux Français, qui, en plus de se voir retirer la possibilité de se déplacer et d'échanger avec leurs proches, ne peuvent plus se déplacer à plus d'un kilomètre de leur domicile et pendant moins d'une heure. Une attestation dérogatoire de déplacement est obligatoire pour sortir de chez soi, attestation que nous remplissons seuls, et dont l'absence expose à des amendes dont le montant augmente au fil des jours.

Ces restrictions témoignent de la nature de ce virus, qui devient une maladie du lien : on parle de "distanciation sociale" (requalifiée en "distanciation physique"), l'autre devient un danger pour soi, pour ses proches, et nous devenons des menaces pour les personnes vulnérables. De nombreuses personnes confinées souffrent de ce manque de lien, de la solitude, ou de l'enfermement. Des spots de prévention à propos du lavage des mains, de l'hygiène du corps ou des mesures à prendre lorsque l'on ramène les courses à la maison amènent la menace jusque dans les foyers.

Dès le début du confinement, les masques et le gel hydroalcoolique, pourtant nécessaires à la lutte contre le COVID 19, ont commencé à manquer. Afin de pouvoir privilégier leur accès au personnel soignant, le gouvernement véhicule alors le message que cela n'est pas nécessaire. Malgré cela, les hôpitaux n'ont pas cessé de réclamer toujours plus de masques, plus de gel.

Par ailleurs, afin de témoigner de notre reconnaissance envers eux, les Français ont, tous les soirs du confinement, applaudi aux fenêtres.

Au-delà de la solidarité envers le personnel soignant, une solidarité plus globale s'est mise en place : LVMH a transformé ses usines en site de production de gel hydroalcoolique, les voisins n'hésitent pas à aller faire les courses pour les personnes les plus vulnérables, des couturières commencent à faire des masques "fait maison", les restaurants livrent des repas aux hôpitaux afin de soutenir le personnel soignant...

Cette époque était très étrange, comme une pause dans nos vies : les espaces publics étaient déserts, les grandes villes sont devenues bien tranquilles, loin du bruit des klaxons et des voitures. Nous pouvons comparer à une fiction, nous avons la sensation de vivre dans un film apocalyptique.

Néanmoins, jamais une période a généré autant de memes sur les réseaux sociaux : la situation dramatique a le mérite de nous rapprocher dans l'humour et l'autodérision.

Le 30 mars, le confinement est prolongé de deux semaines. On ne sait pas encore combien de temps il va falloir tenir, mais c'est au moins deux semaines supplémentaires. Les habitudes de vie de chacun et chacune sont prises, mais nous avons hâte d'avoir des réponses et que tout cela se termine. Le 14 avril, le verdict tombe : le 11 mai 2020, ce sera le déconfinement. C'est un soulagement d'avoir enfin une date butoir, qui rend plus facile à gérer le stress et efface au moins une incertitude. La vie continue malgré les difficultés et même si le temps semble long, la date approche pas à pas, jour à après jour. Le déconfinement se fait progressivement, à commencer par nos mentalités. Le 11 mai, il y a plus de monde dans les rues, on sort la tête par sa porte sans attestation, enfin. Est-ce que ce qui se passe est réel ? Il y a du monde, mais les terrasses sont encore vides. La vie reprend timidement son cours. Il faut quelques jours pour s'habituer, mais la première bouffée d'air frais a une saveur particulière.

Malgré les mouvements de solidarité et le lien que constitue les réseaux sociaux ou les moyens de communication modernes, le confinement creuse les inégalités sociales, certaines régions sont bien plus touchées par le virus, comme en Seine St Denis, qui ne dispose pas d'infrastructures adaptées et où la vie en immeubles favorise les échanges.

Le manque d'accès à l'informatique de certains enfants, ne leur permet pas de poursuivre leur scolarité

Les violences faites aux femmes ont explosé pendant le confinement, certaines ont dû faire face à un danger domestique aussi important que la menace du virus

Le confinement a également été un catalyseur des violences intrafamiliales et notamment sur les enfants

Les sans-abris, comme les familles très précaires, n'ont pas bénéficié de conditions de confinement adaptées

Les bénéfices sur l'écologie ont été beaucoup relayés sur les réseaux sociaux, notamment avec des images de cygnes ou de dauphins dans les ports de grandes villes... la date à laquelle la planète dépassait ses ressources, a été reculée de deux semaines, les émissions de gaz à effet de serre ont diminué

Nous sommes le 17 juin 2020. La tempête est passée, mais peut-être n'était-ce que la première. Le reconfinement est effectif à Pékin, et la France a aujourd'hui 193 foyers de contamination. Beaucoup pensent que le confinement de mars à mai n'était que la première vague de la pandémie, espérons que l'avenir leur donnera tort. Cet épisode de notre vie nous donne au moins la certitude qu'à présent beaucoup de paramètres sont incertains, et que nous devons nous adapter à cette incertitude pour continuer de mener nos projets à bien. Nous savons au moins que nous pouvons tirer des bénéfices et des conséquences d'imprévus de telles situations.

Récit 7 (43 mots)

Début confinement, mi-mars, on doit rester chez nous, on est dans l'incertitude.

Pourquoi ? Combien de temps ?

On était contents d'avoir du temps, de prendre notre temps... tout en étant angoissés par la situation.

Moments d'introspection qui ont fait du bien.

Récit 8 (335 mots)

Histoire du confinement

Nous sommes 3 personnes vivant dans 3 régions différentes qui vous racontent comment ils ont vécu le confinement :

Le virus a débuté en Chine, en France l'inquiétude n'a pas été de mise dès le départ. Nous étions dans le flou. Il y a plusieurs étapes, la première étant la fermeture des écoles. La seconde étant la fermeture des commerces, ect. La troisième étape était le confinement avec la notion d'enfermement, et d'attestation pour toutes les sorties. Le virus s'est réparti différemment selon les régions. Les villes comme Aix-en-Provence et Montpellier ont été soumises à un couvre-feu alors que celle de Lyon n'a pas eu de contrainte horaire.

Ces mesures draconiennes nous ont semblé très contraignantes au départ puis petit à petit, elles sont devenues des habitudes. Des rituels se sont mis en place assez naturellement finalement. Nous avons tous, découvert de nouvelles choses, notamment la cuisine et le confinement nous a permis de nous recentrer sur des choses différentes pour les uns et les autres. Nous avons remarqué entre autres la hausse de la consommation d'alcool, celle-ci étant liée nous pensons à la convivialité. Nous nous sommes refocalisés sur des aspects de nos vies que nous délaissions parfois avec la vie quotidienne, nous avons ainsi par exemple recontacté certains amis.

Nous pouvons parler d'une prise de conscience de certains métiers sous-estimés mais nécessaires à notre vie de tous les jours. Nous pouvons citer les éboueurs, les métiers de la santé, et tous les métiers qui sont en lien avec l'alimentaire. Cependant ils sont aussi vite retombés aux oubliettes.

Nous sommes tous d'accord pour dire qu'il y a eu un relâchement sur la fin du confinement/ début de déconfinement, cela peut être imputé par le fait que le virus a régressé et que les gens se sont sentis moins concernés par les règles sanitaires

Une tension est palpable dans les transports en commun, d'un côté nous pouvons sentir une méfiance de la part d'autrui et en parallèle nous sommes aussi méfiants.